

NY ZAHLEN
LIBRARY
PITTSBURGH

UNIVERSITY OF PITTSBURGH



Dar.
BV2290
A2
1780
v.25

Darlington Memorial Library







3 1735 060 402 553

601725

v.25

THE

LIBRARY

OF THE

CONGRESS

LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES,

ÉCRITES

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

NOUVELLE ÉDITION.



MÉMOIRES DES INDES
ET DE LA CHINE.



TOME XXV.



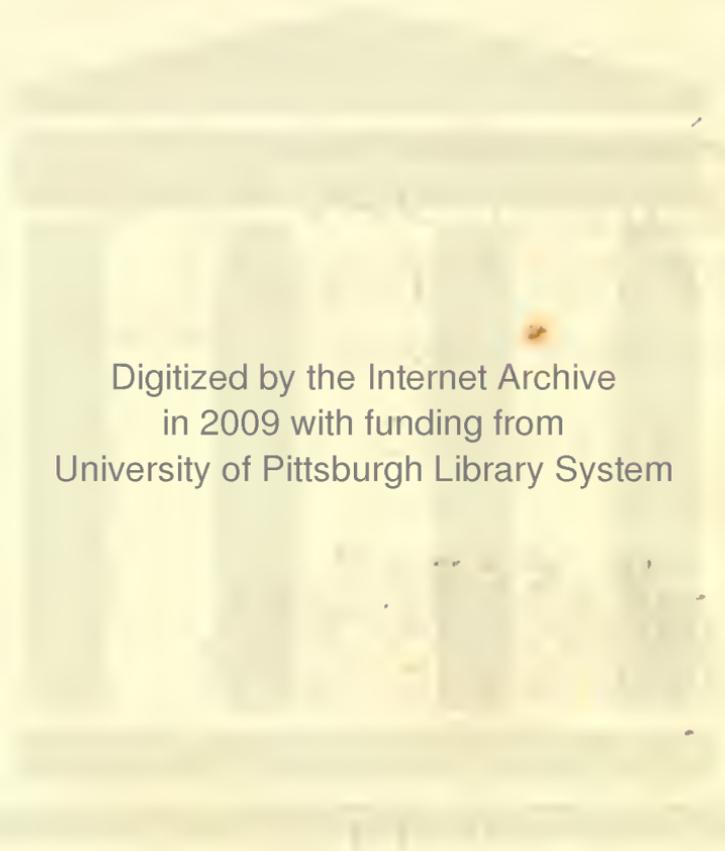
A PARIS,

Chez J. G. MERIGOT le jeune, Libraire, Quai
des Augustins, au coin de la rue Pavée.



M. DCC. LXXXIII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Pittsburgh Library System

PRÉFACE

EN travaillant à la nouvelle Edition des *Lettres édifiantes & curieuses*, nous avons rassemblé tout ce qui nous sembloit propre à rendre ce Recueil intéressant ; mais quelques Mémoires qui n'avoient point encore parus, nous sont parvenus trop tard pour être placés dans l'ordre où nous les desirions. Nous nous sommes déterminés en conséquence à les réserver pour un Supplément, & à les joindre aux nouvelles recherches que nous avons faites ; & aux nouvelles Lettres que nous nous sommes procurées : c'est ce Supplément que nous annonçons aujourd'hui, & que nous ne croyons pas moins digne de l'attention du Public, que les Volumes qui le précèdent.

On verra à la tête de ce Tome XXV, un Traité des Etudes aux-
Tome XXV. a

quelles les Missionnaires de l'Orient doivent principalement s'appliquer. C'est le fruit des réflexions, du travail & du zele de M. de Fleury, Auteur de l'Histoire ecclésiastique. Un nom aussi célèbre nous dispense de faire l'éloge de son Ouvrage. Tout le monde connoît sa maniere simple, noble, naturelle & quelquefois sublime. On fait qu'il naquit en 1640, & mourut en 1723. Sa vie longue fut toujours occupée, quoiqu'il en eût passé une grande partie à la Cour, dans des emplois de confiance; il y vécut sans intrigue, sans ambition, & y conserva son goût pour l'étude & pour l'application. Nous ne donnerons point ici le Catalogue de ses Ouvrages; ils sont trop connus, & tout ce qu'il y a encore de personnes qui aiment à s'instruire, les recueillent avec empressement. Nous nous flattons qu'elles nous sauront gré de leur avoir fait connoître celui-ci. Nous n'avons pas cru man-

quer au respect dont nous sommes pénétrés pour les lumieres & les talens de ce célèbre Ecrivain , en ajoutant au texte , mais en marge , quelques notes & observations. Elles nous ont paru vraies & par conséquent nécessaires.

Ce Traité est suivi d'un autre Traité sur la nécessité d'une premiere cause; ouvrage composé en Chinois par le P. Mathieu Ricci , le premier Missionnaire qui ait pénétré jusqu'à Peking , qui ait établi des Missions en Chine , & ouvert à tant d'autres Ouvriers évangéliques de tous les ordres, cette moisson si riche & si abondante.

Nous avons déjà donné , dans la Préface du XVI^e Volume , une courte Notice des travaux de cet homme apostolique : nous croyons devoir l'étendre & rectifier même ce que nous en avons déjà dit. Nous l'extrairons de la vie qu'en a fait le P. d'Orléans.

Le P. Mathieu Ricci naquit à

Macérate, dans la Marche d'Ancône, l'an 1552, presqu'au même temps que Saint-François Xavier, mourant à l'entrée de la Chine, employoit ses derniers soupirs à demander au Maître d'une moisson qui lui paroissoit déjà mûre, des Ouvriers propres à la recueillir. Après les études des Belles-Lettres, Ricci fut envoyé à Rome pour y étudier le Droit. Il n'y négligea pas la science du salut, & s'y sentant appelé à la vie religieuse, il entra au Noviciat des Jésuites, en 1571. Il y eut pour Maître le P. Alexandre Valignan, Missionnaire célèbre qu'un Prince de Portugal appelloit l'Apôtre de l'Orient. Il inspira à son nouveau Disciple son zèle pour la conversion des Infideles, & Valignan étant reparti pour les Indes, Ricci l'y suivit, dès qu'il eût achevé les études nécessaires pour une pareille entreprise; car elle demande qu'on joigne des connoissances sûres & profondes à d s intentions

droites, à beaucoup de courage, de détachement & d'oubli de soi-même.

Valignan rendu à Macao, ville habitée par une Colonie Portugaise, se sentit extraordinairement touché de voir les Chinois, Peuple si fameux, encore assis dans l'ombre de la mort. La difficulté de pénétrer dans une Région ennemie de tous les étrangers, ne le rebuta pas. Ses premières tentatives n'eurent point de succès; mais elles ne lui firent pas perdre courage. On l'entendoit quelquefois soupirer & s'écrier, en se tournant vers le rivage de la Chine : *Rocher, rocher, quand t'ouvriras-tu ?*

Il choisit les ouvriers qu'il crut les plus propres à cette entreprise noble & difficile, & voulut qu'ils s'appliquassent sur-tout à apprendre la langue Chinoise. Je ne crois pas que chez aucun Peuple il y en ait une plus épineuse : elle n'a pas

un grand nombre de mots ; mais chaque mot y signifie un grand nombre de choses, dont il n'y a qu'un ton très-délicat qui détermine le vrai sens. L'écriture y est une science sans bornes, parce qu'il y a peu de termes qui ne s'écrivent avec un caractère particulier ; mais que ne peut point la charité dans des cœurs bien pénétrés de Dieu ! Les Eleves du P. Valignan en furent bientôt assez pour entrer dans la Chine ; mais ces voyages ne produisirent d'autres effets que de se procurer la bienveillance de quelques Chinois, de les familiariser un peu avec des étrangers, de diminuer l'horreur & le mépris qu'ils ont pour eux. Il fut cependant impossible de s'y arrêter plus long-temps, ce qui étoit néanmoins nécessaire pour y prêcher & y établir solidement la Religion. Ce ne fut qu'après bien des tentatives qu'on y réussit. La patience du P. Ricci surmonta tous les obstacles : Dieu

bénit son courage, & dans un temps où Macao & ses habitans avoient effuyé de grandes pertes, il y trouva des secours pour acheter un terrain, bâtir une maison, fournir à son entretien & à celui de deux de ses confreres, & faire des présens aux Mandarins & aux autres Officiers dont il falloit acheter la protection.

Ce fut au commencement de Septembre 1583, que Ricci arriva à *Choaquin*, & obtint des Lettres-Patentes portant permission de s'y fixer, & d'y acheter un endroit convenable pour son habitation. Ce premier pas fait, il falloit étudier les mœurs de ses nouveaux hôtes, connoître leurs caracteres, saisir les moyens les plus propres à les instruire, à les éclairer.

Le P. Ricci, étant depuis à Peking, disoit qu'il étoit effrayé quand il pensoit à tout ce qu'il avoit fallu faire, & plus encore à ce qu'il avoit fallu éviter pour en venir où il

en étoit. De toutes les Nations du monde, la Chinoise est la plus délicate & la plus difficile à vivre pour les étrangers. Naturellement elle les méprise, & il faut qu'ils sachent s'y montrer par des endroits bien estimables, pour s'y attirer de l'estime. L'aversion est égale au mépris, & elle paroissoit en ce temps-là si insurmontable, qu'il n'y avoit qu'un grand intérêt qui pût faire tolérer au Chinois le commerce d'un autre Nation. Par-dessus tout cela, les conquêtes que les Espagnols & les Portugais avoient faites depuis quelque temps en divers lieux proches de la Chine, avoient inspiré beaucoup de défiance à ces Peuples ombrageux, en sorte qu'aucun Mandarin ne pouvoit voir sans inquiétude un étranger dans son Gouvernement.

La connoissance de ces obstacles à surmonter, fit résoudre les Missionnaires à garder de grandes mesures, & à ne traiter avec les

Chinois qu'avec une grande circonspection. Ils tâchèrent de les apprivoiser peu-à-peu, & de gagner insensiblement leur estime par les Sciences, pour gagner plus sûrement leurs cœurs par la prédication. Ils commencèrent à les attirer chez eux, en exposant dans leur chapelle des tableaux de dévotion très-bien peints; ce qui étoit une chose fort nouvelle pour les Chinois. Ensuite, comme ils n'ignoroient pas l'estime que ces Peuples font des Mathématiques, le P. Ricci, qui avoit étudié à Rome sous le fameux Clavius, se fit une grande réputation par l'habileté qu'il y montra. Il leur fit une Carte de Géographie qui leur plut extraordinairement, & par laquelle il les détrompa de l'erreur grossière où ils étoient de croire que la plus grande partie du monde fut la Chine, & que tout le reste n'étoit que des morceaux de terre rangés autour d'elle pour lui

fervir d'ornement, s'étant toujours imaginé que la terre étoit quarrée, & que la Chine en occupoit le milieu.

Cette opinion de science où les Missionnaires se mirent d'abord, leur attira l'estime des personnes distinguées par leurs emplois & par leurs talens. On les visitoit souvent, & l'on s'en retournoit d'auprès d'eux charmé de leur érudition, & même de ce qu'ils disoient de la morale de notre Religion; car ils commencerent par-là leur prédication, & avant que de leur parler de nos Mysteres, ils expliquerent à ceux qui les visitoient, les préceptes du Décalogue.

Animé par ce premier succès; Ricci composa un petit Catéchisme qui se répandit dans toute la Chine, mais qui ne produisit encore que des applaudissemens stériles. Le Peuple même étoit toujours également prévenu; il voyoit avec peine les égards que les Grands avoient

pour ces étrangers, & il les insultoit, les maltraitoit même toutes les fois qu'il en trouvoit l'occasion. Ces progrès si lents de la Religion firent accuser les Missionnaires de ménagemens politiques, & on commença dès-lors à écrire contre eux, & à décrier charitablement leur conduite.

Cependant Ricci avançoit toujours; faisoit quelques conversions; & quoiqu'elles fussent en petit nombre, il crut devoir multiplier les résidences & les Missionnaires. Ce fut sans succès: ils furent obligés de se retirer. Ricci resta seul assez long-temps, luttant toujours contre les préjugés & l'avidité du Peuple & des Mandarins. Il fut enfin obligé de céder à la tempête, & de se retirer à Macao.

Après un court séjour dans cette Ville, il retourna dans sa chere Mission, & à la faveur des Mathématiques, il s'établit dans une autre Ville de la Chine, nommée

Chao-cheu. Il donna à quelques Chinois des leçons de cette Science, pour les préparer à en recevoir de plus importantes sur la Religion chrétienne & sur le salut.

Il retira quelques fruits de sa persévérance; on ouvrit enfin les yeux à la vérité, & le nombre des Néophytes grossit & se multiplia; mais la populace, quoique contenue par les égards & la distinction dont les Mandarins usoient envers Ricci, faisoit toutes les occasions de marquer à ce Pere & à ses coopérateurs, les préventions & la haine qu'elle avoit contre eux: elle les maltraitoit de paroles, & quelquefois même les accabloit de coups de pierres. Ricci eut un autre chagrin bien plus amer; il perdit ses deux compagnons, le P. Antoine d'Almeyda & le P. François Petri, l'un & l'autre pleins de l'esprit de Dieu, de l'amour de la priere & de la mortification. Cette perte lui fut d'autant plus sensible,

qu'elle arriva dans un temps où il avoit plus de besoin de leurs conseils : il méditoit le projet d'aller à *Peking*, & d'y porter la lumière de l'Évangile. L'opinion qu'on avoit conçue de son habileté dans les Mathématiques & dans la Géographie, lui parut propre à le faire parvenir jusqu'à l'Empereur, & il se flattoit que, s'il pouvoit le rendre favorable à la Religion, elle en feroit des progrès plus sûrs & plus rapides. Il crut que, pour exécuter ce grand dessein, il devoit quitter l'habit de Bonze, assez méprisé à la Chine, & prendre celui des Lettrés, qui y est dans une grande considération. Il conjura ensuite un grand Mandarin d'armes, dont il avoit gagné l'amitié & l'estime, & que l'Empereur venoit d'appeller à la Cour, de lui permettre de l'accompagner. Le Mandarin y consentit. Ricci se mit en chemin avec lui ; mais dans la route, le Mandarin changea d'avis,

& craignant qu'on ne lui fit une fâcheuse affaire d'avoir amené un étranger si avant dans l'Empire, il voulut le renvoyer dans la Province de Canton; mais à force d'instances, Ricci obtint de le suivre jusqu'à *Nankin*. Ne pouvant espérer de faire de solides biens dans cette grande Ville, il reprit le chemin de *Nanchan*, repassant dans son esprit les immenses travaux qu'il avoit employés pour cultiver cette terre ingrate. Ces affligeantes pensées ne lui ôtoient cependant pas toute espérance. Il fut très-accueilli, très-recherché à *Nanchan* par le Vice-Roi, les Mandarins & les Lettrés. Il y composa quelques Ouvrages de Science & de Morale qui furent goûtés & répandus dans toute la Chine. Le Vice-Roi lui proposa lui-même de s'arrêter dans cette Ville. Le P. Ricci y établit une résidence, & obtint encore d'aller à *Peking* avec un Mandarin nommé *Président du*

premier Tribunal de Nankin. Il éprouva dans ce second voyage les mêmes désagrémens que dans le premier. Ce Mandarin eut peur aussi de se compromettre; il l'insinua à Ricci. Il n'osa cependant refuser absolument de tenir la promesse qu'il lui avoit faite, & le Missionnaire l'accompagna jusqu'à la Capitale. Pendant ce premier séjour, il reconnut, par des argumens qui lui parurent évidents, que *Peking* n'est autre chose que le Cambalao de Paul de Venise, & la Chine le Royaume de Catay. Il interrogea là-dessus deux Arabes, grands voyageurs, qui avoient mené un lion à l'Empereur, & qui se trouverent de son avis.

Cependant Ricci ne pouvant pas recueillir de son séjour à *Peking* les avantages qu'il en avoit espéré pour la Religion, résolut de s'en retourner à *Nankin*. Il s'embarqua sur la riviere de *Peking*, qui tombe dans le fleuve Jaune, lequel

aussi, par un canal, communique avec le Kiam; en sorte que, sans aucune interruption que la montagne de Muilin, on peut aller par eau de *Peking* à Macao, quoique ces deux Villes soient distantes d'environ 600 lieues.

Ricci, avant de se rendre à *Nankin*, voulut aller à *Secheu*, dans la Province de *Sekiam*. *Secheu* est la Venise de la Chine, à cela près qu'aulieu que Venise est construite au milieu de la mer, *Secheu* est bâtie dans l'eau douce. Elle est si peuplée, si riche & dans une situation si agréable, que les Chinois lui ont donné le nom de paradis de la terre.

Ricci arrivé à *Nankin*, y fit un établissement, & y reçut la visite de tous les Grands & de tous les Lettrés. Beaucoup de gens d'esprit se firent ses Disciples, pour réformer à son Ecole les fausses idées qu'avoient les Chinois dans presque toutes les Sciences.

Leurs Physiciens établissoient cinq élémens, desquels ils excluoiént l'air, ne regardant l'espace qu'il occupe, que comme un grand vuide. Ils lui en substituoient deux autres, qui étoient le bois & le métal. Toute leur Astrologie, dont ils font une étude si longue & si assidue, ne leur avoit point encore bien appris que les éclipses de lune arrivent par l'interposition de la terre entre cette planete & le soleil, & le Peuple sur-tout disoit sur cela des choses qu'on auroit peine à pardonner aux Américains les plus sauvages. Ils ignoroient le systême du monde, & n'en avoient aucun vraisemblable. Leurs plus habiles Géographes tenoient comme un principe indubitable que la terre étoit quarrée, & ne concevoient pas qu'il pût y avoir des antipodes. La solide réfutation de toutes ces erreurs & d'une infinité d'autres, fit écouter Ricci des Savans comme un Oracle. Il est

aisé de concevoir combien l'ascendant des Missionnaires fut encore plus grand sur quelques Idolâtres qui voulurent disputer contre lui sur la nature de Dieu & la véritable Religion. Comme ces disputes furent publiques, l'approbation qu'on donna au P. Ricci, fut si universelle, que, si l'on étoit persuadé toutes les fois qu'on est convaincu, les gens d'esprit de *Nankin* eussent dès-lors confessé le vrai Dieu, & appris à connoître le culte qu'il faut lui rendre.

Ricci vit aussi à *Nankin* ou dans les environs plusieurs choses dignes de fixer l'attention & la curiosité. La première fut certains feux d'artifices auxquels il dit qu'on ne peut pas comparer ceux du reste du monde. Le P. d'Incarville, Missionnaire à *Peking*, en a depuis envoyé en France la recette & la composition.

La seconde, un Observatoire bâti sur une haute montagne. On y

voit une grande cour entourée de grands corps-de-logis, & pleine de machines, parmi lesquelles le P. Ricci en trouva quatre très-curieuses, qui, quoique toujours exposées à l'air depuis 250 ans, n'avoient encore rien perdu de leur poli & de leur lustre. La troisieme rareté qu'on lui fit voir, fut un Temple très-magnifique, bâti dans un grand bois de pins dont l'enclos n'occupe guere moins que quatre lieues.

Ces occupations ne firent point oublier au Missionnaire l'objet principal qui l'avoit attiré en Chine. Dieu répandit ses bénédictions sur ses travaux, & il jeta à *Nankin* les fondemens d'une Eglise qui est devenue très-nombreuse, & assez florissante pour qu'on ait cru devoir l'ériger en Evêché.

Le P. Ricci, toujours persuadé qu'il ne travailleroit jamais assez solidement sans la protection de l'Empereur, entreprit un troisieme voyage de *Peking*, dès qu'il se vit

assez de coopérateurs pour soutenir & augmenter le nombre des Néophytes de *Nankin*. Il prépara donc ses présens pour l'Empereur, & assambla toutes les curiosités d'Europe qu'il s'étoit procuré de longue main pour cet objet. Il se mit en route, & après bien des traverses & des contradictions, qui auroient découragé tout autre qu'un Missionnaire, plein de confiance en Dieu, il arriva à la Capitale, & parvint enfin jusqu'à l'Empereur, qui reçut agréablement tous ses présens, parmi lesquels il y avoit un tableau du Sauveur, & un de la très-sainte Vierge, une horloge, une montre avec sonnerie, &c. Ce Prince lui permit de s'établir à *Peking*, & d'entrer quatre fois l'année avec ses compagnons dans un des enclos du Palais, où il n'y a que les Officiers de l'Empereur qui aient le droit d'entrer.

Ce que le P. Ricci avoit prévu, arriva. Il n'avoit recueilli de 20 ans

de travaux & de patience que des persécutions cruelles, ou des applaudissemens stériles; mais la Loi de Dieu & ses Ministres n'eurent pas été plutôt connus à la Cour; l'Empereur ne les eut pas plutôt regardé favorablement, c'est-à-dire, la grace divine n'eut pas plutôt levé les obstacles de crainte & de mauvaise honte qui empêchoient les Chinois, timides & encore plus orgueilleux, de suivre une loi étrangère, que ceux des Sages qui cherchoient sincèrement la vérité, l'embrassèrent dès qu'ils la connurent. La pluralité des femmes & la peur de manquer de postérité, ce qui passe à la Chine pour un grand malheur, en retint le plus grand nombre; mais la grace vainquit en plusieurs, même des plus considérables par leur naissance & par leurs emplois, ces impérieuses cupidités; & leur exemple fut tellement suivi, que les Missionnaires ne pouvoient y suffire, quoiqu'on en

eût envoyé beaucoup de nouveaux & déjà formés & pleins de zele.

Le P. Ricci & ses compagnons étendirent leurs soins au-delà de la Capitale ; ils firent des excursions dans les campagnes , dans les Provinces ; ils annoncerent l'Evangile ; ils firent goûter & suivre la doctrine chrétienne. Les nouveaux chrétiens devinrent de nouveaux Apôtres. Leur changement, la pureté de leurs mœurs , leur modestie , leur douceur , leur patience , leur désintéressement , leur charité , persuaderent autant & peut-être plus que les prédications des Missionnaires , que la Religion qu'ils avoient apporté d'Europe , étoit la seule qu'on dût embrasser & pratiquer.

Quels sont les préceptes de la Philosophie qui produisent ces révolutions dans les idées , dans les sentimens , dans les actions ? On cherche un Code de Morale qui rende les hommes meilleurs ,

l'Évangile nous le présente : on le rejette ; il nous vient de Dieu , & ce n'est plus que par des hommes trompeurs ou trompés ; ce n'est plus que par des aveugles , que dans ce siècle de lumières , on veut être conduit & éclairé ! *Nolumus hunc regnare super nos.*

Il s'éleva de tous côtés des Eglises nombreuses & florissantes ; & la longue & constante persévérance du premier Ouvrier évangélique de la Chine , fut enfin récompensée par le succès le plus touchant , le plus désirable. Les établissemens formés à *Nankin* & à *Nanchan* s'accrurent , se fortifierent : Dieu y étoit servi , aimé , & les Néophytes y donnoient l'exemple des plus sublimes vertus , & retraçoient la vie & le courage des premiers siècles du Christianisme.

Les Missionnaires , par égard pour les usages & les mœurs de cet Empire , ne purent parvenir à faire connoître la Religion aux

femmes Chinoises qu'avec beaucoup de précautions. Les premiere qu'ils convertirent, servirent de Catéchistes pour endoctriner les autres, & ils respectèrent tant qu'ils purent, cette séparation des deux sexes, qu'ils trouverent établie.

Ceux qui ont fait des crimes aux Jésuites, même de leurs vertus, les ont accusés d'avoir affecté sur ce point une pudeur injurieuse aux Sacremens, en omettant plusieurs de leurs saintes cérémonies, sous prétexte qu'elles ne sont pas absolument nécessaires au salut; mais outre qu'ils n'en ont usé ainsi qu'avec la permission du saint Siège, qu'ils ont toujours eu soin de consulter dès les commencemens dans toutes les circonstances douteuses & embarrassantes, je laisse aux personnes équitables à juger qui a eu le plus de raison, ou des Jésuites d'avoir menagé en des choses qui ne sont pas essentielles, la foiblesse d'un Peuple ombrageux & d'une délicatesse

délicatesse outrée sur les bienséances qui regardent le sexe, ou de ceux qui les ont blâmé d'un ménagement qui paroïsoit nécessaire à l'établissement de la foi dans un des plus grands Royaumes du monde. Si l'on apprit en Europe les progrès de la Religion à la Chine avec une sorte de jalousie contre ceux dont il avoit plû à la Providence de se servir, ils trouverent aussi dans cet Empire même bien des croix & des contradictions. Quelques Infideles entêtés de leurs erreurs, craignirent l'espece de solitude où ils alloient être réduits par l'établissement de notre sainte Religion. Ils ne négligerent donc rien pour la combattre, & employèrent contre Ricci & ses compagnons tous les moyens que purent leur suggérer la haine & la fureur. Ils ne servirent qu'à animer leur zele, & à soutenir leur espérance. Le bien se faisoit, les tempêtes se calmoient, & l'Evangile s'étendoit de plus en

plus; mais on ne sauroit dépeindre ce qu'il en coûta de travaux au chef de cette sainte entreprise. Tout rouloit sur lui; il falloit veiller sur toutes les Eglises, former des Novices capables de perpétuer ce qu'on ne faisoit que de commencer, catéchiser, prêcher, confesser, visiter les malades, continuer à cultiver les Sciences, donner des leçons de Mathématique & de Géographie, répondre aux doutes, aux objections que lui envoyoit les Lettrés de toutes les parties de la Chine, cultiver, ménager la protection des Grands, fournir à la subsistance des Missionnaires & des pauvres, être tout à tous, & s'oublier sans cesse soi-même pour ne s'occuper que de Dieu & de son œuvre. Telle étoit la charge du P. Ricci: il la remplit toujours avec exactitude, & comme nous l'avons déjà observé, il trouva le temps encore de composer en Chinois d'excellens Ouvrages sur la Morale

& sur la Religion. Celui que nous donnons au Public dans ce Recueil, a été traduit par le P. Jacques, Missionnaire, mort à Peking, il y a plusieurs années. Il est regardé dans la Chine même comme un modele pour la netteté & l'élégance du style, & le succès qu'il a eu, prouve que ce Peuple est capable de suivre les raisonnemens les plus subtils & les plus déliés. C'est une réfutation des erreurs principales qui regnent dans cet Empire, & une espece de préparation à l'Evangile. L'Auteur y établit solidement l'existence de Dieu, l'immortalité de l'ame, la liberté de l'homme, & en détruisant tous les systêmes absurdes de la Gentilité & de l'irreligion, il prépare les esprits à la connoissance d'un Dieu, créateur & libérateur. Tant de travaux épuiserent le P. Ricci : il y succomba, malgré la force de son tempérament, & mourut après quelques jours de maladie, employés à s'y

xxvii P R E F A C E.

préparer, à l'âge de 57 ans, & non de plus de 80, comme nous l'avions dit par erreur dans la Préface du seizième Volume de ce Recueil.

Il sembloit & il y a tout lieu de présumer que Dieu l'avoit choisi dans sa miséricorde pour l'entreprise si difficile de porter à la Chine la lumière de l'Évangile.

Le zèle, dit le P. d'Orléans, le zèle courageux, infatigable, mais sage, patient, circonspect, lent pour être plus efficace, & timide pour oser davantage, doit être le caractère de celui que Dieu avoit destiné pour être l'Apôtre d'une Nation délicate, soupçonneuse & naturellement ennemie de tout ce qui ne naît pas dans son pays. Il falloit ce cœur vraiment magnanime pour recommencer tant de fois un ouvrage si souvent ruiné, & savoir si bien profiter des moindres ressources. Il falloit ce génie supérieur, ce rare & profond

savoir, pour se rendre respectable à des gens accoutumés à ne respecter qu'eux, & enseigner une Loi nouvelle à ceux qui n'avoient pas cru jusques-là que personne pût leur rien apprendre; mais il falloit aussi une humilité & une modestie pareille à la sienne, pour adoucir à ce Peuple superbe le joug de cette supériorité d'esprit auquel on ne se soumet volontiers que quand on le reçoit sans s'en appercevoir. Il falloit enfin une aussi grande vertu & une aussi continuelle union avec Dieu que celle de l'homme apostolique, pour se rendre supportable à soi-même par l'onction de l'esprit intérieur, les travaux d'une vie aussi pénible, aussi pleine de dangers, que l'étoit celle qu'il avoit menée depuis qu'il étoit à la Chine où l'on peut dire que le plus long martyre lui auroit épargné bien des souffrances.

En laissant son corps à la Chine, le P. Ricci y a laissé son esprit

que cette nouvelle Chrétienté conserve encore chèrement, esprit de ferveur pour les fideles, esprit de vrai zele pour les Missionnaires. C'est par cette ferveur constante que la foi de ceux-là a si souvent triomphé des persécutions & des persécuteurs qui l'ont de temps en temps attaqué avec une violence capable d'ébranler les esprits les plus fermes : c'est par ce zele sage & discret que ceux-ci ont avancé l'œuvre de Dieu.

Nous espérons que ce Maître si grand, si bon, la soutiendra cette œuvre si sainte, & qu'il ne laissera pas manquer ce vaste Royaume de Missionnaires plus vertueux, plus éclairés & sur-tout moins enviés que les successeurs & confreres du P. Ricci.

Nous pouvons le dire à présent sans qu'on nous soupçonne d'aucun intérêt, d'aucun esprit de parti, la chose la plus nécessaire après la grace divine, pour la propaga-

tion & la mainien de la Foi, c'est l'union & la confiance entre les Ouvriers évangéliques. Les jalousies de corps dans les pays infidèles, les préventions, les défiances ont souvent ruiné les plus belles Chrétientés, & leur perte n'est venue le plus ordinairement que de ceux qui auroient dû travailler à les en garantir. Fasse le ciel que désormais du moins tous s'entendent, tous s'accordent, tous s'aiment; que personne ne cherche sa propre gloire, & ne soit jaloux des succès des autres; qu'on ne pense, qu'on ne s'occupe que de faire connoître & de faire glorifier le Dieu qu'on va prêcher, & qu'oubliant toute espece de rivalité, on soit aussi aise du bien que font les autres, que de celui qu'on fait soi-même, ou plutôt que Dieu fait par eux ou par nous!

Après la mort du P. Ricci, il s'éleva une si violente persécution contre les Missionnaires, qu'ils fu-

rent obligés de se retirer à Macao. L'année suivante 1618, l'Empereur de la Chine, Vanlié, fut attaqué par les Tartares. Ils avancerent dans le pays jusqu'à sept lieues de la Capitale, & gagnerent une grande bataille. Vanlié en fut tellement effrayé, qu'il eût abandonné Peking, si son Conseil ne lui eût représenté que cette action le déshonoreroit & abatteroit le cœur de ses sujets. Ce Prince mourut sur ces entreprises, & laissa à Tien-ki, son petit-fils, le soin de repousser les Tartares. Parmi les moyens de soutenir cette guerre, on insinua au nouveau Roi que l'usage de l'artillerie seroit un des plus efficaces. Les Chinois en avoient, mais ne savoient pas s'en servir. Pour l'apprendre des Portugais, on les appella de Macao, & l'on crut devoir permettre aux Missionnaires de les accompagner. Les efforts que fit Tien-ki, obligerent le Roi Tartare à se retirer sur ses fron-

tieres où cette Nation inquiète se tint quelque temps en repos. Durant ce calme, les Missionnaires firent de grands progrès; ils gagnèrent l'estime & la faveur des Grands & de l'Empereur. Zonchin, successeur de Tien - ki, prit beaucoup de goût pour l'esprit & les connoissances du P. Adam Schall, natif de Cologne & Missionnaire Jésuite. On le regardoit dans tout l'Empire comme un des hommes que ce Prince honoroit le plus. Ce fut sous ce malheureux Empereur qu'en l'année 1636, deux voleurs s'étant soulevés dans deux différens endroits de la Chine, l'un d'eux devint assez puissant pour déclarer la guerre au Prince. Il alla l'assiéger dans Peking, & en peu de jours, il le réduisit à se donner la mort lui-même, pour ne pas tomber entre ses mains. Pour venger cet attentat, & repousser ces brigands, Usanguy qui commandoit sur la frontiere, appella

les Tartares à son secours. Ils y volèrent, défirent le voleur, reprirent Peking, mais garderent pour eux-mêmes l'Empire qu'ils étoient venu fécourir. Zunté, leur Roi, en commença la conquête, & Chun-chi, son fils, l'acheva. Pendant toutes ces révolutions, le P. Adam Schall demeura à Peking; le vainqueur voulut le voir, & il le combla de témoignages d'amitié. Lorsque tout fut appaisé, & le Prince Tartare solidement établi sur le trône Chinois, il obligea le P. Adam Schall d'accepter la charge de Président du Tribunal des Mathématiques; c'est l'unique occasion où ce Pere se soit jamais trouvé en danger de perdre les bonnes graces du Monarque. Les réliffances du Missionnaire déplurent au Prince: il le lui marqua; mais dans toutes les autres rencontres, Chun-chi lui parut toujours plein de condescendance & de bonté. Il n'avoit besoin ni d'étudier,

ni de ménager son humeur, & tout ce qui lui venoit du Missionnaire, les plus fortes même & très-fréquentes remontrances étoient très-bien reçues. Non-seulement il lui donna l'entrée libre dans son Palais, mais il alloit souvent lui rendre visite dans sa maison, & passoit plusieurs heures avec lui.

Les entretiens qu'ils avoient ensemble, étoient ou de Mathématiques, ou de Morale, ou de Religion; car le P. Adam Schall eut l'adresse de faire passer peu-à-peu le Prince des discours agréables aux discours utiles, & autant qu'il put, aux sujets propres à lui ouvrir les yeux sur les vérités du salut. Par de semblables conférences le Missionnaire inspira du moins au conquérant une telle estime pour la Religion chrétienne, qu'il la favorisa toujours, & laissa à ceux qui la prêchoient, une pleine liberté de l'étendre. Aussi fit-elle des progrès considérables sous son regne.

Si Adam Schall & ses confreres n'avoient agi que par des vues politiques; s'ils avoient eu l'ambition, comme on les en a accusé, de prêcher & de gouverner seuls l'Eglise de la Chine, ils n'auroient point fait part à toute l'Europe des progrès de la Religion; ils n'auroient point demandé des coopérateurs d'une autre profession que la leur; ils n'auroient favorisé ni leur entrée dans cet Empire, ni les établissemens qu'ils y formoient. Rien ne leur étoit plus facile que de s'y opposer, & rien n'est plus constant que leur zele à encourager, à soutenir & à défendre tous les Missionnaires qui s'y sont présentés, sans aucune acception de personne.

Cun-chi mourut à 80 ans. Son successeur fut le célèbre Cang-hi: il n'avoit alors que huit ans, & les commencemens de son regne n'annoncerent pas la protection éclatante qu'il accorda par la suite aux Missionnaires Européens. Ils furent

presque tous chargés de chaînes & exilés à Canton. Adam Schall déchu de sa faveur, privé de ses dignités, accablé d'opprobres & de calomnies, souffrit la prison & les fers, & fut enfin condamné à mort pour avoir prêché J. C. Il témoigna par sa constance qu'il s'estimoit encore plus heureux de confesser le nom de Dieu dans un cachot, que de l'avoir annoncé avec honneur dans le Palais d'un grand Monarque. La Sentence portée contre lui, ne fut pas exécutée; mais l'âge & les souffrances firent bientôt ce que les Bourreaux n'avoient pas fait. Peu de temps après qu'il fut sorti de prison, Dieu acheva sa délivrance, en rompant les liens de son corps, pour faire jouir son ame de la liberté des enfans de Dieu.

La persécution fut vive pendant la minorité de l'Empereur; mais elle cessa dès qu'il fut majeur, & qu'il gouverna par lui-même, Dieu

xxxviiij P R E F A C E.

ayant réservé à ce Prince si juste, si plein de raison & d'esprit, la gloire de rétablir son culte à la Chine. Voici quelle en fut l'occasion.

C'est une coutume parmi les Chinois de faire faire tous les ans le calendrier, à peu près comme on fait ici les Almanachs; mais le calendrier dans ce pays-là est regardé comme une affaire de grande importance dans l'Etat Il le fait par autorité publique, & le Prince ne dédaigne pas de s'en mêler. Depuis qu'on avoit oté ce soin au P. Adam Schall, avec sa charge de Président du Tribunal des Mathématiques, l'ignorance de celui qui avoit été mis à la place, y avoit laissé glisser tant de fautes, que le Prince voulut qu'on travaillât à le réformer. Comme on ne craignoit plus à la Cour de donner de bons conseils à l'Empereur, il se trouva des gens équitables & courageux qui lui représentèrent que les Mathé-

maticiens d'Europe exilés ou emprisonnés pendant la minorité, & dont il étoit resté trois à Peking, étoient d'une habileté si connue à la Chine, qu'on ne pouvoit faire plus prudemment que de les consulter sur ce sujet. L'Empereur trouva cet avis fort bon, & envoya chercher sur-le-champ les trois Européens. Ils furent très-bien reçus, & dès cette première audience ils eurent tout sujet d'en attendre quelque grâce plus importante que l'intendance du calendrier qui étoit déjà dressé pour l'année suivante. On le donna à examiner au P. Fernidand Verbieft qui y trouva plus de vingt fautes considérables & quelques-unes même si grossières, que tout le monde en fut surpris. Il en fit son rapport à l'Empereur qui dès-lors conçut pour le Missionnaire une estime très-singulière.

Le P. Verbieft profita de cette lueur de faveur, pour demander la

permission de prêcher la Religion chrétienne. Le Prince reçut sa requête avec bonté ; mais ne voulant point se dispenser des formes, il la donna à examiner à un Tribunal qui la rejetta. Le Missionnaire ne perdit point courage, & pria l'Empereur de lui nommer d'autres Juges moins prévenus contre notre sainte Loi. L'Empereur, par une condescendance que toute la Cour admira, renvoya l'affaire à un autre Tribunal qui porte le titre d'Etats de l'Empire, lequel l'ayant examiné avec beaucoup d'attention, décida que la Religion chrétienne avoit été mal-à-propos condamnée ; qu'elle étoit bonne, & qu'elle ne contenoit rien de contraire au bien de l'Etat ; qu'ainsi la mémoire du P. Adam Schall, qui avoit été flétrie pour l'avoir prêché, devoit être réhabilitée ; les Grands dépourvus de leurs charges pour l'avoir suivie, rétablis ; les Prêtres Européens, rappelés, &c.

Ce Jugement fut d'un grand poids , pour assurer le jeune Prince contre les remontrances importunes des ennemis de la Religion. Dès la premiere année que les Missionnaires retournerent dans leurs Eglises , qui fut l'an 1671 , plusieurs Chinois embrasserent la foi , sans que personne s'y opposât. L'année suivante , un oncle maternel de l'Empereur & un des huit Généraux perpétuels qui commandent la milice Tartare , reçurent le baptême. Depuis ce temps-là , l'Evangile a fait dans la Chine de très-grands progrès.

Le P. Verbiest , digne successeur des PP. Ricci & Adam Schall , a été l'ame de tous ces succès , & la colonne de cette Eglise pendant qu'il a vécu. Ses entretiens fréquens avec l'Empereur , les leçons de Mathématiques qu'il lui donnoit , furent pour lui une occasion de lui expliquer la Loi de Dieu. Il lui inspira pour elle une grande estime ,

un grand respect, sans cependant avoir le bonheur de lui persuader de l'embrasser.

C'est au P. Ferdinand Verbiest que les François sont redevables d'avoir été appelés à partager ses travaux ; c'est lui qui les fit venir à Peking, & qui disposa l'Empereur à les recevoir & à les traiter avec distinction. Il mourut au moment qu'ils y arriverent, & fut privé de la consolation de les présenter lui-même à la Cour.

Sa mort fut sainte comme l'avoit été sa vie ; il s'y étoit préparé par l'exercice continuel des vertus apostoliques & religieuses, & pratiquoit le premier ce qu'il recommandoit aux autres Missionnaires. Il pensoit pour lui ainsi que pour les autres, que, pour faire le bien, sur-tout à la Chine, il falloit des hommes d'un courage que rien ne rebute, d'une activité que rien n'arrête, d'une constance que rien ne lasse, d'un zele prudent sans respect

humain, circonspéct sans timidité, entreprenant sans ambition, patient sans indifférence, d'une application au salut d'autrui, qui ne diminue rien de celle qu'on doit avoir au sien propre, d'un désintéressement en vertu duquel on puisse dire avec J. C. : je ne cherche pas ma gloire, mais celle de celui qui m'a envoyé.

Nous avons tiré ce que nous rapportons ici d'une vie du P. Ricci, faite par le P. d'Orléans, & imprimée à Paris en 1693. Il nous a paru utile de donner une connoissance un peu étendue des talens, du zele & des vertus des trois Missionnaires qu'on regarde comme les fondateurs de la Mission de Chine, & de présenter ainsi un abrégé de ce qu'ils ont fait de bien depuis leur entrée jusqu'à l'arrivée des Missionnaires François qui, par leurs relations, ont tant contribué à nous faire connoître ce vaste Empire.

On trouvera dans le XXVI^e Volume, un Mémoire de M. de la Lande, de l'Académie des Sciences, sur la vie & les travaux de M. l'Abbé Piquet, Missionnaire de S. Sulpice, dans l'Amérique septentrionale. Nous nous faisons un devoir & un plaisir de faire connoître tous ceux qui se sont distingués dans la carrière apostolique, & de rendre justice à leurs talens & à leurs vertus. On verra ensuite une Histoire de l'ancienne Astronomie Chinoise, Ouvrage savant, peut-être utile, mais peu agréable pour ceux qui ne sont pas initiés dans ce genre de connoissances; un Mémoire curieux sur le voyage & le séjour du Cardinal de Tournon à la Chine, & plusieurs Lettres vraiment édifiantes, tant des Missionnaires qui restent à Peking, que de ceux du Séminaire des Missions étrangères, qui travaillent dans les Provinces.

Avant que de terminer cette Préface, nous nous permettrons quel-

ques observations sur ce qu'on lit de la Chine dans le Voyage de M. de Sonnerat, qui vient de paroître. Nous ne refusons à l'Auteur ni de l'esprit, ni des talens; mais il nous paroît qu'il se trompe quelquefois, ou qu'il s'est laissé tromper; qu'il décide; qu'il tranche assez légèrement, & qu'il veut détruire sans preuves ce que nous avons déjà appris de la Chine par les relations & les voyages imprimés, des Anglois, des François, des Italiens, de tous les Auteurs enfin qui ont écrit sur les mœurs, les Arts & le Gouvernement des Chinois.

Nous n'insisterons point sur l'idée peu avantageuse que cet Auteur veut nous donner des Missionnaires. Il insinue, il paroît même persuadé qu'il n'y a dans cette classe d'Européens que des ignorants fanatiques, ou des imposteurs pleins d'adresse & de vanité; les uns sont des gens inquiets, qui bornent toutes leurs connoissances à des sub-

tilités scholastiques ; les autres , des politiques méchants , profonds & cependant assez aimables , qui n'agissoient , qui ne respiroient que pour donner des fers à l'univers.

Après ce début philosophique , dit-on , & cependant si peu décent , si peu raisonnable , l'Autèur entre en matiere. Nous y entrons avec lui , en observant que M. de Sonnerat n'a point vu la Chine ; qu'il ne l'a point parcourue ; qu'il paroît même qu'il en ignore la langue , & que , tout ce qu'il rapporte , n'est que le résultat ou de ce qu'il a imaginé lui-même , ou de ce qu'il a recueilli par les interpretes peut-être infideles , de quelques Marchands Chinois peu instruits & aussi peu curieux d'instruire un étranger.

Que penserions-nous d'un Voyageur qui , ayant abordé dans une Ville sur les confins de l'Europe , voudroit , d'après quelques conversations avec un Européen sans esprit , sans lumieres , & dont il

n'entend pas le langage, nous parler de tous nos usages, juger nos Académies, nos Tribunaux, notre Administration, & contredire sans preuves, sans citer aucune autorité, tout ce qui en a été écrit & publié ?

Voilà cependant ce qui arrive à M. de Sonnerat ; il a été à Canton, Ville à une des extrémités de la Chine, à près de 600 lieues de la Capitale. Il n'y a point vu, il n'y a pas du moins entretenu les Mandarins & les Lettrés ; on lui a à peine permis de sortir du quartier assigné pour les Européens ; il ne fait point cette langue si difficile à parler & à entendre, & cependant il prononcé en homme qui auroit voyagé dans toutes les Provinces de la Chine ; lu les principaux Ouvrages ; visité les Palais, les Tribunaux, les Académies ; entretenu les Gouverneurs, les Magistrats, les Lettrés : il décide sur la population de ce vaste pays qu'il ne

connoît pas, sur l'Agriculture, sur le Gouvernement, sur les Auteurs & leurs productions, sur les Arts & les usages. Il parle enfin de tout & avec autant & plus d'assurance que ceux qui y ont passé 20, 40 ans de leur vie; qui l'ont parcouru toute entière; qui en ont levé la Carte, qui ont suivi l'Empereur dans ses voyages; qui ont siégé dans les Tribunaux; conversé habituellement avec les Mandarins & les Lettrés; étudié la langue, les mœurs, le caractère d'une Nation qu'ils avoient tant d'intérêt de bien connoître; obtenu la communication des Archives; pénétré dans les Palais: c'est à eux que M. de Sonnerat donne sans cesse le démenti, avec un dédain ou une légèreté qui n'est rien moins que persuasive.

C'étoient des Missionnaires; dès-lors ils ne sont pas dignes de foi: ce n'est pas ainsi que pensoient, il n'y a pas si long-temps, les per-
sonnages

sonnages les plus savants de l'Europe ; ils daignoient les consulter , leur envoyer leurs Ouvrages , & mettre quelque prix , quelque honneur même , à leur correspondance.

Il est cependant très-permis à M. de Sonnerat de les contredire ; mais ne seroit-il pas alors convenable de prouver qu'ils ont tort , & peut-on le croire lui-même , quand il avance que l'Histoire générale de la Chine , traduite sur les Annales originales , est toute controuvée ; que c'est une ruse des Missionnaires ; que c'est par une suite de leur profonde & étonnante politique , qu'ils ont composé cette Histoire ? Si le fait est vrai , il n'est guere vraisemblable. Un point de cette importance méritoit d'autant plus d'être prouvé , que personne ne s'étoit avilé , avant M. de Sonnerat , de l'insinuer , ni de le soutenir. Ce n'est pas que les Missionnaires qu'il en accuse , aient manqué à la Chine , comme ailleurs ,

I P R E F A C E.

d'Observateurs attentifs à relever tout ce qu'ils disoient, tout ce qu'ils faisoient, tout ce qu'ils écrivoient. Est-il même possible qu'on ait imaginé cet enchaînement de faits, cette suite de Dynastie, ces guerres, ces révolutions, ce grand & vaste tableau de l'Empire le plus ancien & le plus étendu, & que M. de Sonnerat ait été le seul à s'apercevoir que tout cela étoit le fruit d'une politique qui se joue de la vérité, & se plaît à tromper, à surprendre la crédulité de l'univers entier ?

Parmi tant d'autres Missionnaires zélés, savants, mais quelquefois prévenus, souvent même ennemis, nous osons le dire, de ceux qu'attaque M. de Sonnerat, aucun ni à Peking, ni dans les Provinces de la Chine, ni même en Europe, aucun n'auroit-il eu le courage de se récrier contre une pareille & si monstrueuse imposture ?

Je dis la même chose, & fais la

même réponse au sujet des Œuvres de Confucius : ce qui est de lui, assure M. de Sonnerat, n'est qu'un Recueil de maximes triviales, de pitoyables rapsodies. Ce que nous en connoissons en Europe, n'est pas de ce Philosophe, & tous les manuscrits que les Missionnaires nous ont envoyés pour être des traductions de ses Ouvrages, ont été faits par eux. Cette assertion est bien positive ; mais quelque respect qu'on doive avoir pour l'autorité de M. de Sonnerat, doit-on, peut-on le croire uniquement sur sa parole ? A-t-il lu les originaux du Philosophe Chinois ? Les a-t-il comparés avec ce que nous en avons ici ? S'il est fondé à soutenir ce qu'il avance si affirmativement, il ne lui est pas bien difficile de nous en expliquer les raisons : devoit-il donc se contenter de dire que Confucius est une espece de radoteur, & ces maximes si sages, si raisonnables, que vous

admirez , partent d'une autre main que de la sienne. Ce point de critique étoit digne de sa sagacité , & il devoit non pas dire , mais démontrer un fait de cette nature , sur-tout après nous avoir annoncé qu'il ne seroit point partial , & que la Chine méritoit plus qu'aucune Nation , l'attention de l'Observateur & l'examen du Philosophe ; mais comment a-t-il pu espérer que ses Lecteurs s'en rapporteroient à un Observateur qui n'a rien vu , & à un Philosophe qui ne prouve rien ?

M. de Sonnerat prête aussi aux Auteurs des relations un enthousiasme qu'ils n'ont pas pour les Chinois. Il leur fait parler un langage qu'ils n'ont pas tenu ; c'est une occasion de les réfuter , de les décréditer. Il n'y a que lui qui connoisse la Chine , qui en juge sans partialité , qui l'ait assez bien vue , sans cependant la voir , pour apprécier cette Nation , & déterminer

nos opinions sur ses mœurs, son Gouvernement, ses Manufactures & ses connoissances.

Les Missionnaires, dit-il, ont fait passer les Chinois pour de grands Astronomes, & néanmoins il n'y en a pas un seul qui nous en ait donné cette idée. Ils ont mandé en Europe, il est vrai, qu'ils ont trouvé à la Chine des Observatoires, des instrumens d'Astronomie, quelques méthodes, quelques connoissances de cette Science, un Tribunal chargé de spéculer le ciel, & de rendre compte à l'Empereur & au Public de ses observations; mais ils ont ajouté que cette Science, ainsi que la Géographie, y étoit encore dans l'enfance; que ceux qui s'y adonnoient, n'en avoient que des connoissances élémentaires; qu'ils ne suivoient qu'une routine, & n'avoient point de règles sûres, ni de système fixe.

Le P. Parennin, dans une de ses Lettres à M. de Mairan, rend

compte du peu de progrès que les Chinois avoient fait dans l'Astronomie, même depuis l'arrivée des Missionnaires, & du peu d'espérance qu'il avoit qu'on réussît jamais à leur inspirer cette persévérance, cette ardeur si nécessaires pour conduire cette Science à une certaine perfection : est-ce là faire passer les Chinois pour de grands Astronomes ?

M. de Sonnerat a bien plus raison, quand il nous parle de leur goût pour l'Astrologie ; mais bien loin de favoriser cette fantaisie bizarre & cependant assez commune par-tout, les Missionnaires ont travaillé à leur en faire sentir la vanité, la folie & l'inutilité. Nous ne craignons pas d'affirmer qu'il est impossible à M. de Sonnerat de citer l'endroit des Ouvrages du P. Duhalde, où on lui fait dire que les Européens ne manquoient jamais de remplir les Almanachs qu'ils composoient, de prédictions

astrologiques, adaptées au goût des Princes & de la Nation. Une pareille imputation ne paroît point grave à M. de Sonnerat, & c'est sans doute pour cela qu'il se dispense d'en apporter la preuve, & de citer la page & le Tome où il prétend avoir lu ce qu'il avance d'après lui-même, & non certainement d'après le P. Duhalde.

Les Missionnaires nous ont dit aussi que les Chinois connoissoient les Arts utiles & même quelques-uns des Arts d'agrémens; qu'ils ont trouvé chez eux des Manufactures de porcelaines & d'étoffes, des Imprimeries, des fonderies, des canaux, des Navigateurs, des vernis, de l'industrie, de l'adresse, mais toujours lente, routinière & aussi peu susceptible d'émulation que d'invention; que ce Peuple avoit un Gouvernement, une Police, un grand respect pour les bienféances; beaucoup d'attachement à ses anciens usages; de l'estime pour les

Sciences & sur-tout pour la Morale dont il faisoit la principale étude; que les talens, l'étude, l'instruction y étoient nécessaires, pour parvenir aux dignités, & que les grandes fortunes y étoient ordinairement la récompense des grands services rendus à l'Etat; qu'enfin, il ne falloit pas confondre cet Empire avec ceux de l'Asie, & que bien que le pouvoir du Souverain y fut absolu, il n'étoit cependant pas tout-à-fait arbitraire; que le Prince n'y étoit pas despote, ni les sujets esclaves: c'en est assez pour fâcher M. de Sonnerat. Tout est condamnable dans cette Nation; elle a tort d'obéir à un Monarque qui peut abuser de son autorité; de lui payer des impôts; de souffrir qu'il ait des gardes, des Palais, une grande représentation: elle a tort de se défier des étrangers, & de ne pas voler au-devant d'un joug qu'ils pourroient aisément lui imposer; mais ce qu'on ne doit pas

P R E F A C E. lvij

sur-tout lui pardonner, c'est de n'avoir pas fait un meilleur accueil à M. de Sonnerat; de ne l'avoir pas traité avec les égards & la distinction que méritoient sans doute ses talens & son zele pour les Sciences.

Nous n'étendrons pas plus loin nos réflexions sur ce Voyage; nous pourrions y relever encore beaucoup d'erreurs & d'anachronismes, par exemple, sur la population dont il est impossible que M. de Sonnerat puisse nous donner une idée sûre & juste. Il voit tout avec les yeux d'un Européen; & il n'a pas même tout vu; il n'est point entré dans ces maisons dont il parle cependant: parce que les maisons, à la Chine, n'ont point d'étages, il en conclut qu'elles contiennent peu de monde. Mais à la Chine, toutes les maisons, les Palais exceptés, ne sont composées que de très peu de pieces; le vestibule, la sale d'hôtes, d'un côté l'appartement des hom-

mes, de l'autre celui des femmes, qui consiste chacun en une seule piece; en sorte que cette maison si petite, si basse, renferme souvent, comme celle de nos payfans, plus de personnes que nos Hôtels les plus vastes & les plus imposans.

Il ajoute qu'à l'occasion des disputes qui s'éleverent entre les Missionnaires sur le nom Chinois qu'on devoit donner à Dieu, ils furent tous renvoyés à Macao, comme des brouillons dangereux, & que peu de temps après on en fit venir quelques-uns, à raison de leurs connoissances astronomiques. M. de Sonnerat se trompe encore. L'Empereur Cang-hi continua toute sa vie d'aimer & de protéger les Missionnaires; ce fut son successeur, fort entêté de sa Religion, & très-prévenu contre la nôtre, qui la proscrivit, chassa les Missionnaires, & s'empara de leurs Eglises. Il conserva cependant ceux qui résidoient à Pekin; continua de

les employer dans son Palais, & leur laissa le libre exercice de leur culte. Nous ne dirons rien de ces bourreaux qui précèdent les Mandarins : ce sont des gardes qui les escortent, & qu'il paroît plaisant d'appeller bourreaux. En voilà bien assez sur cet Ouvrage ; quelque estimable qu'en puisse être l'Auteur, nous n'avons pu nous dispenser, pour l'honneur de la vérité, d'avertir le Public de lire ce Voyage avec une forte de précaution, & de ne croire ce qu'on y avance, qu'après un mûr examen.

M. de Sonnerat au reste n'est pas le seul qui ne s'en rapporte point au rapport des Missionnaires, quoiqu'ayant long-temps séjournés dans ces régions, ils doivent naturellement en mieux connoître les mœurs, les Loix & les usages. C'est assez le ton dominant, depuis quelque temps, d'infirmer leur témoignage, & de préférer celui des Voyageurs même qui

n'ont point parcouru les pays dont ils parlent, qui n'en ont vu que les confins, & n'ont pu s'entretenir avec les Nationaux que par signes, ou par Interpretes.

Pour fixer ses idées sur ce que dit M. de Sonnerat de la Chine, & sur ce que l'on doit penser de cet Empire, nous renvoyons au Tome LIII de l'*Histoire universelle*, traduite de l'Anglois par une Société de Gens de Lettres, imprimée à Paris, chez Moutard, rue des Mathurins. On y trouvera un excellent morceau sur la Chine. Les Auteurs ont lu tous les Ouvrages qui ont paru sur cette Contrée; ils pesent, ils discutent, ils examinent; & entraînés par la raison & la vérité, ils donnent presque toujours la préférence au temoignage de ceux qui y ont demeuré long-temps, & ont parcouru les différentes Provinces de ce vaste Empire. On verra aussi en même temps que ces Auteurs n'ont rien moins que de la partialité pour les Missionnaires, dont cependant ils ne dédaignent pas l'autorité dans les points où ils paroissent avoir la vérité pour eux.





LETTRES

ÉDIFIANTES ET CURIEUSES ,

ÉCRITES

DES MISSIONS ÉTRANGERES.



LETTRE

*De M. l'Abbé de Fleury * , à Monseigneur
l'Evêque de Métellopolis (Lanneau).*

MONSEIGNEUR ,

L'usage que vous faites du Catéchisme historique , me rend bien sensible cette vérité que ce n'est pas nous , à proprement parler , qui agissons , ni qui pensons pour l'utilité des autres , mais Dieu qui se sert de nous comme de très-foibles instrumens , qui nous

* Vic. Apost. de Siam,

donne telles pensées qu'il lui plaît, & applique aux fins sublimes de sa sagesse ce que nous avons souvent connu par des vues basses & humaines. Au lieu donc de me donner des louanges d'autant plus dangereuses pour moi, que j'ai plus de vénération pour votre dignité, pour votre piété & vos autres vertus; au lieu, dis-je, de ces complimens que nous devons laisser aux enfans du siècle, accordez-moi, je vous supplie, les secours de vos prières & de celles des saints Ecclésiastiques qui vous accompagnent, afin que l'exemple de vos travaux apostoliques me donne une salutaire confusion, & que je ne succombe pas aux tentations de la vie molle & relâchée que l'on mène ici pour l'ordinaire, quand on a les commodités temporelles, sans aucune nécessité de travail. Je m'en suis imposé un depuis quelques années, plus que suffisant pour m'occuper le reste de mes jours. C'est une Histoire Ecclésiastique dans toute son étendue, la plus vraie & la plus simple qu'il me sera possible. J'ai déjà ébauché les trois premiers siècles, & je me propose de les donner avant que de passer outre. Mes amis espèrent que cet Ouvrage pourra être utile, du moins m'occu-

pe-t-il agréablement; & je vous avoue, Monseigneur, que je me suis fait quelque violence, quand je l'ai interrompu pour travailler à ce Mémoire, & à exécuter ce que vous m'avez ordonné. Si je m'y étois pris plus tôt, je l'aurois peut-être fait plus exact, mais vous avez eu la bonté de me dispenser de vous envoyer un Ouvrage aussi fini que le demandoit l'importance de la matière; & puis je fais à qui j'écris. M. de la Loubere m'en a assez dit, & j'en ai assez vu moi-même dans votre lettre & dans votre Mémoire, pour connoître qu'il n'y a qu'à vous indiquer les choses, & que vous entendrez bien plus que je n'en ai dit. J'ai parlé avec liberté, n'écrivant que pour vous, & sachant que vous aurez plus d'égard à la sincérité de mon intention, qu'à la manière dont je parle. Il sembloit que vous voulussiez un plus grand Ouvrage; mais quand j'en aurois été capable, le moyen de le composer en si peu de temps! J'ai cru me devoir renfermer dans les grands principes & dans les règles générales de la méthode d'instruire, en attendant *qu'ici même nous ayons de bons Traités de Théologie spéculative & morale*, que l'on puisse en-

seigner dans les Séminaires de France. L'Institution au Droit Ecclésiastique, que je prends la liberté de vous envoyer, sera peut-être de quelque secours pour donner à vos jeunes Clercs les principes de la discipline de l'Eglise; & si Dieu permet que je mette au jour quelque Volume de l'Histoire Ecclésiastique, je ne manquerai pas de vous l'envoyer. Cependant je crois me devoir appliquer tout entier à ce travail; & je ne l'aurois pas quitté pendant quelques semaines, si je n'avois considéré votre lettre comme un ordre de Dieu, auquel il ne m'étoit pas possible de résister. Ayez donc la bonté, Monseigneur, de ne m'en pas demander davantage. Quant à faire travailler quelque autre, suivant mes vues, j'y vois encore plus de difficulté qu'à travailler moi-même. Je sens ce qui me manque & pour le fond de Théologie, & pour la connoissance de la doctrine des Indiens & des Chinois, & je ne fais où trouver quelqu'un assez instruit de l'une & de l'autre ensemble, & en même temps assez docile pour vouloir travailler sur le plan d'autrui. Au reste, me défiant avec raison de mes pensées, j'ai communiqué ce Mémoire à quelques-uns de mes

& curieuses.

meilleurs amis ; & Monseigneur l'Evêque de Meaux, le premier Théologien de notre siècle, a bien voulu prendre la peine de l'examiner & me donner ses avis, que je n'ai pas manqué de suivre. J'espère que vous aurez la bonté d'excuser les fautes qui y sont restées. Trouvez bon, je vous supplie, que je présente ici mes respects à Monseigneur l'Evêque (1) de Rosalie, & que je vous demande à l'un & à l'autre votre sainte bénédiction. Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR ;

Votre, &c.

A Paris, ce 3 Mars 1689.

(1) M. de Lionne.



M É M O I R E

*Pour les études des Missions orientales ;
par M. l'Abbé de Fleury , Auteur de
l'Histoire Ecclésiastique , &c.*

IL faut commencer par vous défaire de tous les préjugés que vous avez apportés d'Europe , & voir en chaque partie des études ce qu'il y a de naturel , d'essentiel & de vraiment utile , pour rejeter tout le reste. Au contraire il faut vous appliquer à connoître les préjugés de ceux que vous voulez instruire , afin d'en profiter autant qu'il sera possible , vous mettant dans leur place , & entrant dans leurs idées. Pour les amener à vous , vous devez faire plus de la moitié du chemin. Or , comme votre établissement à Siam n'a pas seulement pour but la conversion du Peuple de Siam en particulier , mais celle des Peuples voisins , de Pégou , de Laos , du Tonquin , de la Cochinchine & de la Chine même , & encore principalement & immédiatement l'instruction de ceux d'entre les nouveaux Chrétiens que vous jugerez capables d'être ordonnés Prê-

tres pour leur pays, vos vues doivent être fort étendues, & vous devez vous appliquer aux connoissances qui peuvent servir à la conversion de toutes ces Nations différentes : ce qui sera d'autant plus facile, qu'elles ont, autant que je puis connoître, des principes communs entr'elles.

GRAMMAIRE.

Distinguez l'art de la Grammaire d'avec les Langues. On peut apprendre la Grammaire chacun dans sa Langue naturelle, & apprendre les Langues étrangères, par l'usage, sans aucune regle de Grammaire. On dit que les Siamois apprennent ainsi par l'usage le Chinois & les autres Langues orientales, même leur Bali. Continuez donc à leur enseigner de même le Latin & les autres Langues d'Europe. Je ne doute pas que ces Langues orientales n'ayent entr'elles bien plus de conformité qu'avec les nôtres, mais cette différence ne va qu'à plus ou moins de travail.

Si l'on croit que l'art de la Grammaire soit nécessaire, je voudrois commencer par la leur apprendre en leur Langue ; car quelque'éloignée qu'elle

soit de notre génie, on peut la réduire à certaines règles. On peut distinguer les mots qui signifient des choses, & ceux qui signifient des actions, c'est-à-dire, les noms & les verbes; voir comment on exprime le pluriel, le genre, la personne qui parle ou à qui on parle, le temps & les autres circonstances de l'action. La Grammaire générale imprimée à Paris, *in-8°*, peut y aider, quoiqu'à mon sens, elle ne soit pas assez générale. Mais, pour bien faire, il faudroit différer cette étude après la Logique, puisque les réflexions sur le langage supposent les réflexions sur les pensées & les opérations de l'esprit dont les paroles ne sont que les signes.

Quand les Indiens sauroient les principes de la Grammaire par rapport à leur Langue, on pourroit les appliquer à la Langue latine, en leur en faisant voir la différence. Elle consistera, si je ne me trompe, à s'exprimer en plus, ou moins de mots; à dire par un ad-
verbe, ou par une préposition, ce que le Latin exprime par la déclinaison, ou la conjugaison; & d'un autre côté, ils auront des commodités de s'exprimer, qui nous manquent. C'est un grand avantage, ce me semble, d'avoir affai-

re à une Nation polie, & qui a l'usage des Lettres; & s'il est vrai que le Bali ait des cas & des inflexions, ceux qui le sauront, auront plus de facilité pour le Latin.

HUMANITÉS.

La lecture des Poètes latins me paroît inutile aux nouveaux Chrétiens des Indes, puisqu'il n'est pas nécessaire qu'ils sachent la Langue latine dans sa perfection, comme nous qui en avons besoin. Il en est de même des Auteurs.

Pour bien entendre ces Auteurs, il faut avoir une si grande connoissance des mœurs, des Loix & de toute la maniere de vivre des Anciens, qu'il ne me semble pas à-propos d'en charger des gens qui ont tant d'autres choses à apprendre. Il y a contre les Poètes des raisons particulières, les vices & les fables. Ce seroit scandaliser vos disciples, de leur faire voir que nonobstant les infamies dont ces Auteurs sont pleins, vous les estimez encore assez (1), pour

(1) *Note de l'Éditeur.* On n'enseigne pas, au moins dans les Ecoles publiques, les Auteurs avec leurs infamies. On a eu soin en Europe, de les purger de leurs obscénités, avant que

les enseigner aux autres, sans compter les mauvaises impressions qu'eux-mêmes en prendroient. Les fables de l'ancienne Idolâtrie y sont proposées sous des images agréables & dans un trop grand détail. Si vos nouveaux Chrétiens doivent en connoître quelque chose, il faut qu'elles leur soient proposées de manière à leur en faire horreur; mais, plutôt que de leur charger la mémoire de nouvelles fables, sans doute vous voudriez leur faire oublier celles de leur propre Religion. Ainsi, de tous les Auteurs profanes, je ne vois guere que les Historiens qui soient à leur usage. Mais je crois qu'ils apprendront assez de latin dans les Auteurs ecclésiastiques.

Le style de Saint-Cyprien & celui de Saint-Jérôme ne le cedent guere aux meilleurs Auteurs profanes. Les premiers Ouvrages de Saint-Augustin, faits un peu après sa conversion, sont encore parfaitement bien écrits. Sévere Sulpice peut fournir en même temps le latin & l'histoire; & notre Bible vulgate n'est pas à mépriser: ce qui y manque quel-

de les mettre entre les mains des jeunes gens; ce qui n'empêche pas que M. de Fleury n'ait raison de les proscrire des Ecoles de Siam.

quefois pour l'élégance, est bien compensé par la clarté du style & par l'importance de la matiere. Je voudrois toujours commencer par cette lecture, comme la plus facile. Après tout, de quoi servira un latin si élégant à des Prêtres qui doivent passer leur vie à instruire des Indiens? Ne suffit-il pas qu'ils puissent entendre nos Livres, & entretenir commerce avec nous? C'est beaucoup de les charger de cette langue si difficile pour eux: soulageons-les autant qu'il est possible. Le latin nous est nécessaire en Europe, pour la Jurisprudence & pour la plupart des Sciences; mais ils n'en ont besoin que pour la Religion uniquement.

La Rhétorique, au moins celle de nos Ecoles est si peu utile, même pour nous, que je ne voudrois pas non plus les en embarrasser, puisqu'ils sont accoutumés à parler simplement & sans mouvement. Exercez-les dans cette maniere de parler qui est sans doute la meilleure, pour instruire. Nos Prédicateurs s'échauffent souvent fort à contre-temps, en traitant de la scholastique la plus seche. Je ne laisserois pas d'observer comment les Indiens parlent entre eux, quand ils traitent d'affaires im-

portantes , quels effets font sur eux les passions ; s'ils sont plus touchés de ce qui est dit avec mouvement , ou de ce qui est proposé simplement avec assurance & autorité ; & de ces observations j'en ferois une Rhétorique à leur usage. Mais nous ne pouvons la faire de si loin , nous qui ne connoissons point leur maniere. Une partie du défaut de la Rhétorique de nos Ecoles , vient sans doute de n'avoir pas assez étudié nos mœurs , & de nous appliquer mal-à-propos ce qui convenoit aux Grecs & aux Romains. Je crois toutefois que , qui sauroit bien imiter Platon & Démosthène , persuaderoit par tout pays. Il semble que ce soit la raison même qui parle dans leurs écrits. Quant aux harangues de parade , il y a des gens sensés qui les regardent comme des fléaux de ces pays-ci , & je me garderois bien d'en donner l'idée à ceux qui sont assez heureux , pour ne les pas connoître. La vraie Rhétorique n'est que l'art de mettre la vérité dans son jour. Voyez ce qu'en dit St. Augustin dans la Doctrine chrétienne & contre Cresconius.

P H I L O S O P H I E.

C'est déjà beaucoup , ce que vous

reconnoissez, que les Indiens ne comprennent rien à la Philosophie de nos Ecoles (1). Si l'on vouloit y prendre garde & parler de bonne foi, on verroit que les François n'y comprennent guere davantage, comme je l'ai oui plusieurs fois avouer à plusieurs hommes de bon sens qui n'étoient point accoutumés à ce jargon. Ceux-même qui y sont accoutumés, s'imaginent souvent entendre ce qu'ils ont coutume de dire, ou sont honteux d'avouer qu'ils n'entendent pas ce qu'ils ont étudié long-temps.

L'expérience que l'on a déjà du succès de la Géométrie chez les Indiens, me paroît fort importante. C'est en effet la meilleure méthode, pour accoutumer à raisonner juste; & l'imagination, étant soutenue par les figures, rend cet exercice plus facile. Cette étude fournit un moyen sûr pour éprouver la raison des Indiens, & voir s'il est vrai qu'elle soit d'une autre espece, ou du moins

(1) *Note de l'Editeur.* Ce que dit l'Auteur de la Philosophie des Ecoles, me paroît trop sévere, & par conséquent peu exact. Elle a sûrement ses avantages aujourd'hui plus que jamais qu'on l'a dépouillée de ce qu'elle avoit d'embarras & d'obscurité.

tournée d'une autre maniere que la nôtre. Ont-ils jamais trouvé dans les trois angles d'un triangle plus ou moins que la valeur de deux angles droits? Ont-ils le secret de diviser le nombre impair en deux nombres pairs? En un mot, y a-t-il quelque démonstration d'Arithmétique ou de Géométrie dans laquelle ils ne conviennent pas avec nous? je ne le crois pas. Or, cette observation est très-importante; car on conviendrait de même dans tout le reste, si on pouvoit convenir des principes, & poser nettement l'état des questions. Ainsi, quand on dit qu'ils ont une autre maniere de raison, je crains que l'on ne confonde ce qui est de coutume & d'institution humaine, avec ce qui est naturel & d'institution divine. Un homme accoutumé à mettre pour principe que la nature abhorre le vuide; que les corps pesants tendent au centre du monde; que rien n'est dans l'entendement, qui n'ait passé par le sens & tels autres axiomes de nos Ecoles; celui, dis-je, qui y est accoutumé, les prend pour des principes de lumiere naturelle dont tout animal raisonnable doit convenir, & commence à douter de la raison de ceux qui les

nient, au lieu qu'il faudroit douter de la vérité de l'axiome qui en effet n'est qu'un préjugé. Quand donc vous trouverez quelque principe dont les Indiens ne conviendront pas, défiez-vous du principe, & prenez garde s'il est parfaitement clair; car s'il l'étoit autant que ceux de Géométrie, ils en conviendroient de même. Il ne faut donc compter avec eux pour principe de raisonnement que les vérités dont ils conviendront, & vous n'avez d'autre moyen de les en faire convenir que l'évidence ou l'habitude qu'ils auront de les croire, comme nous. Voilà sur quoi je voudrois fonder une Philosophie à leur usage, composant une bonne Métaphysique de ces premiers principes que l'on auroit éprouvés avec eux. Plus les Nations avec qui on les auroit éprouvés, seroient éloignées, plus ils seroient sûrs, puisqu'il seroit plus difficile qu'elles se fussent accordées ensemble, ou qu'elles eussent donné dans les mêmes erreurs. Cette Métaphysique me paroît la plus nécessaire pour les Missions orientales; car sans le don des miracles, je ne vois que le raisonnement pour persuader la véritable Religion, & frayer le chemin à la foi & à la grace. Or, si le raisonne-

ment est foible , il est à craindre que la persuasion ne le soit ; mais il sera solide , quand il sera établi sur des principes accordés , comme en Géométrie. Je voudrois donc essayer de faire convenir des principes qui vont à prouver une premiere cause , comme , que rien ne se fait de rien ; que le corps ne peut se donner à soi-même le mouvement ; que le premier moteur n'est point corps , & les autres semblables. Il faut établir la distinction de la substance spirituelle & de la corporelle ; l'idée d'un esprit parfait & la liaison nécessaire de tous ses attributs , c'est-à-dire , qu'il ne peut être parfait , sans être éternel , immense , sage , puissant , juste , bon ; d'où suit la providence & la nécessité des peines & des récompenses. Pour l'établissement de ces vérités , on peut se servir utilement de Platon dans le dixieme livre des Loix , & d'Aristote , dans le huitieme de sa Physique générale ; & entre les modernes , des Méditations de Descartes & des six Discours de la distinction du corps & de l'ame de M. Cordemoi. Quant à M. Bernier , il n'a fait qu'abrégé la Philosophie de Gassendi , qui contient des erreurs grossieres sur ces premiers prin-

cipes, & particulièrement sur la nature de l'ame & de la substance spirituelle qu'il semble confondre avec la corporelle. Il est vrai que Bernier parle plus correctement que son Maître, de la distinction de l'ame & du corps, comme on voit dans sa Lettre à Chapelle. Sa maniere de raisonner est solide & tout-à-fait éloignée du galimathias de l'Ecole. Si l'on veut des Philosophes modernes, on pourra se servir plus utilement de Descartes, quoique sa doctrine contienne aussi quelques erreurs. Sa maniere de raisonner aideroit vòs disciples à ne rien dire sans l'entendre & à suivre des idées nettes. C'est particulièrement sa méthode & ses méditations qui serviroient pour cette premiere partie de la Philosophie. Mais je voudrois que l'on s'en servît, sans le nommer, puisque ce n'est pas son autorité que je propose de suivre, mais son style & ses raisonnemens. Son nom pourroit alarmer les Espagnols & les autres Scholastiques. D'ailleurs on trouvera tous ces mêmes principes dans les Livres de Saint-Augustin contre les Académiciens, de l'ordre, de la quantité de l'ame, & dans les derniers, de la Trinité, & on le pourra citer hardi-

ment, s'il faut citer : mais que servent les citations dans les matieres de pur raisonnement ? Vous avez encore besoin d'un autre genre de principes pour parvenir à l'établissement des faits & des vérités positives, sans lesquelles vous ne ferez que des déistes, & non des chrétiens ; je veux dire les prophéties & les miracles. Il faut donc convenir des regles sur lesquelles est fondée toute la créance humaine ; voir ce qui peut obliger un homme de bon sens à croire les faits qu'il ne fait pas lui-même : sur quoi, par exemple, chacun croit être né de tels parens, avoir un tel âge, par où il fait qu'il y a dans le monde une telle Ville qu'il n'a jamais vue ; que tant de siecles avant lui, vivoit un tel homme qui a fait telle chose, & ainsi du reste, rendant tout cela sensible aux Indiens par l'exemple des pays voisins & des histoires de leur Nation. De-là suivra la distinction de l'histoire & de la fable. On tiendra pour histoire ce qui est raconté par des témoins oculaires, ou du moins contemporains, qui ne soient suspects ni d'extravagances, ni de crédulité trop grande, ni de malice, ni d'intérêt à tromper, principalement si les mêmes faits ont été crus

par divers Peuples dans une longue fuite de siècles, fans aucune interruption, & s'ils ne contiennent rien que de vraisemblable; s'ils s'accordent avec les autres histoires véritables qui ont parlé des mêmes choses. Quant aux faits miraculeux, il faudra plus de précaution; qu'ils soient publics & attestés par un très-grand nombre de témoins; qu'ils aient été écrits dans le temps même, par ceux qui les ont vus; que ces écrits soient venus jusqu'à nous par une suite de tradition continuelle, fans que jamais leur autorité ait été révoquée en doute; que ces miracles aient produit dans le monde quelque grand changement dont nous voyons au moins des restes; que, hors le fait particulier qui est donné pour miraculeux; tout le reste de l'histoire soit naturel, suivi & semblable aux autres histoires.

Au contraire, on tiendra pour des fables les faits qui n'ont aucune liaison avec les autres faits connus, & qui ne s'accordent ni avec la suite des temps, ni avec celle des lieux: si depuis hier je me suis imaginé avoir été à Montpellier & à la Rochelle, & y avoir vu deux de mes amis morts il y a quatre ans, je vois manifestement que j'ai rêvé, &

c'est la principale marque pour distinguer les songes ; c'est par-là que je connois aussi que le roman d'Amadis est une fable, parce qu'aucune histoire connue pour vraie, ne me parle des personnages qu'il nomme & que dans le temps où il les suppose, je vois dans le même temps des choses toutes différentes. Je tiendrai encore pour fables les faits merveilleux, racontés sur une tradition incertaine, par des Auteurs qui ont vécu long-temps après celui dans lequel on les suppose arrivés : ainsi, ni Ovide, ni les Poëtes Grecs qu'il a suivis, fût-ce Homere ou Hésiode, ne méritent aucune créance sur leurs métamorphoses, parce qu'aucun d'eux ne prétend avoir vu le changement de Daphné en laurier, ou d'Io en vache ; ni l'avoir appris de ceux qui en avoient été témoins. Une autre marque de fable, sont les faits monstrueux, & qui ressemblent aux chimères des songes, comme qu'un homme ait tranché une montagne d'un coup d'épée ; qu'il ait avalé un fleuve, & d'autres imaginations grotesques, dont nous voyons remplies les histoires des Mahométans & des Indiens. Il est aisé aux hommes de diminuer par l'imaginations un fleuve &

une montagne , & de grossir à l'infini la figure humaine , comme l'on fait en peinture ; mais laissant les choses comme elles sont en effet , il n'est pas aisé de concevoir de tels prodiges , & d'ailleurs on ne voit pas quelle en auroit pu être l'utilité.

Une autre marque de fable , est le vuide considérable dans les Histoires ; par exemple , on dira qu'il y avoit en tel lieu un Roi d'un tel nom , qu'il y a 10 mille ans qui fit bâtir une grande Ville. Puis on dira qu'il y en eut 2000 ans après un tel autre , ou plusieurs de suite ; puis après 3000 ans d'intervalle encore d'autres , ou bien , cette suite de temps sera remplie seulement d'une suite de noms sans aucuns faits , comme les Dynasties des anciens Rois d'Egypte que nous voyons dans la Chronique d'Eusebe. Tout cela rend les Histoires fort suspectes.

Par ces moyens employés avec discrétion , on pourroit réduire les Indiens à se défier de leurs Traditions & de leurs Histoires , & à goûter les nôtres. Vous croyez , leur diroit-on , que Sommonocodam vivoit en tel temps , & qu'il a fait telle merveille. L'a-t-il écrit ou quelqu'autre de son temps ? Comment

savez-vous que ces écrits sont d'eux ? Y a-t-il des Auteurs de siècle en siècle qui en ayent parlé toujours depuis ? Les avez-vous lus vous-même ? Les exemplaires qu'on en a , sont-ils fort anciens ? Pour nous , nous avons tous ces avantages : sans parler de l'ancien Testament , nous lisons l'Evangile en Grec , comme il a été écrit par Saint-Luc ; nous en avons des manuscrits de 1300 ans ; tous les Auteurs de siècle en siècle l'ont cité & expliqué tel que nous l'avons. Les Nestoriens & les Jacobites , séparés de nous depuis 1200 ans , les lisent comme nous.

Pour la Logique , l'expérience nous excite peu à l'étudier. On voit tant de gens qui raisonnent juste , sans l'avoir apprise ; & tant d'autres qui , après l'avoir apprise , raisonnent aussi mal ou pis que le commun , qu'il est difficile de croire qu'elle soit de grande utilité. (1) En tout cas , elle doit se réduire à

(1) *Note de l'Editeur.* Cette proposition de M. de Fleury est trop générale , & nous prouve que l'esprit , la science & un grand fonds de raison , ne nous mettent pas toujours à l'abri de certaines préventions. Quoi qu'il en dise , une Logique bien faite a de grands avantages , & nous voyons aussi par une triste ex-

très-peu de regles, & consiste principalement, si je ne me trompe, à bien diviser & bien définir pour s'accoutumer à penser nettement & à s'expliquer de même, à ne rien dire qu'on ne l'entende parfaitement, à ne porter aucun jugement que sur des idées claires, à ne tirer de conséquences que sur des principes certains & à les tirer toujours droites : ce qui souvent se sent mieux par l'idée que nous avons naturellement d'une bonne conséquence, que par des réflexions & des préceptes. La Géométrie peut servir de matière pour le raisonnement, & je crois que l'étude de la Logique consiste moins en préceptes, que dans un exercice continuel de ce que je viens de dire. Ce n'est pas qu'il ne soit bon de s'en servir, pour découvrir le vice d'un Sophisme & convaincre un opiniâtre ; mais l'usage en doit être rare, & on ne doit pas en attendre un grand effet. La Logique servira encore, comme j'ai dit, à poser les fondemens de la Grammaire, en accoutumant à

périence que depuis qu'on la néglige, on raisonne plus mal, & qu'on n'en est que plus facilement la dupe des sophismes du bel esprit ou de l'irréligion.

réfléchir sur les pensées & à distinguer les opérations de l'esprit.

Au reste, l'inclination que l'on trouve dans les Indiens, à disputer & à chicaner sur ce qu'ils entendent, me paroît un défaut à corriger, & non pas une disposition que l'on doive cultiver en leur fournissant matière de dispute. On doit craindre qu'il ne leur arrive de tomber dans le défaut commun aux Arabes, aux Espagnols, & aux autres peuples spirituels & paresseux. Il est bien plus commode, quand on y a une fois pris goût, de raisonner & de subtiliser sans fin, que de feuilleter des livres pour apprendre des langues & des faits. De-là est venue la scholastique *chicaneuse*. Il faut donc réprimer la curiosité des Indiens, les accoutumer à se contenter des connoissances utiles, & à mépriser les questions vaines qui vont à l'infini; & profiter pour cet effet de leur disposition naturelle à la docilité, à la modestie & au silence.

Je voudrois sur-tout leur faire voir le rapport de toutes les études à la morale. Un homme de bien doit être prudent & sensé; il doit être sincère & ami de la vérité. Il ne doit donc jamais parler de ce qu'il n'entend pas,

si ce n'est pour s'en instruire. Il ne doit jamais juger témérairement, c'est-à-dire, affirmer ou nier ce qui ne lui est pas évident, mais suspendre son jugement jusqu'à ce qu'il soit pleinement éclairci. Il ne doit ni croire légèrement, ni par complaisance affirmer ce qu'il ne croit pas, ni être opiniâtre & résister par fausse gloire à la vérité connue, parce que lui ou ceux qu'il estime, ne l'ont pas trouvée; ou parce qu'il est accoutumé à penser le contraire. On doit sur-tout éviter la paresse dans une affaire aussi importante qu'est le bon usage de la raison. C'est en quoi consiste essentiellement le péché d'infidélité, de n'avoir pas voulu user de la lumière naturelle pour connoître celui de qui on la tient, & de s'être plus occupé des affaires temporelles & des soins du corps, que du soin de perfectionner sa raison & de croire la vérité. Il ne suffit donc pas de ne faire tort à personne, & de vivre moralement bien, si d'ailleurs on demeure dans l'habitude d'un si grand crime, que de mal user de la raison; & de-là s'ensuit que le premier devoir est de bien régler sa créance.

M O R A L E.

Peut-être ne faudroit-il pas d'autre étude de Morale que celle de la Loi de Dieu. Du moins il me semble que c'est celle où la méthode des écoles est la moins utile. Savoir la Morale, ce n'est pas en faveur discourir, (1) qui est ce qu'Aristote nous apprend; mais c'est savoir bien vivre, qui est ce que nous apprenons dans les livres de Salomon & dans le reste de l'Écriture, avoir de bonnes maximes, en être solidement persuadé, être fidèle à les pratiquer aux occasions; voilà la morale. Qu'importe en quel ordre on ait appris ces maximes: toutefois si l'on voit qu'elles entrent mieux dans l'esprit, étant présentées d'une manière plutôt que d'une

(1) *Note de l'Éditeur.* Sans doute que savoir la Morale, c'est essentiellement savoir bien vivre; mais cela ne suffit cependant pas à tout le monde. Il faut bien que ceux qui doivent l'enseigner, en sachent bien parler; il est même bon, sur-tout parmi les infidèles, que les Néophytes se trouvent en état de rendre compte de leur foi & de leur conduite, & de démontrer avec évidence que rien n'est plus juste & plus utile que ce qui sert de fondement à notre Morale.

autre , à la bonne heure ; mais il est important qu'elles y entrent agréablement, & c'est à quoi servent merveilleusement les comparaisons abrégées , & les images ingénieuses des Paraboles : le principal est que l'on en soit persuadé sérieusement, & pour cet effet , il est bon de les soutenir par le raisonnement , d'en montrer la liaison nécessaire , & de les ramener quelquefois jusqu'aux premiers principes , afin qu'elles aient des fondemens inébranlables ; autrement on court le hazard de suivre une conduite inégale & incertaine , comme la plupart des hommes , & de pratiquer le contraire de ce que l'on dit , ou même de ce que l'on fait dans d'autres rencontres. Or pour ces raisonnemens de morale qui vont au fond & à la conviction , aucun des Auteurs anciens n'est comparable à Platon. Sa doctrine est bien plus élevée que celle d'Aristote , qui va terre-à-terre & s'accoutume aux humeurs ordinaires des hommes. Platon vise à la perfection de la raison , & approche bien plus de la vérité & de l'Évangile. La trop grande opinion qu'on a conçue d'Aristote dans ces derniers siècles , est une des sources du relâchement qui a passé en dogme dans la morale. Platon a de plus

l'avantage de la méthode ; il ne se contente pas de décider & de proposer féchement ses maximes. Il s'accomode à la portée de celui qu'il instruit, & fait tout le chemin nécessaire pour le tirer de ses erreurs, & l'amener pas à pas à la connoissance de la vérité, en sorte qu'il ne reste plus aucun doute & que l'esprit est pleinement satisfait : du moins il le fait quelquefois, ce qui suffit pour en montrer le chemin. Si l'on en veut faire l'expérience, qu'on lise le Gorgias, le premier Alcibiade, le Philebe, & sur-tout son chef-d'œuvre qui est la République. Mais il faut le lire avec attention & patience, & d'ailleurs avec discernement ; car il faut toujours user de précaution avec les Auteurs payens. Au reste il n'y a pas beaucoup de personnes capables de ces raisonnemens, & ils ne seront pas nécessaires, quand l'autorité divine sera une fois bien établie.

P H Y S I Q U E.

(I) Ce qui commença à détromper

(I) *Note de l'Éditeur.* Il est bien vrai que la preuve de l'existence d'un souverain être, tiré des merveilles de la nature, a toujours

les Grecs des fables du Paganisme, ce fut la connoissance de la Nature. L'étude des Météores fit voir qu'il n'étoit point nécessaire que Jupiter fit forger les foudres par les Cyclopes, ni qu'il eût un aigle pour les porter. On vit que la terre pouvoit trembler sans le trident de Neptune, & que le Soleil pouvoit se lever & se coucher sans entrer dans l'Océan : car auparavant toutes ces fables étoient crues sérieusement. Il s'en trouve de semblables dans les Indes. Les Talapoins enseignent que le Soleil se cache toutes les nuits derrière une haute montagne qu'ils mettent au milieu de la terre, & autour de laquelle ils mettent une mer immense. Ils comptent jusqu'à 19 cieux dont ils déterminent les espaces ; & le reste que vous savez mieux que nous, ils semblent l'avoir pris des Indiens, & la Physique des

fait une grande impression sur les esprits bons & droits : dans tous les temps on s'en est servi avec avantage. N'est-il pas étonnant que de sçavans Naturalistes en fassent en Europe un usage si différent, & par des systêmes singuliers nient indirectement la création, en reculant presque à l'infini l'époque fixée par nos Livres saints, & en infirmant, autant qu'ils peuvent, leur témoignage respectable ?

Chinois n'est gueres meilleure à ce que j'en puis connoître.

(1) Saint-Augustin dit que la connoissance de l'Astronomie commença à le dégoûter des Manichéens, quand il vit l'absurdité des raisons qu'ils rendoient des éclipses & des phénomènes célestes ; car, dit-il, encore que ces connoissances ne soient pas nécessaires pour la piété, il est nécessaire de ne point se vanter de savoir & d'enseigner aux autres ce qu'on ne fait pas. Dieu a permis que la plupart des imposteurs aient donné dans cette vanité, afin qu'il y eût un moyen facile & sensible de les convaincre.

Il est donc très-important aux Missionnaires orientaux, de savoir la Physique pour ruiner par les fondemens les superstitions & les fables. Mais ce n'est pas la Physique de nos écoles, ni les raisonnemens généraux sur la matiere & la forme, sur le lieu, le vuide & l'infini ; c'est la Physique particuliere & principalement ce qu'elle a de positif, je veux dire, l'Histoire naturelle. Je comprends ici sous ce nom la Cosmographie, la Géographie, & même l'Astronomie,

(1) Confess. c. 3, 4.

y regardant seulement les faits qui passent pour constans entre les meilleurs Astronomes, sans en examiner les preuves. J'y comprends aussi une connoissance médiocre de l'histoire des plantes & des animaux, & de l'anatomie du corps humain. Plus un Missionnaire sera instruit de ces faits, plus il aura de moyens pour convaincre d'ignorance les Talapoins & les autres Docteurs idolâtres; & pour montrer la vanité de ce qui sert de fondement aux fausses Religions.

Du reste je voudrois peu raisonner en ces matieres. Je ne voudrois point m'embarraffer dans les tourbillons de Descartes ni dans ses trois élémens. Ses globules dont le mouvement fait la lumiere, sa matiere tournée en vis qui fait mouvoir l'aimant, ni tout ce qui est particulier à son systéme. Mais après m'être bien assuré du fait, je raisonnerois suivant les principes qui me paroîtroient les plus clairs & les plus simples. En l'un & l'autre genre des faits & des raisonnemens, je distinguerois soigneusement ce qui est certain & ce qui ne l'est pas. Il est certain que tous les nerfs viennent du cerveau; mais on n'est pas également assuré du principe qui les fait agir. Il est certain

que le soleil est sans comparaison plus grand que la terre ; mais on n'en fait précisément ni la grandeur , ni la distance. Il n'est pas certain si c'est le soleil ou la terre qui tourne , si les animaux sont de pures machines ou non. Je commencerois toujours par les exemples les plus simples & les plus sensibles , & m'appliquerois sur-tout à ne rien dire que je n'entendisse bien , à ne pas prendre des mots pour des raisons , à ne pas brouiller les idées de l'esprit & de la matiere , ni la Morale avec la Physique. Ainsi je rejetterois les termes d'appétit , d'instinct , de simpatie ; du moins je prendrois grand soin de les expliquer , & je ne souffrirois point qu'on voulût , à force de subtiliser un corps , le faire passer en substance ou en qualité spirituelle : enfin quelque principe de Philosophie que vous jugiez à propos de suivre , il est très-important d'en séparer toujours la Religion , & de ne pas donner occasion à vos disciples de croire qu'elle dépende de la Philosophie. Je crains que les premiers Missionnaires n'aient quelquefois manqué en ce point , & qu'ils n'aient donné la doctrine des formes substantielles ou des accidens réellement séparables de

la substance , comme des fondemens du Christianisme. Il y avoit 1200 ans que l'on enseignoit l'Evangile , quand on s'est appliqué à ajouter les principes d'Aristote. Si l'on s'appuie trop sur la Philosophie , il est à craindre que les disciples ne la trouvent foible en quelques endroits , & ne viennent à mépriser la Religion même.

T H É O L O G I E.

Les Missionnaires sont dans l'état où étoient les Peres de l'Eglise dans les premiers siècles , excepté qu'ils ont de plus grands obstacles à surmonter. Les Peres travailloient à établir la Religion au milieu des Infideles ; mais ils étoient dans leur pays , parlant leur langue naturelle , grecque ou latine. Ils avoient affaire à des gens de même nation , dont ils savoient parfaitement les mœurs & la doctrine : eux-mêmes avoient été payens pour la plupart ; ils dispuoient avec des esprits excellens philosophes pour la plupart , & exercés aux raisonnemens les plus subtils & les plus suivis. Cependant ils ne s'embarassoient point des questions vaines & inutiles. Leur théologie consistoit à savoir parfaite-

tement l'écriture & l'expliquer suivant la tradition encore vivante, répondre aux objections des infideles & des hérétiques, détruire les fondemens de leurs erreurs. J'estime donc que quelques ouvrages des Peres les plus anciens, ou plutôt des extraits que l'on en pourroit faire, feroient la meilleure Théologie pour les Séminaires d'Orient. Vous y verriez le Traité de l'unité de Dieu que les Grecs appeloient la Monarchie, pour combattre la pluralité des dieux, ou des principes, & établir la nécessité d'un Être souverain : les preuves de la création, de la providence, de la résurrection, des peines & des récompenses éternelles ; la réfutation de l'éternité du monde, de la métempfycofe, du culte des intelligences & des démons : les réponses aux principales objections contre la Trinité & l'Incarnation : les preuves de la corruption de la nature, de la foiblesse du libre arbitre, de la nécessité de la grace de Jésus-Christ. Quant au catalogue des anciennes hérésies, si on ne se contente pas de celui de Saint-Augustin, il y en a de reste dans Saint-Epiphane.

Quoique l'idolatrie des Grecs fût très-différente de celle que vous avez à com-

battre , les traités que les Peres ont fait contre eux , ne laisseront pas de vous être utiles , si vous en observez bien la méthode. Ils étoient instruits à fond des erreurs qu'ils combattoient, en sorte qu'il y a bien des particularités , des fables & des mysteres profanes du paganisme que nous ne connoissons que par eux. Voyez entr'autres le petit Traité de Saint-Clement Alexandrin & la Cité de Dieu de Saint-Augustin. On y voit une lecture prodigieuse des Poëtes , des Historiens & de tous les Auteurs qui traitoient de la religion des Payens. Pour réfuter les objections qu'ils faisoient de la nouveauté du Christianisme , les Chrétiens étudierent à fond la Chronologie & toute l'ancienne Histoire ; & de-là vint l'ouvrage d'Affricain , d'où Eusebe a tiré sa chronique, ce précieux trésor d'antiquités. En effet il est impossible de combattre une doctrine qu'autant qu'on la connoît ; qui la connoitra imparfaitement , ne la combattra qu'imparfaitement. Ce n'est pas convertir des gens que leur faire accroire qu'ils pensent comme nous , quand en effet ils pensent tout autrement. Quelques Missionnaires ont prétendu avoir trouvé en la doctrine des Bramines une

Trinité & plusieurs Incarnations (1). Mais les voyageurs les plus exacts & les plus sensés ont avéré que ce ne sont que de légères convenances. Il ne faut donc rien dissimuler ; mais avouer de bonne foi que les Idolâtres à qui vous avez affaire , sont plus éloignés de nos principes que les anciens Idolâtres , quoique dans le culte ils semblent se rapprocher. Vous pouvez vous servir des Peres, principalement en imitant leur méthode , pour réfuter les fables par elles-mêmes & par les absurdités qu'elles renferment , quoique les fables que vous combattez , soient différentes des anciennes. Mais je desire sur-tout qu'on les imite fidèlement dans leur discrétion ; que l'on n'explique les myst-

(1) *Note de l'Editeur.* Ces Voyageurs favoient-ils la langue des Bramines ? Avoient-ils vécu avec eux ? Connoissoient-ils leurs mœurs & leurs usages ? Il me paroît toujours étonnant qu'on préfere le témoignage d'un Voyageur qui tout clairvoyant qu'il est , n'a ni le temps , ni les moyens de bien connoître un pays & ses habitans , à celui d'un Missionnaire qui ne manque ni de sens , ni d'esprit , & qui a vieilli dans ce pays & au milieu de ses habitans ; & j'ose le dire , M. de Fleury parle ici plutôt d'après les préjugés que d'après sa raison , si droite pour l'ordinaire.

teres qu'autant que les auditeurs en font capables , & que l'on ne les expose jamais au mépris & à la risée des Infideles , puisque le précepte de l'Evangile y est exprès , & que l'on ne prévienne jamais les objections ; mais que l'on attende , pour les réfuter , qu'elles soient effectivement proposées , & que l'on se contente d'y répondre ce qui est précisément nécessaire pour les réfuter , sans jamais aller au-delà. Si cette regle de discrétion avoit été religieusement observée dans les derniers siècles , nous n'aurions pas tant de volumes remplis de questions inutiles contre le précepte de Saint-Paul. Je voudrois encore que l'on fit un point de conscience d'observer la défense que fait Saint-Paul de s'arrêter aux fables , & que l'on ne mêlât jamais à la doctrine chrétienne rien qui fût indigne de la majesté de l'Evangile. Je le dis , parce que je vois qu'en France les Missionnaires & les Catéchistes ne craignent point assez de débiter des histoires tirées du *Pédagogue chrétien*, & de la *Fleur des exemples* que l'on met entre les mains de tous les Peuples , des Vies des Saints , la plupart apocryphes , & que nos Histoires ecclésiastiques les plus sé-

rieufes, je dis même celle de Baronius, ne sont pas assez correctes sur ce point. Vous ne pouvez donc y être trop réservés. Employez autant qu'il sera possible les histoires de l'Écriture-Sainte & ensuite celles que vous croirez de bonne foi les plus authentiques; car je fais bien que vous n'avez ni le loisir, ni la commodité de faire des discussions de critique; mais sur-tout gardez-vous d'apprêter à rire aux Anglois & aux Hollandois: ils se sont bien moqués d'une histoire de Jésus-Christ, écrite en Persan par . . . qui commence par Saint-Joachim, Sainte-Anne & la Conception de la Vierge; & pour la faire connoître à tout le monde, ils l'ont imprimée en Hollande. Je voudrois user de la même précaution pour les images, & je ne souffrirois point que l'on proposât le dragon de Sainte-Marguerite, ni celui de Saint-Georges, ni Saint-Christophe comme un géant, ni Saint-Jacques en habit de pèlerin. Ici tout le Peuple est accoutumé depuis longtemps à ces ouvrages, & il y est plus difficile de les abolir. Mais à quoi bon les porter à de nouveaux Chrétiens qui n'en ont aucun besoin? On remarque aussi que la plupart des Missionnaires

font trop crédules sur le point des sorciers, ou des apparitions d'esprits, ou des miracles. Plus vous trouverez de crédulité dans les Néophytes, plus vous devez être scrupuleux à n'en pas abuser.

THÉOLOGIE - MORALE.

Mais en quoi les Auteurs ecclésiastiques des premiers siècles peuvent être utiles? c'est pour la discipline. Car je ne vois rien qui empêche de la suivre en formant un christianisme tout neuf & dans des pays où on ne peut dire qu'il faille s'accommoder à la foiblesse qui reste d'une longue corruption. Je crois donc que l'on devoit étudier exactement le Livre des Constitutions apostoliques, qui est au premier volume des Conciles & ailleurs. Quoiqu'il porte un titre incertain, il est toutefois certainement ancien & du temps des persécutions, & il n'y a qu'à le lire pour en connoître l'utilité. On y verra toute la morale & la discipline de l'Eglise, toutes les précautions avec lesquelles on éprouvoit les Catéchumenes; la discrétion dont on usoit dans l'administration de la Pénitence; quelles étoient les fonctions des Diacres, l'ordre des

assemblées ecclésiastiques, la regle des familles chrétiennes, & tout le reste que j'ai marqué succinctement dans les Mœurs des Chrétiens. Les apologies de St. Justin, d'Athénagore, de Tertulien; les lettres de Saint-Cyprien, les Epîtres canoniques de St. Grégoire Thaumaturge, de Saint-Denis & de Saint-Pierre, tous deux Evêques d'Alexandrie; en un mot, tout ce qui nous reste des trois premiers siècles, semble avoir été conservé par une providence particulière pour être les modèles sur lesquels on doit à jamais former les Eglises naissantes, & réformer les anciennes (1). Je fais que vous avez de grandes mesures à garder avec les Religieux Portugais; & d'autres qui, n'étant gueres instruits dans l'Antiquité, pourroient

(1) *Note de l'Editeur.* Il n'y a qu'à lire les Relations des Missionnaires, pour se convaincre que ceux qui ont porté dans l'Inde la lumière de l'Evangile, y ont aussi établi une discipline exacte & suivie d'après l'antiquité la plus respectable. Le reproche de M. de Fleury n'est donc point fondé; il avoit certainement de bonnes vues; mais il n'a pas craint assez le danger de prévenir ceux à qui il écrivoit, contre les autres Missionnaires qui travailloient dans les mêmes contrées.

blâmer des pratiques très-saintes , & vous en faire des crimes à Rome ; mais je crois qu'il est toujours bon de vous proposer ces grands originaux pour en approcher le plus qu'il sera possible. Cette connoissance de l'ancienne discipline suffira presque pour la Théologie-morale ; car dans les ouvrages que j'ai marqués , on verra la plupart des grands principes , & sur-tout on y apprendra à se servir de l'Écriture , & à l'appliquer pour décider les cas particuliers. On trouvera encore un grand nombre de principes solidement établis sur l'Écriture-Sainte , dans les Œuvres morales de Saint-Basile , principalement dans ses petites regles. Or , il me semble que le meilleur en cette matiere est d'avoir des principes , & non pas de vouloir descendre dans les cas particuliers , comme ont fait nos Théologiens modernes. Leur méthode a plusieurs inconveniens. Il est impossible de prévoir tous les cas. Il en arrive tous les jours de nouveaux qui embarrassent ceux qui ne les trouvent point dans leurs Livres , & donnent occasion d'écrire & d'étudier à l'infini , & de ramasser un grand nombre de cas extraordinaires , qui ne sont plus en usage , sinon de salir les

imagnations de ceux qui les étudient; les remplir d'idées affreuses, & les endurcir au mal. Enfin, cette application à des cas particuliers retrécit l'esprit, comme la trop longue attention à des petits objets, accourcit la vue, en sorte que l'on tombe dans des maximes trop humaines & dans des scrupules judaïques, fort éloignés de la noblesse de la Loi de Dieu, que l'on perd de vue insensiblement (1). Les Anciens avoient donc raison d'écrire très-peu sur cette matiere, c'est-à-dire, seulement des Canons pénitentiaux; encore n'étoient-ils connus que des Prêtres, & gardés sous un grand secret.

Je vois bien qu'il vous seroit plus commode de vous envoyer des Traités tout faits; un pour la Théologie spéculative où les mysteres fussent expliqués nettement, & appuyés des preuves les plus solides de l'Écriture & des Conciles avec les réponses aux principales objections des Hérétiques; un autre, pour la Théologie-morale, à-peu-près

(1) *Note de l'Éditeur.* Rien de plus sage que ce qu'observe ici M. de Fleury sur la Morale & la maniere de l'enseigner.

semblable ; mais de tels Traités (1) nous manquent jusqu'à présent. Les meilleurs Evêques de France les demandent pour l'instruction de leurs Séminaires. On en a fait la proposition à plusieurs Docteurs, & aucun ne l'a encore exécutée. J'espère toutefois que Dieu procurera de notre temps ce secours à son Eglise.

HISTOIRE.

Une des connoissances les plus nécessaires aux Missionnaires orientaux, est l'histoire tant des pays où ils travaillent, que des nôtres, & non-seulement l'histoire des Etats, mais des Sciences, des Arts & de toutes nos traditions. Si le Catéchisme historique a quelque avantage au-dessus des autres, ce n'est pas qu'il contienne une doctrine singulière, il ne vaudroit rien : c'est qu'il met

(1) *Note de l'Editeur.* Avant M. de Fleury, il y avoit de ces Traités ; mais prévenu contre la Théologie scholastique, ou il a oublié de les citer, ou il n'a pas daigné en faire mention ; & depuis M. de Fleury, il en a encore paru plusieurs qui réunissent à-peu-près tous les avantages que désire ce savant Auteur, & dans lesquels on trouve de la méthode, de la netteté & beaucoup de recherches savantes & lumineuses.

l'Auditeur en état d'entendre mieux la doctrine. Je voudrois donc en faire de même à l'égard de toutes les études. Pour leur faire comprendre la nécessité du latin, je leur ferois l'histoire de nos Langues ; je leur marquerois l'antiquité & l'étendue de l'Empire Romain ; qu'il étoit divisé en deux langues principales, le Latin & le Grec ; que le Latin étoit la langue de tout l'occident ; qu'il est encore la langue commune parmi les Savans de l'Europe, & que l'Italien, le François & le Portugais en sont venus. On pourroit, sur la Poésie, leur apprendre sommairement ce que c'étoit que les Poètes des Grecs & des Romains, & de quelle sorte étoit leur idolâtrie, afin que ce qu'ils en verront dans les Auteurs ecclésiastiques, & dans l'Écriture, leur soit moins nouveau. De même pour la Philosophie, je leur en marquerois succinctement l'origine & les progrès ; qui étoit Pithagore, dont les dogmes se sont répandus si avant dans les Indes, & dont le nom même n'y est pas inconnu ; qui étoient Socrate, Platon, Aristote ; ce que c'étoit qu'Académiciens, Stoïciens, Epicuriens ; ces derniers même sont nommés dans l'Écriture.

Il faudroit, si je ne me trompe, com-

mencer par un abrégé de l'Histoire générale, tel que le *Rationarium temporum* du P. Pétau, ou quelque autre semblable, & y joindre la Géographie, ayant toujours la carte devant vous & le livre en main, afin de montrer les pays, à mesure que vous les nommeriez. Les études sont bien difficiles, quand tout est nouveau. J'en ai fait l'expérience en étudiant l'histoire de la Chine dans l'Abrégé du P. Martini. Tous les noms me paroissent semblables; je confondois les personnes avec les lieux; tout m'échappoit sitôt que je l'avois lû. Il faut bien du temps & de la patience avant que des idées toutes nouvelles ayent fait une forte impression dans le cerveau. Mais aussi quand la doctrine est liée à des faits qui frappent l'imagination, les idées sont bien plus durables. Des faits, pourvu qu'ils soient suivis, & qu'on en voie la liaison, sont bien plus agréables que des vérités abstraites.

La suite de l'Histoire générale & la connoissance sommaire des pays qui nous sont les plus connus, servira encore à soutenir les raisonnemens métaphysiques sur les motifs de la crédibilité, en fournissant les exemples & les preuves particulières. Vous montrerez à

vos Néophytes que ce n'est point en l'air que nous comptons cinq ou six mille ans depuis la création du monde, mais sur une suite d'Auteurs non-interrompue, dont les livres ne sont point secrets, mais répandus entre les mains de tout le monde; que nous connoissons chacun des Historiens anciens, son nom, son pays, son temps; & que, bien que les langues dont ils se servoient, soient mortes, nous avons plusieurs Savans qui les entendent, & lisent ces Auteurs en l'original. Vous leur montrerez notre bonne foi en ce que nous reconnoissons que les Lettres, les Sciences & la véritable Religion n'ont pas commencé en France; que nous avouons avoir reçu les Sciences des Grecs & des Romains qui ne subsistent plus, & que nous ne commençons notre Histoire que depuis environ 2000 ans, au lieu que l'Histoire Romaine & la Grecque remontent bien au-delà. Peut-être trouvera-t-on plus utile, au moins dans les commencemens, de leur proposer notre Histoire en remontant, leur disant d'abord ce que nous savons du dernier siècle, puis du précédent, & ainsi, en remontant toujours jusqu'au temps de Jesus-Christ & au-dessus, à proportion. Cette méthode est

plus propre à persuader la vérité de nos Histoires, parce qu'il est plus vraisemblable que l'on en ait de nouvelles, que d'anciennes; mais il en faudra toujours revenir à l'autre méthode qui va en descendant, pour leur mettre en l'esprit l'ordre des temps.

Cette même suite d'Histoire fournira des preuves de la nouveauté du monde, pour montrer non-seulement qu'il n'est pas éternel, mais encore qu'il est beaucoup moins ancien que ne le font les Indiens, & cela par le progrès visible des Arts, des Lettres, des Sciences, que l'on voit commencer par les pays que l'écriture nous marque pour les premiers habités; savoir, la Chaldée, l'Égypte & la Syrie, & de-là s'étendre par tout le reste du monde. Que si dans notre Chronologie vous vous trouvez embarrassé à cause des histoires de la Chine dont vos Indiens ont sans doute une grande opinion, vous pouvez suivre la Chronologie des Septante, qui vous donnera sept ou huit cents ans (1) de

(1) *Note de l'Éditeur.* La différence de ces deux Chronologies, est, suivant Riccioli, de 1450 ans dont 850 après le déluge. *Riccioli Chronologia reformata.*

plus, & vous mettra fort au large. Elle a été depuis peu fort bien expliquée par le P. Pezeron de l'Ordre de Cîteaux.

Quant à la Théologie, l'exemple du Catéchisme me fait voir combien l'Histoire y peut être utile, puisque le Catéchisme n'est que l'abrégé de la Théologie. Le Théologien doit donc savoir plus exactement que le simple fidele, l'histoire de la Religion, tant sous l'ancien que sous le nouveau Testament. Quant à l'histoire de l'ancien Testament, il n'y a rien à chercher hors de l'Écriture. Tant de gros volumes sur ce sujet, n'ont rien ajouté au texte de la Bible que des dissertations, des curiosités & des paroles.

Pour l'Histoire ecclésiastique du nouveau Testament, il faut en attendant mieux, vous contenter de ceux qui ont abrégé Baronius, du moins pour le septieme siecle & les suivans : car pour les six premiers, ce sera plutôt fait de lire Eusebe & les autres Historiens originaux. Mais de quelque Auteur qu'on se serve, il me paroît nécessaire de connoître la fondation & la succession des principales Eglises, la propagation de l'Évangile, les persécutions & même en particulier, les actes les plus authentiques

ques des principaux Martyrs , par où on peut juger des autres ; les hérésies les plus fameuses & qui ont eu le plus de suite , les Peres de l'Eglise les plus illustres , & dont nous avons les écrits , les Conciles universels & particuliers les plus célèbres. Sans avoir une teinture au moins légère de ces faits ; je ne vois pas qu'il soit possible de savoir ni Théologie , ni discipline ecclésiastique. La plûpart de ces faits nous sont familiers dès l'enfance. Il n'y a pas de femme qui n'ait oui parler , toute sa vie au moins ; au sermon de Saint Augustin , de Saint Jérôme , de Jérusalem & d'Antioche ; mais à un Indien , ces noms sont aussi étrangers , qu'à nous ceux de Bartrouhen & Padmanata. En général j'estime que sur la plûpart des hommes la connoissance des faits , & la longue attention sur les mêmes objets , font plus d'effet que les raisonnemens subtils & suivis. Les Indiens & particulièrement les Siamois , sur les relations que j'en ai vues , paroissent peu exercés à raisonner sur les matieres abstraites & qui regardent la Religion , & être plus attachés à leur créance par habitude de jeunesse , que par une persuasion solide , en sorte que ce seroit beaucoup

gagner que de les accoutumer à penser autrement ; ce qui ne se peut faire qu'en leur remplissant la mémoire d'autres faits , & les en entretenant pendant un temps considérable. Je fais que la conviction par de bons raisonnemens seroit plus solide ; mais quand on ne peut faire ce que l'on desireroit , il faut se réduire à ce que l'on peut.

Après avoir traité tous les points du Mémoire qui m'a été envoyé , j'ai cru qu'il ne seroit pas inutile de proposer quelques moyens de réfuter les principaux sophismes des idolâtres.

Toutes Religions sont bonnes.

Il y a une apparence d'équité à ne condamner personne , & laisser à chacun la liberté de ses opinions. Dans le fond ce n'est que paresse d'examiner , & désespoir de trouver la vérité. On veut faire compensation d'erreurs ; souffrir celles des autres , pour avoir droit de garder la sienne. Là revient la tolérance mutuelle des Protestants, & c'est le grand chemin du Pyrrhonisme. Je ne crois pas que l'impudence & la stupidité puissent aller jusqu'à approuver toute sorte d'opinions sur la Religion , puisqu'il faudroit

en accorder de contradictoires. Si toutes les Religions sont bonnes, celle qui condamne toutes les autres, comme le Christianisme, ne sera pas bonne. Ceux qui n'ont aucune Religion, comme les Caffres, & quelques Peuples de l'Amérique, seront dans l'erreur.

Il faut distinguer dans les mœurs des hommes, ce qui est indifférent & ce qui ne l'est pas. Ce qui est de leur institution, est indifférent, comme le langage, la forme des habits, des meubles, des bâtimens. Il a été libre aux hommes d'établir tels signes qu'il leur a plu, pour exprimer leurs pensées, de choisir telles étoffes, telle couleur & telle figure de vêtemens qu'ils ont voulu. Encore, qui l'examineroit bien, trouveroit souvent qu'ils ont été déterminés par la qualité des pays chauds ou froids; par la nature des plantes & des animaux qui s'y trouvent, &c. Mais que tout cela soit indifférent, à la bonne heure; on peut mettre en ce rang les manières d'exprimer le respect, le deuil ou la joie publique; les formes de rendre la Justice; les Loix & le Gouvernement. Mais ce qui regarde le fond des mœurs, est le même chez tous les hommes. Tous conviennent qu'il faut tenir ce qu'on

promet ; qu'il faut dire la vérité ; qu'il ne faut point faire aux autres ce que nous ne voulons pas qu'ils nous fassent ; qu'il ne faut point faire de mal à qui ne nous en fait point , & être reconnoissant du bien que l'on nous fait ; qu'il faut aider les autres dans leurs besoins ; qu'un mari & une femme doivent s'aimer & se secourir ; qu'ils doivent aimer leurs enfans , les nourrir & les élever tant qu'ils sont petits ; que les enfans doivent les honorer & les servir. Ces maximes & plusieurs autres que l'on pourroit rechercher , se trouveront dans le cœur de toutes les Nations , avec celle qui en est une suite ; que ceux qui ne les suivent pas , sont méchans & méritent d'être punis. C'est sur ces regles qu'est fondé le commerce entre les Nations les plus éloignées ; ce qui prouve qu'elles ne se sont pas accordées pour les établir ; mais que chacune de leur côté , elles les ont trouvées chez elles. En un mot , c'est la Loi naturelle gravée dans le cœur de tous les hommes , & inféparable de la lumiere de la raison.

Et il ne faut pas être troublé de ce que l'induction n'est pas absolument générale , & qu'il se trouve quelques Nations particulieres qui font profession

de cruauté, de tromperie & de quelque autre vice ; car il s'en trouve aussi qui sont accoutumés à manger la chair humaine, ou à pervertir l'ordre de la génération, ce que je ne crois pas qu'aucun homme sensé regarde comme indifférent. Comme il y a des hommes particuliers, extravagants ou méchants, l'extravagance ou la malice peuvent aussi gagner toute une famille ou toute une Nation (1). Mais il faut voir de quoi conviennent la plûpart des hommes, principalement quand ils jugent des autres, & qu'ils n'y ont point d'intérêt. Il faut ensuite prouver que la Religion appartient à cette Loi naturelle qui est la même en tous les hommes. La Religion est une partie de la Justice. S'il faut être reconnoissant d'un bienfait parti-

(1) *Note de l'Editeur.* On remarque effectivement que ces coutumes anti-naturelles pour ainsi dire, ne se trouvent que chez des Peuples peu nombreux, presque isolés, & qu'on les ramène sans beaucoup de peine à convenir de leur tort, & à reconnoître la vérité des principes contraires à leurs usages. C'est ce qui est sur-tout arrivé chez les Sauvages de l'Amérique méridionale & septentrionale. Ils se sont rendus sans beaucoup de peine à ces principes si lumineux & si naturels.

culier , à plus forte raison de tous & du fondement de tous , qui est l'être. Il faut donc revenir à prouver un Dieu créateur & conservateur de tout , un être souverainement parfait , tout puissant , tout sage & tout bon ; & l'on aura prouvé la nécessité de l'honorer & de lui obéir. C'est sur ce point d'un Dieu unique , indépendant , souverain , qu'il faut principalement insister. Car encore que ces mots ne soient pas inconnus aux Indiens , il semble qu'ils n'en sentent pas la force , puisqu'ils parlent comme si nous avions notre Dieu & eux le leur , & qu'ils comptent plusieurs hommes devenus dieux successivement. Il y a apparence que le commerce avec les Mahométans , les Chrétiens & les Juifs les ont accoutumés à parler d'un Dieu tout-puissant , quoiqu'ils n'aient sur la Divinité que des idées confuses. Ce qui montre que les Siamois n'ont pas d'idée claire de la Divinité , c'est qu'ils reconnoissent que ceux qu'ils nomment dieux , commencent & finissent ; que le Sommonokodom est né en un certain temps , qu'il est mort & anéanti , au moins réduit en un état où il ne se mêle plus de rien , & n'agit plus sur les hommes & sur le reste du monde. Avant donc la naissance

du Sommonokodom , ou plutôt avant qu'il fût devenu dieu , il n'y avoit point de dieu. S'il y en avoit un autre , avoit-il commencé ? On peut les pousser ainsi jusqu'à ce qu'ils reconnoissent un être éternel. Comme la Religion de Siam est venue des Indes , il y a apparence que ce sont dans le fond les mêmes principes & les mêmes fables ; du moins j'y vois une grande conformité.

Or , les Bramines donnent un corps & une figure humaine à leur souverain dieu , soit Vistnou , soit Esouara ; ils lui donnent aussi une femme & des enfans , le font sujet à la colere & aux autres passions , à peu près comme les Grecs parloient de leur Jupiter qui étoit le souverain dieu , qui toutefois ne pouvoit résister au destin , & avoit souvent querelle avec les autres dieux. Il ne faut donc pas s'arrêter aux termes généraux d'un grand dieu souverain , tout-puissant ; voyez quelle idée y répond , & si elle se soutient par-tout. J'admire entr'autres le raisonnement des Siamois qui veulent que la puissance de leur dieu s'étende jusqu'à pouvoir s'anéantir lui-même.

Il semble plutôt que les Indiens & les Chinois ne connoissent point , à proprement parler , de Dieu ; ils veulent que

tout soit par nécessité ; & que , comme il y a des Loix nécessaires pour les mouvemens des corps , il y en ait aussi pour la punition ou la récompense des esprits suivant leur mérite , en sorte que le bon & le mauvais usage de la liberté attire par une suite nécessaire & une espèce de fatalité , le bonheur ou le malheur. Si cela est , il faut reprendre avec eux la Religion dès les premiers fondemens.

Travaillez donc à montrer qu'il y a un Etre nécessaire qui subsiste par lui-même , immuable & infini , qui est purement & simplement , sans aucune addition , sans différence de tems ni de lieu , puisque tout ce qui s'ajoute à l'idée de l'Etre , marque un Etre borné , comme dire , qu'il a été , qu'il sera , ou qu'il ne sera plus , ou qu'il est étendu jusqu'à certains termes. Prenons garde que les mots ne nous trompent. Infini est un terme négatif , parce que nous ne sommes accoutumés à considérer que des choses finies ; mais à proprement parler , c'est le fini qui emporte négation de durée , ou d'étendue , ou de vertu au-delà de son terme ; & l'infini est le positif qui est purement & simplement sans limitation. Cet Etre infini est corps ou

esprit ; nous n'avons d'idées que de ces deux substances. S'il est corps, il n'y a donc que des corps, ou plutôt qu'un seul corps, sans division & sans mouvement. Car d'où lui viendrait le mouvement, & comment se pourroit-il mouvoir, s'il étoit infini & remplissant tout ? On ne pourroit dire aussi qu'il y eut plusieurs corps, puisque chacun seroit borné, du moins à l'égard de l'autre, & par conséquent aucun ne seroit infini contre la supposition. L'être infini est donc esprit, & c'est ce que nous soutenons. Or, nous convenons qu'un esprit infini peut mouvoir les corps, & même les faire de rien, puisqu'étant infini, il doit avoir toutes les perfections, & par conséquent une puissance infinie. Si l'on dit qu'outre l'esprit infini, il y a aussi la matière qu'il peut mouvoir & arranger, quoiqu'il ne l'ait pas faite ; je demanderai pourquoi cette matière n'est pas immense aussi bien qu'éternelle. Si on la suppose immense, on revient à la première supposition que j'ai détruite, en montrant qu'il n'y auroit qu'un seul corps, & qu'il seroit immobile. Si on la suppose bornée & divisée en plusieurs corps, comme l'expérience le fait voir, qui a pu lui donner ces bornes, si elle

est indépendante quant à l'être & à la substance? Mais il y a grande apparence que ceux à qui vous avez affaire, ne sont pas capables, pour la plupart, de ces raisonnemens métaphysiques. Revenons donc à des preuves plus sensibles d'une première cause. L'exemple d'un Palais qui ne se bâtit pas tout seul; quand vous avez ferré quelque chose dans un coffre, si vous ne la trouvez pas, vous êtes surpris; elle ne s'en est pas allée toute seule; nous cherchons la cause du moindre accident; faire observer la structure merveilleuse des corps naturels; cela s'est-il fait par hasard? est-ce un homme qui l'a fait?

A l'égard des Siamois, vous avez besoin particulièrement de distinguer les genres de causes, pour détruire l'équivoque de leur cause méritoire. Les hommes, disent-ils, sont punis & récompensés par leurs mérites, comme si le mérite étoit une cause efficiente, ou agissante; & après cela ils ne cherchent plus de Dieu pour punir ou récompenser. Montrez-leur la différence de la cause efficiente & de la finale, dont le motif est une espèce. Un ouvrier bâtit une maison par l'espérance du gain; direz-vous que c'est l'intérêt qui a bâti

cette maison ? En ferez-vous un personnage subsistant , qui puisse remuer du bois & des pierres ? Ce criminel a été puni à cause de son crime ; est - ce son crime qui a pris son épée pour lui couper la tête ? Ne voyez - vous pas que son crime a été le motif qui a porté le Juge à le condamner & le bourreau à l'exécuter , comme le gain a été le motif qui a excité le mâçon à bâtir ? Travaillez à leur faire entendre la chose , sans vous mettre en peine de leur apprendre les noms de cause efficiente , finale ou matérielle. Si vous pouvez une fois établir l'idée d'un esprit infini & agissant , en un mot , d'un Dieu créateur , il ne sera pas difficile d'établir la nécessité d'une seule Religion. Tout l'univers n'a qu'un seul Maître , il ne faut donc plus dire votre Dieu & le nôtre ; le Maître doit être servi non au gré de ses esclaves , mais au sien. C'est à lui à leur faire la loi ; mais dira-t-on , il est assez grand pour être servi par divers Peuples en diverses manières ; il est à croire qu'il se plaît à cette diversité , puisqu'il la souffre , comme il se plaît à la diversité de leurs figures , de leurs couleurs , de leurs mœurs & de leurs langages. Tout cela ne sont que des conjectures , & par

ce principe de la tolérance , on conclueroit que Dieu approuve tous les crimes ; car il pourroit absolument les empêcher. Il faut donc revenir aux preuves effectives de sa volonté , & il est question de savoir s'il a parlé aux hommes pour la leur apprendre , & de connoître sa parole. Je crois que tous les idolâtres ont des Livres qu'ils estiment sacrés , & croient être la parole de Dieu, soit à l'imitation de la vraie Religion, ou autrement. Ils croient en aveugle tout ce qui est écrit dans ces Livres. Ils se feroient grand scrupule d'en douter , ou de douter que ces Livres fussent divins ; en un mot , ils opposent leur prétendue foi à tous les raisonnemens. Ce point mérite d'être examiné.

Il ne faut pas raisonner sur la Religion.

Toutes les fausses Religions imitent en ce point le langage de la véritable. Il faut croire , se soumettre , se défier de la raison , ne la point écouter. L'autorité divine l'emporte sur tous les raisonnemens. Ainsi , les Mahométans ne parlent que de foi : ainsi , les anciens Idolâtres , quand on les pressoit sur l'absurdité de leurs fables , avoient re-

cours à l'antiquité. Nos Peres l'ont cru ainsi , eux qui étoient plus sages que nous. Nos Poètes l'ont appris des dieux, les choses divines passant leur portée. Puis ils exhaltoient l'élégance des poësies qui étoient leurs Livres sacrés, comme les uns font valoir le style de leur Alcoran , les autres de leur Bali. Mais ni les anciens , ni les nouveaux Infideles ne viennent point à examiner comment ils sont assurés que Dieu a parlé, & que leurs Livres font sa parole. Toutefois cet examen est nécessaire pour distinguer la crédulité téméraire d'avec la foi prudente. Car on ne peut nier qu'il n'y ait eu des imposteurs ; autrement il faudroit croire la doctrine du premier venu. Vous devriez donc, leur dirois-je, croire la nôtre ; & ensuite s'il venoit un Mahométan, vous devriez encore le croire, & ainsi à l'infini, sans jamais vous arrêter à aucune créance. Il faut donc revenir à des signes évidens de l'autorité de Dieu, qui soient comme des Lettres de créance de ceux qui viennent de sa part, sans lesquelles on ne doit pas seulement les écouter.

Ces signes ne peuvent être que des miracles. Car pour montrer que l'on parle au nom de l'Auteur de la nature,

il faut faire quelque chose qui ne soit possible qu'à lui, c'est-à-dire, qui soit au-dessus des forces de la nature. Il semblera peut-être à quelqu'un qu'il seroit de la bonté de Dieu de se faire ainsi connoître à chaque homme en particulier, & de faire voir à chacun des miracles, pour l'assurer de la vraie Religion, au moins une fois en sa vie. Mais si les miracles étoient si fréquens, ils ne seroient plus miracles. Il ne faut pas une moindre puissance, ni une moindre sagesse, pour former un homme dans le ventre de sa mere, que pour ressusciter un mort. Rejoindre une ame à un corps encore entier, ou même rassembler les parties de ce corps déjà dissipées, n'est pas plus difficile que de le former la première fois, & y joindre la même ame. Il n'y a que l'habitude de voir naître tous les jours des hommes & des animaux, qui fait que nous n'admirons pas ces merveilles; & si la résurrection étoit aussi fréquente, nous l'admirerions aussi peu. D'ailleurs ce n'est pas à nous à donner des Loix à Dieu, ni à lui prescrire quand il doit faire des miracles. Il suffit qu'il en ait fait de très-évidens, en présence d'un très-grand nombre de témoins, & que nous en ayons entre

les mains des preuves incontestables. Tels sont les miracles de Moyse, ceux d'Elie, d'Elizée & des autres Prophetes; ceux de Jesus-Christ & de ses Disciples. Ils ont été faits en public pour la plupart; ils ont été reconnus dans le temps, écrits par ceux qui les avoient vus, dans des livres qui ont toujours subsistés depuis, & que nous avons encore. Nous voyons les effets de ces miracles; de ceux de Moyse en toute la Nation des Juifs, qui subsiste depuis si long-temps dans tout le monde, dans un état si singulier; de ceux de Jesus-Christ, dans l'établissement de la Religion chrétienne, si sublime & si au-dessus de la nature, & principalement dans la maniere dont elle s'est établie, par la souffrance & le martyre pendant 300 ans de persécution. Je ne m'étends point sur ces preuves qui ont été si bien traitées par les Peres de l'Eglise, & principalement par Saint Chrysostôme & Saint Augustin.

Le seul miracle de la résurrection de Jesus-Christ suffit pour prouver tous les autres, & par conséquent tous ceux de Moyse à qui Jesus-Christ a rendu témoignage. C'est pourquoi les Apôtres ont pris tant de soin de prouver invinciblement sa résurrection. Or, celui qui ne

se rend pas à ces preuves, feroit bien en danger de ne se pas rendre à la vue du miracle même. Car on ne peut refuser d'ajouter foi à un fait si bien prouvé, que par une mauvaise disposition d'esprit, ou pour n'en pas admettre les conséquences qui sont de suivre la doctrine de Jesus-Christ, renoncer au plaisir, & combattre ses passions; ou simplement par orgueil, pour ne se pas confesser vaincus, pour se distinguer du commun, & faire l'esprit fort. Or, les mêmes dispositions feroient rejeter un miracle quand on l'auroit vu. Entre les Juifs qui furent présents à la résurrection du Lazarre, il y en eut plusieurs qui ne crurent pas à Jesus-Christ plus que devant. Au contraire, ils furent plus irrités, & persisterent dans le dessein de faire mourir Jesus-Christ. Ils y ajoutèrent le dessein de tuer le Lazarre, afin de s'ôter de devant les yeux cette conviction manifeste de leur aveuglement. Tels sont les hommes passionnés; plus on leur fait voir leur tort, plus on les irrite. S'il vous arrive de fermer la bouche aux Talapoins, & de mettre en évidence leurs erreurs, ne vous attendez qu'à les avoir pour ennemis implacables. Comme notre ame est la principale

partie de nous mêmes, & la raison, ce qui nous fait hommes essentiellement, rien ne nous est plus précieux. Nous attaquer en cet endroit, est, ce semble, nous vouloir anéantir & nous détruire. Or, on attaque notre raison toutes les fois que l'on entreprend de nous montrer notre tort. C'est la source de toutes les disputes; & de-là viennent ces mouvemens si violens, en contestant sur des maximes, & même sur des faits qui souvent ne nous importent en rien dans le fond. Tout ceci fait voir clairement la vérité de cette parole de Jesus-Christ (1) que ceux qui ne se rendent pas à l'autorité de l'Écriture, ne croiroient pas un mort revenu de l'autre monde.

Il reste maintenant à examiner sur quelles preuves les Siamois ajoutent foi à leur Bali, les Indiens à leur Beth ou Védam, les Musulmans, à leur Alcoran. Je m'attache à ces derniers que je connois mieux. Ce que j'en dirai, pourra s'appliquer aux autres. L'Alcoran, dit-on, est si bien écrit, & parle si dignement de Dieu, qu'il est clair que ce n'est pas l'ouvrage des hommes. Quant à la beauté du style,

(1) Luc 16, v. 31.

Homere le disputeroit & l'emporteroit de bien loin ; il est bien mieux suivi , & occupe l'esprit bien plus agréablement , il plaît même dans des Traductions fort imparfaites , au lieu que l'Alcoran, quoique bien traduit , est fort ennuyeux. Mais qui ne voit la foiblesse de cette preuve ? Comme si on ne voyoit pas tous les jours des méchants qui parlent bien , & disent de bonnes choses. Au contraire , un menteur & un charlatan prennent plus de soin de bien parler , que celui qui dit la vérité ; elle se soutient de soi-même. Le succès , disent les Mahométans , a montré que notre Prophete étoit envoyé de Dieu ; autre signe très-équivoque. Combien de fois Dieu a-t-il permis , pour punir les crimes des hommes , que l'erreur ait prévalu ! Les Musulmans eux-mêmes ne nomment-ils pas temps d'ignorance tout ce qui a précédé leur Prophete ? Par la même raison , tous les Hérésiarques , tous les Auteurs des fausses Religions , seroient envoyés de Dieu ; & sans sortir des Indes , un Brama , un Sommonokodom , seront des dieux. De plus , nous savons comment la doctrine de Mahomet s'est établie avec la domination temporelle & par la force des armes ; en quoi il

n'y a rien de surnaturel. Qui pourroit favoir comment la Religion des Siamois, ou des autres Indiens, s'est introduite, y trouveroit aussi sans doute le contredit. Quant aux miracles, Mahomet marque souvent qu'on lui en demandoit, & il ne répond que par des discours généraux. Dieu, dit-il, en a assez fait par ses anciens Prophetes, sans que le monde y ait cru. Pour moi, il ne m'a pas envoyé faire des miracles, mais prêcher les peines de l'enfer. Je fais que les Musulmans racontent des miracles, & en attribuent quelques-uns à Mahomet; mais ils ont été écrits long-temps après, & ils n'ont point de témoignage certain, & sont en substance bien différens des vrais miracles, sans utilité, sans liaison avec les faits véritables & connus d'ailleurs. D'alléguer pour preuve qu'un livre est divin, la longue possession où l'on est de le croire tel, ce seroit ne pas raisonner. On ne prescrit pas contre la vérité, il faut venir à la source, & voir si les premiers ont eu raison d'y croire; car si leur créance a été téméraire, elle ne peut assurer celle de leurs descendans. De dire: nous avons bonne opinion de nos ancêtres, & nous présumons qu'ils n'ont cru que

sur de puissantes raisons ; c'est revenir à autoriser toutes les Religions ; car tous les Peuples peuvent en dire autant. Donc Dieu aura enseigné également l'Evangile, l'Alcoran, le Beth, le Bali, quoique tous ces Livres se contredisent & se détruisent l'un l'autre.

Mais outre que l'Alcoran n'a aucune preuve d'autorité divine, il a des preuves positives de supposition & de fausseté. Il se contredit en reconnoissant Moyse & Jesus-Christ comme envoyés de Dieu, & toutefois détournant les hommes de suivre leur Loi. Il confond Marie, sœur de Moyse, avec Marie, mere de Jesus - Christ, qui ont vécu à 2000 ans l'une de l'autre. Il raconte des histoires impertinentes de Salomon, & de la huppe & de la fourmi qui lui parlerent, & d'autres semblables. Ces contredits sont encore plus forts contre des livres qui contiennent des absurdités plus manifestes, contre des faits évidens par la simple expérience, ou par des démonstrations astronomiques, comme les rêveries des Indiens & des Siamois, touchant la grande montagne qui cause la nuit ; touchant les éclipses & le reste. Il faut extrêmement insister sur ces argumens sensibles, & montrer que Dieu

ne peut se contredire & nous dire dans un livre le contraire de ce qu'il nous dit dans la nature, par les sens & la raison que lui-même nous a donnés. Toutefois il ne faut pas, outrer cet argument, ni faire la raison juge de la parole de Dieu, en forte que, quand nous trouverons dans un livre quelque chose que nous ne pouvons accorder avec nos lumières naturelles, nous rejettons ce livre comme ne pouvant venir de Dieu qui nous a donné ces lumières. Ce seroit saper par le fondement toute Religion, & nous réduire à une pure Philosophie humaine. Il ne faut donc pas commencer par cet examen, pour discerner si un livre est divin, ou non. Comme notre raison est foible & obscurcie par les passions, nous pourrions nous y tromper. Je ne dirai pas d'abord, pour voir si ce livre est divin : je veux l'examiner en lui-même, & juger s'il ne contient rien que de raisonnable & digne de Dieu. Mais je dirai ; Voyons d'abord d'où il nous vient, & comment nous savons que c'est la parole de Dieu ? S'il n'y en a pas de preuve, je n'ai rien à examiner davantage. Si l'on me prouve, en forte que je n'en puisse douter, que c'est la parole de

Dieu ; alors je la lirai avec respect & avec foi , disposé à y soumettre ma raison. Si j'y trouve des choses obscures , je jugerai qu'elles ne le feroient pas à un esprit plus éclairé , & je ne laisserai pas de les croire , quoique je ne les comprenne pas : & voilà la foi des mysteres , fondée sur l'autorité de la parole de Dieu. Mais avant que de s'y soumettre , il faut être assuré d'ailleurs que ce soit sa parole. Si vous commencez par vous prévenir qu'un tel livre est divin , simplement parce que tout un Peuple le dit , ou (ce qui est encore plus absurde) parce que vous vous imaginez y voir par vous-même un caractère de divinité , comme disent les Protestans , vous vous exposez à croire toutes les fables imaginables ; ou si vous croyez en savoir plus que le commun , vous vous exposez à ne rien croire. Nous devons nous rendre à l'autorité de Dieu , à proportion comme nous nous rendons à celle des hommes. Un malade , pour agir prudemment , ne doit pas se commettre au premier venu qui promet de le guérir , mais au meilleur Médecin qu'il pourra trouver ; & comment le connoîtra-t-il ? Sera-ce en l'examinant à fond , ou en le faisant discourir de son

Art? Il faudroit que le malade fût plus savant en Médecine que le Médecin même. Il faut donc en venir aux préjugés extérieurs : est-il Médecin de la Faculté? Passe-t-il pour savant , pour sage , pour expérimenté? Est-il fort employé? A-t-il fait grand nombre de belles cures? On s'engage sur la foi publique; on le fait venir; on lui explique le mal. Seroit-il raisonnable d'examiner ses raisonnemens sur les causes & les effets de la maladie , de disputer perpétuellement contre lui , de vouloir connoître la composition des remedes? Non , le malade y ayant une fois pris confiance , s'abandonne à sa conduite , souvent même contre ce que lui dit sa raison.

Il en est de même d'un Avocat pour la conduite d'une affaire , d'un pilote , pour la navigation ; & toute la vie humaine roule sur cette confiance que l'on est obligé de prendre en ceux qui sont communément estimés habiles en quelques Arts. Il n'y a point de Science qui donne moins à l'autorité que les Mathématiques. Toutefois si le disciple vouloit contester à son Maître , & ne pouvant nier la vérité des axiomes & des définitions , du moins en disputer l'utilité qui ne paroît pas d'abord , il n'appren-

droit jamais rien. Ce qu'on appelle docilité, n'est autre chose; que cette disposition modeste qui fait dire à un disciple, cet homme en fait plus que moi; il faut donc le croire sur sa parole, jusqu'à ce qu'il m'ait mis en état d'entendre les raisons qu'il me dit, & de les voir par moi-même.

Au reste, il y a une grande différence entre les mysteres que la vraie Religion nous enseigne, & les absurdités que proposent les fausses Religions. Que le soleil se cache tous les jours derriere une montagne; qu'il y ait des mers de lait, de crème, de sucre; que la terre soit soutenue par des éléphants, soutenue par une tortue, c'est ce qui s'appelle des contes de vieilles, dont on amuse les enfans; mais que l'esprit infini ne puisse être compris par les esprits qu'il a faits & qu'il a bornés, il n'y a rien en cela que de raisonnable. Si nous n'entendons pas nettement ce que nous sommes nous-mêmes, comment un corps & un esprit, deux natures si différentes, s'unissent en nous pour ne faire qu'une personne; comment c'est le même esprit qui veut & qui connoît, quoique connoître & vouloir soient des actions si distinctes; si, dis-je, nous-mêmes

mêmes nous entendons si peu tout cela , devons-nous trouver étrange que nous n'entendions pas ce qu'il a plu à Dieu de nous découvrir de la Trinité des Personnes de la Nature divine, ou en Jesus-Christ, l'unité de personne subsistant en deux natures? Il est vrai que l'Eucharistie est un objet sensible & d'expérience journaliere, mais le changement que nous y croyons, n'est que dans la substance qui ne tombe pas sous les sens. La foi de ces Mysteres ne consiste pas à démentir la sensation, mais à redresser le jugement; elle ne me fait pas dire : Je ne vois rien de blanc, ni de rond sur l'Autel, mais seulement ce que je vois de blanc & de rond sur l'Autel, n'est pas du pain, mais le corps de Jesus-Christ. Nos jugemens suivent de si près nos sensations, que nous les confondons souvent. Je dis que je vois un grand arbre à 200 pas, je le vois en effet petit par rapport à moi; mais la distance & la comparaison des objets qui en sont proches, me le fait juger grand. Je marche sur un pavé de marbre, & je dis que toutes les pieces en sont carrées, quoique celles qui s'éloignent de moi, me paroissent en losange, & avec les angles plus inégaux, plus ils s'éloi-

gnent. Je dis le même de l'Eucharistie ; je vois un objet blanc & rond , que je juge en telles circonstances être le corps de Jesus-Christ , par la foi que j'ai à sa parole infallible & toute puissante.

Telles sont donc les bornes de la raison & de la foi. Il faut raisonner pour discerner la vraie autorité de la prévention téméraire. Ce qui fait naître tant d'opinions & d'erreurs parmi les hommes , c'est la facilité à croire au hasard , particulièrement dans la jeunesse , tout ce que leur disent ceux avec lesquels ils se rencontrent , soit pour les faits , soit pour les regles de conduite , & de n'user pas assez de leur raison pour distinguer à qui il faut croire. Cet examen seroit difficile. C'est plutôt fait de suivre le torrent ; & ce qui les rend inexcusables d'en user ainsi à l'égard de la Religion & de la Morale , c'est qu'ils ne sont pas si crédules en ce qui regarde leur intérêt temporel. Ils examinent par eux-mêmes , & consultent ceux qu'ils estiment les plus habiles , marque assurée que ces intérêts leur tiennent plus à cœur , que ceux de leur ame & de leur salut. Voilà le crime de la crédulité téméraire qui attache aux fausses Religions , crime d'autant plus grand , que la matiere est plus importante & la négligence plus affectée.

Mais , dira quelqu'un , la plupart des Chrétiens n'agissent-ils pas sur ce point comme les Infideles? N'est-ce pas le bonheur de la naissance qui les détermine à la vraie Religion? Pensent-ils seulement à l'examiner , & ne condamneroient-ils pas cet examen comme une dangereuse tentation , puisqu'il supposeroit le doute & par conséquent l'extinction, ou du moins l'affoiblissement de la foi? Je réponds que Dieu seul fait le secret qui se passe dans les cœurs; lui seul connoît l'effet de la foi qu'il répand dans l'ame des enfans à leur baptême; lui seul fait quand chacun d'eux commence à en produire des actes; quels sont les objets & les occasions qui les y excitent; comment l'habitude se fortifie, s'affoiblit ou se perd tout-à-fait; qui sont ceux qui ont une véritable foi divine & surnaturelle, & ceux qui ne tiennent à la Religion que par une foi humaine & une crédulité téméraire? Car comme il n'est que trop certain que la plupart des Chrétiens perdent la charité, il est vraisemblable qu'il y en a plusieurs qui perdent la foi. Il y a des Apostats. Or, on ne doit pas croire qu'ils ne perdent la foi qu'au moment qu'ils renoncent à la vraie Religion. Elle étoit éteinte auparavant

dans leur cœur : on peut juger le même des libertins & des impies ; elle est sans doute bien foible dans les grands pécheurs , & languissante dans le commun des chrétiens , qui prend si peu de soin de la fortifier par des actes & un exercice fréquent.

Toutefois il ne faut pas s'y tromper ; les simples & les ignorans font bien des raisonnemens & des réflexions sans s'en appercevoir , & il faut bien se garder de croire qu'ils ne pensent qu'à ce qu'ils sont capables de dire. L'homme le plus grossier , pourvu qu'il raisonne , exerce toutes les opérations de la Logique ; comme en marchant & en se remuant il pratique les regles de la mécanique , sans les savoir. Ainsi , ne doutez pas que , touchant les objets de la foi , il ne soit frappé de tous les motifs de crédibilité qu'il peut entendre , & par la providence divine il y en a de proportionnés à tous les esprits : ce sont des faits sensibles & évidens. Il est clair , au moins dans la partie du monde que nous habitons , depuis l'entrée de la Perse jusqu'à l'extrémité de l'Espagne , qu'il y a toujours eu une société d'hommes faisant profession d'adorer un seul Dieu , créateur du ciel

& de la terre ; que , depuis la venue de Jesus-Christ , ce culte s'est étendu dans le monde de tous côtés , & que , pour la conduite de cette société qui est l'Eglise , il y a eu des Pasteurs dont la suite n'a point été interrompue jusqu'à nous. C'est aux Indiens à montrer , s'ils peuvent , de leur côté , quelque chose de semblable.

MÉTHODE D'INSTRUCTION

Il faudroit être sur les lieux , & connoître la disposition des esprits auxquels vous avez affaire , pour vous donner sur ce point des règles certaines. Voici celles qui me paroissent les plus importantes tant en général , que pour les Indiens en particulier , suivant le peu de connoissance que j'ai de leurs mœurs & de leurs maximes.

(1) On ne peut établir une Religion qu'avec bien du tems ; du travail & de la patience. L'expérience nous le fait voir dans toute l'histoire de l'Eglise.

(1) *Note de l'Editeur.* Nous ajouterons à ce que dit ici M. de Fleury qu'il faut pour réussir dans la prédication de l'Évangile , un secours particulier de Dieu. Il faut que la grace fasse entrer dans le cœur de l'Auditeur les paroles du Missionnaire ; on ne doit pas sans doute né-

Dans les deux ou trois premiers siècles où les miracles étoient si fréquens , le progrès fut plus prompt. Aussi , y avoit-il d'ailleurs des dispositions que vous ne trouvez pas. Les Apôtres s'adressoient d'abord aux Juifs déjà instruits du fond de la Religion , à qui il ne falloit qu'expliquer les Prophéties , & leur faire connoître ce Messie qu'ils attendoient , & dont ils savoient que le temps étoit venu. Les Grecs & les Romains étoient préparés par la Philosophie qui les avoit déjà désabusés des fables de leurs Poëtes , en sorte que les gens d'esprit étoient pour la plupart sans Religion , & ne soutenoient l'idolâtrie que par politique pour le Peuple. Cependant il fallut 300 ans avant que la Religion pût prendre le dessus sur l'idolâtrie , & même sous les Empereurs chrétiens, le Paganisme se soutint encore plus de deux siècles ; principalement dans le menu Peuple. La vaste étendue de l'Empire Romain don-

glier les moyens humains ; mais c'est principalement des moyens surnaturels qu'il faut attendre le succès. Souvent il est lent ; quelquefois aussi il est prompt. Saint-Pierre dans son premier Discours convertit 5000 Juifs & dans le temps même où la prévention contre Jesus-Christ étoit & plus récente & plus violente.

noit une grande commodité pour le progrès de la Religion ; mais nous ne voyons guere qu'elle ait subsisté au delà. Les traditions touchant la prédication des Apôtres , sont très-obscures. Il y eut à la vérité de grandes Eglises dans les terres des Parthes & des nouveaux Perses , mais toujours persécutées , & les Sarrafins Musulmans acheverent de les ruiner. Quant à la mission de Saint Thomas dans les Indes, l'histoire en est assez incertaine. On ne fait ce que c'est que cette Calamine où le Martyrologe Romain marque sa sépulture (1) ; & quant au sépulcre qui étoit honoré à Méliapour , quand les Portugais y arriverent , les Savans ont vérifié que c'étoit

(1) *Note de l'Editeur.* M. de Fleury auroit bien fait de citer les Savans qui ont vérifié ce fait. Je doute que leurs preuves soient aussi décisives qu'il le pense , & d'après les traditions du pays , l'examen des lieux , les événemens qui tiennent du miracle, le Pere Tachard & d'autres Missionnaires , qui n'étoient pas trop crédules , ni si ignorants , & dont le témoignage vaut bien celui des savans Protestans, sont d'une opinion très-contraire à celle de M. de Fleury qui après tout n'a ni vu , ni lu ce qu'il nie si positivement : si l'on doit se défier un peu des préventions pour les faits extraordinaires , ne doit-on pas aussi , n'est-il pas même juste , d'être en garde contre les préventions contre eux ?

le fépulcre de Mar-Thomas, ou Seigneur-Thomas, Marchand Nestorien, qui y avoit prêché l'Évangile à sa mode. Mais je ne vous conseille pas d'entrer sur ce point en dispute avec les Portugais. Dans cette partie de l'Europe que nous connoissons distinctement, nous voyons que les Barbares, c'est-à-dire, ceux qui étoient hors de l'Empire Romain, se sont convertis fort tard. La Flandre & les pays voisins ne reçurent l'Évangile que vers le milieu du septième siècle, par les travaux de Saint Eloy; la Germanie, un siècle après, par les prédications de Saint Boniface qui y souffrit le martyre. Encore ne fut-ce que depuis les conquêtes de Charlemagne, que la Religion y fut établie à demeure, c'est-à-dire, dans le neuvième siècle. Elle entra alors dans la Suede & le Dannemark; en Bohême & dans les autres pays des Slaves, dans le dixième siècle; en Hongrie, dans le même temps; en Pologne, dans le onzième siècle. Est-ce que Saint Germain d'Auxerre, Saint Loup de Troyes, St. Remy n'auroient pu prêcher aux Allemands dont ils étoient si voisins? Ils ne manquoient pas de zèle; mais ils attendoient les dispositions favorables.

Je fais que ces Peuples étoient bru-

taux & farouches, & que vos Indiens font doux & polis ; mais leur douceur les rend paresseux & indifférens. Nous avons oui parler de l'orgueil des Chinois & de l'opinion qu'ils ont de leurs connoissances. Du moins nos Barbares d'occident se reconnoissoient ignorans, & respectoient les Romains. Ce qui est toujours commun aux Nations fort éloignées, c'est d'avoir des coutumes & des opinions très-difficiles à vaincre. Ce qui vient d'un autre bout du monde, nous paroît à peine sérieux. Le Roi de Siam & même le Roi de la Chine semblent presqu'être des Rois de théâtre. Le premier mouvement porte à rire, quand on voit des hommes d'une couleur & d'une figure si différente. Nous devons être aussi extraordinaires aux Indiens, que les Indiens le sont ici. Des hommes vêtus de longs habits, à qui on ne voit que le visage fort blanc, doivent y paroître des spectres, & je ne m'étonne pas si les Siamois s'enfuient d'abord à l'approche des Missionnaires. Mais quand des gens si extraordinaires viennent vous dire que vous êtes tous dans l'erreur, que tous vos ancêtres sont damnés, & que vous le ferez comme eux, ce n'est pas le moyen d'être bien reçus.

(1) Il faut donc prendre un long détour, & user de grandes précautions, leur inspirer le goût de la vérité dans les matieres indifférentes, comme les Mathématiques & la Physique, afin de les accoutumer peu-à-peu à raisonner plus juste qu'ils n'ont fait jusqu'ici; leur raconter des histoires véritables, principalement de celles qui n'ont rien que de naturel, pour leur faire sentir, sans le leur dire, la différence des fables; travailler en même tems à poser les principes de la Métaphysique que j'ai marqués, sans en faire encore l'application. Après avoir ainsi préparé un esprit, & l'avoir long-temps fortifié par une bonne nourriture, vous pouvez commencer à lui faire appercevoir les erreurs dans lesquelles il a été élevé, s'il ne les apperçoit déjà lui-même; car s'il a

(1) *Note de l'Editeur.* C'est la méthode qu'ont suivie les premiers Missionnaires de la Chine & des Indes, comme il est fort aisé de s'en convaincre par la vie du P. Ricci & les relations de la Chine & de l'Inde, & comme on le pourra juger par la lecture d'un Ouvrage du P. Ricci, fait en Chinois & traduit en François par un Missionnaire de Pekin. On trouvera cette Traduction immédiatement à la suite de ce Mémoire.

compris les principes , & s'il en est persuadé, pour peu qu'il ait de pénétration , il les appliquera aux objets qui lui sont familiers.

Quand vous aurez une fois excité du doute dans leurs esprits, il faut encore travailler à leur ôter diverses préventions qui viennent du cœur plus que de l'esprit ; le respect pour leurs Docteurs , l'affection pour leurs parens & amis , l'attachement à leurs coutumes. Je n'y vois point de meilleur remede que l'amour de la vérité. S'ils l'ont une fois goûtée , ils verront que rien ne lui doit être préféré ; mais (1) il faut avouer qu'il n'y a que le temps qui puisse guérir de ces passions , comme de toutes les autres. Ce même amour de la vérité doit surmonter l'indifférence d'opinions , & principalement des Religions. Il faut souffrir en patience l'erreur des autres , quand nous ne pouvons les en guérir ; mais nous sommes coupables , si nous y demeurons un moment à notre es-cient. On peut pardonner à un homme de se tromper ; mais d'affurer hardi-

(1) *Note de l'Editeur.* C'est sur-tout de la grace qu'il faut attendre cette guérison ; le temps n'y feroit rien sans elle.

ment ce qu'il ne fait point, & des fables inventées à plaisir, & le persuader aux autres, c'est ce qui n'est point excusable.

Delà on peut venir à donner du mépris & de l'averfion des faux Docteurs & des faux Prophètes, après avoir bien convaincu leur doctrine de fauffeté. Tous les impofteurs & faux-témoins font haiffables, mais principalement ceux qui mentent en matiere très-importante, & qui féduifent des Peuples entiers. De tous les faux-témoins les pires font ceux qui portent faux témoignage contre Dieu même, ou difent qu'ils font envoyés par lui, ou fe mettent à fa place, en fe faifant rendre les honneurs qui font dus à lui feulement. Après avoir levé ces obftacles extérieurs qui viennent de l'attachement à leurs préjugés, ou de la négligence à s'appliquer, ou de l'autorité de leurs Docteurs, il faut attaquer les opinions qui réfiftent plus à notre doctrine; l'éternité du monde, la multitude des dieux ou tous enfemble, ou fucceffivement; que tout foit corporel; que les ames des bêtes foient immortelles, ou qu'elles paffent de corps en corps, & fur-tout que le bonheur ou le malheur fuivent le mérite par une néceffité fatale & indifpenfable.

Avant que d'avoir effacé ce préjugé , si vous leur parlez de la croix de Jesus-Christ, ce sera pour eux un scandale : ils concluront , suivant leur principe , qu'il avoit mérité dans une autre vie ce qu'il a souffert depuis sa naissance , & ils feront le même jugement des Martyrs. C'est peut-être par cette raison que les Jésuites ne se sont pas pressés de parler aux Chinois de Jesus-Christ crucifié. Mais sitôt qu'on y verra les Catéchumenes disposés , on ne doit pas différer à les instruire d'un dogme si capital au Christianisme. Tous ces préliminaires semblent nécessaires avant que de venir à l'explication de la doctrine chrétienne , si ce n'est que l'expérience vous ait appris que la proposition simple & solide de la vérité suffise pour faire évanouir les erreurs contraires , comme le soleil dissipe les nuages. Si je n'écrivois pour des personnes d'une vertu consommée , je les avertirois de se précautionner contre la tentation de faire paroître un grand fruit de leur mission. Il est triste à la Nature d'avoir fait inutilement un si grand voyage , d'avoir tant souffert , & de demeurer dans cet exil volontaire. On

veut, à quelque prix que ce soit, faire des Chrétiens ; l'amour-propre se déguise en zèle. Regardez toujours les exemples des premiers siècles (1). On éprouvoit les Catéchumenes pendant deux ou trois ans, & on ne donnoit ensuite le baptême qu'à ceux qui le demandoient instamment, & dont les mœurs paroissoient solidement corrigées. A cette épreuve servoient tant d'exorcismes & de scrutins pendant le Carême, dont la pratique pourroit être rétablie très-utilement dans les nouvelles Eglises. Je ne vois pas non plus que dans ces premiers siècles la conversion des Princes fût regardée comme le moyen le plus propre à établir la Religion. A la vérité, quand l'occasion s'en présenta, les saints Evêques l'embrasèrent avec zèle, & en rendirent grâces

(1) *Note de l'Editeur.* On éprouve encore les Catéchumenes dans les Missions ; on prend, pour s'assurer de leur sincérité & de leur foi, toutes les précautions que suggere la prudence chrétienne. On en peut juger par les relations des Missionnaires, les adultes ne sont admis au Baptême & ensuite à la participation de nos autres Sacremens, qu'après de longues, rigoureuses & sages épreuves.

à Dieu, comme d'un miracle. Mais au paravant ils la regardoient comme humainement impossible, par l'extrême difficulté qu'il y a d'accorder le souverain pouvoir, les honneurs & le luxe de la Cour, avec l'humilité, la tempérance & les autres vertus chrétiennes. L'on dit que l'autorité des Princes est le moyen le plus court pour amener les Peuples au changement de Religion, sur-tout en orient où les Rois sont regardés comme une divinité. Mais je doute fort que cette autorité produisît une conviction intérieure. Je crains qu'elle ne fit seulement un changement dans le culte par une basse complaisance, & que de tels Chrétiens ne fussent prêts à retourner à leurs idoles, au premier changement de Souverain. Je craindrois encore que les Missionnaires ne fussent tentés d'avoir des complaisances excessives pour un Prince qui se seroit déclaré chrétien, & qu'ils ne crussent être obligés, pour le bien commun, à relâcher beaucoup de la sévérité de leur discipline. Je crois du moins qu'il faudroit, avant que de lui donner le Baptême, l'éprouver bien plus que les particuliers. L'exemple de Constantin est remarquable. Il a été 30 ans le protecteur de la Religion chré-

tienne ; fans être baptisé ; car il est certain (1) qu'il ne le fut qu'à la mort.

Les biens & les maux suivent le mérite.

C'est ici , si je ne me trompe , l'objection capitale pour la Morale ; elle a une apparence de raison & de justice ; c'est , dira-t-on , l'ordre des choses ; le bonheur est dû au bon usage de la liberté , le malheur au mauvais usage ; donc tout méchant est malheureux , & tout malheureux est méchant ; & comme l'expérience est contraire , il y aura d'autres vies devant & après ; devant , pour avoir mérité les biens & les maux de cette vie ; après , pour recevoir la peine & la récompense de ce qu'on y a mérité : & voilà la Métempsycose. De là suivra que jamais l'état des esprits ne sera fixe ; car si tout dépend de leur volonté libre , ceux qui sont malheureux , pourront , s'ils se convertissent , devenir heureux , & les plus heureux pourront tomber & devenir misérables. C'est le fond des erreurs d'Origène qui

(1) *Note de l'Editeur.* Sont-ce les Evêques, & n'est-ce pas Constantin lui-même qui voulut différer son baptême ? M. de Fleury auroit dû le marquer.

les avoit prises de Platon & de Pythagore , & à remonter plus haut , des Egyptiens de qui les Indiens peuvent les avoir autrefois reçues. Il y a encore d'autres suites de ce principe. S'il n'y a que le mérite qui distingue les esprits , tous sont égaux naturellement , ou du moins de même nature ; le même sera ange , homme , démon , selon notre maniere de parler. Il pourra même arriver à devenir Dieu , selon que les Indiens entendent que l'est Sommonokodom , & les autres qui l'ont été & le feront. Donc , c'est par accident que les esprits deviennent ames & sont unis à des corps , pour peine ou pour récompense de leurs œuvres. Donc il n'y a que l'ame à considérer ; c'est l'ame seule qui est l'homme ; le corps n'est que le vêtement ou la prison. Je ne vois pas que les Indiens disent que les corps n'aient été faits que pour punir les esprits. Au contraire , je vois qu'ils comptent , pour récompense , d'animer des corps célestes ; comme le soleil , les astres , le premier ciel , d'où vient le Xangti des Chinois (1) , qui est comme

(1) *Note de l'Editeur.* La Méthempycose est une doctrine peu suivie à la Chine. Tous le

le souverain esprit. Je vois encore que les Indiens comptent, pour récompense, de devenir Rois ou Rayas, & même de passer en de certains animaux, comme des éléphants. Mais le fond du principe est toujours le même : un certain nombre d'esprits qui, selon leurs mérites ou démérites, deviennent heureux ou malheureux, &, après avoir expié leurs crimes par de longs tourmens, peuvent devenir heureux. Je ne vois pas qu'ils disent que ceux qui sont arrivés au souverain degré de bonheur, puissent tomber.

Ou l'on prétend fonder cette doctrine de la Métempfycofe sur le raisonnement, ou sur l'expérience. D'expérience, on ne peut en alléguer de certaine. Tout homme sincere avouera qu'il ne se souvient de rien avant cette vie, & qu'il ne se souvient pas même du commencement de cette vie ; & c'est ce qui avoit fait inventer aux Anciens leur fleuve léthé dont on faisoit boire aux ames avant que de les renvoyer dans des corps. Quand donc Pythagore, ou Sommonokodom, ou qui on voudra,

Lettrés Chinois la rejettent. Voyez les Lettres des Missionnaires de la Chine.

ont dit qu'ils avoient été autrefois un tel homme & un tel animal, ils n'ont pas dû être cru sur leur parole, & il étoit juste de leur en demander des preuves. Et pourquoi quelques particuliers seulement s'en feroient-ils souvenu? Et si la Loi de la Métempfycofe étoit générale pour tous les hommes, la réminiscence devrait être aussi générale; d'autant plus que l'on prétend que les ames sont envoyées en d'autres corps, pour être punies ou récompensées. Or, la punition est inutile, si le coupable ne fait pourquoi il souffre. On ne se venge qu'à demi, si on ne le fait connoître. Il en est de même de la récompense. Que si, pour prouver la réminiscence, on a recours aux notions qui sont en nous des principes de toutes les Sciences, comme Platon prétend s'en servir dans le Ménon; en ce cas il faudra revenir à ce qui a été dit, que tous les hommes ont à la vérité ces principes, & que c'est en quoi consiste le fond de la raison. Mais il n'est pas nécessaire qu'ils les aient appris dans une autre vie, puisque l'on demanderoit par quels moyens ils les auroient appris, & ainsi à l'infini. Il n'y a non plus aucune expérience qui nous oblige à attacher des

esprits aux astres , ni aux cieux. Nous voyons bien que leurs mouvemens ont été réglés par quelque esprit très-sage & très-puissant ; mais que chacun ait le sien qui y soit attaché , c'est ce que nous ne voyons point. Leurs mouvemens ressemblent bien plus à ceux des horloges & des autres machines artificielles, toujours uniformes, suivant l'impression qui leur est donnée, qu'à ces mouvemens des animaux , si irréguliers, suivant les objets qui les attirent ou les repoussent. Quant aux bêtes , loin d'être obligés d'avouer qu'elles ont des ames semblables aux nôtres , nous sommes forcés d'avouer qu'elles n'en ont pas de telles, & que, s'il y a en elles autre chose que le corps , du moins il n'y a ni raison , ni intelligence ; ce qui mérite d'être examiné à part. Il faut donc convenir qu'il n'y a point d'expérience certaine sur laquelle on puisse appuyer l'opinion du passage des ames de corps en corps. Il n'y en a point non plus de raisonnement démonstratif. Les hommes , dit-on , souffrent dès qu'ils entrent en cette vie ; donc ils ont péché auparavant. C'est une conjecture , non une preuve, comme s'il ne pouvoit y avoir d'autre cause de ces souffrances. Tous

les hommes reconnoissent que l'on punit les peres en la personne de leurs enfans. Pourquoi donc n'en fera-t-il pas de même pour tout le genre humain? Ce qui est en effet notre doctrine du péché originel. De plus je nie qu'il soit toujours injuste de faire souffrir celui qui n'a point péché, pourvu qu'on le récompense ensuite de sa souffrance. Tous les hommes travaillent, c'est-à-dire, souffrent du bien & du mal dans l'espérance d'un bien à venir. Le laboureur qui a souffert le froid & le chaud, la faim, la soif & la lassitude, n'a point regret de son travail, quand il recueille une grande moisson. Moins on a mérité de souffrir, plus il y a de vertu; & je ne crois pas qu'aucun homme de bon sens puisse mettre au même rang un criminel qui souffre le supplice dû à son crime, & un homme de bien qui veut bien souffrir des peines aussi rigoureuses. Nous louons encore celui qui paye pour un autre, & qui souffre pour un autre; c'est une espece d'excellente vertu. Ainsi, le principe n'est pas vrai en général: que la peine suive toujours le mérite comme par une nécessité fatale, & que tout malheureux soit méchant.

Il faut encore démêler l'équivoque de bien & de mal. Le vrai bien de chaque

chose, est ce qui la rend meilleure ; son mal est ce qui la rend pire. Donc le bien essentiel d'un esprit, est l'amour de la vérité & de la droiture : son mal est de s'en éloigner. D'être attaché à un corps, à l'occasion duquel l'esprit sent de la douleur, est bien une espece de mal pour l'esprit, puisque c'est un sentiment fâcheux ; mais ce mal, loin de le rendre mauvais, est une preuve & un exercice de vertu, c'est-à-dire, qu'il est l'occasion d'un vrai bien ; car celui qui souffre, doit se conformer à son état présent qu'il ne peut changer, l'agréer & céder à cette nécessité. S'il le fait, il sera louable. Personne ne dit qu'un homme soit méchant & haïssable, parce qu'il est malade & qu'il souffre de cruelles douleurs ; on le plaint seulement comme malheureux ; on le loue même, s'il est patient ; & si l'on veut deviner une vie précédente où il ait mérité ce qu'il souffre, ce n'est plus un sentiment ordinaire ; c'est un détour recherché & un raffinement propre à éteindre toute estime de la patience, toute compassion & tout sentiment d'humanité. Que si le vrai bien de l'homme sur la terre, n'est que la connoissance de la vérité & l'exercice de la vertu,

il est facile de montrer combien est grossière l'imagination des Bramines qui passent plusieurs années sans changer de posture, & souffrent volontairement de cruels tourments pour devenir Rois ou grands Seigneurs dans une autre vie, en même temps qu'ils font profession de mépriser les richesses & les honneurs de la terre ; c'est-à-dire, que dès-à-présent ils se rendent malheureux, afin de devenir un jour malheureux d'une autre manière, & même méchants ; car la vertu est bien plus difficile dans la grande fortune que dans la médiocre. . . On ne voit rien de semblable dans l'ancien Paganisme ; il y avoit peu de ces tristes & affreuses superstitions : ce n'étoit que pompe, spectacles & plaisirs.

Des ames des Bêtes.

La question des ames des bêtes n'est pas seulement de Physique à l'égard des Indiens, mais de Théologie, puisqu'il est de la foi chrétienne que l'homme est d'une autre nature que les bêtes, fait à l'image de Dieu qui les lui a soumises, & lui a permis de s'en servir à toute sorte d'usage, même de les tuer pour

s'en nourrir. Il est donc nécessaire de leur persuader qu'elles n'ont pas d'ames raisonnables & immortelles, & de ruiner ainsi la Métempfycofe par le fondement.

Ce seroit sans doute le plus court de montrer qu'il n'y a dans les bêtes que le corps, & que tous leurs mouvemens les plus merveilleux se peuvent expliquer par des raisons mécaniques. Du moins quand il y auroit quelqu'un de leurs mouvemens que nous ne pourrions pas expliquer, il faudroit avouer simplement notre ignorance, plutôt que de nous payer de mots que nous n'entendons pas. Or, qui peut dire qu'il entend bien ce que c'est qu'une ame matérielle, qui n'est ni esprit ni corps, mais partie d'un corps, une substance incomplète, une forme substantielle? Qui peut résoudre nettement les objections que l'on fait sur les formes partielles, la forme cadavérique, les deux ou trois ames subordonnées en un même sujet & toutes les autres suites de cette doctrine? Pour moi, j'aimerois mieux reconnoître de bonne foi que je ne connois pas tout ce qui se passe dans les bêtes; mais cette ignorance ne me fera jamais assurer ce que je ne comprends

pas, encore moins admettre en elles une ame semblable à la mienne, puisque je n'y vois aucun des signes qui me la font reconnoître dans les autres hommes; ce seroit donc le chemin le plus court de réduire les Indiens à cette négative. Je n'ai aucune raison de croire que les bêtes aient des ames plutôt que les horloges & les autres machines artificielles; mais cela n'est pas à espérer. Leurs anciennes préventions les éloignent trop de cette pensée. Ils sont trop ignorants de l'anatomie, pour comprendre les ressorts qui peuvent faire tant de mouvemens si différens, & il est impossible de les instruire qu'en tuant des bêtes, au moins si l'on veut venir jusqu'à voir le chemin du chile & la circulation du sang; c'est-à-dire, qu'il faudroit les avoir persuadés avant que de pouvoir commencer la preuve. Je ne crois pas toutefois que les Missionnaires doivent négliger de s'instruire de l'anatomie autant qu'il leur sera possible: ce n'est pas à leur égard une simple curiosité, puisque delà dépend la résolution de cette question de l'ame des bêtes, si importante dans les Indes. Mais quand on viendra à en tirer les conséquences, ils doivent prendre garde à ne pas

paroître trop entêtés de la nouvelle Philosophie, à cause des Espagnols & autres Européens à qui elle pourroit être suspecte, faute de l'entendre.

Je crois donc qu'il faut se contenter d'établir solidement la distinction de l'homme & de la bête, qui suffit pour votre dessein, & voici comme j'y voudrois procéder. Nous ne devons raisonner que suivant ce que nous connoissons, & nous connoissons mieux ce qui est en nous, que ce qui est dehors. (1) Je sens en moi des pensées, des connoissances, des volontés. Je reconnois aussi que j'ai un corps étendu, figuré & capable de mouvement. Je vois autour de moi d'autres corps entièrement semblables au mien. J'en vois d'entièrement différents, comme les astres, les fleuves, les pierres. J'en vois partie semblables, partie différents, comme ceux des bêtes. Quant aux animaux dont les corps sont tout-à-fait semblables au mien, je vois qu'en leur parlant, ils me répondent à propos, c'est-à-dire, qu'ils me font entendre des pensées semblables aux miennes, & liées avec les miennes, & cela par des signes qui n'ont aucun rapport

(1) V. Aug, l. 10, de Trin. c. 9.

naturel avec nos pensées , & qui par conséquent doivent avoir été inventés ou concertés par ces animaux semblables à nous, que nous appellons *hommes*. Je vois de plus que ces hommes apprennent & exercent des arts qu'aucun d'eux ne fait naturellement , comme de bâtir des maisons , faire des tissus & des étoffes , forger des métaux , écrire , peindre , & que dans ces arts ils inventent tous les jours , & se perfectionnent de plus en plus. Je vois qu'ils se souviennent des choses passées il y a long-temps ; qu'ils prévoient celles qui doivent arriver long-temps après , jusqu'à prédire des éclipses long-temps auparavant. Je vois qu'ils sont violemment agités par des objets qui ne regardent point le corps , comme l'opinion des autres hommes , qui produit la gloire ou l'infamie , d'où viennent l'ambition , la honte & les autres passions semblables. Je sens en moi tous ces mouvemens & toutes ces propriétés que je vois dans les autres hommes ; d'où je conclus avec raison qu'ils ont tout ce que j'ai au dedans comme au dehors , c'est-à-dire , non-seulement un corps de la même figure , mais une âme de la même espece.

Quand je viens aux autres animaux ; j'y vois à la vérité quelque ressemblance : ils se nourrissent comme moi , ils marchent , ils font divers mouvemens , ils en font même que je ne puis faire , comme de voler ; mais tout cela appartient au corps , & sans examiner tout le reste qui pourroit être équivoque , je n'y vois aucun des signes auxquels j'ai dit que je reconnois les hommes. Ils ne parlent point , ou s'il y en a qui prononcent quelques paroles , comme les perroquets , elles n'ont point de suite , ne répondent point à propos , en un mot , ne nous apprennent point que ces animaux aient des pensées. De dire que les animaux de chaque espece , & principalement les oiseaux , ont un langage entr'eux par lequel ils se communiquent leurs pensées , mais que nous ne l'entendons pas : on le dit sans preuve , & on peut le nier ; de même nous voyons bien dans tous les animaux des voix naturelles semblables à celles qui expriment nos passions ; mais nous n'y voyons aucun signe d'institution semblable à notre parole.

En général les animaux n'inventent rien. Ils font à la vérité des ouvrages dont nous admirons l'artifice , comme

les nids de tous les oiseaux & des hirondelles en particulier, les toiles des araignées, les loges des mouches à miel, les coques des vers à foie; mais ils les font toujours de même, dans tous les pays, dans tous les temps: ils ne s'instruisent point les uns les autres. Or, en nous-mêmes il se fait de grandes merveilles auxquelles notre raison n'a point de part. Ce n'est point par son secours que notre nourriture se digere & se distribue; que toutes les parties de notre corps, même celles que nous ne connoissons pas, se conservent & s'augmentent: ce n'est point par la raison que nous prenons en marchant un équilibre si juste, & que nous étendons si à propos un bras, quand il y a péril de tomber. Enfin, la mere des sept martyrs avoit raison de leur dire: Je ne fais comment vous vous êtes trouvés dans mon sein; ce n'est point moi qui vous ai donné l'esprit, l'ame & la vie, ni qui ai formé vos membres. Nous n'attribuons à l'homme que les ouvrages qu'il fait avec dessein, connoissance & réflexion.

Mais, dira-t-on, les animaux sont capables d'instruction: on dresse des chevaux & des chiens; on les accoutume

à quantité de mouvemens qu'ils ne feroient pas d'eux-mêmes, & ils obéissent à la seule voix. Prenez garde comment se fait cette instruction : suffit-il de parler à un animal ? Ne faut-il pas joindre à la voix le bâton, ou quelque appas de viande, ou quelque chose de semblable qui s'applique immédiatement à son corps, ou du moins, qui frappe fortement ses sens ? Ensuite la voix qui accompagne ces impressions, venant à le frapper encore, peut bien faire toute seule le même effet. Après cela il est inutile d'alléguer une infinité d'exemples de l'industrie des chiens, des ruses des lievres, de la docilité des éléphants, & toutes ces histoires vraies ou fausses, par lesquelles finissent ordinairement les disputes en cette matière. Tout ce que l'on pourra conter, prouvera bien que les animaux sont conduits par une raison très-sage, mais non pas que cette raison soit en eux, puisqu'il demeurera constant que tous les animaux de même espece font toujours les mêmes choses dans les mêmes circonstances ; que l'expérience des siècles passés ne leur a rien appris, qu'ils se logent & se nourrissent, comme ils ont toujours fait ; que les poissons

font aussi faciles à prendre, les chevaux aussi faciles à dompter qu'ils l'ont toujours été, ou plutôt que toutes ces facilités ont augmenté, parce que les hommes y ajoutent toujours quelque chose. Enfin, que l'on prenne l'homme le plus ignorant & le plus grossier, un imbécile même, si l'on veut, ou un insensé, on y remarquera une infinité d'actions qui lui feront singulieres, & qui marqueront en lui un principe intérieur de pensées & de volontés semblables aux nôtres.

Au reste, en rabaisant l'ame des bêtes, quand on iroit jusqu'à la nier, il ne faut pas craindre de mettre la nôtre en péril, ni d'affoiblir les preuves de l'immortalité de l'ame. Elles ne dépendent point de ce qui est hors de nous, mais de ce que nous sentons en nous-mêmes; soit que dans les bêtes il n'y ait que la machine des corps, soit qu'il y ait quelque chose de plus, cela ne fait rien pour nous. Nous sommes assurés que nous pensons & que nous voulons; c'est la premiere connoissance dont nous avons de la certitude; & si l'on veut pousser le raisonnement jusqu'à la dernière exactitude, on trouvera que, s'il y avoit en nous quelque partie dont

nous pussions douter, ce seroit plutôt de notre corps, que de notre ame par laquelle nous connoissons le corps. Or, que ce soient deux parties, c'est-à-dire, deux substances différentes; on le reconnoitra clairement, en attribuant à chacun ce qui lui convient: en mettant d'un côté les pensées, les connoissances, perceptions, sentimens, volontés, doutes, desirs & actions semblables; & de l'autre, étendue, figure, couleur, mouvement, molesse, dureté, solidité; on verra que ce qui convient à l'un, ne peut jamais convenir à l'autre que par des manieres figurées & abusives. D'où il s'ensuit que nous devons tenir pour des substances différentes les sujets auxquels conviennent des attributs si différens. Or, si l'ame est spirituelle, elle est indivisible & incorruptible, par conséquent immortelle, à moins qu'il ne plût à Dieu de l'anéantir, ce qu'aucune raison naturelle ne nous donne sujet de craindre. Mais en relevant la dignité de l'ame raisonnable, il faut montrer l'absurdité de ceux qui veulent la relever jusqu'à l'excès, & la faire une portion de Dieu même. Aucun esprit n'a des parties divisibles, moins encore l'esprit souverain qui est immense sans étendue,

& éternel fans durée. Il ne peut être lui-même son propre ouvrage , lui-même être bon par une de ses parties , & mauvais par l'autre , être ignorant & savant , sage & insensé , ami & ennemi de lui-même , heureux & malheureux ; ce sont des contradictions trop manifestes.

Il faut dire un mot des plantes , puisque les Siamois y étendent leur Métempfycofe , du moins jusqu'à certains arbres. Il est bien plus facile à l'égard des plantes qu'à l'égard des animaux , de montrer que ce ne sont que de simples machines , & que , fans y admettre aucun principe intérieur qui attire la nourriture (ce qui est plus aisé à dire qu'à concevoir ,) il suffit de supposer que la chaleur du soleil , ou quelque autre cause agitant les suc qui sont dans la terre , ils entrent dans les pores des graines , ou des racines qui sont propres à les recevoir , & qu'y étant une fois engagés , ils se poussent toujours , & font augmenter la plante. Il me semble que cette opinion devient assez commune , & qu'il n'y a plus gueres de Philosophes (1) qui s'intéressent à la con-

(1) *Note de l'Editeur.* Depuis M. de Fleury

servation des ames végétatives. Mais quand on voudroit en reconnoître , on pourroit se servir de tout ce que je viens de dire de la différence de l'homme & de la bête , & bien plus fortement , & je ne crois pas qu'il y ait d'Indien assez stupide , pour défendre l'ame des plantes , après avoir abandonné celle des animaux. Seulement à l'égard des plantes , je voudrois insister davantage sur ce que la preuve est générale. S'il y a une ame dans un éléphant ; il y en a aussi dans une mouche , dans une huître. S'il y en a une dans un chêne , ou un cèdre , il y en a aussi dans une épine , dans une ortie , dans la moindre herbe. On ne peut alléguer de raison pour l'un que je n'applique à l'autre. Donc , s'il n'est pas permis de couper les arbres , de peur de les tuer , il ne sera pas permis de cueillir un brin d'herbe , ni un grain de bled ou de ris , de peur d'en chasser des ames ; & je ne vois plus de quoi les hommes ni les animaux se nourri-

les choses ont bien changées ; la plupart de nos Naturalistes veulent aujourd'hui tout animer : les plantes ont leur sexe & presque leurs ames ; on en donne aux minéraux mêmes , & cela pour les élever à l'homme dont on ne veut plus faire que des bêtes , des plantes ou des pierres.

ront. Cette absurdité bien poussée peut servir à réveiller les Indiens, & les tirer de leurs préjugés.

Destinée, Liberté.

Sur cette matière il y a deux erreurs opposées qui se trouvent souvent dans les mêmes personnes, suivant leurs dispositions en des occasions différentes. L'idée confuse d'une destinée, ou d'une nécessité fatale, leur paroît commode pour se dispenser d'examiner l'avenir, & pour abrégier les délibérations & encore plus pour s'excuser, quand ils ont failli. D'ailleurs ils sentent leur liberté par une expérience continuelle, & elle flatte leur orgueil en leur faisant croire qu'ils sont la cause unique du bien qu'ils font, & qu'il y a en eux un principe d'actions entièrement indépendant. L'imagination d'une destinée & d'une nécessité invincible, est fondée sur l'expérience du cours réglé de la nature : on a vu le soleil & les astres rouler toujours par les mêmes routes ; les corps légers ou pesants tendre toujours au même lieu, & ainsi du reste. On a donné à cet ordre invariable le nom de *nécessité*, sans faire assez d'attention à

la cause de cet ordre, qui est la volonté du Créateur. Au contraire les anciens Philosophes ont cru que l'esprit souverain qui avoit formé l'univers, s'étoit assujetti à cette nécessité, comme les ouvriers vulgaires. C'est pourquoi Timée que Platon a suivi, établit d'abord ces trois principes, l'intelligence, la matière & la nécessité. On a passé plus loin, & voyant combien est courte la prudence humaine, & que les hommes, malgré leurs précautions, tombent souvent dans les maux qu'ils craignent le plus, on a voulu croire qu'il y avoit même dans les actions des hommes une nécessité inévitable, & les méchants ont cherché par-là à s'autoriser dans leurs crimes.

Si vous trouvez des infideles dans ces erreurs, appliquez-vous à leur faire entendre que nous ne jugeons des choses nécessaires que par rapport à nous, c'est-à-dire, en tant qu'elles ne dépendent point de notre volonté. Ainsi ce qui est nécessaire à l'égard de l'un, est volontaire & arbitraire à l'égard de l'autre. La volonté du maître devient une nécessité pour son esclave. Le caprice du Prince est comme un puissant ressort qui remue, & souvent renverse toute

la machine de l'état. Ainsi cet ordre merveilleux de la nature si nécessaire à notre égard, n'est que l'effet de la volonté de Dieu. Il peut se dispenser, quand il lui plaît, des loix de la mécanique & des autres regles que lui-même a établies, puisqu'il peut faire des miracles.

Quant à l'imagination d'une nécessité fatale dans les choses humaines, vous la détruirez par les exemples des loix, des peines, des récompenses, des délibérations, des préparatifs & des provisions qu'on fait pour l'avenir; en un mot par les mêmes preuves qui montrent le libre arbitre. Seulement après avoir établi l'idée de l'être nécessaire, de l'esprit créateur, vous montrerez qu'il doit être le maître des créatures intelligentes, aussi bien que des autres, & les conduire toutes par des voies convenables à chacune, pour accomplir ses desseins. Que si nous ne pouvons concilier aisément avec notre liberté les regles infailibles de la providence, il faut nous en prendre à notre foiblesse plutôt que de nier ce qui est évident. Car si nous voulions détruire l'une de ces vérités par l'autre, que nous sommes libres, ou que nous dépendons absolument de celui qui nous a fait & qui

nous conserve ; laquelle abandonnerions-nous la première ?

D'ailleurs , pour ôter l'idée que notre liberté soit entière , & pour abaisser l'orgueil humain , faites-leur remarquer la foiblesse de leurs bons desirs & de leurs bonnes résolutions ; combien il y a de différence entre l'esprit & le cœur ; combien il est facile d'appercevoir ce qui est juste , & combien il est difficile de le pratiquer ; la distance entre connoître & vouloir , & entre vouloir imparfaitement & efficacement ; la rébellion du corps & la violence des passions ; la tyrannie des mauvaises habitudes ; en un mot toutes les preuves que nous avons par notre propre expérience que la nature n'est pas entière , & que l'homme n'est pas tel que sa raison lui fait voir qu'il devrait être : ici servira tout ce que Saint Augustin a dit contre les Pélagiens , tiré de la raison naturelle. Par cette doctrine du libre arbitre , vous poserez les fondemens du péché originel , & du besoin d'un réparateur.

F I N.



ENTRETIENS

D'un Lettré Chinois & d'un Docteur Européen, sur la vraie idée de Dieu.



PREMIER ENTRETIEN.

Dieu a créé l'univers, & il gouverne tout par sa providence.

LE LETTRÉ CHINOIS.

LE premier devoir de l'homme est d'apprendre à se régler soi-même. C'est par-là sûrement qu'il peut se distinguer des animaux. Le nom de sage n'est dû qu'à celui qui est venu à bout de se rendre parfait. Tout autre talent quelque brillant qu'il soit, ne doit pas nous tirer de la foule. La vertu fait le vrai bonheur, & toute fortune qui n'est pas fondée sur la vertu, c'est à tort qu'on l'appelle fortune, c'est vraiment un état de malheur. L'homme est sur la terre comme dans un chemin où il marche : tout chemin a un terme, & ce que l'on fait pour applanir une voie, n'est pas pour la voie elle-même, c'est pour le

terme où la voie conduit. Or, tout ce que nous faisons pour régler nos mœurs & notre conduite, où nous mene-t-il? Je comprends assez à quoi tout aboutit dans cette vie; mais après la mort qu'arrive-t-il? voilà ce que je ne comprends pas. J'ai appris, M., que vous parcouriez la Chine pour y prêcher la Loi du Seigneur du ciel, & que par-là vous engagiez à la vertu ceux qui vous écoutent : je fouhaiterois bien vous entendre.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Je suis ravi, M., d'avoir l'honneur de vous entretenir : vous voulez m'entendre parler du Seigneur du ciel. Souhaitez-vous que j'explique ses perfections, & que je dise ce qu'il est?

LE LETTRÉ CHINOIS.

J'ai oui dire que votre doctrine étoit profonde & étendue, peu de paroles ne suffisoient pas pour en voir le fond; mais ce n'est que dans votre pays que l'on adore véritablement le Seigneur du ciel. Vous dites qu'il a créé les cieus, la terre, l'homme & toutes choses; qu'il gouverne tout, & maintient tout dans le bel ordre où nous le voyons. Je n'ai jamais rien oui de semblable, & nos plus

grands Philosophes des temps passés n'en ont jamais rien dit. Je serois bien aisé d'être instruit là-dessus.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Ma doctrine touchant le Seigneur du ciel, n'est pas une doctrine particuliere à un seul homme, à une seule famille, à un seul pays. De l'orient à l'occident, tous les Empires l'ont reçue depuis un grand nombre de siècles, & ce que les anciens Sages ont enseigné sur la création de l'univers par la toute-puissance du Seigneur du ciel, nos Livres sacrés nous l'apprennent encore aujourd'hui, de maniere qu'il n'y a point le moindre doute à former là-dessus. Jusqu'ici les Savans de la Chine n'ont eu aucune communication avec les autres Royaumes : ainsi, ne connoissant point les caracteres, ne sachant point les langues des Nations étrangères, ils ont ignoré leurs mœurs & leur créance.

Pour moi je n'ai qu'à vous exposer simplement la Loi universelle du Seigneur du ciel, pour vous faire juger aussitôt que c'est la véritable Loi. Mais avant que d'entrer dans le détail de cette sublime doctrine, avant que de vous rapporter les divins enseignemens

que la sage antiquité nous a laissé dans nos Livres saints, il est à propos d'établir un principe sur lequel tout est fondé.

Ce qui distingue singulièrement l'homme de la bête, c'est l'ame raisonnable; cet esprit peut juger de ce qui est & de ce qui n'est pas, & discerner le vrai du faux. Il n'est pas possible de lui faire approuver ce qu'il conçoit être contre la raison. L'animal au contraire ne discerne rien. Il a du sentiment, du mouvement, de certaines connoissances, mais tout cela ne le rend que bien peu semblable à l'homme. L'animal ne raisonne point; il ne peut pénétrer le fond des choses, ni d'un principe tirer des conséquences. Ainsi, presque tout se réduit pour lui à boire, à manger, à perpétuer son espece. L'homme est bien au-dessus. Doué d'une ame spirituelle il distingue la maniere d'être de chaque chose, il examine leurs propriétés, & par-là il connoît leur nature, il en voit les différents effets, & il remonte à la cause. Toutes ces connoissances le conduisent à embrasser le parti de la vertu, & à se livrer au travail dans cette vie, pour jouir après la mort d'un repos & d'une félicité éternelle. L'esprit hu-

main ne peut point forcer ses propres lumieres. Si la raison nous présente quelque chose comme bon ou mauvais, nous le regardons comme bon ou mauvais, nous le regardons nécessairement comme tel. Cette raison est dans l'homme ce que le soleil est dans l'univers. Ainsi, abandonner les lumieres de la raison pour suivre à l'aveugle les enseignemens d'un autre homme, c'est comme si l'on prenoit une lanterne en plein jour pour chercher une chose perdue.

Ce point une fois établi, si vous souhaitez, M., m'entendre parler de la Loi du Seigneur du ciel, je suis prêt à vous mettre devant les yeux toute cette doctrine, mais à une condition, je vous prie, c'est que, si en m'écoutant, il vous survient quelque chose à m'objecter, vous le proposiez sans façon. De mon côté, je ne cherche pas de vains complimens; & du vôtre, la matiere est de trop grande importance, pour qu'une politesse mal-entendue vous fasse perdre le fruit de notre entretien.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Proposer ses difficultés, qu'y a-t-il en foi de mauvais? L'oiseau a des ailes pour parcourir, en volant, les forêts &

les montagnes. L'homme a reçu la raison pour examiner & approfondir les choses. Les disputes des gens sages n'ont d'autre effet que de mettre la vérité dans tout son jour. Les objets de nos connoissances sont infinis, & l'on peut être savant sans savoir tout. Un homme ignore un point, dans tout un Royaume on peut trouver un autre homme qui le saura ; & quand tout un Royaume seroit là-dessus dans l'ignorance, l'univers peut fournir quelqu'un qui en fera instruit. Le sage prend la raison pour guide ; là où il voit la raison, il s'y porte ; où il ne la voit pas, il change de route. Quel homme se conduit autrement ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Commençons, M., puisque vous le souhaitez, par cet article fondamental, qu'il y a un Seigneur suprême qui a créé, & qui gouverne le ciel, la terre & toutes choses. Pour moi je ne vois rien de si clair que cette vérité. Quel est l'homme qui ne leve quelquefois les yeux au ciel ? A la vue d'un tel objet, peut-on ne pas s'écrier avec admiration : il y a là-haut un maître ! C'est à ce maître que je donne le nom du

Seigneur du ciel , & qu'en Langue Européenne on appelle *Dieu*. Deux ou trois réflexions vont pleinement vous convaincre sur cela.

En premier lieu , nous avons naturellement des connoissances qui nous viennent sans le secours d'aucune étude. Tous les Peuples de la terre , sans autre maître que la nature , ont l'idée d'un Etre souverain. Tous adorent une divinité. Qu'un homme éprouve quelque malheur , c'est à cet Etre qu'il a recours aussi-tôt , comme à un pere plein de bonté. Qu'un autre se soit rendu coupable de quelque crime , la crainte s'empare de son esprit. Son cœur est tourmenté de mille remords , & il lui semble qu'un cruel ennemi le poursuit par-tout. N'est-ce pas-là une preuve bien sensible que ce grand maître existe en effet , qu'il gouverne le monde , & surtout le cœur de l'homme qu'il force à reconnoître si bien ce qu'il est.

En second lieu , les choses inanimées placées dans leur centre , sont absolument incapables de se mouvoir d'elles-mêmes , beaucoup moins peuvent-elles se donner un mouvement régulier & uniforme. Elles ont nécessairement besoin pour cela du secours de quelque

intelligence qui les fasse agir. Suspendez une pierre en l'air, ou mettez-la sur l'eau, elle tombera d'abord à terre; elle s'y arrêtera & ne pourra plus se mouvoir. D'où vient cela? c'est que la pierre tend naturellement en bas, & que ni l'air, ni l'eau ne font pas son centre. Ce que nous remarquons dans le vent qui s'élève de la terre avec fracas, n'est point contraire à ce principe. Nous voyons assez que ce n'est-là qu'un effet d'une impulsion tumultueuse qui n'a rien de réglé dans son mouvement. Mais à examiner le soleil, la lune, les autres planettes & toutes les constellations, il faut bien raisonner autrement. Ces corps merveilleux sont dans le ciel comme dans leur centre: ils sont inanimés. Cependant ils se meuvent & d'une manière toute opposée au mouvement général du ciel; car tandis que le ciel se meut d'orient en occident, ces globes marchent d'occident en orient: leur mouvement est parfaitement réglé; chacun suit la route qui lui est propre, & parcourt chaque signe céleste, à sa manière, sans qu'il y ait jamais eu le moindre dérangement. Un ordre si bien gardé ne prouve-t-il pas qu'il y a un maître qui y préside. Si vous voyez en

pleine mer un vaisseau battu d'une rude tempête, se soutenir malgré les vents & les flots, & continuer sa route quoique vous n'apperceviez personne, ne jugeriez-vous pas qu'il y a sur le vaisseau un pilote habile qui le conduit.

En troisieme lieu, les créatures en qui l'on remarque certaines connoissances & du sentiment, n'ont pas pour cela des ames spirituelles comme les nôtres, & si nous les voyons faire des choses qui semblent n'appartenir qu'à l'esprit raisonnable, n'en devons-nous pas conclure qu'une intelligence supérieure les conduit? Or, jetez les yeux sur les divers animaux de l'air & de la terre; ils sont purement animaux, nullement spirituels comme nous; cependant on les voit chercher à boire & à manger dans leurs besoins, choisir des lieux écartés dans la crainte des traits du chasseur & des filets de l'oïseleur. Ils savent écarter tout ce qui pourroit leur nuire, & prendre des précautions pour conserver leurs vies. Ils ont tous leur maniere de nourrir & d'allaiter leurs petits. Quel amour ne leur marquent-ils pas? Toutes ces choses si semblables à ce que pourroit faire une créature douée de raison, ne démontrent-elles pas qu'il

y a un maître qui instruit ces animaux, & qui leur donne tous ces instincts. Si vous voyiez voler une quantité de fleches qui toutes donnassent droit au but, quoique vous n'apperçussiez aucun archer, douteriez-vous qu'une main adroite ne les eût lancées & dirigées ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Les cieux, la terre, le nombre & la beauté des choses qu'ils renferment, me font croire qu'il y a un Dieu ; mais que ce Dieu ait tout créé & qu'il gouverne tout, comment le prouve-t-on ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

En considérant cette prodigieuse quantité de créatures qui composent l'univers, on peut remarquer deux choses également admirables, leur production, leur disposition. Quant à l'auteur de l'une & de l'autre, ce ne peut être que Dieu seul. Les réflexions suivantes développeront ma pensée.

1°. Rien ne peut se produire soi-même, & tout ce qui est produit, a besoin d'une cause extérieure qui le produise. Un édifice, un palais ne s'éleve pas de lui-même. Il faut des ouvriers pour le bâtir. Sur ce principe, ce n'est pas d'eux-mêmes que les cieux & la terre
se

se sont formés. Ils ont donc été créés par quelque cause. C'est cette cause que nous appellons *Dieu*. A la vue d'un petit globe où l'on voit les planetes & les constellations, où l'on distingue les terres, les mers, les rivieres & les montagnes, où tout enfin est marqué par ordre & avec exactitude, on conclut aussi-tôt que c'est-là le travail d'un ouvrier entendu, & personne ne s'avise de penser que ce globe se soit fait de lui-même. Que doit-on dire, quand on fait attention à l'étendue immense de la terre & des cieux, à cette alternative perpétuelle de jours & de nuits, à cette brillante lumiere du soleil & de la lune, à ce merveilleux arrangement des astres? Quand on voit la terre produire tant d'arbres & de plantes, les eaux nourrir tant de poissons, la mer s'enfler & décroître si régulièrement; mais sur-tout quand on examine l'homme qui surpasse si fort tout le reste; laquelle de toutes ces choses a pu se donner l'être? Mais supposons un moment qu'une chose puisse se créer elle-même, il faut pour agir, qu'elle soit déjà, & dès-lors puisqu'elle est, qu'est-il nécessaire qu'elle se crée? Que si elle n'est pas encore, ce qui agit pour la créer, n'est pas elle.

Concluons donc que rien ne peut se produire soi-même.

2^o. Lorsque des choses purement matérielles & d'elles-mêmes incapables de s'arranger, paroissent toutes placées en bel ordre, chacun juge d'abord qu'un artiste a pris soin de les ordonner. Par exemple, qu'on voie une maison bien disposée dans toutes ses parties, ce qui compose la porte, est placé à l'entrée; dans le fond se trouve un jardin planté d'arbres & de fleurs; au milieu s'éleve une sale à recevoir les hôtes; sur les aîles sont des corps-de-logis propres à habiter. Dans la structure de tous ces édifices, les pieds & les colonnes sont en bas pour soutenir les poutres de traverse; les toits sont en haut pour mettre à l'abri des vents & de la pluie; tout enfin est mis à sa place & si bien ordonné, que le maître peut y loger avec sûreté & avec agrément. Qu'on voie, dis-je, une telle maison; ne dira-t-on pas aussi-tôt qu'un architecte en a conçu l'idée, & l'a fait bâtir. Voyez encore un amas de caractères propres à l'Imprimerie, chacun de ces caractères a sa signification; en les assemblant, on peut composer un membre de période, une période entière, & enfin un dis-

cours suivi & élégant. Mais si un homme de lettres ne range ces caractères, pensez-vous sérieusement que d'eux-mêmes, ou par hasard, ils puissent s'assembler & produire ainsi une pièce d'éloquence ? Or, jetez les yeux sur la terre, les cieux & toutes les créatures, quel ordre merveilleux ! quelle admirable disposition ! La matière, la figure, l'intérieur, l'extérieur des choses, y a-t-il rien à ajouter, ou à retrancher ? Le ciel est élevé, pur, brillant & couvre tout. La terre est basse, épaisse, matérielle, & soutient tout. Pris séparément, ils forment deux opposés : étant réunis, ils s'allient parfaitement dans la composition de l'univers. Les étoiles fixes sont au-dessus du soleil & de la lune : le soleil & la lune embrassent la région du feu ; le feu enveloppe l'air ; l'air s'étend sur les terres ; & les mers, les eaux se répandent & coulent autour de la terre : la terre immobile au centre de l'univers, reçoit les influences de tous les élémens, & par-là fait sortir de son sein les insectes, les plantes & les arbres. Les eaux entretiennent des poissons de toute espèce : l'air est l'élément des oiseaux ; la terre la demeure des quadrupèdes ; le feu échauffe & met tout

en mouvement. Au milieu de tant de créatures, l'homme est ce qu'il y a de plus admirable. La noblesse de son ame l'éleve au-dessus de tout; doué des plus belles qualités, il regne sur tout. Cent parties différentes composent son corps; il a des yeux pour voir les couleurs, des oreilles pour entendre les sons, des narines pour sentir les odeurs, des mains pour toucher, des pieds pour marcher, du sang, des veines, un cœur, un foie, des poumons pour entretenir la vie, de l'intelligence pour comparer, observer, juger, se déterminer.

Passons aux animaux de l'air, des eaux & de la terre. Ils n'ont pas la raison en partage, & ils ne peuvent par eux-mêmes se procurer tous leurs besoins, ils ne sement point, &c. C'est en tout cela qu'ils sont fort inférieurs à l'homme; mais presque tous en naissant, ils se trouvent couverts de poil, de plumes & d'écailles qui leur tiennent lieu de vêtemens pour envelopper & préserver leurs corps. Ils sont pourvus d'armes défensives pour résister à quiconque les attaque: les uns ont des griffes ou des cornes; les autres, le pied & la dent; ceux-ci, le bec, ceux-là, le venin. La nature leur enseigne à connoître parmi les

autres animaux ceux qui peuvent leur nuire. La poule redoute l'épervier, le paon ne lui cause pas la moindre crainte. La brebis fuit devant le loup & le tigre : elle se mêle avec le bœuf & le cheval. Est-ce que donc le tigre, le loup & l'épervier sont d'une extrême grosseur, & que le paon, le bœuf & le cheval sont fort petits? Non, mais la brebis & la poule savent que ceux-là sont ses ennemis, & que ceux-ci ne le sont pas.

Descendons jusqu'aux arbres & aux plantes. Leur espèce de vie est absolument sans connoissances & sans sentimens. Comment se conserver eux-mêmes? Comment conduire à maturité leurs fruits & leurs graines? Comment éviter les coups de toute sorte d'animaux? Les uns sont hérissés d'épines, les autres, revêtus d'une forte écorce. Ils entourent leurs fruits & leurs semences de diverses sortes d'enveloppes & même de coques fort dures. Ils étendent de tous côtés leurs branches, & les couvrent de feuilles pour se faire un rempart, & se préserver. Raisonnons à présent à la vue de cet ordre admirable qui regne par-tout, qui se perpétue, & que rien n'est capable d'altérer. Si dès le commencement une suprême In-

telligence, en créant le monde, n'avoit pas rangé & disposé toutes les créatures, comment est-ce que l'univers se trouveroit si parfaitement ordonné ? Comment chaque chose seroit-elle si bien à sa place ?

3°. Tout ce que l'on voit naître & prendre un corps, doit se former dans le sein de sa mere, ou sortir d'un œuf, ou venir d'une graine. Rien ne se fait de soi-même. Mais cette mere, cet œuf, cette graine sont aussi des choses qui ont dû recevoir la naissance avant que de pouvoir la donner à d'autres. Le noyau qui produit l'arbre, d'où est-il venu ? Il est nécessaire de remonter jusqu'aux premiers individus de chaque espece. Ces individus primordiaux ne sont pas sortis de l'espece même. Il faut donc reconnoître un premier principe bien au-dessus de tout le reste qui a donné l'être à tout. C'est ce premier principe que nous appellons *Dieu*.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Puisque l'univers a un créateur que vous appelez *Dieu*, je souhaiterois apprendre quelle est l'origine de Dieu.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Dieu est l'origine de toutes choses ;

& tout ce qui a une origine, n'est point Dieu. Parmi les créatures, les unes ont un commencement & une fin, comme les animaux, les arbres & les plantes. Les autres ont un commencement & n'ont point de fin, c'est-à-dire, ne meurent point, comme les esprits, l'ame de l'homme. Dieu n'a ni fin ni commencement. Il est le principe & l'origine de tout. Si Dieu n'étoit pas, il n'y auroit rien. Tout vient de Dieu, & il ne vient d'aucun autre.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Que le monde au commencement ait été créé par un Dieu incréé lui-même, j'en sens la nécessité, & je n'ai plus rien à objecter là-dessus. Mais à présent nous voyons qu'un pere a pour pere un autre homme; qu'un animal vient d'un autre animal; que tout prend naissance de cette maniere, & il semble par conséquent que les choses se propagent ainsi d'elles-mêmes, sans qu'il soit besoin de recourir à Dieu pour cela.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Dieu donna d'abord l'être aux premières créatures de toutes les especes,

lesquelles en ont produit d'autres. Mais remarquez qu'une chose pour en produire une autre, qu'un homme pour être le pere d'un autre homme, a nécessairement besoin du concours de Dieu; c'est Dieu qui se sert de l'homme comme il se sert de toutes ses créatures, & chaque homme en particulier a toujours Dieu pour cause principale & pour origine. Une scie, un ciseau, sont des instrumens propres à faire un ouvrage. Mais il faut que l'ouvrier les mette en œuvre, & c'est à l'ouvrier que l'ouvrage est attribué & non point aux instrumens. Pour éclaircir davantage cette matiere, je vais expliquer les différentes causes des choses. Il y a quatre sortes de causes : l'efficiente, la matérielle, la formelle & la finale. La cause efficiente produit la chose, & fait qu'elle soit quelque chose; la cause formelle constitue la chose telle, & la distingue de toute autre; la cause matérielle est la matiere qu'on emploie à faire la chose, & qui reçoit la forme qu'on lui donne; la cause finale est ce pour quoi la chose est faite, & qui en détermine l'usage. On peut voir tout cela dans un ouvrage de mains. Dans un chariot, par exemple, c'est un charpentier qui l'a fait,

voilà sa cause efficiente ; il a des roues , un timon , une certaine figure , voilà sa cause formelle ; on s'est servi de bois pour le construire , voilà sa cause matérielle ; il est fait pour voiturer , voilà sa cause finale. Les mêmes causes peuvent encore se remarquer dans toutes sortes de productions. Dans le feu , par exemple , ce qui le produit , est un autre feu ; la forme est cette flamme , cette chaleur qui agit sans cesse , sa matiere est l'aliment qu'on lui fournit , & sa fin est d'échauffer. Tout ici bas a ces quatre especes de causes. Parmi ces causes , la matérielle & la formelle sont intrinseques à la chose , & la font ce qu'elle est. L'efficiente , aussi bien que la finale , lui sont extrinseques. Elles existent avant elles , & ne peuvent point composer son essence ; & quand je dis que Dieu est la cause & l'origine de toutes choses , j'entends la cause efficiente & finale , & nullement la matérielle , ni la formelle. Dieu renferme toutes les perfections dans une simplicité merveilleuse , comment pourroit-on dire qu'il fait partie de quelque chose ?

Ne parlant donc ici que des deux causes efficiente & formelle , il faut encore distinguer la cause prochaine & la

cause éloignée , l'universelle & la particulière. L'éloignée & l'universelle est la principale ; la prochaine & la particulière est la moindre. Dieu est la cause éloignée & universelle , les créatures ne sont que les causes particulières & par-là les moindres. Toutes les causes inférieures dépendent nécessairement de la générale. Un pere & une mere sont dits être la cause de leurs fils ; mais ce n'est-là qu'une cause inférieure & particulière. S'il n'y avoit pas un ciel & une terre dont l'homme reçoit à tous momens les bienfaits , comment donneroit-il naissance à un autre homme ? Et s'il n'y avoit pas un Dieu qui soutient & gouverne la terre & le ciel , qui est-ce qui pourroit prendre vie & subsister dans l'univers ? Dieu est donc la souveraine cause , la source & l'origine primitive de toutes choses. C'est pour cela que les anciens Sages nomment Dieu la cause des causes , l'origine des origines.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Dans l'univers il y a des choses absolument différentes les unes des autres. ne seroit-ce pas-là une raison de penser qu'elles ont aussi des causes différentes ?

Nous voyons que chaque riviere , chaque ruisseau a sa source propre : vous dites cependant , M. , que Dieu seul est l'origine de tout ; permettez-moi de vous proposer encore ce doute.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Les causes particulieres font nombre , mais la cause universelle , le souverain principe est unique. Comment cela ? La premiere cause qui a donné l'être à tout , renferme en soi les perfections de tout ce qu'elle a créé. Elle surpasse infiniment toutes les créatures , & sa nature est si parfaite , qu'on ne peut rien y ajouter. Or , si dans l'univers il y avoit deux créateurs , deux dieux ; feroient-ils égaux ou non ? S'ils ne sont pas égaux , le moindre ne seroit pas souverainement parfait , & le plus grand , quelque grand qu'il fût , pourroit encore recevoir les perfections du moindre. S'ils sont égaux en tout , pour quoi y en a-t-il deux ? Un seul suffiroit. Mais encore ces deux dieux , pourroient-ils s'attaquer & se détruire l'un l'autre , ou non ? S'ils ne le pouvoient pas , ce défaut de puissance marqueroit en eux des bornes , de l'imperfection ; & l'on ne pourroit dire d'aucun des deux qu'il

est le maître souverain. Que s'ils le pouvoient , celui qui seroit capable d'être vaincu , ne seroit point Dieu.

Le monde composé d'une si prodigieuse quantité de choses si bien ordonnées , ne doit avoir qu'une suprême Intelligence qui le gouverne , autrement tout ce bel ordre pourroit-il subsister ? Si dans une nombreuse troupe de Musiciens , il n'y a pas un premier maître qui regle tout , l'harmonie manque & tombe. Nous voyons que dans une famille il n'y a qu'un chef , qu'un Roi dans un Royaume , & s'il s'en élevoit deux , le Royaume , la famille seroient aussi-tôt dans le trouble. Nous voyons qu'un homme n'a qu'un corps , que ce corps n'a qu'une tête , & s'il paroïssoit un homme à deux têtes ou à deux corps , on le regarderoit comme un monstre. Ne devons-nous pas juger de-là que dans l'univers , quoiqu'il y ait différentes sortes d'esprits , il n'y a qu'un seul Dieu qui a tout créé , & qui gouverne tout. Avez-vous encore , M. , quelque doute là-dessus ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Je suis pleinement convaincu , M. , qu'il y a un Dieu , maître souverain de

toutes choses , & qu'il n'y en a qu'un , vous me l'avez démontré. Mais voudriez-vous m'expliquer en détail ce que c'est que Dieu.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

L'homme ne peut pas comprendre la nature d'un petit insecte , d'une fourmie , par exemple : comment pourroit-il pénétrer dans la profondeur de la nature divine ? Et si l'homme étoit capable de comprendre parfaitement ce que c'est que Dieu , dès lors même Dieu ne seroit pas Dieu.

Autrefois un grand Prince voulut s'instruire de la nature de Dieu. Il interrogea là-dessus un des Sages de sa Cour. Le Philosophe pria le Roi de lui donner trois jours pour penser à ce qu'il devoit répondre. Ce temps étant passé, le Roi fit venir le Philosophe en sa présence ; le Sage pour réponse lui demanda six jours , après quoi il pourroit parler. Les six jours expirés , il en demanda douze. Alors le Prince en colere lui reprocha qu'il vouloit se moquer de lui. Le Sage répondit humblement qu'il ne porteroit jamais l'audace jusques-là ; mais que la nature de Dieu étant sans bornes, plus il méditoit, moins

il comprenoit cette nature. Comme un homme qui voudroit à l'œil simple examiner le soleil, plus il le regarderoit, moins il feroit en état de le voir; que c'étoit-là l'unique raison de son silence.

L'ancienne Histoire nous apprend qu'un saint & savant homme d'occident, appelé Augustin, résolut d'approfondir la Divinité, & d'écrire sur ce sujet. Un jour que, se promenant sur le bord de la mer, il révoit à cette matière avec toute l'application de son grand génie, il apperçut un enfant qui, après avoir fait un petit creux en terre, prit une coquille, & puisant de l'eau à la mer, en remplissoit ce creux. Mon fils, lui demanda le Docteur, que prétendez-vous faire? L'enfant répondit qu'il vouloit avec sa coquille épuiser toutes les eaux de la mer, & les faire entrer dans le creux qu'il avoit fait. Vous n'êtes encore qu'un enfant, lui dit Augustin, en souriant, votre instrument est trop petit, la mer est immense, & que peut-il entrer d'eau dans l'espace que vous avez creusé? Mais vous, reprit l'enfant, qui savez si bien qu'un si petit vase ne peut pas épuiser les eaux de la mer, & qu'un si petit creux n'est pas capable de les contenir, comment est-ce que

vous vous tourmentez l'esprit à vouloir par les seules forces humaines pénétrer dans l'abîme des grandeurs de la Divinité, & renfermer dans un écrit cette sublime doctrine. Après quoi il disparut. Le Docteur humilié & éclairé tout ensemble, comprit que Dieu lui avoit envoyé un ange pour l'instruire & l'empêcher de porter plus loin ses inutiles recherches.

Nous pouvons bien raisonner des choses matérielles; elles se réduisent toutes à certaines especes, à certains genres. Connoissant ces genres, ces especes, nous examinons en quoi elles conviennent, & en quoi elles different. Par-là nous jugeons de leur nature: elles ont une configuration de parties; elles résonnent en se rencontrant, en se choquant; l'œil voit leurs couleurs; l'oreille entend leurs sons; tout cela fait connoître leurs qualités: en les mesurant d'un bout à l'autre, nous savons leur étendue.

Mais que pouvons-nous dire de Dieu? Sous quelle espece de choses peut-il être placé? Il est infiniment au-dessus de tout: rien ne lui est comparable. Dieu n'a ni corps, ni parties, comment juger de ce qu'il est? Il n'est point

renfermé dans des bornes , l'univers entier ne peut pas le contenir ; quelle idée pouvons-nous avoir de son immensité ? L'unique parti à prendre pour s'expliquer d'une manière encore imparfaite sur la nature de Dieu , c'est d'user de termes négatifs , & de dire ce qu'il n'est pas : vouloir dire ce qu'il est complètement , c'est entreprendre plus que ne peut l'intelligence humaine.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Mais quoi ! l'Être par essence & par excellence , comment peut-il être connu sous des termes négatifs ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

La foiblesse de notre esprit n'est pas capable de soutenir l'éclat des perfections divines. Par quelle voie pourrions-nous nous élever jusqu'à connoître la noblesse, la grandeur & tous les attributs de Dieu ? Ainsi, pour parler de ce Maître souverain , contentons-nous de dire : Dieu n'est point le ciel, Dieu n'est point ce qu'on appelle ordinairement un esprit ; sa nature est d'une spiritualité plus excellente que celle de toutes les autres substances spirituelles. Dieu n'est point l'homme ; qu'est-ce que toute la sagesse

& la sainteté humaine comparée à la divine? Dieu n'est point précisément ce que nous entendons par la vertu & la raison; c'est la source de toute vertu & de toute raison. Par rapport à Dieu, il n'y a ni temps passé, ni temps à venir; & si nous voulons lui attribuer l'avenir ou le passé, nous devons dire qu'il n'a point eu de commencement, & qu'il n'aura point de fin. Pour nous former quelque idée de son immensité, nous disons qu'il n'y a aucun lieu où il ne soit, & qu'aucun lieu ne peut le contenir. Dieu est sans mouvement, & c'est lui qui donne le mouvement à tout. Rien ne peut arrêter ni affoiblir sa puissance: le néant même lui obéit & devient fécond sous sa main. Rien ne peut se dérober à sa connoissance, ni la tromper; dans les milliers d'années déjà écoulées, dans les milliers d'années encore à venir, tout est présent à ses yeux. Sa bonté est sans aucun mélange; le mal le plus léger lui est entièrement opposé, il est le centre de tout bien; sa libéralité est sans bornes, sans partialité: elle s'étend à tout, jusqu'à un vermisseau, un insecte. Tout ce qu'il y a de bien dans l'univers moral ou physique, vient de Dieu; & tout ce bien

comparé à sa source , n'est pas encore ce qu'est une goutte d'eau comparée à la mer.

Dieu en un mot est infiniment parfait & souverainement heureux. Rien ne lui manque , & il n'a rien de trop. On peut absolument épuiser toutes les eaux des fleuves & des mers ; on peut compter tous les grains de sable qui sont sur leurs bords ; on peut remplir le grand vuide que nous voyons entre la terre & les cieux : mais il n'est pas possible de connoître entièrement Dieu & moins encore d'expliquer entièrement ce qu'il est.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Ah ! M. , quelle abondance de choses merveilleuses ! Vous connoissez ce qui est au-dessus de toute connoissance ; vous pénétrez dans ce qu'il y a de plus impénétrable. Après avoir reçu vos instructions , je commence à comprendre cette admirable doctrine qui conduit au grand principe. Je desire d'y entrer plus avant , & d'en voir le fond ; mais pour aujourd'hui je ne vous ai que trop fatigué , j'aurai l'honneur de vous voir demain.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Quelle fatigue , M. ? Peu de paroles

suffisent à un homme d'esprit pour comprendre beaucoup. Soyez persuadé que la connoissance de ce premier article , aplanit toutes les difficultés. Le fondement une fois posé , le reste de l'édifice s'éleve sans peine.

II. ENTRETIEN.

Les hommes ont de fausses idées sur la Divinité.

LE LETTRÉ CHINOIS.

LA sublime doctrine , M. , dont vous m'entretenez hier , a charmé mon esprit. J'y ai pensé toute la nuit , & j'en ai oublié le sommeil. Je reviens aujourd'hui vous prier de me continuer vos leçons , & d'achever enfin de résoudre toutes mes difficultés. Nous avons en Chine trois différentes Religions ; chacune a son Ecole. Les Disciples de *Lao* prétendent que tout est venu de rien , & le rien est tout le fondement de leur doctrine. Ceux qui suivent *Fo* , assurent que toutes les choses visibles sont sorties du vuide , & le vuide est tout le but de leurs méditations. Les Lettrés au contraire disent que notre grand livre classique parlant

expressément de *Tai-ki*, ce doit être-là le premier être ; l'origine de toutes choses, & la solide vertu fait toute leur étude. Je ne fais, M. , quelle est sur cela votre pensée ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Ces deux Sectes fondées l'une sur le rien, l'autre sur le vuide, sont absolument opposées à la raison & à la loi sainte du vrai Dieu. Ainsi, c'est une chose claire qu'on ne peut pas s'y attacher. Pour ceux qui reconnoissent un premier être, & qui s'attachent à la solide vertu, quoique je n'aye pas tout-à-fait approfondi leur doctrine, il me paroît qu'elle approche de la vérité.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Nos Sages attaquent aussi ces deux fortes de Sectaires, & ils témoignent en avoir beaucoup d'horreur.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Pour quoi les haïr ? il faut les plaindre, les réfuter, & plutôt par des raisons que par des reproches. Ils ont Dieu pour pere aussi bien que nous : ils sont nos freres. Si quelqu'un de nous voyoit son frere tomber en démence, le haï-

roit-il? le poursuivroit-il en ennemi? Ne lui rendroit-il pas au contraire tous les bons offices qu'exige le devoir d'un frere? Il faut instruire ces pauvres errants, c'est notre devoir. J'ai-là grand nombre d'écrits Chinois où l'on ne cesse de maltraiter les deux Sectes. Par-tout on leur dit des injures; mais je n'ai point encore trouvé d'Auteur qui ait entrepris de les combattre par de bonnes raisons. Nous disons qu'ils se trompent; eux à leur tour, disent que nous nous trompons: voilà une guerre; aucun parti ne veut céder à l'autre, & depuis plus de quinze siècles, point d'accord. Si chacun proposoit ses raisons, alors sans disputes, sans clameurs, on jugeroit du faux & du vrai, & l'on se réuniroit peut-être. On dit en Europe qu'une bonne corde peut arrêter la corne d'un bœuf, & qu'une solide raison est capable de convaincre l'esprit de l'homme. Autrefois dans un pays fort voisin du mien, les Sectes ne se bornoient point à trois. Elles y étoient multipliées à centaines & à milliers. Peu-à-peu nos Sages & nos Savans, soit par leurs instructions, soit par leurs bons exemples, en ont beaucoup ramené à la bonne

voie, & l'on n'y pratique presque plus aujourd'hui que la Loi du vrai Dieu.

LE LETTRÉ CHINOIS.

La véritable doctrine est une ; cependant *Fo* & *Lao* ne parlent pas sans quelque fondement. D'abord il n'y avoit que du vuide, ensuite a paru le solide. Auparavant il n'y avoit rien, après il y a eu des choses : voilà ce qui fait dire que le rien & le vuide sont l'origine de tout.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Des choses les plus basses on peut remonter à la connoissance des plus relevées. Qu'estiment les hommes ? ce qui est quelque chose, ce qui est solide. Que méprisent-ils ? ce qui est vuide, ce qui n'est rien. Or, le grand principe de tous les êtres, étant infiniment parfait, souverainement estimable, comment peut-on prétendre que ce soit le vuide, que ce soit le rien. De plus, ce qui de soi n'est rien, ne peut rien produire, cela est constant ? Que sont d'eux-mêmes le vuide & le rien ? Comment donc ont-ils tout produit ? Quand une chose est réellement, on dit qu'elle est quelque

chose. Ce qui n'est pas réel, n'est rien, & l'on doit compter pour rien tout ce qu'on attribue à une cause sans réalité. L'homme le plus sage & le plus habile ne peut pas de rien faire quelque chose. Le rien lui-même & le vuide travaillant sur le vuide & le rien, ont-ils pu donner l'être à tout ? Rappeliez-vous ce que j'ai dit des différentes causes. Puisque le vuide est vuide, que le rien n'est rien, ils ne peuvent pas être ni cause matérielle, ni cause formelle des choses, ni cause efficiente ou finale. En quel autre sens peut-on dire que l'être soit l'effet ou le produit du vuide ou du rien ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Ce que vous dites, M., me paroît très-solide : néanmoins avant tous les êtres, étoit le rien ; ensuite les êtres ont été. N'y auroit-il pas-là quelque petit sujet de douter ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

De tout ce qui a commencé, on peut dire qu'auparavant il n'étoit rien, & qu'ensuite il a été quelque chose. Mais on ne peut pas s'exprimer ainsi de ce qui n'a jamais eu de commencement. Un être sans commencement, il n'y a

aucun temps où il n'ait été. En quel temps seroit-il vrai qu'auparavant il ne fut pas? Après avoir fait cette différence, on peut dire de certains êtres : auparavant ils n'étoient pas, ensuite ils ont été. Parler ainsi de tous sans exception, c'est se tromper. Un homme avant que d'être produit, n'est pas encore un homme, puisqu'il est produit, & qu'ensuite il est, il faut qu'avant la production, les causes qui le produisent, existent pour pouvoir le produire. Dans l'univers entier tout suit cette règle, & si l'on remonte jusqu'à la première origine, on trouve que c'est Dieu, le créateur de toutes choses.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Tout homme doit discerner le vrai du faux. Quiconque ne se rend pas aux bonnes raisons que vous venez de dire, n'est plus un homme, & il ne mérite pas qu'on l'écoute. Quoi! un vuide, un rien, qui n'est point un homme, qui n'est point un esprit, qui est sans propriété, sans nature, qui n'a ni connoissance, ni sentiment, ni bonté, ni justice, qui n'est en un mot estimable par aucun endroit, & qui ne peut pas même être comparé à la chose la plus vile, telle qu'est

qu'est un grain de moutarde , feroit la cause & le principe de tout ce qui compose l'univers? Cette doctrine est extravagante; mais j'ai oui dire que le rien n'est pas un pur rien , ni le vuide un pur vuide. Que c'est quelque chose de fort subtil & tout-à-fait dégagé de la matiere; en ce cas , quelle différence y auroit-il entre le vuide , le rien & Dieu?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Ah! M. , cette comparaison est injurieuse à Dieu. Dieu peut-il être ainsi confondu , dégradé? Une substance spirituelle a sa nature , des connoissances , des perfections. Elle est pure & d'un rang fort supérieur à la nature même de l'homme corporel. Elle existe véritablement & en toute réalité; mais parce qu'elle n'a ni corps , ni figure , doit-on pour cela la confondre avec le vuide , avec le rien? Le rien & l'immatériel sont autant éloignés que le ciel l'est de la terre; & prendre pour principe de Religion que c'est la même chose , non-seulement ce n'est pas éclairer le monde , c'est le remplir de doutes & de ténèbres.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Ce que nous autres Gens de lettres
Tome XXV. G

disons du *Tai-ki*, M. , vous paroît-il solide ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Quoique je ne sois pas arrivé jeune à la Chine, je n'ai pas laissé d'étudier avec application & avec assiduité les livres classiques. Il y est rapporté que les anciens Sages adoroient le *Chang-ti*, maître souverain du ciel & de la terre ; mais je n'y ai point lû qu'ils eussent aucune vénération pour le *Tai-ki*. Que si l'on prétend que le *Tai-ki* soit la même chose que le *Chang-ti*, créateur de l'univers, comment est-ce que les Anciens n'en ont rien dit ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Les Anciens n'avoient pas ce terme ; mais ils avoient l'idée qui y répond. Il est vrai que l'explication du symbole hiéroglyphique du *Tai-ki* est plus récente.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Tout discours bien raisonné n'est point contredit par un homme sage ; mais je doute que l'explication du *Tai-ki* soit trouvée conforme à la raison. Lorsque j'examine le symbole & tout ce qu'on

en dit, je ne vois qu'un hiéroglyphe informe, composé d'une ligne entiere & d'une brisée de blanc & de noir, du pair & de l'impair, du simple & du composé, ou comme on veut l'expliquer, du haut & du bas, du noble & du vil, du fort & du foible, du parfait & de l'imparfait. Mais le réel dont cet hiéroglyphe est l'image, où est-il? ce n'est point assurément le créateur du ciel & de la terre. La vraie doctrine sur la divinité s'est transmise dans toute sa pureté depuis les premiers temps jusqu'à nous. Elle est complete; rien n'y manque, comme vous le verrez; & lorsque nous voulons la mettre par écrit, & la prêcher aux Peuples qui ne la connoissent pas, nous n'avons garde de rien omettre qui soit capable de l'établir clairement & solidement; mais comment oferions-nous nous appuyer d'un vain symbole qui n'a rien de réel?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Le *Tai-ki*, M., n'est autre chose que la raison. Or, si dans la raison même, vous ne trouvez point de raison, où faut-il la chercher?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Eh! M., quand une chose n'est pas

dans la justesse, on emploie la raison pour la rectifier. Mais si ce qu'on prend pour la raison, n'est pas soi-même juste, à qui aura-t-on recours? Distinguons d'abord les différentes classes auxquelles toutes les choses se réduisent, & plaçons la raison dans celle qui lui convient. Il nous fera ensuite aisé de conclure que si la raison est la même chose que le *Tai-ki*, le *Tai ki* ne peut pas être le grand principe & la cause de l'univers.

Tous les êtres se divisent en deux genres; substance & accident. Ce qui n'a pas besoin d'un sujet qui le soutienne, & qui subsiste par lui-même, comme le ciel, la terre, les esprits, l'homme, les animaux, les plantes, les métaux, les pierres, les élémens, est dans le genre de substances. Ce qui ne subsiste pas par lui-même, & qui a besoin d'un sujet qui le soutienne, comme les qualités de l'homme, les couleurs, les sons, les goûts, est dans le genre d'accident. Prenons pour exemple de l'un & de l'autre, un cheval blanc. Cheval blanc dit blancheur, & dit cheval. Le cheval peut être sans la blancheur; ainsi, c'est une substance. La blancheur ne peut pas être sans le cheval;

ainfi, c'est un accident. En les comparant ensemble, la substance est appelée le noble, le principal; & l'accident n'est regardé que comme le vil & l'accessoire. Dans une chose où il n'y a qu'une substance, les accidents peuvent être sans nombre. Dans un seul corps humain qui est une substance, combien de divers sortes de qualités! La figure, la couleur, les différentes relations: ce sont-là autant d'accidents, & qui pourroit en compter toutes les especes?

Cela supposé, si le *Tai-ki* n'est que ce qu'on appelle raison; ce ne peut point être l'origine de toutes choses. Car enfin; la raison n'est que dans le genre d'accident, de qualité. Elle ne subsiste point par elle-même, comment pourroit-elle faire subsister l'univers? Les Docteurs Chinois parlant de la raison, en distinguent de deux sortes; celle qui est dans l'homme, celle qui est dans le reste des choses, ont leur maniere d'être. Une chose passe pour bonne & pour vraie, lorsque sa maniere d'être est conforme à la raison de l'homme. L'homme seul est capable de creuser le fond des choses, & la connoissance parfaite qu'il acquiert par l'étude des secrets de la nature, s'appelle Philoso-

phie. Or, l'une & l'autre de ces deux raisons font de pures qualités. Comment feroient-elles l'origine de tous les êtres ? l'une & l'autre n'est qu'après le sujet dans lequel elle subsiste ; & ce qui vient après, peut-il être la cause de ce qui est auparavant ?

Si l'on dit qu'avant toute autre chose, a dû être la raison, je demande : cette raison, où étoit-elle ? En quoi subsistoit-elle ? Une qualité ne subsiste que dans le sujet qui la soutient, & dès-lors qu'il n'y a point de sujet pour la soutenir, il n'y a pas non plus de qualité. Si l'on répond qu'elle étoit dans le vuide, n'y auroit-il point eu à craindre qu'un tel sujet ne suffisant pas pour la soutenir, la raison ne se fût perdue dans le vuide ? Supposons-le cependant pour un moment..., puis qu'avant même *Pan-kou* (1), le premier homme, la raison étoit déjà, pourquoi demeureroit-elle oisive au milieu du vuide ? Que ne produisoit-elle ? Qui l'a mise ensuite en mouvement ? Mais la raison est incapable de mouvement & de repos ; beau-

(1) *Note de l'Editeur.* *Pan-kou* est cet homme fabuleux, Auteur du genre humain, suivant une certaine Secte des Chinois.

coup moins peut-elle se mouvoir elle-même. Que si l'on dit encore qu'au-paravant la raison ne faisoit rien, & qu'après, elle voulut tout produire; mais la raison qui n'est qu'un accident, qu'une qualité, prend-elle seule des desseins? Est-elle capable d'abord de ne vouloir pas, & de vouloir ensuite?

LE LETTRÉ CHINOIS.

S'il n'y avoit pas une raison, une maniere d'être des choses, les choses ne seroient pas : voilà ce qui a fait croire au Docteur *Tcherou* que cette raison étoit l'origine de tout.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

S'il n'y avoit point de fils, il n'y auroit point de pere; qui pensera jamais que le pere tire son origine du fils? Les choses relatives ont toutes cette propriété, que l'une suit nécessairement de l'autre, soit pour le positif, soit pour le négatif. Il y a un Roi, donc il y a des sujets. Il n'y a point de sujets, donc il n'y a point de Roi. Telle chose existe, sa raison, sa maniere d'être existe aussi. Telle chose n'est point réelle, sa raison ne l'est pas non plus. Prendre une raison imaginaire pour la cause du

monde , c'est ne différer en rien de *Fo* & de *Lao* ; c'est attaquer une erreur par une autre erreur ; c'est appaiser un trouble par un autre trouble. La raison des choses d'à présent, toute réelle qu'elle est , ne peut rien produire. Comment est-ce qu'autrefois une raison vuide & sans réalité a tout produit ? Voyez un Charpentier , il a très-bien dans l'esprit l'idée d'un chariot ; sa raison & la maniere dont il doit être construit. Pourquoi ce chariot n'est-il pas fait tout-à-coup ? Pourquoi , pour le construire , faut-il des matériaux , des instrumens , le travail d'un ouvrier ? Quoi donc , ce qui autrefois a eu assez de force & d'habileté pour orner le ciel & la terre , est aujourd'hui devenu si lourd & si foible , qu'il ne peut pas faire une chose de rien , tel qu'est un chariot ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

J'ai lû que la raison produisit d'abord le noble & le vil avec les cinq élémens , & qu'ensuite elle forma le ciel & la terre. Ainsi , vous voyez , M. , qu'il y a un ordre , une suite dans la production des choses. Quant à ce que vous proposez de la construction subite de ce chariot , cela ne peut pas être apporté en exemple.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Permettez, M., que je vous demande si la raison du vil & du noble & des cinq élémens, soit par le mouvement, soit par le repos, a pu sur le champ produire le noble, le vil & les élémens; d'où vient que la raison du chariot aujourd'hui très-réelle, n'agit point, & ne fait pas ce chariot? De plus, la raison est dans tous les lieux possibles; elle est incapable de dessein; n'a point, à proprement parler, une nature; elle est sans liberté. Une fois déterminée à agir, elle agit nécessairement, & ne peut pas d'elle-même s'arrêter: pour quoi donc à présent ne produit-elle pas un nouveau noble, de nouveaux élémens? Qui est-ce qui y met obstacle?

Remarquez, M., que le terme d'*être* est un terme universel. Qu'y a-t-il qu'on ne puisse & qu'on ne doive appeler *être*? On trouve cependant dans l'explication du symbole du *Tai-ki*, que la raison n'est pas un *être*. Quoi! l'*être* se divise en tant d'espèces différentes, qui toutes retiennent le nom d'*être*: substances, accident, esprit, matière, figuré, non figuré. Puisque la raison n'est pas du nombre des êtres

qui ont un corps & une figure, pourquoi ne peut-on pas la mettre dans le rang de ceux qui n'en ont point ? Souffrez que je vous demande encore : la raison est-elle spirituelle, éclairée, pénétrante, judicieuse, ou non ? Si vous répondez qu'oui, la voilà dans le genre des esprits. Pourquoi l'appellez-vous *Tai-ki* ? Pourquoi l'appellez-vous raison ? Si vous dites que non, quelle sera donc l'origine du *Chang-ti*, des esprits, de l'ame, de l'homme ? La raison n'a pas pu leur communiquer ce qu'elle n'a pas. N'étant pas spirituelle, comment auroit-elle produit le spirituel ? Cela seul qui a des connoissances, produit ce qui a des connoissances. On voit bien le spirituel produire des choses qui ne le sont pas. Mais on n'a jamais vu que ce qui n'est pas spirituel, produisît une chose qui le fût : l'effet ne peut pas être plus noble que la cause.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Qu'une chose spirituelle en produise une autre spirituelle, la raison des choses n'a en cela aucune part, j'en conviens ; mais la raison, par son mouvement, produit le noble. Or, le noble de soi-même est spirituel : qu'en pensez-vous ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Vous revenez toujours à cette raison, il vous fâche de l'abandonner. Mais, M., ce noble, d'où lui vient d'être spirituel? Dire qu'il le soit de lui-même, cela répugne.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Vous dites, M., que Dieu n'a ni corps, ni figure, & que cependant il a créé toutes choses corporelles; pourquoi le *Tai-ki* sans être spirituel, ne peut-il pas avoir produit des choses spirituelles?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

La réponse est aisée : le spirituel est le pur, l'élevé; le corporel est le bas, le grossier. Dire que le pur, l'élevé puisse produire le bas, le grossier, il n'y a rien-là que dans l'ordre; mais prétendre que le bas, le grossier puisse former le pur, l'élevé, cela blesse toutes les règles. Il faut remarquer qu'une chose peut en contenir une autre en trois manières; ou formellement, comme un pié (1) contient dix pouces; ou équivallemment, comme les perfections de l'homme contiennent celles des bêtes;

(1) *Note de l'Editeur.* Le pié Chinois ne contient que dix pouces.

ou éminemment, comme Dieu contient la nature & les perfections de toutes les créatures. La nature de Dieu est infiniment parfaite ; l'homme n'est pas capable de la comprendre, & rien ne peut lui être comparé. Cependant je me fers de la comparaison suivante, toute défectueuse qu'elle est. Une monnoie d'or en vaut dix d'argent, & mille de cuivre. Pourquoi cela ? c'est que l'or étant un métal beaucoup plus pur & plus beau que le cuivre & l'argent, on ne peut égaler son prix qu'en multipliant les autres métaux. De même quoique la nature de Dieu soit parfaitement simple, elle renferme la nature, les qualités & les perfections de tous les êtres. Sa puissance est sans bornes, & tout immense, tout immatériel qu'il est, quelle difficulté y a-t-il qu'il ait créé tout ce qui est matiere ? la raison est d'un genre bien différent. Ce n'est qu'une simple qualité qui ne subsiste point par elle-même, comment pourroit-elle contenir en soi les substances & surtout les spirituelles ? La raison est pour les choses, les choses ne sont point pour la raison. La raison est moins noble que l'homme : c'est pour cela que *Kong-soutzé* a dit que l'homme pouvoit donner

de l'étendue à la raison ; mais que la raison ne pouvoit rien faire de semblable à l'égard de l'homme. Que si vous entendez par le mot *raison*, un être, un principe qui renferme en soi tout ce qu'il y a de perfections dans l'univers, & qui a créé toutes choses ; je dirai alors que c'est Dieu. Mais pourquoi l'appellez-vous *raison* ? Pourquoi l'appellez-vous *Tai-ki* ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Si cela est, quelle idée a donc eu *Kong-tzé* en parlant du *Tai-ki* ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Dans la merveilleuse construction du monde, Dieu a employé la matière première qu'il avoit créée ; mais l'origine de tout, sans origine elle-même, ne fut jamais ni le *Tai-ki*, ni la raison. Je fais que *Kong-tzé* a parlé du *Tai-ki*. J'ai lu ce qu'il en dit ; mais je n'ose pas, sans une méditation suffisante, m'expliquer là-dessus. Je pourrai peut-être dans la suite en dire ma pensée dans un Ecrit.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Depuis les premiers temps jusqu'aujourd'hui, les Empereurs & les Man-

darins , en Chine , n'ont eu d'autres objets de leur culte , que le ciel & la terre qu'ils ont toujours regardé comme les auteurs & les conservateurs de leurs vies. C'est pour cela qu'on a établi les cérémonies des deux solstices , & que dans ce temps-là on leur fait des oblations. Or , si le ciel & la terre étoient des productions du *Tai-ki* , dès lors le *Tai-ki* seroit la première origine de toute chose ; & les anciens Sages , Empereurs & autres , auroient commencé par lui décerner des honneurs & des sacrifices ; mais cela ne s'est jamais fait , & ne se fait point encore. Ainsi , tout ce que l'on dit du *Tai-ki* est sans doute faux. Vous avez réfuté cette doctrine , M. , avec toute la solidité possible , vous pensez sur cela comme les Anciens.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Vous convenez , M. , de ce point ; mais il me paroît difficile d'expliquer ce que vous venez de dire du culte que l'on rend en Chine au ciel & à la terre. Voilà deux êtres , & il n'y a qu'un Dieu. Le Dieu que nous adorons en Europe , c'est ce qu'en Chine on appelle *Chang-ti* , mais absolument différent de cette Idole

que les *Taoffé* réverent sous le nom de *Yu-koang*, & qu'ils disent être le maître souverain. *Yu-koang* n'étoit qu'un Bonze qui a passé ses jours dans la montagne *Vou-tang*. Il n'avoit rien au-dessus de l'homme; & comment un homme peut-il être le souverain Seigneur du ciel? Nous entendons par ce nom *Dieu*, ce que l'on entend dans les anciens livres classiques de Chine, par celui de *Chang-ti*.

Dans le livre qui a pour titre *Tchong-yong*, on fait ainsi parler *Kong-tzé* : *les cérémonies & les oblations des deux Solstices sont établies pour honorer le Chang-ti*. Sur ce passage le Docteur *Tcheou* dit que si *Kong-tzé* ne nommoit point la terre, ce n'a été que pour abrégger la phrase. Pour moi je pense que *Kong-tzé* s'expliquant clairement d'une seule chose, on ne doit point lui attribuer d'avoir voulu parler de deux choses, & que ce que *Tcheou* avance de la phrase abrégée, n'est nullement recevable. Dans le chapitre *Tcheou-tong* du livre *Chi*, on lit ces mots : *Ouang étoit attentif & diligent. Quels mérites n'a-t-il pas acquis par son application? son fils Tcheng-ouang & Kan-ouang, son petit-fils n'ont-ils pas régné glorieusement? Ils révéroient le Chang-ti*. On

voit dans le même chapitre : *La terre produit des richesses sans fin ; l'homme sur le point d'en recueillir les fruits , peut-il ne pas reconnoître les bienfaits de Chang-ti ?* Il est écrit dans le chapitre *Chang-song* du même livre : *Le sage Tang-ouang s'est avancé de jour en jour dans la piété. Dans peu il est parvenu au véritable bonheur. Le Chang-ti recevoit ses hommages.* Le chapitre *Yu* dit encore : *Ouan-ouang avoit une grande attention à tous ses devoirs. Il étoit extrêmement pieux ; il vouloit plaire au Chang-ti.* On lit dans le livre *Y* : *le Ti est venu de l'orient.* Or , le *Ti* n'est point ce que nous appelons ciel. Ce ciel que nous voyons , renferme toutes les parties du monde , comment pourroit-il être venu d'une de ces parties ? Le livre *l'Y* s'exprime en ces termes : *Si la victime est sans défaut , le Chang-ti l'a pour agreable.* Il est encore dit : *L'Empereur cultive la terre de ses propres mains , les fruits qu'elle donne , sont pour être offerts au Chang-ti.* Dans le chapitre *Tang-chi* du livre *Chu* , on fait ainsi parler *Tang-ouang* : *Kie-ouang de la Dynastie des KIA étoit un mauvais Prince ; la crainte du Chang-ti m'a obligé à le punir.* Il est dit dans le même

chapitre : *Le Chang-ti est l'unique maître. C'est lui qui est l'auteur des biens de tous les hommes ; mais au milieu de cette multitude innombrable qui jouit de ses bienfaits , l'Empereur seul est capable de porter la vertu à son plus haut point.* Le chapitre *King-teng* du même livre rapporte ces paroles du *Tchou-kong* : *C'est par un ordre exprès émané du trône du Ti que Ou-ouang a gouverné le monde. Le Chang-ti a un trône ; ne devons-nous pas juger delà que le ciel visible n'est pas le Chang-ti ; mais quiconque lira les anciens livres , jugera par leur lecture , si je ne me trompe , qu'il n'y a de différence entre le Chang-ti & Dieu que celle du nom.*

LE LETTRÉ CHINOIS.

On voit plusieurs personnes qui aiment l'antiquité ; mais cela se réduit communément à la curiosité de voir d'anciens monumens, ou de lire d'anciennes écritures. Où en trouvera-t-on qui, comme vous, M., s'attachent à l'ancienne doctrine ; se fassent un plaisir de l'enseigner aux autres, & tâchent de les y ramener ? Quelque satisfait que je sois de vos Instructions, je ne laisse pas d'avoir encore des difficultés. En

beaucoup d'endroits de nos anciens livres, on marque un grand respect pour le ciel. C'est pour cela que le Docteur *Tcheou* nomme le *Ti* ciel, & le ciel, raison. Le Docteur *Tching* entre dans un plus grand détail : pour exprimer, dit-il, ce qu'il y a de visible & de matériel ; on l'appelle *Tien* ciel ; pour marquer son souverain domaine, on l'appelle *Ti* Seigneur ; pour distinguer sa nature & ses propriétés : on le nomme *Kien* vertu du ciel ; voilà ce qui fait dire : honorez le ciel & la terre. Je ne fais point si cette explication est selon la vérité.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Faites-y bien attention, M., on peut donner au *Chang-ti* le nom de ciel en ce sens, que *Tien* ciel, suivant l'analyse de ce caractère, signifie *Yé-sa* seul grand ; mais pour ce qu'on appelle raison, on ne peut pas dire que ce soit le souverain maître de toutes choses. Je l'ai prouvé fort au long : le terme *Chang-ti* est très-clair : il n'a pas besoin d'explication ; beaucoup moins doit-on l'expliquer dans un mauvais sens. Le ciel matériel a neuf assises différentes, comment peut-on dire qu'il est unique &

seul maître ? Le *Chang-ti* est sans figure , comment peut-on le confondre avec une chose corporelle ? Prétendre que le ciel matériel d'une figure ronde , & divisé comme il est , tournant sans cesse de l'orient à l'occident , n'ayant ni tête , ni ventre , ni pieds , ni mains , soit animé par le *Chang-ti* , de manière qu'ils fassent ensemble un tout vivant ; quoi de plus risible ? Les démons même sont sans figures & sans corps ; comment s'imagine-t-on que l'Esprit supérieur à tous les esprits , le maître de l'univers , soit corporel & figuré ? Donner dans un si monstrueux système , c'est non-seulement ignorer la grande doctrine qui regarde l'homme & son origine , c'est encore n'avoir pas les premiers principes de l'Astronomie & de la Physique.

Le ciel que nous voyons sur nos têtes , n'étant pas digne de nos respects , en quoi la terre que nous foulons aux pieds , pourroit-elle nous paroître si respectable ? La doctrine essentielle est qu'il n'y a qu'un Dieu qui a créé le ciel , la terre & toutes choses , pour la conservation & l'avantage de l'homme. Dans tout l'univers il n'y a pas une seule créature qui ne soit pour notre usage.

Quelles actions de graces ne devons-nous pas rendre à notre insigne bienfaiteur ? Quel motif de redoubler nos hommages , & d'obéir à ses loix ? Mais abandonner le Dieu suprême , la source de tous les biens , & prodiguer l'encens à des créatures qui ne sont formées que pour nous servir , quel renversement !

LE LETTRÉ CHINOIS.

Cela étant ainsi , nous autres Chinois ; nous sommes , hélas ! dans de bien épaisses ténèbres : le plus grand nombre à la vue du ciel ne fait autre chose que lui rendre ses respects , & voilà tout.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Le monde est composé de gens instruits & d'ignorants. La Chine étant un grand Empire , les personnes éclairées n'y manquent pas. On peut dire aussi qu'il y en a sans instruction , dont toutes les connoissances se bornent à ce qui tombe sous les sens. Ainsi le ciel & la terre leur sont connus ; mais le souverain Seigneur du ciel & de la terre passe toutes leurs idées. Qu'un sujet d'une province éloignée de la Cour , se trouve tout-à-coup transporté à l'entrée du Palais Impérial , frappé de la gran-

deur & des beautés de ce superbe édifice, il se prosterne aussi-tôt en s'écriant : Je rends hommage à mon Prince. Or ce que l'on dit : Honorez le ciel & la terre, la multitude ignorante le prend à la lettre, & se contente d'honorer le Palais du Prince, sans penser au Prince lui-même. Mais ce qu'il y a de gens instruits, & qui raisonnent, en voyant l'étendue de la terre & la hauteur du ciel, concluent d'abord que le monde a un Maître qui le gouverne, & ils se déterminent à adorer cet Etre immatériel & incréé qui, du haut des Cieux, regne sur tout l'Univers. Quel est l'homme sage qui regarde ce ciel visible comme son Dieu ? Si quelquefois on donne à Dieu le nom de Ciel, ce n'est-là qu'une façon de parler, comme lorsqu'on prend une ville pour le Mandarin qui la gouverne, & qu'au lieu de dire : le Gouverneur de *Nan-tchang* a ordonné telle chose, on dit simplement la ville de *Nan-tchang* a publié telle Ordonnance. Suivant cette comparaison, on peut donner à Dieu le nom du Ciel, mais cela ne signifie nullement que ni le ciel ni la terre fassent un même tout avec Dieu. En un mot, il y a un Maître Souverain, Créateur de l'Univers,

& dans la crainte où j'ai été qu'on n'en eût pris une fausse idée , je l'ai appelé Seigneur du Ciel.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Vous agissez , M. , en maître sage & éclairé. Ayant à enseigner la véritable doctrine : vous employez dès les commencemens les véritables expressions. Par-là vous ferez connoître clairement la Religion que vous nous avez apportée d'Europe , & il ne sera pas à craindre que dans la suite il s'introduise du trouble & de la confusion (1). Vous avez entièrement dissipé les ténèbres de mon esprit. Il ne me reste plus aucun doute : la doctrine touchant un seul Dieu , est profonde & solide. Quelle honte pour nos Sçavans de la

(1) *Note de l'Editeur.* Cela est cependant arrivé au sujet même de l'expression dont se servoient les Missionnaires , pour désigner le maître de l'univers ; & tout le monde fait les querelles qu'on a suscitées aux successeurs du P. Ricci ; les reproches qu'on leur a faits , les imputations de fauteurs d'idolâtrie dont on les a accablés ; & tout le monde fait aussi qu'ils n'ont guere répondu que par leur soumission à l'autorité , & leur constance à obliger même , autant qu'ils le pouvoient , ceux qui les attaquoient.

Chine de ne pas s'y appliquer ! Ils négligent l'essentiel & s'attachent avec ardeur à des bagatelles ; ils ne savent pas remonter à la source. Nous recevons de nos parents nos corps , cela nous engage à tous les devoirs de fils : nous recevons du Prince des terres , des possessions pour nourrir nos peres , nos meres , nos enfans , cela nous oblige à tous les devoirs de fujets. Dieu est le premier Pere , le premier Prince , c'est le Chef de tous les ancêtres , le Maître de tous les Rois ; c'est lui qui a tout créé , & qui gouverne tout : comment le méconnoître ! comment ne pas le servir ! mais il n'est pas possible de tout dire en un jour : souffrez , M. , que je revienne une autre fois.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Ce que vous me demandez , M. , ne me coûte rien à accorder : vous ne cherchez qu'à connoître la vérité. C'est un double bienfait de Dieu , qui me donne à moi la force de vous instruire , & à vous l'occasion d'être instruit. Toutes les fois que vous me ferez l'honneur de vous adresser à moi , vous me trouverez disposé à vous satisfaire.

III. ENTRETIEN.

L'homme a une ame immortelle. En quoi il differe essentiellement des autres animaux.

LE LETTRÉ CHINOIS.

PARMI toutes les créatures visibles, l'homme est la plus noble : les autres animaux ne peuvent pas lui être comparés ; c'est pour cela qu'on dit que l'homme contient en soi tout ce que le ciel & la terre ont de beau, & qu'on l'appelle le petit monde. Cependant si l'on examine de plus près les animaux, & qu'on les rapproche de l'homme, on trouve qu'ils menent une vie bien plus aisée & bien plus libre. Comment cela ? A peine sont-ils nés, qu'ils ont assez de force pour se mouvoir & pour agir, qu'ils sçavent prendre les alimens qui leur conviennent & éviter ce qui peut leur nuire. Leurs corps se trouvent couverts de poils ou de plumes, sans qu'il soit nécessaire qu'ils se pourvoyent de vêtemens : les aîles & les griffes leur viennent d'elles-mêmes. Ils ne labourent ni ne sement, ils n'ont aucun besoin de ramasser

ramasser des provisions dans des greniers : ils ne connoissent point les assaisonnemens ; ils mangent quand il leur plaît , & ce qui est capable de les nourrir ; ils se reposent & dorment à leur fantaisie ; ils ont le monde entier pour courir & pour voler. Libres de toute affaire , ils jouissent d'un plein loisir : parmi eux , il n'y a ni *mien* ni *tien* , nulle distinction de pauvre & de riche , de noble & de roturier. Point d'efforts , point de mouvemens pour des conseils , des délibérations , pour mériter des récompenses , pour acquérir un grand nom : tout est libre , tout est tranquille ; chacun chaque jour fait ce qui lui plaît , & vit sans inquiétude.

Mais l'homme , la mere ne l'enfante qu'avec douleur : il naît tout nud ; il ne commence à ouvrir la bouche que pour crier , & semble par-là déjà connoître qu'il ne vient au monde que pour souffrir. Durant sa premiere enfance , il est si foible qu'il ne peut se soutenir , & ce n'est qu'après trois ou quatre ans entiers qu'il est bien capable de marcher. Devenu plus grand , d'abord on lui assigne une profession toujours laborieuse : le Laboureur travaille durant les quatre saisons ; le Marchand passe sa vie dans

de pénibles voyages sur mer & sur terre ; l'Artisan fatigue incessamment ses bras ; l'homme de Lettres , jour & nuit , s'échauffe la tête ; en un mot , les Grands tourmentent leurs esprits , & les petits ruinent leurs corps : cinquante ans de vie , font cinquante ans de misere & de maux. Notre corps est sujet à mille sortes d'infirmités : les livres de Médecine comptent trois cents maladies de l'œil seul. Combien n'y en a-t-il pas pour chaque autre partie ? Qui pourroit en dire le nombre ? Que si l'on entreprend de se faire traiter d'une seule , ce n'est jamais qu'avec des remedes durs , amers & dégoûtans.

La terre est remplie d'animaux qui , tous sans distinction de grosseur ou de petiteffe , semblent avoir conjuré contre la nature humaine , tous sont en état de l'attaquer & de lui nuire. Il ne faut qu'un petit insecte pour désoler le plus grand & le plus robuste des hommes. Les hommes eux-mêmes ne se font-ils pas des guerres cruelles ? Ils fabriquent cent especes d'armes pour se mutiler & s'entre-tuer. Pour combien la loi générale de mourir , n'est-elle pas en quelque sorte inutilement portée ? Ceux qui aujourd'hui rejettent les anciennes ar-

mes comme trop foibles , en inventent tous les jours de beaucoup plus meurtrieres , & après avoir couvert les campagnes de cadavres , rempli les villes de sang & de carnage , ils ne sont pas encore satisfaits. Si la paix se montre enfin pour quelques momens , quelle est la famille , quelle est la personne qui n'ait pas quelque sujet de tristesse ? Un homme a des richesses , il n'a point d'enfants ; un autre a des enfants , ils sont sans talents ; celui-ci a de l'habileté , il ne peut se fixer au travail ; celui-là est adroit , appliqué , on force son génie , il n'est pas le maître d'en suivre l'impulsion. Chacun a sa peine ; & tandis que de tous les autres endroits tout rit à un homme , une seule amertume lui rend tout défagréable ; cela n'est-il pas général ?

Tant d'infortunes dont notre vie est tissue , se terminent enfin à la plus grande de toutes , à la mort. Il faut rentrer en terre , & qui en est exempt ? C'est ce qui faisoit dire à un ancien Sage , en instruisant son fils : Mon fils , ne vous trompez pas vous-même , ne vous aveuglez pas vous-même ; toutes les démarches de l'homme sont autant de pas qui le mènent au tombeau. Malheureux

mortels ! peut-on dire que nous vivions ? Nous ne faisons que mourir continuellement. En naissant nous commençons notre mort , & ce n'est qu'après la mort que nous cessons de mourir. Un jour est-il passé , notre vie est accrue d'un jour & nous sommes d'autant rapprochés du tombeau.

Ce ne sont-là que des maux extérieurs , les intérieurs sont bien plus insupportables : nos peines en ce monde sont de véritables peines. Notre joie , nos plaisirs ne sont que de faux plaisirs , une fausse joie : nos peines sont presque continuelles ; nos plaisirs ne durent que quelques instans. Le cœur de l'homme est sans cesse tyrannisé par de cruelles passions d'amour ou de haine , de colere ou de crainte ; semblable à un arbre planté sur le haut d'une montagne , exposé à tous les vents. Quand peut-il être tranquille ? Tantôt c'est la gourmandise ou la luxure , tantôt c'est l'ambition ou l'avarice qui le possède : ne sont-ce pas là comme autant de tempêtes qui l'agitent. Où est l'homme content de son sort , qui ne cherche pas à s'en procurer un meilleur ? Un Prince , fût-il maître de l'univers , vît-il tous les peuples à ses pieds , encore ne seroit-il pas satisfait ?

L'homme si peu capable de se connoître & de se régler soi-même, que peut-il savoir en matiere de religion? Cependant on dogmatise de toute part: les uns sont pour *Lao*, les autres pour *Fo*; un troisieme parti suit *Kong-tzé*. Par-là notre Chine se trouve divisée en trois différentes loix. Et comme si cela ne suffisoit pas, il s'éleve de nouveaux Chefs, ils tiennent école, ils prêchent; & dans peu au lieu de trois loix, nous en aurons trois mille, encore ne s'en tiendra-t-on pas-là; chacun de son côté crie: *Vraie doctrine! vraie doctrine!* & le désordre ne fait qu'augmenter. Les grands oppriment les petits, les petits n'ont aucun respect pour les grands. Les peres sont coleres, emportés; les enfans sont revêches, désobéissans: le Prince & ses Officiers vivent en mutuelle défiance; les freres nourrissent entr'eux de cruelles inimitiés; point d'union dans les mariages, point de sincérité parmi les amis. Tout n'est que dissimulation, tromperie, & l'on ne voit aucun jour à de meilleurs temps. Je me représente les hommes de ce siècle, comme autant d'infortunés qui, après un triste naufrage, ont vu briser leur vaisseau; ils se trouvent en pleine mer, au milieu des

vagues , & le jouet des flots ; tantôt ensevelis sous les ondes , & tantôt reparaissant sur les eaux , ils sont jetés çà & là , au gré des vents. Chacun pense à son propre malheur , & aucun ne pense à sauver les autres. On s'attache à tout ce qui tombe sous la main , planches , voiles , cordages , débris de navire , on le saisit ; on l'embrasse , & on ne le quitte qu'avec la vie. Quel désastre ! Je ne vois pas quel motif a eu Dieu de mettre l'homme dans un état si malheureux : il nous aime sans doute ; mais il paroît qu'il traite beaucoup mieux les animaux irraisonnables.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Ce monde n'est que misère , & nous y attachons tellement nos cœurs que nous ne pouvons nous en séparer. Que feroit-ce donc , si nous y vivions dans la joie ? Les maux & les amertumes de cette vie montent à un si haut point , & les mortels sont si stupides , qu'ils ne pensent qu'à s'y établir solidement. Il faut découvrir & défricher de nouvelles terres ; il faut acquérir un grand nom ; il faut se procurer une longue vie , il faut même assurer la fortune de ses enfants & de toute sa postérité. Trahison ,

révolte , guerre , massacre , rien n'est épargné : que n'entreprend - on - pas ? Comment ainsi ne pas vivre dans le trouble & dans la confusion ?

Autrefois dans un Royaume d'Occident , il y avoit deux Philosophes célèbres , l'un desquels nommé *Héraclite* , rioit toujours , & l'autre appelé *Démocrite* , pleuroit sans cesse. La cause d'une conduite si différente étoit la même : c'est qu'ils voyoient les hommes de leur temps , courir après les faux biens de ce monde. *Héraclite* , par ses ris , se mocquoit de ces insensés ; & *Démocrite* , par ses pleurs , leur portoit compassion. On raconte encore qu'un certain peuple qui n'est pas de l'antiquité la plus reculée , avoit une coutume singulière ; je ne fais s'il l'a conservée jusqu'à présent : Aussi-tôt qu'il étoit né un enfant dans une famille , les parents & les amis ne manquoient point d'aller faire des compliments de condoléance sur ce que cet enfant n'étoit venu au monde que pour souffrir. Au contraire , lorsque quelqu'un mouroit , ils faisoient des félicitations & des réjouissances sur ce que la personne morte étoit délivrée des maux de cette vie : dans l'idée de cette Nation , vivre étoit un mal , &

mourir passoit pour un bien. Quelque extraordinaire que fût cette coutume, elle fait bien voir que ce peuple avoit bien compris la vanité & les miseres de ce monde !

La vie présente n'est point la vraie vie de l'homme. Les animaux sont sur la terre comme dans leur patrie ; ils y vivent tranquilles & dans l'abondance. L'homme n'est ici bas que comme un étranger qui passe ; il n'y trouve point son repos ; beaucoup de choses lui manquent. Vous êtes, M., homme de Lettres : permettez que je fasse cette comparaison tirée de votre état ; qu'on ait ordonné un examen général, le jour de la détermination des grades étant venu, les Gens de lettres, Docteurs, Bacheliers, paroissent mônes & pensifs. Au contraire, les Officiers inférieurs, les gens de service sont dans la joie ; c'est pour eux une fête. Est-ce donc que ces domestiques ont reçu des récompenses du grand Examineur, & que les Gens de lettres en ont été maltraités : ce n'est que l'affaire d'un jour où il s'agit d'assigner le degré d'un chacun : la détermination faite, le Docteur est honoré, & le valet n'est qu'un valet.

Dieu ne fait naître l'homme en ce

monde que pour éprouver son cœur , & lui faire pratiquer la vertu : ainsi cette vie n'est pour nous qu'un lieu de passage : nous n'y sommes pas pour toujours ; le terme où nous allons n'est point ici bas ; ce n'est qu'après la mort que nous y arriverons : notre véritable Patrie n'est point la terre , c'est le ciel : voilà où nous devons tourner toutes nos vues. Le temps présent fait tout le bonheur des animaux ; c'est pour cela qu'ils sont formés de maniere qu'ils regardent la terre. L'homme est créé pour le ciel ; il a la tête & les yeux élevés pour voir sans cesse le terme où il doit aspirer. Mettre sa félicité dans les choses terrestres, c'est descendre à la condition des bêtes. Est-il donc surprenant que Dieu ne nous donne pas en ce monde l'accomplissement de tous nos souhaits ; qu'il nous laisse même souffrir quelque chose ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Voulez-vous parler , M. d'un Paradis , & d'un Enfer préparés aux hommes après cette vie ? C'est la doctrine de *Fo* : les Gens de lettres n'admettent rien de tout cela.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Quelle raison ! la loi de *Fo* défend l'homicide ; celle des Lettrés la défend de même. Doit-on pour cela confondre les Lettrés avec les Fodistes ? L'aigle vole, la chauve-souris vole aussi ; & quelle comparaison y a-t-il de l'un à l'autre ? Deux choses ont quelquefois de petits traits de ressemblance ; mais dans le fond elles different entièrement. La loi du vrai Dieu est une loi ancienne. *Fo*, né dans l'Orient, en a par hasard oui parler. Tout Chef de parti qui veut dogmatifer, doit couvrir ses menfonges de quelques vérités, autrement qui le suivroit ? *Fo* a emprunté de la véritable religion le Paradis & l'Enfer pour faire passer sa fausse secte, ses propres rêveries. Pour moi, qui prêche cette véritable loi, dois-je omettre ce point, parce que *Fo* l'a dit ? Avant que *Fo* parut dans le monde, les Docteurs de la loi de Dieu ont enseigné que les gens de bien, après la mort monteroient au ciel, pour jouir d'un bonheur éternel, & qu'ils éviteroient de tomber dans l'enfer, où les méchans souffriront éternellement : d'où il est aisé de conclure que l'ame de

L'homme ne périt point , & qu'elle est immortelle.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Immortalité, bonheur éternel ! L'homme ne peut rien desirer de plus grand : mais j'avoue que je ne suis pas bien au fait de cette matière.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

L'homme est un composé d'ame & de corps : l'union de ces deux parties fait l'homme vivant. Par la mort le corps périt, il retourne en cendres ; mais l'ame subsiste toujours, elle ne se détruit point. J'ai appris, en entrant en Chine, que quelques personnes y étoient dans l'opinion que nos ames périssent avec nos corps, & qu'en cela nous ne différons point des bêtes. Dans tout le reste de l'univers, il n'y a aucune Loi connue qui n'enseigne, aucun peuple de quelque nom qui ne pense que l'ame de l'homme est immortelle, & qu'en cela même, il y a une différence essentielle entre l'homme & la bête. Je vais, Monsieur, vous expliquer cette doctrine : écoutez-moi, je vous prie, sans préventions.

Parmi les choses vivantes, on distin-

gue trois fortes d'ames : la moins noble est l'ame végétative : l'ame des arbres & des plantes ; elle les fait vivre , végéter & croître : la plante seche & meurt , cette ame meurt aussi ; l'ame sensitive est au-dessus de celle-là ; c'est l'ame des bêtes ; elle leur sert à vivre & se nourrir , à prendre de l'accroissement : elle a de plus la force d'animer leurs sens , leurs oreilles pour entendre , leurs yeux pour voir , leur palais pour goûter , leurs narines pour odorer , toutes les parties de leur corps pour les rendre capables de sentimens ; mais elle ne peut point raisonner : l'animal meurt , nous croyons que son ame meurt avec lui. La plus noble de toutes & d'un genre tout-à-fait différent des autres , est l'ame raisonnable , l'ame de l'homme : elle a les qualités des ames végétatives & sensitives. Elle fait vivre & grandir l'homme , elle lui donne le sentiment & la connoissance ; mais outre cela elle le rend capable de raisonnement , d'examiner & d'approfondir les choses , d'unir & de séparer des idées : quoique l'homme meure , & que son corps se détruise , l'ame ne périt point , elle est immortelle.

Quelque capable que soit une chose

de connoissance & de sentiment , si elle dépend de la matiere , cette matiere se détruisant, la chose doit aussi se détruire. C'est pour cela que les ames des plantes & des bêtes , étant dépendantes des corps qu'elles animent , suivent leur sort & périssent avec elles. Mais une substance qui raisonne , un esprit , quelle dépendance a-t-il de la matiere ? Il est par lui-même ce qu'il est. Ainsi que le corps de l'homme périsse , l'ame reste , elle a toujours ses opérations qui lui sont propres. Voilà par où l'homme differe essentiellement des bêtes & des plantes.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Qu'appellez-vous , M. , dépendre de la matiere , ou n'en dépendre pas ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Ce qui nourrit & fait croître un corps , n'a plus rien à faire croître ni à nourrir quand ce corps vient à manquer. L'œil est l'organe de la vue , & l'oreille de l'ouïe , la bouche l'est du goût , & les narines de l'odorat , tous nos membres le sont du toucher. Mais s'il n'y a point d'objet devant l'œil , l'œil ne voit point d'objet : si le son n'est pas à portée de

L'ouïe , l'oreille n'entend point le son ; lorsque l'odeur est à une distance proportionnée des narines , on peut juger de l'odeur ; on n'en juge point lorsqu'elle est très-éloignée : lorsqu'on mange une viande , on en distingue le goût ; ne la mangeant pas , comment la distinguera-t-on ? Enfin , si mon corps est exposé au froid , au chaud , si je touche quelque chose de dur ou de mol , alors je le sens : éloigné de tout cela , que puis-je sentir ? De plus , que le son soit à portée de l'oreille d'un sourd , il ne l'entend pas ; que l'objet soit proche de l'œil d'un aveugle , il ne le voit pas. Voilà ce qui fait dire que l'ame sensitive dépend du corps , & que le corps périssant , cette ame périt aussi. Pour l'ame raisonnable , elle a des opérations particulières , en quoi elle ne dépend en rien de la matiere. Une ame qui nécessairement a besoin du corps pour subsister , n'est que pour l'utilité du corps ; comment seroit-elle capable de discernement ? Ainsi l'animal , à la vue d'une chose mangeable , s'y porte sans réflexion & sans liberté , par où peut-il juger de ce qui convient ou ne convient pas ? L'homme au contraire , quelque pressé qu'il soit de la faim , peut s'arrê-

ter , si la raison lui montre qu'il ne doit pas manger , & ne mange point , quand il auroit devant lui les mets les plus exquis. Qu'une personne soit allée faire un voyage hors de sa patrie , ne pense-t-elle pas à sa famille absente ? N'a-t-elle pas toujours un desir secret d'y retourner ? Une ame capable de se conduire ainsi , en quoi dépend-t-elle du corps dans ses propres operations ?

Mais voulez-vous savoir la véritable raison pourquoi l'ame de l'homme est immortelle ; faites attention que tout ce que nous voyons se corrompre & se détruire , a en soi un principe de destruction & de corruption. Ce principe n'est autre chose que le combat mutuel des différentes parties de la matiere : ce qui n'est point sujet à ce combat , ne se détruit point. Les corps sont tous composés d'eau , de feu , d'air & de terre ; des quatre élémens , le feu est chaud & sec , tout opposé à l'eau qui est froide & humide ; l'air est humide & chaud , tout opposé à la terre qui est sèche & froide : voilà les ennemis les uns des autres. Une chose qui les contient en soi , & qui en est pêtée , comment peut-elle se conserver long-temps ? Le combat est continuel , d'abord qu'une des parties vient

à vaincre l'autre , le tout doit s'altérer & périr ; c'est pour cela que ce qui est composé , ne peut éviter sa destruction. Mais l'ame raisonnable est spirituelle ; ce n'est point un tout dont les quatre éléments soient les parties : d'où viendrait le combat , d'où viendrait la destruction ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

L'esprit , sans doute , est incorruptible ; mais comment fait-on que l'ame de l'homme est spirituelle , & que l'ame des bêtes ne l'est pas.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Cette doctrine est sûre : plusieurs raisons la démontrent , & l'homme de lui-même , en raisonnant , peut s'en convaincre.

1^o. L'ame des Bêtes ne peut point être dite maîtresse du corps , elle en est plutôt l'esclave ; elle est obligée de le servir en tout. C'est de-là que les animaux ne suivent que leurs appétits brutaux , & n'ont rien qui les retienne. L'ame seule de l'homme est en état de gouverner le corps ; elle le fait agir & l'arrête selon ses desseins. Que cette ame prenne une résolution ; qu'elle ordonne quelque chose,

d'abord, le corps l'exécute ; & quelque répugnance qui survienne, rien n'est capable de forcer la raison qui le domine. L'ame exerçant sur le corps une telle autorité, ne doit-elle pas être au-dessus de la matiere & du rang des esprits.

2^o. Une chose simple & animée n'a qu'une seule volonté ; & si nous voyons dans l'homme deux volontés, l'une qui lui est propre, l'autre qui lui est commune avec les bêtes, nous devons en conclure que l'homme est un composé de deux natures, l'une matérielle & l'autre spirituelle : des affections si différentes & si opposées font voir que les sources d'où elles coulent sont aussi fort différentes entr'elles. L'homme, sur un même sujet, ne sent-il pas en soi deux desirs qui se combattent ? Qu'il s'agisse, par exemple, de satisfaire une passion : d'une part, il s'empresse violemment, d'autre part, il a de la peine à faire une chose contraire à la raison : voilà tout ensemble & une volonté animale semblable à celle des bêtes, & une volonté digne de l'homme qui ne diffère point des esprits célestes. Si l'homme n'avoit qu'une seule volonté, il ne pourroit pas sur la même chose avoir tout-à-la-fois des

desirs opposés. Il ne peut pas en même-temps voir & ne pas voir un même objet : l'oreille ne peut pas tout ensemble entendre & n'entendre pas un même son. Jugeons donc que deux desirs qui se combattent, marquent deux desirs contraires, & que deux volontés contraires prouvent deux natures différentes. Que l'on goûte de l'eau de deux rivières, l'une douce & l'autre salée, est-il nécessaire d'avoir vu les sources pour assurer qu'elles ne sont pas la même.

3^o. Tout objet d'amour ou de haine doit être proportionné à la puissance qui aime ou qui hait : ainsi une puissance matérielle ne peut avoir pour objet que la matière seule ; & ce qui est au-dessus de la matière devient nécessairement l'esprit. Or, examinons les affections différentes de l'homme & des animaux : que desire l'animal ? de boire, de manger, de vivre, d'avoir le corps sain & d'être tranquille. Que craint-il ? la faim, la soif, la lassitude, la maladie, la mort & rien de plus. On peut donc dire, avec assez de vraisemblance, que l'animal n'est point d'une nature spirituelle, & qu'il n'a rien au-dessus de la matière. Mais l'homme, dans ses

craintes , ses desirs , dans ce qu'il estime & ce qu'il méprise , quoique les choses matérielles y aient quelque part , cependant la vertu & le vice , le bien & le mal , tous objets immatériels , tiennent la première place : on doit donc assurer que l'homme a deux puissances , l'une corporelle & l'autre qui ne l'est pas ; celle-ci est l'ame toute spirituelle.

4^o. Tout contenant communique sa figure à ce qu'il contient : qu'on verse de l'eau dans un vase , si le vase est rond , elle prendra sa figure ronde ; s'il est quarré , elle aura sa figure quarrée ; ce principe est reçu par-tout : or voyez comment notre ame forme ses idées ; de quelle maniere elle contient ses objets , & vous n'aurez aucun doute qu'elle ne soit spirituelle. Quelque matériel que soit l'objet qu'elle envisage , elle fait le dépouiller de la matiere ; elle le spiritualise & en prend une juste idée. Par exemple , si je veux , à la vue d'un bœuf , connoître sa nature ; en voyant sa couleur , je dis ce n'est pas là le bœuf , ce n'est que sa couleur : en entendant son mugissement , je dis encore , ce n'est point là le bœuf , ce n'est que son mugissement : si je goûte sa chair , je sens bien le goût du bœuf , mais ce n'est pas-là

la nature du bœuf : je connois donc dans le bœuf quelque chose que je puis séparer de toutes ces qualités matérielles , & que je rends spirituel par la connoissance que j'en ai. Qu'un homme voie une muraille de cent toises de long , il en peut former l'idée entière dans sa tête ; mais cet homme pourroit-il renfermer dans un si petit espace une chose de si grande étendue , s'il n'étoit pas spirituel ? En un mot , si le contenant qui spiritualise ce qu'il contient n'est pas un esprit , il n'y a rien de spirituel.

5°. Tout ce qui est subordonné à un autre , ne peut être d'une nature supérieure à ce qui le gouverne. De-là les objets de nos sens leur étant subordonnés , nos sens ne sont pas d'un rang inférieur à leurs objets. Ainsi , puisque les yeux , les oreilles , les narines & la bouche ne sont que de la matière ; il est nécessaire que les couleurs , les sons , les odeurs & les goûts soient purement matériels. Mais Dieu , en créant l'homme lui a donné l'intendance sur les deux puissances de son ame , l'entendement & la volonté. L'objet de l'entendement est le vrai , celui de la volonté est le bon : le bon & le vrai sont des choses immatérielles. Il faut donc que les puis-

fances auxquelles ces objets sont subordonnés soient au-dessus de la matière, c'est-à-dire, spirituelles. L'immatériel peut comprendre le matériel ; mais le matériel ne comprendra jamais l'immatériel. Or l'homme raisonne sur les esprits ; il pénètre dans la nature de l'immatériel ; il faut donc que lui-même soit spirituel.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Si l'on vous dit, M., qu'il n'y a point d'esprit, & par-là rien d'immatériel ; comment s'éclaircir là-dessus ? Et dès-lors cependant votre raisonnement tombe.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Pour qu'un homme dise qu'il n'y a point d'esprit, qu'il n'y a rien d'immatériel ; il faut qu'auparavant il ait l'idée de l'immatériel & de l'esprit ; car s'il n'en a aucune idée, comment peut-il prononcer là-dessus ? Quand on dit la neige est blanche, elle n'est pas noire, c'est qu'on connoît le blanc & le noir ; & l'on peut alors attribuer l'un à la neige, & ne pas lui attribuer l'autre. Mais si l'homme a l'idée de l'immatériel, s'il pénètre dans la nature de l'esprit, il est donc spirituel lui-même.

6°. L'ame des bêtes est tout-à-fait bornée dans ses connoissances ; ce n'est qu'un foible instrument, d'un usage fort peu étendu. On peut le comparer à un petit oiseau attaché par un filet à un arbre, il ne peut voler que jusqu'à la longueur de son filet. Les connoissances des animaux se terminent toutes aux objets extérieurs, ils ne sont point capables de réfléchir sur eux-mêmes, ni de connoître leur propre intérieur. Mais l'ame de l'homme porte ses idées & ses vues à ce qu'il y a de plus élevé ; sa sphere est sans limites, rien ne l'arrête ; c'est un aigle libre & en plein air, elle s'éleve jusqu'au ciel, qui peut l'en empêcher ? L'ame de l'homme ne s'en tient pas à connoître les dehors, elle pénètre le fond des choses & en approfondit les secrets ; elle fait réfléchir sur elle-même, examiner sa maniere d'être & comprendre sa propre nature : n'est-il donc pas manifeste qu'elle ne dépend point de la matiere ?

Mais dire que nos ames sont spirituelles, c'est dire en même temps qu'elles ne meurent point ; & ce principe posé, il s'ensuit que nous devons pratiquer la vertu. Voici encore quelques raisons qui confirment ce dernier article.

En premier lieu , l'homme est naturellement passionné pour la gloire , & il ne craint rien tant que de laisser après lui un mauvais nom : dans quel animal voit-on cette qualité ? De-là que ne fait-on pas pour mériter les applaudissemens publics , & pour passer pour un grand homme ? On entreprend d'immenses travaux ; on se détermine à composer de longs ouvrages ; on s'applique sans cesse à porter toujours plus loin les sciences & à raffiner sur tous les arts ; on va jusqu'à exposer sa vie , & tout cela pour acquérir de la réputation. Cette passion est commune à presque tous les hommes ; il faut être grossier pour n'en être pas piqué , & ne la connoître pas , c'est être imbécile. Quoi donc l'homme après la mort est-il informé de ce qu'on dit de lui , ou ne l'est-il pas ? Le corps sans doute n'a en tout cela aucune part , il est réduit en cendres. C'est donc l'ame qui subsiste toujours & qui n'oublie jamais que le nom qu'elle s'est fait , bon ou mauvais , la rappelle encore malgré la mort , dans l'idée des hommes , telle qu'elle étoit durant sa vie. Si l'on prétend au contraire que l'ame meurt avec le corps : travailler à perpétuer sa mémoire , n'est pas une chose moins

ridicule que d'exposer un tableau aux yeux d'un aveugle , ou de chanter une agréable musique aux oreilles d'un sourd ? A quoi bon cette renommée après la mort , & pourquoi l'homme la poursuit-il avec tant d'ardeur ?

C'est une coutume ancienne & superstitieuse en Chine , qu'aux quatre saisons , tous les enfans bien nés préparent des logements à leurs ancêtres morts , leur tiennent les habits prêts , leur présentent des viandes pour marquer par-là leur amour & leur respect filial ; mais si les ames se détruisent aussi bien que les corps , les ancêtres morts ne peuvent donc point être témoins des respects que leurs enfans leur rendent , ni entendre ce qu'ils ont à leur dire , ni connoître qu'ils ont pour eux encore , autant d'attachement que s'ils étoient en vie : & dès-lors tout ce qu'on voit faire aux Chinois , depuis le Prince jusqu'au peuple , bien loin d'être une des plus importantes cérémonies de la nation , n'est qu'un badinage d'enfans.

En second lieu , Dieu en créant le monde , n'a rien fait sans raison , rien d'inutile ; il a donné à ses créatures les inclinations qui leur conviennent : chacune cherche ce qui lui est bon , &

aucune

aucune ne se porte à ce qui ne lui est pas possible d'obtenir. Le poisson se plaît à se renfermer dans les eaux : il ne desire point d'habiter les forêts & les montagnes : le cerf & le lievre au contraire aiment les montagnes & les forêts , ils ne se plaisent point dans les eaux. Tous les animaux sans raison ne sont point touchés du desir de l'immortalité ; ils ne connoissent point de nouvelle vie après la mort ; leurs souhaits se terminent tous aux choses présentes. L'homme seul , quelque accoutumé qu'il puisse être à entendre dire que l'ame meurt avec le corps , n'est pas libre sur le desir de vivre toujours ; d'habiter un lieu de délices & de jouir d'un bonheur éternel. Or s'il étoit impossible à l'homme de voir un tel desir accompli , pourquoi Dieu l'auroit-il si fort gravé dans son cœur ? Combien le monde n'a-t-il point vu de sages qui , renonçant à tous les biens terrestres & abandonnant en quelque sorte le soin de leur propre corps , se sont ensevelis tout vivans dans des cavernes pour ne penser plus qu'à leur ame , & pratiquer uniquement la vertu. Ils méprisoient tous les avantages de la vie présente , & ils n'avoient en vue que la félicité fu-

ture : mais si l'ame est mortelle , & que tout finisse avec cette vie ; tous ces illustres personnages ne sont plus qu'une troupe d'insensés.

En troisieme lieu , le cœur de l'homme est plus grand que le monde ; tous les biens de la terre ne sont pas capables de le remplir ; d'où l'on doit conclure que son véritable bonheur n'est qu'après la mort. Le Créateur , infiniment sage & souverainement bon , n'a rien fait de défectueux , ni qui puisse être une juste occasion de plainte : lorsqu'une chose se porte naturellement à une fin raisonnable , il faut qu'elle soit destinée à cette fin. Ainsi les animaux n'étant créés que pour la terre , ils n'ont reçus que des inclinations terrestres , & les avantages du corps leur suffisent : mais si Dieu a créé l'homme pour le ciel & pour vivre éternellement , il est nécessaire que le peu de temps qu'il est ici bas , ne le satisfasse pas , & qu'il ne puisse trouver dans tous les biens de cette vie l'accomplissement de ses desirs. Or , jetez les yeux sur les différentes conditions des mortels : un homme de commerce s'est enrichi ; l'or , l'argent , les pierreries , tout abonde dans sa maison ; c'est l'homme le plus opulent de

toute la contrée , en a-t-il assez ? Un Mandarin , avide des honneurs , a fait à grands pas une fortune rapide ; il a passé par les premières charges ; il est orné des marques de la plus haute distinction ; il est parvenu jusqu'à gagner l'oreille du Prince , ne souhaite-t-il plus rien ? Un Roi possède un grand Etat , l'univers en paix , fléchit les genoux devant lui ; son bonheur s'étend sur sa famille , est-il parfaitement content ? L'homme a reçu de Dieu le desir d'une entière & éternelle félicité ; comment pourroit-il être satisfait d'une fortune fragile & de peu de jours ? Un moucheron ne peut pas rassasier un éléphant ; & un grain de bled ne suffit pas pour remplir un grand magasin. Le grand Augustin, ce célèbre Docteur d'Occident, avoit bien compris cette vérité , lorsque levant les yeux au ciel , il s'écrioit : Seigneur , Pere universel , vous nous avez créés pour vous-mêmes , il n'y a que vous qui puissiez suffire à nos cœurs , & ces cœurs ne trouveront jamais de véritable repos que quand ils reposeront en vous.

En quatrième lieu , un homme a naturellement peur d'un autre homme mort. Que le mort soit parent ou ami ,

on ne laisse pas de soutenir avec peine la présence de son cadavre ; au lieu que le cadavre d'un animal ne cause aucune crainte. C'est que l'homme , spirituel de sa nature , fait qu'après la mort de son semblable , il reste une ame qui l'effraie , & qu'au contraire l'animal mourant ne laisse rien qui puisse lui faire peur.

En cinquieme lieu , Dieu est juste , il n'est point partiel ; le bien , il le récompense ; le mal , il le punit ; on voit néanmoins en cette vie le pécheur triompher dans la prospérité , tandis que le juste gémit dans les souffrances : c'est que Dieu attend après la mort à punir l'un & à récompenser l'autre ; mais si l'ame périssoit avec le corps , il ne resteroit plus aucun lieu , ni aux récompenses ni aux punitions.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Le sage durant sa vie étant si différent de l'homme sans regle , il ne doit pas lui être semblable après sa mort : la mort a des rapports avec la vie : cette différence sans doute regarde l'ame , & voici comme les gens de Lettres l'expliquent : l'homme de bien fait par une conduite réglée , conserver son ame dans tout son entier , ainsi la mort n'a

pour lui d'autre effet que de faire périr son corps : mais le méchant, par ses crimes détruisant son ame, à la mort tout périt pour lui. Cette doctrine est bien capable d'exciter les hommes à la vertu.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Nos ames, vertueuses ou criminelles, ne meurent point avec nos corps : les sages & les savans de tous les pays pensent ainsi (1). Les livres sacrés de la Loi du vrai Dieu le disent clairement, & je viens de le prouver par un grand nombre de raisons. Cette différence entre l'homme de bien & le méchant, que vous venez, M., de rapporter, ne se trouve point dans les livres classiques, elle n'a aucun fondement. Convient-il, dans une affaire de cette conséquence, de donner soi-même dans des nouveautés pernicieuses, & d'y engager les autres ? Nous avons des motifs très-réels à proposer aux hommes pour les exciter au bien & pour les détourner du

(1) *Note de l'Editeur.* Cela étoit vrai du temps de l'Auteur, mais aujourd'hui combien de Sages & de Savans prétendus donnent dans le Matérialisme, & osent l'enseigner.

mal , les récompenses d'une part , les punitions de l'autre. Pourquoi abandonner une doctrine si solide , & s'attacher à de vaines imaginations ?

L'ame de l'homme n'est point une poignée de fable ou un morceau de bois que l'on puisse diviser & dissiper : c'est un esprit , maître absolu du corps , & la cause de tous ses mouvemens. Qu'un esprit détruise un corps , cela se peut ; mais comment se pourroit-il qu'une chose corporelle en détruisît une spirituelle ? Supposons néanmoins que par des actions criminelles on puisse dissiper une ame , dès-lors , les méchants hommes ne peuvent pas vivre long-temps. Mais combien en voit-on qui , depuis le bas âge , jusqu'à une extrême vieillesse , ne cessent d'entasser crime sur crime ? Est-ce donc que leurs ames étant détruites , ils ont encore la force de vivre. Pourquoi un corps vive , l'ame ne lui est-elle pas aussi nécessaire que le sang ? Que le sang manque à un corps , il ne peut plus se soutenir ; l'ame manquant , peut-il encore se mouvoir ? De plus , l'ame n'a-t-elle pas plus de force que le corps ? des crimes accumulés ne détruisent point toujours le corps , comment pourroient-ils détruire l'ame ? Enfin , si durant la

vie , l'ame se dissipe & se détruit , pourquoi cette destruction ne vient-elle qu'après la mort ?

Le bien ou le mal ne font point que le Créateur change la nature des choses : les animaux ne sont créés que pour vivre sur la terre un certain temps , ce qu'il peut y avoir de bon en eux , ne leur obtiendra pas l'immortalité ; les démons sont créés pour être immortels, quelque mauvais qu'ils soient , ils ne mourront jamais : l'ame d'un méchant homme , parce qu'il est méchant , n'en mourra pas davantage. Si la destruction des ames étoit toute la punition des hommes criminels , où seroit la justice ? Les crimes ne sont pas tous égaux , pourquoi cette égalité de punition ? Dieu ne punit pas ainsi ? Cette maniere de punir , doit-elle même être appelée punition ? Une ame détruite n'a plus rien à souffrir. C'est donc plutôt une abolition de tous les crimes. Une telle doctrine ne donne-t-elle pas occasion aux hommes de s'enhardir au mal , & de s'abandonner à tous les vices ?

Ce que les Anciens ont dit en parlant de perte d'esprit , de dissipation d'esprit , n'est qu'une pure métaphore : ne disons-nous pas encore aujourd'hui qu'un

homme a l'esprit dissipé, lorsque nous le voyons se répandre trop au dehors, & vivre sans recueillement. Si un autre se livre à des choses extravagantes & contraires au bon sens, nous disons qu'il a perdu l'esprit. Prétendons-nous parler d'une perte réelle, d'une dissipation entière? ce qu'il y a de vrai, c'est que l'homme de bien embellit son ame, & l'orne de vertu, au lieu que le méchant la déshonore, & la noircit par ses vices.

Nous ne sommes point les auteurs ni de nos corps, ni de nos ames, c'est Dieu même. Il ne dépend pas de nous de les détruire, cela dépend de Dieu seul. L'ordre établi de Dieu est que le corps après quelques années soit détruit. Nous ne le rendrons pas immortel. L'ame est créée pour l'immortalité, nous ne la détruirons pas. Ce qui nous regarde, c'est l'emploi que nous ferons de l'une & de l'autre. Si nous nous en servons pour le bien, voilà notre bonheur : si nous nous en servons pour le mal, voilà notre malheur. Nous avons reçu cette ame & ce corps, & ils sont à notre disposition, comme seroit un morceau d'or très-pur. Nous pouvons de cet or faire un vase sacré, propre au

sacrifice , ou bien un vase profane , destiné aux plus vils usages ; cela dépend de nous. Mais à quoi que nous employons cette matière , c'est toujours de l'or. Ceux qui , sur la terre , feront briller leurs âmes par les vertus , brilleront dans le ciel de la gloire de Dieu même ; mais ceux qui vivront ici bas dans l'aveuglement d'esprit , sans vouloir reconnoître la vérité , seront précipités dans les abîmes des ténèbres éternelles. Telle est la grande doctrine ; qui peut aller contre ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Ah ! je vois bien à présent quelle différence on doit mettre entre l'homme & la bête. Cette différence n'est pas peu de chose. L'âme de l'homme est immortelle , cela est vrai , cela est évident.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

L'homme animal ne se met pas en peine de connoître en quoi il diffère de la bête , parce qu'il veut vivre en bête. Mais un Docteur d'un rang supérieur , dont le but est de s'élever au-dessus du vulgaire , voudroit-il s'avilir si fort ? Ah ! M. , tout dépend de prendre une bonne résolution. L'exécution en devient bien plus facile. En un mot , puisque l'homme , dans sa nature , diffère tant de

la bête, il ne doit point lui ressembler dans ses actions.

IV. ENTRETIEN.

On raisonne mal sur les esprits & sur l'ame de l'homme. L'univers n'est pas une seule substance.

LE LETTRÉ CHINOIS.

HIER, de retour chez moi, je rappelai dans mon esprit la belle doctrine que vous veniez de m'apprendre, & je me persuadai toujours plus de sa vérité & de sa solidité. Je ne comprends pas comment certains Lettrés de Chine portent l'incrédulité jusqu'à ne pas reconnoître qu'il y ait des esprits.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

En lisant les livres classiques de Chine, on y trouve par-tout que les anciens Empereurs & leurs vassaux regardoient comme un de leurs principaux devoirs, de faire des oblations aux esprits. Aussi, les révéroient-ils comme s'ils en avoient été environnés. S'il étoit vrai qu'il n'y eût point d'esprits, comment est-ce que ces premiers Sages auroient donné dans de si grandes erreurs? Dans le livre *Chu* on fait ainsi

parler l'Empereur *Pan-kong* : *Si je gouverne mal , moi Prince , toutes mes fautes sont marquées. Tching-tang , chef de ma Dynastie m'en punira , & me fera entendre ce reproche : Malheureux , est-ce ainsi que tu déshonores mon nom !* Ce Prince ajoute : *Si mes Officiers causent du trouble par leur mauvaise conduite , & qu'ils ne pensent qu'à entasser des richesses , leurs ancêtres les accuseront devant le Tching-tang ; punissez , diront-ils , nos descendans criminels.* Dans le chapitre *Si-pi-kan* , *Tson-y* parle en ces termes à l'Empereur *Tcheou* : *Seigneur , puisque le ciel a résolu de détruire notre malheureuse famille , quel est l'homme sage , quel est même le Devin qui ose vous annoncer & vous promettre du bonheur ?* Ce n'est pas que les Empereurs nos pères nous aient refusé leur protection , c'est vous seul , Prince , qui , par vos désordres , avez attiré notre malheur. *Pan-kong* descendoit de *Tching-tang*. Il faisoit depuis cet Empereur , la neuvieme génération ; & de l'un à l'autre , il s'étoit écoulé 400 ans. Cependant , il lui faisoit encore des oblations ; il craignoit encore. Il reconnoissoit en lui un pouvoir de le punir. Il s'excitoit lui-même , il exhortoit ses sujets , comme si *Tching-tang*

eût encore regné sur la terre. *Tson-y*, plus récent que *Pan-kong*, dit que les anciens Empereurs de sa famille peuvent après leur mort, protéger leurs descendans. N'est-il donc pas visible qu'il croyoit leurs ames immortelles ?

Dans le chapitre *Kin-teng*, du même livre *Chu*, *Tcheou-kong* s'exprime ainsi : *Je suis bon, obéissant à mon pere ; j'ai beaucoup d'habileté, je fais révéler les esprits.* Il dit encore : *Si je n'avois pas de la droiture, comment oserois-je me présenter devant les Princes mes ancêtres ?*

Dans le chapitre *Chao-kao*, il est dit : *Puisque le ciel a détruit la Dynastie des Yn, les Empereurs de cette Maison qui sont en grand nombre dans le ciel, ont sans doute abandonné leur postérité.* Dans le livre *Chi*, on lit ces mots : *Ouen-ouang est dans le ciel, il y est glorieux & triomphant.* *Tcrou-kong*, *Chao-kong*, quels hommes ! Toute la Chine les regarde comme des sages(1). Seroit-il permis de traiter leurs paroles de mensonges ? Or, ils disent que *Tching-tang* & *Ouen-ouang*, après leur mort, sont dans le

(1) *Note de l'Editeur.* L'Auteur rapporte l'opinion des anciens Chinois sur les esprits, non pour approuver le culte qu'on leur rendoit, mais pour en tirer une preuve de leur existence.

ciel ; qu'ils en descendent & qu'ils y montent ; qu'ils ont le pouvoir d'aider les vivans ; n'est-ce pas dire que l'ame de l'homme ne meurt point ? Cependant l'erreur se répand ; on met tout en œuvre pour tromper le monde ; les reproches , les injures sont inutiles. Que feront donc les Gens de lettres , amateurs de la vérité ? Il faut employer la raison pour réfuter le mensonge : il faut mettre en évidence la nature des esprits ; par-là on peut en venir à bout.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Tous ceux qui raisonnent sur les esprits ont chacun leur opinion particulière. Les uns prétendent qu'absolument il n'y en a point ; d'autres disent que , quand on croit qu'il y en a , il en existe , mais qu'il n'y en a point , quand on ne le croit pas. Certains parlent ainsi : Si vous dites qu'il y en a , vous vous trompez ; si vous dites qu'il n'y en a point , vous vous trompez encore. Dire qu'il y en a , & qu'il n'y en a point ; voilà le vrai.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Ces trois opinions vont également à rejeter les esprits. Ceux qui les suivent ,

ne font pas attention au mauvais parti qu'ils prennent. Ils veulent attaquer les Disciples de *Fo* & de *Lao*, & ils ne voient pas qu'ils renversent la doctrine des anciens Sages. Les différents noms & les différents emplois des esprits qui président aux montagnes, aux rivières, aux sales des ancêtres, au ciel; à la terre, ne prouvent-ils pas qu'ils sont même distingués en différents ordres? Ce qu'il plaît d'appeler force naturelle des deux matieres premières, traces, vestiges de la production des choses, mouvement réciproque de la matiere, ce ne sont point-là les esprits dont les livres classiques font mention. Que je croie une chose, ou que je ne la croie pas, est-ce une conséquence que cette chose soit ou ne soit pas? Quand on ne veut débiter que des rêveries, qu'on s'exprime ainsi, à la bonne heure; mais quand on raisonne sur ce qu'il y a de plus respectable dans le ciel & sur la terre, doit-on parler à l'aventure? Un homme instruit sait que dans les parties occidentales il y a des lions; tel ignorant n'en veut rien croire. Le lion est cependant un animal très-réel. Est-ce donc que la sottise incrédulité de cet ignorant fera disparoître tous les lions de l'univers?

L'idée de ces inventeurs de faux systèmes, n'est autre que d'admettre uniquement ce qui peut se voir des yeux, & de rejeter tout ce qu'on ne voit pas. Mais est-ce ainsi que raisonnent des Savans? N'est-ce pas plutôt le pitoyable langage d'un barbare? Prétendre avec les yeux du corps voir un objet sans figure & sans couleur, c'est vouloir goûter des viandes par l'oreille. Qui a jamais vu les propriétés de l'homme, qui a vu l'ame d'une chose vivante, qui a vu le vent? La raison fait juger plus sagement des choses, que si on les voyoit de ses propres yeux. Les yeux peuvent absolument être trompés; rien ne trompe la raison. A voir la figure du soleil, un homme grossier qui s'en fie à ses yeux, le juge de la grandeur du fond d'un seau; au lieu qu'un homme d'étude, raisonnant sur son prodigieux éloignement, conclut qu'il est plus grand que toute la terre. Que l'on prenne un bâton bien droit, & qu'on l'enfonce à demi dans l'eau pure, alors il paroîtra courbé, mais la raison corrige cette fausse apparence, & fait toujours penser qu'il est droit. En voyant une ombre, on croiroit d'abord que c'est quelque chose qui marche, qui

s'arrête ; mais l'usage de notre raison nous apprend que l'ombre n'est qu'un défaut de lumière , & que n'étant rien en soi , elle n'est capable ni de mouvement , ni de repos.

C'est de-là qu'est venu cet axiome reçu dans toutes les Ecoles d'occident : les connoissances qui nous viennent par les sens , doivent être rapprochées de la raison. Si elles s'y trouvent conformes , elles sont vraies. Si elles lui sont opposées en quelque chose , c'est à elle à les rectifier. Pour connoître les secrets de la nature , quelle voie employe-t-on ? Sur l'extérieur des choses on juge du fond , & par les effets on connoît les causes. La fumée qui paroît sur le toit d'une maison , est un signe qu'il y a du feu au-dedans. Dans nos précédents Entretiens , je vous ai fait voir , M. , qu'à la vue du ciel , de la terre & de toutes les créatures , on doit conclure que l'univers a un maître. En examinant ce qui regarde l'homme en particulier , j'ai prouvé qu'il a une ame immortelle , & par-là j'ai démontré qu'il y a des esprits. Voilà la véritable doctrine. Dire après cela qu'à la mort tout finit pour l'homme , & que l'ame périt aussi bien que le corps , ce ne peut être-là que

l'opinion de peu de gens sans raison. Quand on n'est appuyé sur aucun principe, comment peut-on raisonner sur les solides vérités que les anciens Sages ont si bien établies ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Un Interprete du livre *Tchem-tsiou* rapporte que *Tching-pé-yeou* apparoissoit après sa mort, sous une figure, & qu'il se rendoit redoutable. Quoi ! l'ame de l'homme, immatérielle, change-t-elle ainsi, & devient-elle matiere ? cela ne paroît pas croyable. De plus, nous voyons l'homme passer sa vie d'une maniere assez uniforme. D'où lui vient après la mort ce pouvoir extraordinaire ? Enfin, si les morts conservent encore des connoissances, une mere tendre qui ne fait que de mourir, ne devoit-elle pas chaque jour venir prendre soin de ses enfans ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Puisqu'un Interprete du livre *Tchem-tsiou* rapporte que *Tchin-pé-yeou* étoit redouté après sa mort, c'est une preuve qu'anciennement, lorsque le *Tchem-tsiou* a été écrit, on croyoit l'immortalité de l'ame ; & ceux qui prennent à tâche

de rejeter les esprits , détruisent une doctrine enseignée dans ce livre. Quand on dit qu'un homme n'est plus , on ne prétend point dire que son ame ait péri , mais seulement son corps. L'ame durant la vie est comme resserrée & embarrassée dans un corps grossier. Par la mort , l'ame sort de cette prison : libre de tous ses liens , elle est bien plus capable de pénétrer le fond des choses ; les connoissances sont plus pures , & son pouvoir plus grand. Que la lie du peuple l'ignore , cela n'est pas fort surprenant ; mais le Sage en est parfaitement instruit. De-là dans son idée , la mort n'est point un mal à craindre ; il la regarde au contraire comme un moment heureux. C'est la voie pour retourner à sa véritable patrie.

Dieu en créant le monde , a déterminé le lieu de chaque créature. Sans cela il y auroit du désordre. Les étoiles sont placées dans le ciel , elles ne peuvent point tomber sur la terre , pour se mêler avec les plantes & les arbres. Les arbres & les plantes croissent sur la terre : ils ne peuvent point s'élever au ciel , pour se placer parmi les étoiles. Mais si l'ame d'un mort restoit dans sa maison , pour en prendre soin , comment ce mort

passeroit-il pour mort? Chaque chose a son lieu marqué, il ne dépend pas d'elle d'en choisir un autre. Qu'un poisson soit affamé dans l'eau, quand il y auroit sur le rivage de quoi le rassasier, quand il le verroit, ou le sentiroit, il ne lui est pas possible de se transporter-là, pour prendre sa nourriture. Quoique l'ame d'un homme mort puisse penser à sa famille, il ne lui est plus libre de retourner & de demeurer parmi ses proches. L'apparition de quelques esprits n'a été qu'en conséquence d'un ordre particulier de Dieu qui a voulu par-là instruire & animer les bons, ou punir & corriger les méchants, & donner à tous une preuve sensible que l'ame de l'homme ne périt point à la mort, bien différente en cela de l'ame des bêtes, qui se détruit, & dont on ne voit aucun retour.

Pour qu'une ame immatérielle de sa nature, puisse se faire voir aux hommes vivans, il est nécessaire qu'elle emprunte un fantôme sous lequel elle apparoît; en quoi il n'y a pas la moindre difficulté. Mais quoi! Dieu pour convaincre entièrement l'homme que les ames ne meurent point, va jusqu'à employer de tels prodiges, & néanmoins

il y a encore des incrédules qui , voulant enseigner aux autres ce qu'ils ne savent pas eux-mêmes , prétendent follement qu'à la mort tout finit pour l'homme. Il est aisé sans doute de leur fermer la bouche ; mais qu'ils sachent qu'après cette vie , leurs propres ames n'éviteront pas le châtement que mérite cette doctrine pestilente. C'est à eux à prendre leurs précautions.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Ceux qui disent que l'ame de l'homme , toute spirituelle qu'elle est , se détruit après la mort , ne regardent un esprit que comme une légère vapeur. La vapeur se dissipe quelquefois fort vite , d'autre fois ce n'est que peu-à-peu. Lorsqu'un homme meurt d'une mort violente , cette vapeur ne se dissipe point sur l'heure , ce n'est qu'après un certain temps que son ame est entièrement détruite. Telle fut l'ame de *Tching-pé-yeou*. On fait encore ce raisonnement : les deux matieres premières qu'on regarde comme les vrais esprits , sont le fond de toutes les choses. Ainsi , puisqu'il n'y a rien dans l'univers qui ne soit fait de ces deux matieres premières , il ne doit rien avoir qui ne

soit esprit. Pour moi, j'ai toujours oui parler des esprits & de l'homme à peu-près comme vous m'en parlez.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Ce qui est vapeur, l'appeler esprit ; ame, c'est confondre absolument les noms des choses. Quand on veut donner des notions claires, il faut user des mots propres. Les livres classiques parlent de vapeur, ils parlent aussi d'esprits. Ces noms ne sont assurément point semblables. Les notions ne le sont pas non plus. De tout temps on a fait des oblations aux esprits, je n'ai pas oui dire qu'on en ait fait à la vapeur. Pourquoi ces nouveaux raisonneurs brouillent-ils ainsi les termes ? Ils prétendent que cette vapeur d'ame se dissipe peu-à-peu ; ils montrent par-là le ridicule de leur système en disant une absurdité. Je leur demande en quel temps l'ame est-elle tout-à-fait détruite ? quelle espece de maladie cause cette entiere destruction ? Les ames de tant d'animaux qui meurent d'une mort violente, se dissipent-elles tout-à-coup, ou peu-à-peu ? D'où vient qu'il n'en apparôit aucune ? Ces ignorants décident sur ce qui se passe après la mort, chose où ils n'entendent rien,

pourquoi donc en parler? Dans le livre *Téhong-yong*, *Kong-tzé* dit : *les esprits sont le fond des choses , & l'on ne doit point les en séparer.* On peut parler ainsi en ce sens , qui est celui de *Kong-tzé* , que la vertu des esprits se fait sentir aux choses. Mais ce Philosophe n'a jamais prétendu que les esprits fussent les choses mêmes.

Au reste les esprits qui sont attachés aux choses, n'y sont point comme l'ame est dans l'homme. L'ame de l'homme fait partie de lui-même ; & de son union avec le corps , il n'en résulte qu'une nature. C'est de-là que l'homme est capable de raisonner & du genre des êtres spirituels. Les esprits ne sont dans les choses que comme le pilote dans le vaisseau qu'il gouverne. Ce pilote ne fait point partie du vaisseau , il en est entièrement distingué. Chacun a son espece particuliere. Ainsi , c'est une erreur grossiere de penser qu'un esprit rende spirituelle la chose où il se trouve. Pour parler juste , on doit dire , que ; quand Dieu donne aux esprits des êtres matériels à gouverner & à conduire ; dès-lors les esprits , comme dit *Kong-tzé* , font sentir leurs vertus aux êtres qui leur sont confiés. Lorsqu'un grand

Prince fait éclater sa sagesse dans tout son Empire, conclue-t-on de-là que tout ce qui est dans l'Empire, soit sage & éclairé? Prétendre qu'il n'y a rien dans l'univers qui n'ait un esprit, & par-là rien qui ne soit spirituel, c'est spiritualiser les arbres, les plantes, les métaux, les pierres. Quoi de plus absurde! Du temps de l'Empereur *Ouen-ouang*, les Peuples donnoient aux palais & aux jardins de ce Prince les noms de sage & de spirituel. Cela ne doit point surprendre. Chacun fait que ses sujets vouloient marquer par-là leur vénération & leur reconnoissance pour leur Souverain. Si quelqu'un s'avisoit aujourd'hui d'employer ces termes à l'égard du palais & des jardins de *Kié-tcheou* qui étoit un mauvais Prince, ne diroit-on pas que ce seroit un homme sans discernement.

Pour marquer les différents genres des choses, les Docteurs Chinois distinguent le *purement matériel*, comme les métaux, les pierres; le *vivant*, comme les arbres, les plantes; le *sensitif*, comme les animaux; enfin, le *spirituel*, tel qu'est l'homme. Les Philosophes d'Europe vont encore à un plus grand détail, c'est ce que vous pouvez re-

marquer sur la carte suivante. Vous n'y verrez cependant pas toutes les espèces particulières de chaque chose : elles sont en trop grand nombre pour être marquées dans la dernière exactitude. On se contente de mettre par ordre les neuf genres principaux auxquels tout aboutit.

Arbre de porphyre.

Toutes ces choses ainsi rangées ont chacune leur espèce propre. D'un côté est le spirituel, & de l'autre, le matériel. Que si un étranger comme moi écrivoit à ses amis d'Europe qu'en Chine certains Lettrés prétendent que les oiseaux & les quadrupèdes, les arbres & les plantes, les métaux & les pierres, sont spirituels aussi bien que les hommes ; dans quel étonnement ne les jeterois-je pas ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Quoique certaines gens en Chine soutiennent que la nature de la bête & la nature de l'homme sont semblables, cependant ils mettent cette différence entre l'une & l'autre, que la nature de l'homme est droite, & celle de la bête, oblique ; & quand ils disent que la bête est spirituelle aussi bien que l'homme, ils

ils avouent aussi que la spiritualité de l'homme est grande, & que celle de la bête est fort petite : d'où ils concluent la diversité des deux especes.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

La droiture & l'obliquité, la grandeur ou la petitesse ne suffisent pas pour différencier les especes. Ces sortes de qualités accidentelles ne peuvent que faire distinguer dans une même espece différents individus. Qu'une montagne soit droite ou non, qu'elle soit grande & petite, c'est toujours une montagne. Parmi les hommes il y en a qui ont beaucoup d'intelligence, il y en a qui en ont peu. Les uns ont l'esprit juste & le cœur droit ; d'autres, tout au contraire. Cela prouve-t-il une diversité d'especes ? Que si, pour celle du petit au grand, ou de l'oblique au droit, l'espece changeoit ; combien n'y auroit-il pas d'especes d'hommes ? La seule vue de cette carte fait comprendre que les différences spécifiques d'une chose emportent nécessairement une entière opposition entr'elles. Parmi les substances, la corporelle fait une espece, l'incorporelle en fait une autre. Parmi les corps, le vivant est une espece, le non vivant

en est une autre. L'homme parmi les animaux est spécifié par la puissance de raisonner : il n'y a donc aucun autre animal qui soit raisonnable. Mais qu'il y ait des hommes qui raisonnent juste, & d'autres qui raisonnent de travers; que certains poussent le raisonnement plus loin que d'autres; cela ne fait pas qu'ils ne soient point tous hommes. Cette différence du plus ou du moins ne change point l'espece. Ainsi, dire que tous les animaux sont spirituels, quelque petite, ou quelque oblique qu'on fasse leur spiritualité, c'est dire qu'ils sont tous de la même espece que l'homme. Convient-il, & n'est-ce pas se tromper grossièrement, de prendre une qualité extrinseque pour le fond des choses? En voyant une clydsire qui marque exactement les heures, pense-t-on que la matiere dont il est composé, soit spirituelle? Qu'un Général d'armée, habile dans l'art de conduire des troupes, ait vaincu l'ennemi, ses soldats, durant le combat, ont obéi à ses ordres, ils ont avancé, ils se sont retirés à propos, ils ont dressé des ombuscades, ils ont attaqué de front, la bataille est gagnée : qui dira jamais que chaque soldat soit fort entendu dans l'art de

la guerre? N'est-ce pas-là plutôt la gloire du Chef qui a commandé? Quand on fait distinguer les différentes especes des choses, & que, par un examen sérieux de leurs qualités naturelles, de leurs divers mouvemens, on connoît à quoi chaque chose se porte, de quoi chaque chose est capable, il est aisé de conclure que les animaux sont gouvernés par des intelligences qui les font servir aux desseins de Dieu. Nous voyons en effet des animaux faire des choses au-dessus de leur portée, & qui passent toutes leurs connoissances. Ce n'est point d'eux que vient une conduite si réglée & si suivie. Au lieu que l'homme se gouverne par lui-même; il prend son parti suivant les occasions & les circonstances; il est entièrement libre, & il emploie sa liberté selon ses différens desirs.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Quoique l'on dise que le même air soit la forme universelle qui fait agir tous les êtres, cependant tous les êtres n'ont pas la même figure; & c'est de-là que vient la différence des especes. Un corps, qu'est-ce autre chose qu'une écorce remplie & entourée d'air? L'air fait les choses ce qu'elles sont, & les cho-

ses elles-mêmes déterminent leurs especes. Un poisson dans la mer est environné & rempli de la même eau ; la même eau remplit une baleine & une sole : mais la baleine & la sole n'ont pas la même figure , & par-là elles ne font pas de la même espece. Ainsi pour connoître les différentes especes des choses qui composent l'univers , il ne faut que regarder leurs figures.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Par la diversité des figures on peut bien distinguer les choses , mais non pas les différentes especes des choses. Tout au plus peut-on par-là différencier les especes des figures ; la figure d'une chose n'est point la chose même. Ne mettre la différence des choses que dans la figure , au lieu de la faire consister dans la nature , n'est-ce pas donner la même nature au bœuf & à l'homme ? Ainsi parloit autrefois le Docteur *Kao* ; & parler aujourd'hui de même , ce n'est qu'être son écho. Deux statues d'argille , dont l'une représente un tigre & l'autre un homme , ne different assurément que par la figure ; mais que la seule figure distingue un homme & un tigre vivants , cela se peut-il dire ? On voit souvent

des choses d'une figure différente & cependant de la même espèce : les deux statues dont je viens de parler en font un exemple. Les figures d'homme & de tigre ne font pas les mêmes ; c'est néanmoins d'une même espèce d'argille qu'elles sont faites.

Quant à ce qui regarde l'air, si l'on prétend que c'est quelque chose de spirituel, & qu'il anime tout ce qui est vivant, il s'ensuit de-là que rien ne sauroit mourir. La mort, selon cette opinion, ne peut être causée que par un manque d'air. En quel endroit l'air manque-t-il ? Par où y a-t-il à craindre de manquer d'air ? Une chose que nous disons être morte, n'est-elle pas remplie d'air en dedans ? N'en est-elle pas environnée en dehors ? Ce n'est donc pas précisément l'air qui anime ce qui est vivant. Qu'un homme assez ignorant pour ne savoir pas que l'air est un des quatre élémens, le confonde avec les esprits & avec l'ame de l'homme, je n'en suis pas fort surpris ; mais, pour peu qu'on soit instruit, ne fait-on pas que l'air est un corps dont il n'est pas si difficile d'assigner la nature & les propriétés. L'air mêlé avec l'eau, le feu & la terre, compose tout ce qui est ma-

tiere. Notre ame , partie essentielle de nous-mêmes , & seule cause vivifiante de notre corps , suffit pour nous faire vivre de l'air que nous respirons à tous les instans. L'homme , les oiseaux , les quadrupedes vivent au milieu de l'air , pour trouver toujours dans cet élément froid de quoi tempérer le feu qu'ils ont dans l'intérieur. De-là vient que nous respirons sans cesse , pour pouvoir toujours , par un double mouvement , pousser au dehors l'air chaud , & en recevoir un plus frais au dedans. Le poisson n'a nul besoin de respirer l'air ; il vit dans l'eau : cet élément est bien capable de le rafraîchir.

Pour les esprits , ils n'entrent point dans la composition des choses : ils sont eux-mêmes une espece particuliere qui est celle des substances immatérielles. Ils sont délégués par l'ordre du Créateur pour gouverner les autres créatures sur lesquelles ils n'ont point une autorité absolue. C'est ce qui a fait dire à *Kong-tzé* : *Honorez les esprits , mais de loin*. Les esprits ne peuvent point nous donner du bonheur , des richesses , ni effacer nos péchés. Ce pouvoir est réservé à Dieu seul. Les ignorants de ce siecle qui vont offrir leurs vœux &

leurs prieres aux esprits, ne prennent point la bonne voie pour être exaucés. Cette expression de *Kong-tzé*, mais de loin, porte la même idée que celle-ci : *Si vous offensez le ciel, à qui vous adresserez-vous ?* S'expliquer comme font certains Lettrés, en disant qu'il n'y a point d'esprits, c'est réduire *Kong-tzé* au rang de ces Docteurs qui ne savent qu'embrouiller.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Nos anciens Philosophes reconnoissant dans les merveilles que contient l'univers, une raison suprême & invariable qui regne par-tout, ont cru que chaque créature y participoit à sa manière, & que toutes ensemble ne faisoient avec elle qu'une seule (1) substance : ils disoient donc que *Chang-ti*, Seigneur du ciel, se trouvoit dans chaque chose, & que de son union avec elles il ne résultoit qu'un même être. C'est par ce motif qu'ils exhortoient les hommes à

(1) *Note de l'Editeur.* La déraison est partout la même; & l'on voit qu'à la Chine il y avoit des Spinosites avant Spinosa, & que, quand on s'écarte de la vérité, on tombe dans les mêmes absurdités.

ne pas s'abandonner au vice , pour ne pas défigurer la beauté qui s'étoit communiquée à eux ; à ne point violer l'équité , pour ne pas offenser la raison qui résidoit en eux ; à ne nuire à aucune chose du monde , pour ne pas manquer de respect au *Chang-ti* qui se trouvoit en tout. Ils disoient encore que la nature de l'homme & de toute autre chose , ne périssoit point par la mort , ou par la division des parties ; mais qu'elle retournoit se transformer en Dieu , c'est - à - dire , que l'ame de l'homme ne meurt point. Cependant je crains que cette doctrine ne s'accorde pas tout-à-fait avec ce que vous , M. , enseignez touchant le Seigneur du ciel.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Je n'ai jamais oui parler d'une doctrine plus extraordinaire & moins suivie que celle-là. Comment s'accorderoit-elle avec la mienne ? N'est-ce pas dégrader la majesté du *Chang-ti* ? Il est rapporté dans nos saintes Ecritures qu'au commencement des temps , lorsque Dieu donna l'être à toutes choses , il créa des anges de tous les ordres. Un des principaux d'entr'eux , appelé Lu-

cifer , ébloui de ses qualités naturelles , s'abandonna à l'orgueil , & eut l'audace de penser qu'il pouvoit devenir semblable au très-Haut. Dieu punit aussitôt le téméraire , il le changea en démon avec tous les autres anges qui l'avoient suivi dans sa révolte , & il les précipita tous dans les enfers. C'est d'après cela que nous disons que depuis la création du monde il y a un enfer & des démons. Or , dire que les créatures sont tellement unies au Créateur, qu'elles ne sont avec lui qu'une même chose , n'est-ce pas enchérir encore sur le langage impie de Lucifer ?

On ne s'apperçoit plus en Chine d'une opinion aussi pestilente , depuis qu'on y a laissé répandre les rêveries de la Secte de *Fo. Tcheou-kong* , *Kong-tzé* se font-ils jamais exprimés en ces termes , en parlant du *Chang-ti* ? Trouvera-t-on rien de pareil dans les livres classiques ? Si l'on voyoit un homme de la lie du peuple affecter les airs d'un Roi , & prétendre être traité en Roi , qu'en diroit-on ? Quoi donc ! il n'est pas permis à un simple particulier de se comparer à un Prince , & il pourroit se dire semblable au *Chang-ti* ? Un homme parlant à un autre homme , lui dit : toi , tu es

toi ; moi , je suis moi ; & un ver de terre s'adressant au *Chang-ti* , pourroit lui dire : vous êtes moi , & je suis vous ; quoi de plus extravagant !

LE LETTRÉ CHINOIS.

Les Disciples de *Fo* ne se mettent point au-dessous de *Chang-ti*. Ils vantent beaucoup les qualités de l'homme, la noblesse de son corps, les vertus de son ame : en cela il y a du vrai. Les vertus du *Chang-ti* sont sans doute très-relevées ; mais celles de l'homme, jusqu'où ne vont-elles pas ? Le *Chang-ti* a une puissance sans bornes ; & l'homme, de quoi n'est-il pas capable ? Que peut-il y avoir de plus grand que les anciens Sages, vraies origines des Nations qu'ils ont su rassembler ? Parfaits Législateurs, Docteurs consommés, Inventeurs de tant de beaux arts, c'est d'eux que les Peuples ont appris à labourer la terre, à creuser des puits, à se faire des vêtemens, à construire des chariots, à construire des vaisseaux, de maniere qu'ils peuvent non-seulement se nourrir & conserver leur vie, mais encore entretenir un commerce perpétuel qui les enrichit tous, & qui les rend tous heureux. C'est par eux que les Empires ont

été solidement fondés, qu'ils se conservent, & qu'ils sont à jamais inébranlables. Quel temps, pour reculé qu'il soit, peut faire oublier leur glorieuse mémoire? Je n'ai point oui dire qu'au défaut de ces hommes illustres, le *Chang-ti* ait rien fait de pareil : voilà ce qui fait dire que le pouvoir de l'homme ne cede point à celui du *Chang-ti*, & l'on ne voit point pourquoi la puissance de créer le ciel & la terre est attribuée à Dieu seul.

L'homme ordinaire ne connoît point l'excellence de sa nature. On l'entend dire que l'esprit est resserré & comme emprisonné dans le corps; mais un *Fotiste* qui comprend la grandeur de cet esprit, ne veut point se soumettre, ni s'abaisser. Selon lui, l'homme contient en soi le ciel, la terre, l'univers entier. L'esprit humain est tel qu'il n'y a rien de si éloigné, qu'il n'atteigne; rien de si sublime où il ne s'éleve; rien de si étendu, qu'il ne comprenne; rien de si délié, qu'il ne saisisse; rien de si massif & de si dur, qu'il ne pénètre. Quand on en est venu à connoître ainsi les perfections de l'homme, ne doit-on pas juger qu'il est intimement uni à Dieu, qu'il est Dieu lui-même?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Les *Fotistes* ne se connoissent pas eux-mêmes, comment connoitroient-ils Dieu? Ils ont reçu des mains du Créateur, dans un corps très-vil, une ame digne de quelque estime, qui raisonne, qui les fait agir & mouvoir. D'abord ils s'enorgueillissent, & d'un air de superbe, ils osent entrer en parallele avec la majesté de Dieu même. Qu'a donc de si noble le corps de l'homme? Qu'ont ses vertus de si respectable & de si grand? Parler ainsi, c'est détruire la véritable vertu; c'est se rendre soi-même entièrement méprisable. L'orgueil est l'ennemi de toutes les vertus, & ce vice seul est capable de corrompre toutes les actions de l'homme. C'est un axiome parmi les Sages d'Europe, qu'un grand nombre de vertus sans humilité, n'est qu'un tas de fable exposé au vent. Les hommes les plus vertueux réverent l'humilité, & ils la pratiquent. Dieu par sa nature, infiniment supérieur à tout, ne peut pas s'humilier; mais si Dieu ne fait qu'une même chose avec l'homme, il faut que Dieu s'humilie. A voir d'une part les Saints attentifs, exacts, respectueux, tremblans

aux ordres du ciel ; se regardant comme ce qu'il y a de plus abject sur la terre , ne se croyant capables de rien ; & d'autre part , les orgueilleux *Fotistes* , quelle ressemblance ! Les Saints n'osent pas penser qu'ils soient saints , & l'on veut nous faire accroire que le plus défectueux de tous les hommes n'est point au-dessous de Dieu même. L'homme fait un fonds de vertu , pour se rendre parfait , & il se perfectionne , pour mieux servir le Seigneur du ciel. La grande vertu de *Tcheou-kong* consistoit à regarder comme son premier devoir , de respecter & d'honorer le *Chang-ti* , & l'on prétend aujourd'hui nous mettre de niveau avec ce grand Maître , digne & unique objet de nos adorations & de tout notre culte : quel renversement !

Les anciens Sages se sont rendus recommandables , ils ont donné des loix aux Nations ; ils ont civilisé les Peuples barbares ; mais ont-ils créé les hommes ? Ils ont inventé les Arts , n'est-ce pas Dieu qui leur a fourni les matériaux ? Sans cela , qu'auroient-ils pu faire ? Un ouvrier travaille en or & en bois , mais auparavant il faut qu'il ait de l'or ou du bois. S'il n'avoit pas sa matiere toute

faite, la feroit-il? Dieu en produisant les choses, les a tirées du néant même; il a parlé, & tout a été fait. Voilà où l'on reconnoît une puissance sans bornes. Que peut l'homme en comparaison? Lorsqu'on imprime un sceau sur le papier ou sur la soie, on voit sur le papier & sur la soie la représentation du sceau; mais ce n'est point-là le sceau lui-même, & en place du sceau, cette représentation n'est point capable d'en former de nouvelles. On peut dire quelque chose de semblable de la créature. La créature est l'image du Créateur; elle n'est point le Créateur lui-même, & le pouvoir de créer, passe toutes ses forces.

Un homme savant qui a acquis des connoissances du ciel, de la terre, de quantité d'autres objets, a-t-il donc véritablement dans la tête le ciel & la terre & tous ces objets? Il a regardé le ciel, il a vu la terre, il a examiné l'extérieur de différentes choses, d'où il a conclu leur nature, leurs qualités, leurs usages. Ne dit-on pas que l'esprit ne connoît d'objets que ceux qui lui viennent par les sens? L'esprit est comme une eau pure & tranquille, comme un miroir bien poli, capable de recevoir

les images de tout ce qu'on lui présente. Mais parce que cette eau & ce miroir peuvent représenter le ciel & la terre, ont-ils la puissance de créer l'un & l'autre? Quand on se vante de pouvoir quelque chose, & qu'on se met en devoir de l'exécuter, on mérite alors d'être cru. Dieu a créé le ciel & la terre & tout ce que nous voyons; ceux qui prétendent n'être pas différents de Dieu même, doivent reconnoître en eux une égale puissance: qu'ils tirent donc du néant une montagne, qu'ils créent même un bateau.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Ce que vous appelez Dieu, M., & que vous dites avoir créé le monde, conserver & gouverner toute chose, c'est ce que les *Fotistes* entendent par ce mot *moi*: dans tous les temps comme dans tous lieux, ce *moi* ne souffre jamais d'interruption: c'est toujours une seule & même substance. Mais parce que l'homme a un corps corruptible, son ame s'appesantit & s'obscurcit; ses passions varient selon les occurrences; ce qu'il y a de bon diminue chaque jour; le germe de la vertu peu-à-peu se détruit; sa divinité ne se soutient plus; & voilà

pourquoi nous ne pouvons ni créer, ni conserver les créatures. Ce défaut de puissance ne vient pas de notre âme considérée en elle-même ; c'est un effet de la corruptibilité de notre corps. Un escarboucle qui a perdu son éclat, n'est plus une pierre précieuse. Mais si l'on examine l'âme de l'homme, telle qu'elle est véritablement en soi, c'est alors qu'on en connoît toute l'excellence.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Hélas ! il suffit de proposer une doctrine, quelque empoisonnée qu'elle soit, les hommes s'empressent à l'envie de s'en repaître. Quoi de plus triste ! il faut avoir l'âme bien appesantie & bien obscurcie pour oser avancer que le Créateur du ciel & de la terre, l'âme du monde que l'on prétend ne point différer de l'homme, est sujet à l'altération ! Une vertu solide, selon *Kong-tzé*, est à l'épreuve de tout : un instrument, une machine ne devient que plus propre à servir par l'usage qu'on en fait : & le Grand par excellence, le redoutable Maître de l'Univers, dans l'espace de la vie d'un homme, pourroit être abattu, renversé ? Parler ainsi, n'est-ce pas mettre Dieu au-dessous de l'homme, ren-

dre la passion maîtresse de la raison , faire l'esprit esclave du corps , donner une qualité accidentelle pour principe & pour fondement de la nature elle-même. Pour peu qu'un homme ait de lumieres , il sent ce que je dis , sans qu'il soit besoin de m'étendre. Qu'on examine l'univers entier. Y a-t-il donc quelque créature qui surpasse le Créateur , qui le fasse dépendre d'elle , qui puisse l'appesantir & l'obscurcir.

Si Dieu & l'homme ne font qu'une même chose , il n'y a plus à distinguer la paix & le bonheur de Dieu d'avec la misere & le trouble de l'homme. Notre ame sur cela est un exemple présent ; c'est la même ame , soit dans la tête , soit dans les autres parties du corps. Qu'il lui arrive un malheur , quelque sujet de tristesse , elle est triste par-tout où elle est ; elle ne peut pas tout ensemble être en trouble ou en paix : or puisque Dieu dans l'homme se trouve dans le chagrin & dans la peine , il s'en suit que la souveraine félicité de Dieu en est troublée. Mais si Dieu est nécessairement heureux , suit-il de-là que l'homme est à l'abri des atteintes de la tristesse & de la misere ? N'est-il donc pas évident que Dieu & l'homme

ne font pas une seule & même substance ? Prétend-t-on dire , ou que Dieu est identifié avec les choses , & que par-là tout est Dieu , ou que Dieu fait partie intrinseque des choses , & qu'il entre dans leur composition , ou que les choses sont à l'égard de Dieu , ce qu'un pur instrument est dans les mains d'un ouvrier pour s'en servir. Ces trois manieres de s'expliquer sont toutes opposées à la raison ; je les reprends l'une après l'autre.

En premier lieu , Dieu n'est pas identifié avec les choses : si cela étoit , le nombre prodigieux des créatures se réduiroit à une seule nature. Mais s'il n'y avoit dans l'univers qu'une seule substance , on ne pourroit plus dire qu'il y a un nombre prodigieux de créatures. Les manieres d'être de chaque chose , seroient entièrement confondues ; il n'y auroit plus d'instinct particulier , ni cette inclination naturelle à sa propre conservation. Nous voyons dans le monde beaucoup de choses ennemies les unes des autres , & qui se détruisent. L'eau éteint le feu , le feu consume le bois. Parmi les animaux , les plus gros & les plus terribles mangent les plus petits & les plus foibles. Puisque

Dieu est identifié avec toutes choses , Dieu se détruit donc lui-même ; il ne fait point se conserver : est-ce-là avoir une belle idée de Dieu ? Suivant un tel système , Dieu n'est qu'une même chose avec l'homme , avec le bois , avec la pierre. L'homme sacrifie à Dieu , il doit obéir à Dieu. C'est donc à soi-même que l'homme sacrifie ; il doit donc obéir à la pierre & au bois : ridicules , mais justes conséquences.

En second lieu , Dieu ne fait point partie intrinsèque des choses. Il s'en-suivroit que Dieu feroit moindre que la chose dont il feroit partie. La partie est moindre que le tout. Un *Teon* est plus grand qu'un *Ching* qui n'en est que la dixième partie. Le contenant renferme le contenu. Si Dieu est dans les choses comme partie , il est contenu & par-là plus petit que les choses qui le contiennent ; mais qui pensera jamais que la créature puisse ainsi renfermer le Créateur dont elle a reçu l'être. Dieu faisant partie de l'homme , est-il dans l'homme comme un maître qui commande , ou comme un esclave qui obéit ? Dieu ne peut point être soumis à l'homme en esclave ; mais si l'homme a en lui-même Dieu qui règle en

maître absolu toutes ses actions, il ne doit y avoir aucun méchant homme dans le monde. Pourquoi donc le nombre en est-il si grand ? Dieu est la source de tous les biens, la vertu sans mélange. S'il gouverne absolument l'homme, comment le laisse-t-il aveugler par les passions ? Comment l'homme donne-t-il dans tant de travers ? Est-ce donc que la vertu de Dieu l'abandonne ? Au temps de la création, Dieu établit par-tout un ordre admirable : aujourd'hui qu'il règle toutes les démarches de l'homme, selon les Fotistes, d'où vient un si affreux désordre. C'est Dieu qui a porté toutes les loix que la raison impose à l'homme. L'homme que Dieu dirige en tout, viole cependant ces loix. Est-ce que Dieu les ignore, ou qu'il n'y fait pas attention ? Est-ce qu'il ne peut pas les garder, ou qu'il ne le veut pas ? Laquelle de ces réponses peut-on recevoir ?

En troisieme lieu, les choses ne sont point à l'égard de Dieu ce qu'un pur instrument est entre les mains de l'Ouvrier pour s'en servir. Car d'abord il seroit évidemment faux que Dieu, comme on le prétend, ne fît avec les choses qu'une seule & même substance. Un Tailleur de pierre n'est point une même

substance avec le ciseau dont il se sert, un Pêcheur est très-distingué de ses filets & de sa barque : de plus il suit d'une telle opinion que tout ce que font les créatures ne doit point leur être attribué, mais à Dieu ; de même qu'on attribue à l'ouvrier tout ce qu'il fait en se servant de ses instrumens. On dit que c'est le Laboureur qui laboure, le Bûcheron qui coupe le bois, le Charpentier qui scie une planche ; & toutes ces actions ne sont point attribuées à la charrue, à la hache, à la scie : ce n'est donc plus le feu qui brûle, l'eau qui coule, l'oiseau qui chante, le quadrupede qui marche, l'homme qui monte à cheval, qui s'asseoit sur un char ; c'est Dieu qui fait tout cela. On ne doit plus punir les voleurs, les assassins ; ils ne sont point en faute : les gens de bien n'ont aucun mérite, il ne faut plus les récompenser. Y-a-t-il rien de plus capable de mettre la confusion dans l'univers, qu'une pareille doctrine ? Dieu n'entre point dans la composition des choses, & par là même les choses en se détruisant, ne retournent point à Dieu : elles se résolvent dans les mêmes parties dont elles avoient été formées. Que si les créatures par la mort

& par la destruction se trouvoient changées en Dieu , on ne devoit plus dire qu'une chose est détruite , qu'elle est morte , mais au contraire , qu'elle vit de la vie la plus parfaite. Quel est l'homme qui ne souhaitât pas de mourir sur le champ pour être transformé en Dieu ! Un fils bien né , pleure la mort de son pere , il se donne de grands mouvemens pour lui préparer un magnifique tombeau. A quoi pense-t-il ? son pere est devenu Dieu.

J'ai déjà fait voir que Dieu est l'origine de toutes choses , le Créateur de l'univers , le comble de toutes les perfections : la créature est incapable de comprendre sa grandeur , comment pourroit-on l'égaliser à Dieu ? Quand on considère ce que les créatures ont de beau & de parfait , on reconnoît entr'elles les traits de la puissance de Dieu ; mais prétendre qu'elles soient Dieu lui-même , cela révolte. Si l'on voyoit de grands pas marqués dans un chemin , on diroit qu'un homme de grande taille auroit passé par-là ; mais on ne s'aviferoit pas de confondre ces vestiges avec le voyageur. A la vue d'un beau tableau , un connoisseur admire l'habileté du Peintre , mais il ne prend pas le tableau pour le Peintre lui-même.

Dieu a formé des créatures de toutes les sortes & sans nombre , pour que l'homme avec le secours de sa raison , remonte à la première origine , & que parvenu à la connoissance du Créateur , il admire ses perfections infinies , il l'adore , il l'aime. Ce devrait être-là notre unique occupation : mais l'homme grossier se repaissant de rêveries & de fables , a bientôt perdu de vue le premier principe , & dans quels travers ne donne-t-il pas ? La source de ses erreurs n'est autre chose que l'ignorance où il est de ce qui regarde les différentes causes. Il y a des causes intrinseques aux choses comme la matérielle & la formelle , il y en a qui sont extrinseques , comme les causes efficientes : Dieu est cause efficiente & universelle , & par conséquent cause extrinseque des créatures.

Il est à remarquer qu'une chose peut être dans une autre de plus d'une manière : un homme est dans une maison , dans une salle , comme dans un lieu. La matière & la forme sont dans l'homme , le pied & la main sont dans le corps , comme les parties dans le tout. La blancheur est dans le cheval qu'elle dénomine blanc ; la froidure dans la glace

qu'elle dénomine froide , comme tout accident , toute qualité est dans une substance. La lumière du soleil est dans le cristal qu'elle fait briller ; la chaleur est dans le fer qu'elle échauffe , comme les causes extrinseques sont dans les sujets où elles agissent. Des choses les plus basses , remontons aux plus hautes : on peut dire dans le sens de ce dernier exemple , que Dieu est dans les choses. Quoique la lumière soit dans le cristal & la chaleur dans le fer , ce sont néanmoins des choses bien distinguées , des natures toutes différentes. Ainsi , l'on n'erre point en disant que Dieu est de cette manière dans les créatures , avec cette différence que la lumière peut n'être pas dans le cristal , au lieu que Dieu essentiellement immense , se trouve nécessairement dans toutes les créatures , & que Dieu étant immatériel n'a point de parties. D'où il suit qu'il est tout dans le tout , & tout dans chaque partie du tout.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Vous vous expliquez , M. , si clairement , que voilà tous mes doutes dissipés. Mais que pensez-vous de ceux qui prétendent que l'homme & toutes les autres

autres créatures, ne font qu'une même chose ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Tantôt élever l'homme jusqu'à l'égaliser à Dieu, tantôt l'avilir jusqu'à le confondre avec un vermicelle, il y a excès de part & d'autre. Un orgueilleux persuadé, prévenu qu'il est semblable à Dieu, voudra-t-il être mis en parallèle avec le plus vil animal ? Et quelque effort qu'on fasse, j'ai bien de la peine à croire qu'on persuade jamais à personne qu'il ne diffère en rien d'un serpent vénimeux. Vous, M., qu'en pensez-vous vous-même ? Il est aisé de réfuter ce qui n'est nullement digne de foi. Distinguons les diverses sortes d'identités qui se trouvent parmi les créatures. Il y a des identités simplement de noms entre des choses qui sont très-différentes, comme lieu céleste, lieu terrestre. Il y a des identités de réunion, par lesquelles plusieurs choses rassemblées n'en font qu'une ; comme plusieurs brebis ne font qu'un troupeau ; grand nombre de soldats ne fait qu'une armée. Il y a des identités de propriétés. Par exemple, entre une racine, une source & le cœur. Le propre de la racine est

de fournir du suc à toute la plante ; le propre de la source est de donner de l'eau à tout le ruisseau ; le propre du cœur est de distribuer le sang par tout le corps. Ces trois premières sortes d'identités sont fort imparfaites , & se rencontrent entre des choses de nature toute opposée. Il y a des identités de genres qui font que les espèces différentes conviennent dans un même principe générique ; comme les oiseaux & les quadrupèdes conviennent dans les genres de *cognoscitif* & de *sensitif*. Il y a des identités d'espèces par où les individus participent à une même nature spécifique ; comme le cheval *A* & le cheval *B* font l'un & l'autre cheval. Pierre & Paul font tous deux hommes. Ces deux sortes de nouvelles identités rapprochent les choses de beaucoup plus près que les trois premières. Enfin , il y a des identités de substances par lesquelles une chose , soit qu'on la regarde sous différents rapports , soit qu'on lui donne divers noms , reste toujours en soi la même. Par exemple , *Ex-tang-hium* & *Ti-yao* font un même homme. Toutes les parties d'un tout n'ont rien de différent , & sont substances du tout lui-même. Cette dernière

forte d'identités est la parfaite & la vraie. Ceux qui prétendent que toutes les créatures ne sont qu'une même chose, dans lequel de ces trois ordres d'identités veulent-ils mettre celle qu'ils leur attribuent ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Ils la mettent dans l'ordre des identités des substances ; & voici comme ils s'expliquent : le Sage ne fait véritablement qu'une même chose avec le monde entier. Le vulgaire seul divise cette substance, en employant ces termes de *toi*, de *moi*. Ce n'est pas à dire que cette identité vienne de l'idée que se forme le Sage. Elle a son origine dans la bonté du cœur humain, laquelle n'est point réservée au Sage seul, & que le vulgaire ne peut jamais détruire.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Lorsque les anciens Philosophes ont dit que nous ne faisons tous qu'un, ils vouloient seulement par-là réunir les Peuples, & les exciter à une mutuelle charité. On ne peut point dire que toutes les créatures soient une même chose, si ce n'est en ce sens seul, qu'elles ont toutes un même Créateur ; mais

la justice qu'on se rend l'un à l'autre ; la charité qu'on se doit , supposent deux personnes distinctes. Si toutes les créatures ne font qu'une même substance , où fera le nombre de deux ? On ne trouvera de la distinction tout au plus qu'entre de vaines images incapables de s'aimer & de se respecter mutuellement. Ne dit-on pas que la charité consiste à traiter son prochain comme soi-même ; que la justice exige de rendre à autrui ce qui lui appartient : voilà donc un autrui , un prochain ; voilà un soi-même. Si l'on ôte cette différence , ne détruit-on pas ces deux vertus ? Supposons pour un moment que toutes les créatures font en effet identifiées avec un homme , cet homme en s'aimant uniquement soi-même , en se procurant toute sorte de satisfactions , exerceroit une pleine charité , une parfaite justice ; mais peut-on croire qu'un scélérat qui ne pense qu'à soi , qui ne fait pas la moindre attention à tout le reste du genre humain , mérite les noms de juste & de charitable ? Les anciens livres , en se servant des termes d'autrui , de soi-même , désignent-ils simplement deux corps ? Ne marquent-ils pas au contraire très-clairement une

vraie distinction de nature & de personnes ?

La perfection de la charité consiste dans son étendue. Plus elle est restreinte, moins elle est parfaite. L'amour de soi-même est commun, même aux choses inanimées : l'eau cherche toujours un lieu bas & humide, pour pouvoir par-là se réunir & se conserver. Le feu veut un lieu sec, & s'éleve sans cesse, pour trouver sa sphere, & s'entretenir dans tout son entier. L'amour pour ceux à qui on a donné la vie, est très-vif dans les animaux ; que ne font-ils pas pour nourrir leurs petits ? Aimer sa famille, le dernier des hommes en est capable. Combien de fatigues, quels dangers, quels crimes même quelquefois, pour lui procurer le nécessaire ! Aimer sa patrie, le vulgaire même s'en pique. Ne voit-on pas chaque jour des armées entières prodiguer leur vie, pour repousser l'ennemi ? Mais une charité que rien ne borne, qui embrasse l'univers entier, c'est - là la vertu du Sage. Comment est-ce que le Sage distingue autrui de soi-même, de sa famille particuliere, d'une autre famille, son propre pays d'un pays étranger ? c'est que, regardant tous les hommes

comme ayant un même Créateur , un même pere qui est Dieu , il se croit obligé de les aimer tous. Pourquoi n'imité-t-il pas l'homme sans regle dont toute l'attention ne va qu'à s'aimer & se satisfaire soi-même ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Si l'opinion de ceux qui disent que toutes les créatures ne sont qu'une même chose , détruit la charité & la justice , comment est-ce qu'on lit dans le livre *Tchong-yong* , qu'un des devoirs du Prince est de se regarder soi-même dans ses bas-Officiers , & de ne point se distinguer d'eux ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

C'est-là une façon de parler qui , bien comprise , n'a rien de mauvais. Que si l'on veut prendre cette expression à la lettre , on choque absolument le bon sens. Le livre *Tchong-yong* enjoint au Prince de se regarder lui-même dans ses Officiers , & de ne se point distinguer d'eux , parce que les Officiers même les plus bas , sont hommes aussi bien que le Prince ; mais comment peut-on confondre un Prince & ses Officiers avec les plantes , les arbres ,

la terre, les pierres, & de tout cela ne faire qu'une même chose? J'ai vu dans *Mong-tzé* qu'un homme, pour aimer & faire du bien à un chien ou à un cheval, ne doit point pour cela passer pour charitable. Mais si le cheval, le chien & toutes les autres créatures ne font qu'une même chose avec l'homme, tout attachement à quoi que ce soit, devient dès-lors une véritable charité. Autrefois le Docteur *Tsé-ti* enseignoit que l'homme devoit aimer son prochain comme soi-même, & il trouva bien des contradictions. Aujourd'hui l'on prétend que l'argile & la boue sont des sujets dignes de notre charité, & cette doctrine trouve des partisans, quelle bifarrerie! Dieu a créé l'univers; il l'a rempli d'un nombre presque infini de créatures qui toutes ont entr'elles des rapports & des différences. Les unes conviennent en genres, & different en especes; les autres conviennent dans l'espece, & ne different que par leur propre entité. Une même chose a encore de vraies différences. L'on prétend aujourd'hui réduire toutes les créatures à n'en faire qu'une. N'est-ce pas renverser l'ordre établi par le Créateur? La multiplicité & la diversité des

choses en fait la beauté. Un curieux qui cherche des pierres précieuses, ne se contente pas d'un fort petit nombre. Un antiquaire ramasse des antiquités le plus qu'il peut. Un festin pour être exquis, doit présenter toute sorte de mets. Si tout-à-coup les couleurs se réduisoient toutes à la rouge, nos yeux en seroient offusqués, au lieu que la diversité du rouge, du vert, du bleu, du blanc, du noir, soulage & récrée la vue. Une musique qui se réduiroit à un seul ton répété sans cesse, seroit insupportable, au lieu que le mélange des différents tons, rangés avec art, compose une harmonie qu'on entend toujours avec un nouveau plaisir.

L'ordre étant tel pour tout ce qui tombe sous les sens, ce qui n'y tombe pas, n'en suit pas un autre. J'ai déjà montré qu'il y avoit parmi les créatures une diversité d'espèces & de natures, & qu'on ne devoit point distinguer les objets seulement par la figure extérieure. Un lion de marbre & un lion vivant ont la même figure; ils ne sont pas de la même espèce. Un homme & un lion tous deux de marbre, sont de la même espèce; ils sont faits du même marbre, mais ils n'ont pas la

même figure. Les Maîtres dont j'ai pris autrefois les leçons, en expliquant les diverses propriétés des especes & des entités particulieres, disoient que dans le rang des composés substantiels, tout ce qui fait une même entité, fait aussi une même espece; mais que plusieurs choses d'une même espece, ne font point une même entité. Ils disoient encore que les actions d'une des parties d'un tout physique, étoient attribuées au tout lui-même, & désignoient en même temps la partie qui les a faites. Que la main droite, par exemple, fasse l'aumône, exerce la charité, c'est l'homme qu'on appelle charitable. Que la main gauche fasse un vol, on n'en charge pas seulement la main gauche, mais encore la droite, le corps tout entier & tout l'homme est appelé voleur. Sur ce principe, si toutes les créatures ne font qu'une seule & même chose, les actions de chaque homme en particulier sont communes à tous. Ainsi, lorsqu'un scélérat fait un crime, l'homme de bien devient criminel, & parce que *Ououang* étoit un Prince plein de bonté, on doit aussi regarder *Tcheou* comme un bon Prince: l'homme vertueux n'est pas distingué du scélérat; *Tcheou* n'est

point autre que *Ou-ouang* ; tout leur est donc commun. N'est-ce pas-là renverser entièrement l'ordre établi dans le monde, où nous voyons que chaque chose agit à sa manière ?

Les Philosophes , en raisonnant sur la diversité des choses , ont toujours distingué celles qui concourent à faire une même entité, d'avec celles qui en font une différente. Pourquoi s'avise-t-on aujourd'hui de prétendre que toutes les créatures ensemble ne font qu'une seule & même substance ? Les choses qui ont du rapport entr'elles , se trouvant réunies , ne font qu'un même tout : celles qui n'ont aucun rapport , font des tous différents. Tandis que les eaux d'une rivière font dans la rivière , elles ne font qu'un tout ; mais si l'on en puise dans un vase , l'eau qui se trouve dans le vase , ne fait plus un même tout avec les eaux de la rivière , elle reste seulement de la même espece. Une doctrine qui fait ainsi un mélange informe du ciel , de la terre , de toutes les créatures , en les réduisant toutes à une seule substance , est injurieuse au *Chang-tchi*. Elle renverse les regles établies pour les récompenses & pour les punitions : elle confond toutes les es-

peces : elle détruit les vertus de charité & de justice ; & quelque respectables d'ailleurs que soient ses partisans , je ne puis m'empêcher de la combattre de toutes mes forces.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Vous m'avez , M. , pleinement instruit : voilà mes difficultés applanies & l'erreur abbatue. Votre doctrine est la véritable doctrine. L'ame de l'homme est immortelle : elle ne se transforme point en d'autres natures. J'ai oui dire aussi que la Religion chrétienne n'admet point ce que les Fotistes disent de la Métempfycofe , non plus que la défense qu'ils font de tuer les animaux. J'ai encore besoin , M. , de vos instructions là-dessus. Ce sera , s'il vous plaît , pour demain.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Quand on a aplani les montagnes , il est aisé de venir à bout des petits tertres. Mon dessein étoit de vous entretenir sur la matiere que vous proposez. Vous souhaitez , M. , m'entendre sur la Métempfycofe ; de mon côté , je souhaite de vous en parler.

V. ENTRETIEN.

*La Métempsycose est une rêverie , & la crainte de tuer les animaux , une pué-
rilité. Quels sont les vrais motifs de
jeûner ?*

LE LETTRÉ CHINOIS.

IL y a trois opinions touchant le sort de l'homme. Les uns disent que tout commençant pour lui, a sa naissance ; tout doit aussi finir pour lui à sa mort. Les autres , raisonnant sur le passé , le présent & l'avenir , prétendent que tout ce que nous recevons de biens & de maux dans la vie présente , est une suite de ce que nous avons fait dans la vie passée , & que dans la vie future , nous serons traités suivant ce que nous faisons dans la vie présente. Pour vous , M. , vous dites que cette vie n'est pour l'homme qu'un court passage qui le conduit à une vie future , d'une éternelle durée ; d'où vous concluez que nous devons à présent nous appliquer de toutes nos forces à la vertu , pour nous procurer dans l'avenir une heureuse éternité. Ainsi ,

l'avenir est le terme ; le présent est la voie. Ce que l'on dit d'une vie future, me paroît solide ; mais ce qu'on ajoute d'une vie passée, d'où tire-t-il son origine ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Il parut autrefois dans l'occident, un célèbre Philosophe, nommé Pythagore. C'étoit un très-grand génie, mais dont la sincérité n'est pas bien assurée. Ce Philosophe, chagrin de voir les Peuples de son temps donner dans le désordre sans crainte & sans pudeur, se servit de l'estime qu'on avoit pour lui, & inventa un systême extraordinaire, pour ramener les méchants. Il se mit donc à prêcher que les hommes qui s'abandonnoient aux vices durant cette vie, ne manqueroient pas après la mort, d'expièr dans une vie nouvelle leurs crimes passés ; qu'ainsi ou ils renaîtroient pauvres & misérables, ou ils seroient changés en diverses sortes d'animaux ; que les hommes cruels & féroces seroient changés en tigres, en léopards, les orgueilleux en lions, les impudiques en chiens, en pourceaux, les gourmands en bœufs, en ânes, les voleurs en renards, en loups, en éper-

viers ; enfin , que chaque homme vicieux reprendroit une forme d'animal , convenable à son vice. Des gens sages ont excusé Pytagore en disant que son intention étoit bonne , mais qu'il s'étoit mal exprimé. On ne manque pas de solides raisons pour ramener les méchants , pourquoi laisser la vérité , & employer le mensonge ?

Le Philosophe étant mort , quelques-uns de ses Disciples retinrent cette opinion. L'erreur peu à peu passa dans les Royaumes étrangers , & parvint dans l'Inde jusqu'au *Ching-ton*. *Fo* né dans ce pays-là , & pensant alors à faire une Secte , emprunta de Pytagore la Métempfycofe , à quoi il ajouta les six articles de sa doctrine , & toute cette suite de rêveries qu'on donne aujourd'hui pour des livres sacrés. Peu d'années après , quelques Chinois étant allé au *Ching-ton* , rapportèrent en Chine le Fotisme. Voilà l'origine & le progrès de la Métempfycofe qui , n'étant appuyée sur aucun fondement , n'est pas digne de la moindre croyance. Le *Ching-ton* n'est qu'un petit pays , nullement comparable à la Chine. On n'y trouve aujourd'hui ni science , ni politesse , la vertu n'y est point en recom-

mandation. Est-ce donc sur les fables qui en viennent, que doit se régler le monde entier ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

En voyant la carte générale de tous les Royaumes du monde, que vous avez mise au jour, où tout correspond si exactement aux degrés célestes, & plus encore en faisant attention au long voyage que vous avez fait en venant d'Europe, on doit juger que vous êtes parfaitement instruit de ce qui regarde la patrie de *Fo*. Sa Nation est sans doute, comme vous le dites, vile & méprisable. Les Fotistes de Chine sont trompés par la lecture des livres de leur Secte : ils s'imaginent que le Royaume de *Fo* est un pays admirable ; certains même vont jusqu'à souhaiter la mort pour aller, par une heureuse Métemp-sychose, commencer une nouvelle vie dans ces régions fortunées. Cela est risible. Nous autres Chinois, nous voyageons peu dans les pays éloignés ; comment pourrions-nous les bien connoître ? Mais, enfin, que la patrie de *Fo* soit un pays de peu d'étendue, que sa Nation soit abjecte, pourvu que sa doctrine soit raisonnable, on peut la sui-

vre ; tout le reste n'apporte à cela aucun empêchement.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Les absurdités qui suivent de l'opinion de la Métempfycofe, font fans nombre ; je n'en rapporte que quelques-unes des principales.

En premier lieu, l'ame d'un homme qui, par la Métempfycofe, auroit passé dans un autre corps, ou d'homme ou de bête, n'auroit pas perdu sa nature d'ame, & elle devroit se ressouvenir de ce qu'elle a fait dans son premier corps. Cependant nous ne nous souvenons de rien, & je n'ai point oui dire que personne ait jamais eu de pareil souvenir. N'est-ce pas là une preuve qu'un homme aujourd'hui vivant n'a point eu de vie précédente ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Les livres de *Fo* & de *Lao* rapportent plusieurs exemples de ces fortes de souvenirs. Il faut donc qu'il y en ait eu.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Que le démon, dans le dessein de tromper les mortels, & de les attirer à son parti, ait possédé quelque homme

ou quelque bête, & lui ait fait dire : je suis un tel, du temps passé; telle chose arriva autrefois de cette manière, &c., pour autoriser par-là le mensonge : cela peut être; mais pourquoi les exemples qu'on rapporte de gens que se sont souvenus d'une vie précédente, sont tous de quelques Fotistes, ou depuis que la Secte de *Fo* est entrée en Chine. Dans tous les pays du monde, il naît & il meurt une quantité innombrable d'hommes & d'animaux. Autrefois c'étoit comme aujourd'hui. Pourquoi n'est-ce que depuis *Fo* & parmi ses disciples, que l'on trouve de ces sortes de souvenirs, tandis que dans un si grand nombre de Royaumes, en tant d'Ecoles différentes, où il a paru de si célèbres Docteurs, des Savans d'une mémoire si prodigieuse, il n'y a jamais eu un seul homme qui se soit souvenu de la moindre chose d'une vie passée? Quoi! tout le reste du monde oublie jusqu'à son pere & sa mere, jusqu'à son propre nom, & les seuls *Fotistes*, avec quelques animaux, se souviennent de tout, & sont en état de le raconter! Ces sortes de rêveries peuvent bien amuser la vile populace; mais des Docteurs, des gens qui font usage de leur raison, ne peu-

vent les entendre sans mépris & sans indignation.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Les Fotistes disent que quand l'ame d'un homme a passé dans le corps d'une bête, ce corps est bien animé par cette ame ; mais, comme ils n'ont aucun rapport entre eux, l'ame se trouve embarassée, & ne peut point agir librement.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Mais quand l'ame d'un homme a passé dans un autre corps d'homme, ce corps & cette ame ont du rapport entre eux : pourquoi l'ame ne se souvient-elle pas de la vie précédente ? Je vous ai déjà fait voir, M., que l'ame de l'homme est un esprit. L'esprit a des opérations qui lui sont propres, en quoi il ne dépend en rien du corps. Ainsi, quoique l'ame d'un homme soit dans un corps de bête, elle est toujours maîtresse de ses actes particuliers : qu'y a-t-il qui l'empêche de les produire en toute liberté ? Si Dieu avoit établi dans le monde ces diverses transmigrations, c'auroit été sans doute pour animer les bons, & pour retenir les méchants. Mais puisque, dans cette vie, nous ne nous res-

souvenons point de ce que nous avons fait de bien ou de mal dans une vie passée, par où pouvons-nous juger que ce qui nous arrive à présent de bonheur ou de malheur, est une suite de nos actions antérieures; & comment pouvons-nous, par-là, être animés ou retenus? Cette Métempfycofe n'est donc bonne à rien.

En second lieu, lorsque Dieu, au commencement du monde, créa les hommes & les bêtes, il ne détermina point assurément de changer en bêtes les hommes criminels; au contraire, il donna à chaque espece l'ame qui lui convenoit. Mais, si les bêtes d'aujourd'hui sont animées par des ames d'hommes, il y a donc une différence entiere entre les ames des bêtes d'autrefois, & celles des bêtes d'à-présent: celles-ci sont spirituelles, & celles-là étoient purement sensitives. Qui jamais a oui parler d'une telle différence? N'a-t-on pas toujours cru que les ames en tous les temps étoient de la même espece?

En troisieme lieu, les Philosophes ont toujours distingué trois sortes d'ames: la végétative, qui n'a d'autre vertu que de faire vivre & croître: c'est l'ame des plantes; la sensitive, qui non-seulement

fait vivre & croître , mais encore qui anime tous les sens , les yeux pour voir , les oreilles pour entendre , la bouche pour goûter , les narines pour odorier , & le corps tout entier pour sentir : c'est l'ame des bêtes ; enfin , l'ame raisonnable , qui renferme les qualités des autres , & qui , outre cela , fait penser , distinguer , tirer des conséquences : c'est l'ame de l'homme. Que si l'on prétend que l'ame de la bête & l'ame de l'homme ne sont point différentes , il n'y a donc plus dans l'Univers que deux sortes d'ames : n'est-ce pas là renverser les idées communes. La nature des choses ne se distingue pas seulement par la figure , mais principalement par l'ame. L'ame détermine la nature , la nature détermine l'espece , l'espece détermine la figure. Ainsi , la ressemblance ou la diversité d'especes vient de la nature , & suivant que l'espece est semblable ou différente , la figure l'est de même : or , la figure des bêtes est fort différente de celle de l'homme ; on doit donc conclure que leurs especes , leurs natures , leurs ames le sont aussi.

Toute la Philosophie consiste à juger de l'intérieur par l'extérieur : ce qu'on voit , fait connoître ce qu'on ne voit pas.

Un homme veut connoître l'ame des plantes , il voit que les plantes vivent , croissent , & rien de plus ; qu'elles n'ont ni connoissances , ni sentiment , il juge qu'elles n'ont qu'une ame végétative. Il veut savoir quelle est l'ame des bêtes ; il voit dans les bêtes du sentiment & certaines connoissances , mais il ne remarque en elles aucun raisonnement réfléchi , il conclut qu'elles n'ont qu'une ame sensitive. Il veut , enfin , avoir une idée de l'ame de l'homme ; il reconnoît dans l'homme , & dans l'homme seul , une puissance de raisonner sur tout ; il fait dès-lors que l'homme seul a une ame raisonnable : voilà ce que dicte le bon sens. Qu'après cela les *Fotistes* viennent nous dire que les ames des bêtes ne sont pas différentes de celles des hommes , n'est-ce pas une absurdité ? J'ai souvent oui dire qu'en suivant *Fo* , on s'égaroit. Mais qui dira jamais qu'on s'égare en suivant le bon sens ?

En quatrieme lieu , la figure extérieure & les qualités de l'homme étant si différentes de celles de la bête , il faut aussi que leurs ames ne soient point semblables. Un Menuisier , pour faire une chaise ou une table , doit se servir de bois. Un Coutelier , pour faire un

couteau , doit employer le fer & l'acier. A choses d'especes différentes, il faut des matériaux de différentes especes. Mais , si la figure extérieure & les ames des bêtes n'ont aucune conformité avec celles des hommes , comment les *Fotistes* prétendent-ils que les ames des hommes entrent dans des corps de bêtes pour recommencer une nouvelle vie ? C'est là une pure rêverie. Sur quoi même avance-t-on que l'ame d'un homme passe dans un autre corps d'homme ? Tout homme a une ame qui ne convient qu'à son propre corps : le corps d'un autre homme n'est point fait pour elle , beaucoup moins le corps d'une bête. Une épée s'ajuste bien à son fourreau , un couteau s'enchasse bien dans sa gaine ; mais comment pourroit-on faire convenir à un couteau le fourreau d'une épée ?

En cinquieme lieu , ce qui fait dire aux *Fotistes* que les hommes criminels sont transformés en bêtes dans une nouvelle vie , c'est parce que dans une vie précédente , disent-ils , ils se sont souillés de mille crimes , & ont vécu en bêtes. Dieu , sans doute , poursuit les méchants , il ne les laisse pas impunis ; mais si toute la vengeance qu'il en tire se réduit à les changer en bêtes , ce

n'est pas là un châtement : c'est plutôt favoriser leurs passions. Le débauché en cette vie éteint autant qu'il peut les lumières de sa raison, pour s'abandonner plus librement à ses penchants ; la figure & le nom d'homme sont encore pour lui un frein qu'il ne souffre qu'avec peine. Dans une telle disposition, s'il entend prêcher qu'après la mort il sera transformé, & que rien alors n'arrêtera ses desirs, quel sujet de joie ! Un homme féroce & cruel, qui se plaît au meurtre, au massacre, ne voudroit-il pas avoir des dents de loup, & des ongles de tigre, pour pouvoir jour & nuit se repaître de sang & de carnage ? Un orgueilleux enivré du plaisir de dominer, incapable de céder à personne, ne seroit-il pas charmé de devenir aussi redoutable qu'un lion, pour pouvoir tyranniser tous les autres animaux ? Un homme de rapines, accoutumé au vol, à la tromperie, auroit-il du chagrin d'être transformé en renard, & d'avoir dans ce nouvel état toute occasion d'employer les ruses & les fourberies ? Tous ces hommes indignes, non-seulement ne craindroient point ces transformations comme des châtements, mais ils les recevraient, au contraire, comme

des bienfaits. Dieu, infiniment juste ; fera bien les punir, & ce n'est pas ainsi qu'il les punira. Dira-t-on que l'homme, d'une nature noble comme il est, en se voyant changé en bête, se regardera sans doute comme bien puni ? Pour moi je dis, au contraire, qu'un scélérat, qui n'a jamais eu aucune estime de la nature de l'homme, qui a toujours méprisé toutes les règles que la raison humaine prescrit, pour ne suivre que des inclinations de bête sous une figure extérieure d'homme, se voyant tout-à-coup délivré de cette figure incommode, & se trouvant mêlé avec les bêtes sans crainte & sans honte, se regarderoit comme parvenu au comble de ses souhaits. Ainsi, le système ridicule de la Métempfycose, bien loin de servir à animer les bons, & à retenir les méchants, ne peut être que très-pernicieux au monde.

En sixième lieu, les Métempfycosistes défendent expressément de tuer aucun animal, dans la crainte où ils sont que le cheval ou le bœuf qu'on tueroit ne se trouvât être par hasard ou son pere ou sa mere. Mais, si leur crainte est bien fondée, si leur doute est raisonnable, comment ne défendent-ils pas
aussi

aussi d'enharnacher un bœuf, & de lui faire labourer la terre, ou traîner un chariot? Comment permettent-ils de monter à cheval, & de voyager en cet équipage? Il me paroît que le crime n'est guere moins grand de tuer son pere, ou de l'obliger à tirer la charrue, de lui mettre un bât sur le dos, &, le fouet à la main, de lui faire parcourir les rues & les carrefours. Mais il est d'une nécessité absolue de travailler la terre; on ne peut pas se passer de se servir des animaux. C'est donc une chose tout-à-fait frivole que la défense de tuer aucun animal, & la Métempfycofe d'un homme en bête n'est qu'une pure imagination.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Qu'un homme, après la mort, soit changé en bête, cela me paroît, en effet; une pure rêverie, qui ne peut tromper que la populace: un homme sage fait juger autrement. Quoi! le cheval que je monte seroit peut-être mon pere ou ma mere métempfycosés, ou quelques-uns de mes parens les plus proches; ce seroit peut-être mon ancien Prince, ou l'un de mes meilleurs amis: Dans cette crainte, se servir des ani-

maux , c'est renverser toutes fortes de devoirs ; ne s'en servir pas , pourquoi les nourrir , & comment agir ? Ainsi , cette maniere de Métempfycofe ne peut pas se foutenir. Mais que l'ame d'un homme mort rentre dans un autre corps d'homme , c'est toujours la même espece , & je ne vois en cela aucun inconvenient.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Prétendre que l'homme , après la mort , puisse être changé en bête , c'est interdire tout l'usage des animaux ; croire que l'ame d'un homme mort peut rentrer dans le corps d'un autre homme , c'est mettre des difficultés insurmontables aux mariages , c'est abolir la coutume d'avoir des domestiques. Comment cela ? Vous recherchez une personne en mariage , qui fait si cette personne n'est pas votre mere qui reparoît dans un autre corps & sous un autre nom ? Vous vous servez d'un valet , vous le querellez , vous lui dites des injures , vous le maltraitez , qui fait si ce valet n'est pas votre frere , un de vos parens , votre Prince , votre maître , ou votre intime ami qui a repris une nouvelle vie ? N'est-ce pas là renverser toute sorte

de devoirs? Concluons donc , si la Métempfycofe d'un homme en bête est opposée à la raison , celle d'un homme dans un autre homme ne l'est pas moins. Cela se sent , & paroît démontré.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Vous m'avez dit ci-devant , M. , que l'ame de l'homme est immortelle : ainsi , les ames de tous les hommes morts subsistent encore ; mais , s'il n'y a point de Métempfycofe , comment le monde peut-il contenir une si prodigieuse multitude d'ames?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Il faut bien ignorer l'étendue du ciel & de la terre , pour penser qu'ils puissent être si aisément remplis : & c'est ne pas connoître la nature des esprits que de croire qu'ils remplissent les lieux où ils sont. Les choses matérielles occupent une espace , & peuvent l'occuper toute entier ; mais les esprits , dégagés de la matiere , ne sont point ainsi dans les lieux ; tous les esprits possibles pourroient être contenus dans un point. Jugez , M. , si les ames du temps passé , seront jamais capables d'embarasser l'univers , & si c'est-là une raison pour croire la nécessité de la Métempfycofe.

LE LETTRÉ CHINOIS.

L'opinion de la Métempfycofe vient des *Fotistes*. Parmi nos Lettrés , peu la fuivent. Après tout , cette défenfe de tuer les animaux marque de la bonté ; Dieu qui eft la bonté même , devroit , ce femble , faire la même défenfe.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

S'il étoit vrai que l'homme après la mort , fût changé en bête , ce feroit défendre le meurtre du plus petit animal , comme celui de l'homme lui-même , puifque la diverfité de corps & de figure n'empêcheroit pas que l'un & l'autre ne fût homme. Cependant je vois une efpece de Sectateurs de *Fo* , qui fe contente de ne point tuer les animaux le premier & le quinzieme de la Lune , & qui ces deux jours-là feulemeut mangent maigre ; cela n'eft pas conféquent. Que diriez-vous d'un fcélérat qui chaque jour tueroit les paffans qu'il pourroit furprendre , & fe repaîtroit de leur chair , mais qui par bonté , s'abftiendrait de ces crimes le premier & le quinzieme jour de la lune ; quelle bonté ! Vingt-huit jours d'homicides & d'antropophagies , deux jours feulemeut

d'abstinence. Il n'y a pas là de quoi diminuer beaucoup sa méchanceté, & il ne l'augmenteroit pas beaucoup en ne s'en abstenant point. Pour nous qui sommes très-persuadés que la Métempfycofe est une rêverie, nous traitons de même la défense de tuer les animaux.

Nous voyons que Dieu, en créant l'univers, a destiné toutes les créatures à l'utilité de l'homme, il a placé dans le ciel le soleil, la lune & les étoiles pour nous éclairer & nous donner le moyen de voir les objets. Il produit sur la terre une infinité de choses toutes à nos usages : les couleurs récréent notre vue, les sons divertissent nos oreilles, les goûts & les parfums repaissent notre bouche & notre odorat. Combien de sortes de commodités pour notre corps ! combien d'especes de remedes contre nos maladies ! combien de divers moyens de conserver notre vie & notre santé, & même de vivre content & dans une innocente joie : c'est-là ce qui doit exciter notre continuelle reconnoissance envers Dieu, & nous engager à jouir de ses bienfaits avec d'éternelles actions de graces.

Les animaux ont de la laine, du

poil, des peaux dont l'homme se peut faire des vêtements : ils ont des dents, des cornes, des écailles, qu'il peut employer à une infinité d'ouvrages. Ils contiennent en eux-mêmes, d'excellens remèdes contre les maux différens ; ils ont, dans la substance de leur chair, de quoi réparer nos forces & nous nourrir : pourquoi n'userions-nous pas de tous ces avantages ? Si Dieu ne permettoit point à l'homme de tuer les animaux, ne seroit-ce pas en vain qu'il auroit rendu les animaux si utiles à l'homme ? Ne seroit-ce pas donner occasion à l'homme d'enfreindre sa défense & de se fouiller de crimes ? Depuis les anciens temps jusqu'à aujourd'hui, dans tous les pays du monde, les sages & les gens de bien se sont nourris de la chair des animaux. Ils n'ont jamais cru rien faire en cela contre l'ordre, & qui les accuse d'avoir été prévaricateurs ! Convient-il de faire criminels tant de grands hommes pour se réduire à canoniser quelques partisans de la Métempsychose, sans nom & sans vertu, que l'on place au plus haut des cieux ? Ce ne peut être là l'idée que de peu de gens sans discernement.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Il y a dans le monde quantité d'animaux inutiles à l'homme, & qui lui sont nuisibles ; le tigre, le loup, le serpent & tant d'insectes venimeux. Comment dites-vous, M., que Dieu a créé toute chose pour l'utilité de l'homme ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Les avantages qu'on peut tirer des créatures sont de plus d'une sorte à qui fait bien y faire attention. Le vulgaire, incapable de pénétrer le fond des choses, & ne jugeant que sur les apparences, regarde certaines créatures comme nuisibles à l'homme, c'est qu'on n'en connoît pas bien l'utilité. L'homme est un composé de matière & d'esprit, d'ame & de corps : l'ame est sans doute la plus noble partie. Le tygre, le loup, les animaux venimeux, peuvent nuire au corps, mais s'ils sont utiles à l'ame, ne doit-on pas dire qu'ils sont créés pour l'utilité de l'homme ? Tout ce qui est capable de blesser & de détruire nos corps, tout ce que le vulgaire appelle choses nuisibles, choses mauvaises, nous apprend à redouter la colère du souverain Maître. Instruits que

Dieu peut se servir du ciel , de l'eau , du feu , des animaux pour punir le coupable , nous sommes obligés à toujours vivre dans sa crainte , à implorer sans cesse son secours , & à mettre en lui toute notre confiance , n'est-ce pas-là un grand avantage pour l'homme ?

Dieu , plein de miséricorde envers les gens du siècle , qu'il voit tout occupés de la terre , uniquement attentifs aux choses de ce monde , sans jamais lever les yeux vers le ciel , ni penser à la vie future , leur présente ces objets affreux pour leur donner occasion de rentrer en eux-mêmes , & de se tirer de l'état funeste où ils sont. Au commencement des temps , les choses étoient autrement réglées. Tout dans l'univers étoit soumis à l'homme ; tout servoit à son corps même , rien ne lui étoit contraire ; l'homme s'est revolté contre Dieu , aussi-tôt les créatures se sont revoltées contre l'homme. Tel n'étoit point le premier dessein de Dieu , c'est l'homme qui s'est lui-même causé son malheur.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Dieu , en faisant naître les animaux , veut qu'ils vivent , & non pas qu'ils meurent : ainsi défend de les tuer ,

c'est entrer dans le dessein de Dieu même.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Les arbres & les plantes ont aussi reçu de Dieu une ame végétative : on les compte parmi les choses vivantes ; cependant chaque jour vous détruisez leur vie en mangeant des herbages, en faisant couper du bois pour être brûlé. Vous dites qu'il n'y a rien en cela contre l'ordre, parce que Dieu fait croître le bois & les herbages pour le service de l'homme : je dis de même que Dieu fait naître les animaux pour mon usage, & que de m'en servir, de les tuer, pour me nourrir, ce n'est rien faire de reprehensible. La regle de la charité, selon *Kong-tzé*, est celle-ci : *ce que je ne voudrois pas qu'on me fît, je ne voudrois pas le faire à un autre homme.* *Kong-tzé* ne dit point : Je ne dois pas le faire à une bête : les loix des Empires proscrivent l'homicide, elles ne défendent pas de tuer les animaux. Les arbres & les plantes sont dans le rang des biens temporels ; on ne doit en faire qu'un usage raisonnable & modéré. C'est de-là que *Mong-tzé*, instruisant les Princes, leur dit qu'il ne faut point pêcher avec des

si les trop ferrés, & qu'on doit prendre son temps pour couper le bois ; ce n'est pas-là dire qu'il ne faut ni couper les bois, ni pêcher le poisson.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Il est vrai que l'on compte les plantes & les arbres parmi les choses vivantes ; mais ils n'ont point de sang, ils sont sans connoissance & sans sentiment : ainsi qu'on les coupe, qu'on les détruise, il n'y a là aucun lieu à la comparaison.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Dire que les arbres & les plantes n'ont point de sang, c'est uniquement savoir qu'il y a du sang rouge, & c'est ignorer absolument que la couleur blanche ou la verte peut aussi convenir au sang. Tout corps vivant dans l'univers ne vit que par la nourriture qu'il prend. La nourriture des plantes est la liqueur qu'elles tirent de la terre & qui les entretient : cette liqueur qui circule dans leur corps & qui les fait vivre, n'est-ce pas leur sang ? qu'est-il besoin qu'il soit rouge ; combien d'animaux aquatiques qui n'ont pas le sang rouge : cependant les *Fotistes* ne les mangent point : combien d'herbages qui ont la

liqueur rouge ? cependant les *Fotistes* les mangent. D'où peut venir ce respect & cette bienveillance pour le sang des animaux, tandis qu'on en a si peu pour les plantes ?

Si l'on dit qu'on s'abstient de tuer les animaux pour ne pas les faire souffrir, je réponds que ceux qui portent la compassion jusques-là, ne doivent pas se contenter de ne les pas tuer, il ne faut pas aussi les faire servir, ni les fatiguer. Un bœuf qui tire la charrue, un cheval qui traîne sans cesse un chariot, que ne souffrent-ils pas, & cela durant leur vie entière ? La douleur que leur causeroit un coup mortel, peut-elle être comparée à cette longue suite de travaux & de peines ? je dis plus, la défense de tuer les animaux, leur seroit très-nuisible. L'homme ayant la liberté de se nourrir de leur chair, en prend soin, les élève & par-là les animaux se multiplient : si l'on ôte à l'homme cet avantage, pourquoi en prendroit-il soin ? Un Prince casse ses officiers, quand ils ne lui sont plus nécessaires ; un maître renvoie des domestiques devenus inutiles : que fera-t-on à l'égard des bêtes, si l'on ne peut plus en tirer les services ordinaires ? Il y a dans l'occident

un certain peuple qui s'est fait une loi de ne point manger la chair de porc ; aussi ne voit-on aucun porc dans leur pays. Si le monde entier vouloit imiter cette nation , en faudroit-il davantage pour détruire absolument cette sorte d'animal ? Ainsi cette ridicule bienveillance pour les bêtes , n'aboutit qu'à une haine réelle , au lieu que d'en tuer quelques-unes , c'est l'occasion de propager toutes les especes. Concluons donc que la défense de tuer aucun animal , est la chose la plus nuisible qu'on puisse faire à tous les animaux.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Si cela est , à quoi bon garder le jeûne & l'abstinence.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

S'abstenir & jeûner simplement pour ne pas vouloir tuer les animaux , c'est un trait de compassion fort mal-entendue. Il ne manque pas de bons motifs pour jeûner , & qui jeûne par ces motifs , fait une action utile & digne d'éloge : la véritable innocence est une chose bien rare. Où est l'homme qui ne pèche point , & qui n'ait jamais péché ? Dieu

a gravé la raison dans l'ame de tous les mortels. Les sages, par son ordre, ont publié, dans leurs écrits, les loix qu'elle impose : tous ceux qui violent ces loix péchent contre Dieu même, & plus celui qu'ils offensent est grand & respectable, plus leur crime est énorme. C'est pourquoi le pénitent, tout revenu qu'il est de ses égaremens passés, n'est pas toujours tranquille sur ses anciens désordres : il fait qu'il a péché, il ignore si ses péchés sont pardonnés : dans cette incertitude, ses fautes lui sont toujours présentes à l'esprit ; il a sans cesse la honte sur le visage & le repentir dans le cœur. Dans le bien qu'il fait, il croit n'en jamais faire assez, l'œil toujours ouvert sur ses défauts est toujours fermé sur ses vertus : dans les retours qu'il fait sur lui-même, quel détail, quelle exactitude ! Il trouve dans ses meilleures actions, de quoi se faire des reproches amers ; on a beau lui vanter ses perfections, il n'en reconnoît aucune en lui ; il se croit fort imparfait, il n'en est que plus confus, plus circonspect, plus fervent. Se contentera-t-il d'une humilité en paroles, en est-ce assez pour lui d'une pénitence seulement intérieure ? Il s'accable de honte & de confusion ; il ne

se donne pas le moindre relâche ; ainsi portant la mortification jusques sur la nourriture qu'il prend , il la réduit au pur nécessaire : point de délicatesse , point d'affaïssonemens , point de choses substantielles ; l'insipide , le grossier , le moins bon le nourrissent ; il ne donne à son corps que ce qu'il ne peut absolument lui refuser. Sans cesse , en regrets , en pénitence pour réparer ses fautes anciennes & nouvelles , jour & nuit attentif & tremblant aux pieds de la Majesté divine , il n'omet rien pour toucher sa miséricorde ; il se baigne de ses larmes pour laver ses péchés. Bien éloigné de s'ériger en saint , de se donner pour un homme parfait , de se permettre tout au risque d'essuyer un juste & sévère jugement , il se mortifie & afflige son corps ; il ne se pardonne rien , dans la vue de fléchir la colere du ciel & de se dérober à ses vengeances : voilà un bon motif de jeûner.

La pratique des vertus devrait faire l'occupation de tous les hommes. On entend le vertueux s'écrier sans cesse qu'il vit dans la paix : tous ses desirs ne vont qu'à avancer dans les voies de la justice. Mais quels ravages ne causent pas les passions humaines ? Elles

s'érigent en tyrans du cœur , & ne prétendent rien moins que de le dominer en maître absolu. Le combat est vif & continuel , la victoire difficile ; aussi le commun des mortels n'est-il qu'une troupe de vils esclaves : dans toute leur conduite ce n'est plus la raison qui les dirige , c'est la passion qui commande ; A voir leur extérieur , on les prend encore pour des hommes ; mais à suivre leurs actions , ne les prendroit-on pas pour des bêtes ? La passion est l'ennemie de la raison , elle offusque toutes ses lumières , & bouche tous ses jours ; plus d'entrée à la vertu ; nulle peste n'est plus terrible que celle-là : les autres maladies ne nuisent qu'au corps ; le venin des passions pénètre jusqu'à la moëlle de l'ame , elle atteint même les principes naturels. Qu'une passion se soit une fois emparée d'un cœur , il ne reste plus de lieu à la raison ; la vertu est tout-à-fait bannie. Hélas ! pour un plaisir d'un moment , se condamner à des regrets éternels ! Pour un plaisir vil & méprisable , s'attirer des maux infinis , quelle folie !

La passion se fortifie suivant les forces du corps , elle se prévaut de son embonpoint ; ainsi ce n'est souvent qu'en affoi-

blissant le corps qu'on peut détruire la passion. Un novice dans la vertu, qui, desirant de réprimer ses passions, traite délicatement son corps, est semblable à un insensé, qui voulant éteindre le feu, y jette incessamment du bois : le sage ne pense à manger que pour entretenir sa vie ; l'homme animal ne veut vivre que pour jouir du plaisir de manger. Le véritable vertueux ne regarde son corps que comme son ennemi ; ce n'est que par nécessité qu'il en prend soin : on voit assez la raison de cette nécessité. Quoique nous ne vivions pas principalement pour notre corps, cependant sans ce corps nous ne pouvons pas vivre : ainsi les alimens que nous lui fournissons, sont des remèdes que nous employons pour guérir sa faim & sa soif. Où est le malade qui, ayant une médecine à prendre, ne se contente pas de la dose suffisante pour son mal ? L'homme est satisfait quand il fait modérer ses appétits ; mais lorsqu'on se livre à toute sorte de délices, on a peine à y suffire. Donner à la passion tout ce qu'elle demande, c'est ruiner sa santé. Ne dit-on pas que la gourmandise est plus meurtrière que le glaive : mais, laissant à part les maux qu'elle

fait au corps , je ne m'arrête qu'à ceux qu'elle cause à l'ame. Un esclave trop bien traité , méconnoît son maître : un corps trop bien nourri , se révolte contre l'esprit : la raison ne gouvernant plus , toutes les passions se donnent carrière , la cupidité est dominante. Qu'on pratique le jeûne , la cupidité est sans forces. La raison reprimant le corps , toutes les passions sont soumises à la raison : c'est encore là un vrai motif de jeûner.

Cette vie est une vie de peines , & non pas de frivoles amusemens. Dieu ne nous met pas sur la terre pour ne penser qu'au plaisir , mais pour nous perfectionner sans cesse & avancer toujours dans la vertu. L'homme ne peut pas vivre sans quelque espece de satisfaction : celles de l'esprit lui manquant , il cherche celles du corps , & il abandonne bientôt celles du corps , quand il peut goûter celles de l'esprit. Le sage s'exerce continuellement dans la recherche du solide bonheur qu'on trouve à être vertueux , il tourne là tous les desirs de son cœur , il ne le laisse jamais languir ; point de retour sur les objets extérieurs , il écarte tout ce qui ressent le plaisir animal , dans la juste crainte

que, s'en voyant épris, il ne soit privé de son véritable contentement. La pratique de la vertu fait les vrais délices de l'ame, c'est par-là que l'homme devient semblable aux Anges. Plus nous avançons dans les voies de la perfection, plus nous approchons de la pureté des esprits célestes; & plus nous nous privons des plaisirs sensuels, plus nous nous éloignons de la grossièreté des animaux. Ne devons-nous donc pas être extrêmement sur nos gardes?

Les vertus ornent l'ame & la rendent recommandable. Les mets les plus délicieux n'ont d'autre avantage que de flatter le goût. Le comble de la perfection fait le bonheur de l'ame, & ne nuit en rien au corps. L'intempérance de la bouche est extrêmement nuisible & au corps & à l'ame. Un corps engraisé & livré à la débauche, devient lourd, & s'abrutit; il entraîne l'esprit & la raison. Une ame si mal assortie, comment peut-elle se dégager de la fange où elle est enfoncée? Comment peut-elle s'élever à des pensées dignes d'elle? L'homme déréglé, voyant les mondains au milieu des plaisirs, manquant lui-même de beaucoup de choses, envie leur sort. Le Sage au contraire;

en a pitié , & à la vue de leur vie brutale , il se dit à lui-même : hélas ! Ces malheureux courent sans cesse après des ombres de plaisirs. Ils les desirerent avec passion , ils les recherchent avec empressement. Moi qui vise au souverain bonheur , & qui n'ai pu encore y atteindre , dois-je me relâcher ? Ne dois-je pas plutôt redoubler tous mes efforts ? Le malheur des gens du siècle est de ne pas connoître la douceur de la vertu. S'ils l'avoient seulement goûtée , ils mépriseroient bientôt tous les plaisirs des sens , pleinement satisfaits d'avoir trouvé leur véritable félicité. Les délices de l'ame & celles du corps se disputent sans cesse le cœur de l'homme : elles ne peuvent y habiter ensemble : introduire les unes , c'est en chasser les autres.

Autrefois , en Europe , un vassal offrit à son Souverain deux jeunes chiens de chasse d'une très-bonne espece. Le Prince en fit remettre un à un Grand de sa Cour , & fit envoyer l'autre fort loin chez un Villageois , ordonnant à chacun d'eux d'élever l'animal qu'on lui confioit. Les chiens étant devenus grands , le Roi voulut les éprouver & les mener à la chasse : celui du Villageois étoit maigre ; mais

dispos; il avoit le nez fin, le corps lesté; il prit du gibier en quantité: celui du Courtisan étoit gras à pleine peau; il avoit le poil luissant, l'apparence tout-à-fait belle; mais, pour avoir été nourri trop délicatement, il ne pouvoit point courir, il regardoit passer le gibier, & ne prenoit rien: il apperçut un os par hasard; il se jeta dessus, le rongea, & se coucha. Les Grands qui suivoient le Roi dans cette chasse, instruits que ces deux chiens étoient d'une même race & d'une même ventrée, furent étonnés de les voir si peu semblables. Le Prince alors leur dit: il n'y a rien en cela qui doive vous surprendre; ce que vous voyez dans les animaux arrive aux hommes eux-mêmes: c'est une suite de la maniere dont on est élevé & nourri; si la nourriture est abondante & délicate, si l'on s'abandonne à la paresse & aux amusements, il n'est pas possible de faire un pas vers le bien; au lieu que, si l'on est accoutumé au travail, si l'on fait se refuser au plaisir, & se contenter de peu, l'on est alors un sujet de grande espérance. Cela veut dire qu'un homme livré à la bonne chair & à la mollesse, lors même que son devoir se présente à son esprit, se refuse à tout, & ne peut &

ne fait autre chose que boire & manger ; au contraire , celui que la raison dirige , réfléchit , suit la raison , & résiste aux attraits du plaisir le plus séduisant. Voilà un troisième motif très-propre à faire garder le jeûne.

La manière de jeûner n'est pas partout la même. J'ai parcouru beaucoup de différents pays , & j'ai vu par moi-même cette diversité : les uns n'ont égard qu'au temps de ne pas manger , & nullement à la quantité ni à la qualité des viandes ; ils s'abstiennent durant tout le jour , mais la nuit étant venue , ils ont toute liberté. Les autres font consister leur jeûne simplement à manger maigre ; ils ne se prescrivent rien , ni pour le temps , ni pour la quantité ; certains , en jeûnant , mangent de tout , & autant qu'ils veulent , mais seulement une fois le jour. La manière la plus ordinaire de jeûner renferme & le temps , & la quantité , & la qualité : on ne mange qu'une fois le jour , environ midi ; les viandes grasses sont absolument interdites , tout le maigre est permis. Il y a un jeûne plus rigoureux , mais particulier aux solitaires retirés dans les forêts & sur les montagnes ; ils se contentent , pour nourriture , d'herbages & de racines.

La fin du jeûne est de faire pénitence, & de se vaincre soi-même. On doit en cela avoir égard à la qualité des personnes, & aux forces du corps. Un homme riche & accoutumé aux délices, qui se retranche volontairement, & se réduit aux choses communes, est censé jeûner & s'abstenir; au lieu qu'on ne regarde point comme un jeûne la vie dure d'un payfan, ni l'état misérable d'un gueux qui mandie. Une personne âgée a besoin de soutenir sa vieillesse, & un malade de réparer ses forces; un domestique, un esclave accablé de fatigues, ne peut pas long-temps souffrir la faim. La loi Chrétienne règle tout avec équité: selon les circonstances, elle dispense du jeûne les vieillards & les jeunes gens, les infirmes, les nourrices, & les personnes d'un travail très-pénible. Le véritable jeûne ne consiste pas précisément à régler la bouche: c'est le devoir de la tempérance. La fin principale du jeûne est de réprimer les passions; on doit en faire une très-grande estime: on doit l'observer dans toute son étendue. Un jeûneur qui néglige ses devoirs essentiels, est semblable à un insensé qui, jetant ses perles, fait amas de coquilles.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Ah! M., voilà sans doute les motifs & la regle du véritable jeûne. Nos jeûneurs de Chine, s'ils ne sont pas forcés à ce genre de vie par la nécessité, c'est le desir de se faire un nom, c'est l'envie de tromper le monde qui les y engage : en public, ils paroissent jeûner ; dans le particulier, ils sont très-dérégés, ivrognes, débauchés, violents, trompeurs, voleurs, grands médifans & calomniateurs des plus honnêtes gens. Malheureux, ils ne peuvent pas même se cacher aux yeux des hommes ; comment pourroient-ils se dérober à la connoissance de *Chang-ti*, le Dieu du ciel ? Quel bonheur pour moi, M., de recevoir vos instructions ! Je vous prie de vouloir bien encore écouter mes demandes.

LE DOCTEUR EUROPÉEN:

La vraie doctrine est profonde & étendue ; ce n'est qu'à force de demandes qu'on peut s'en instruire à fond. Ne craignez point, M., de m'interroger en détail ; votre empressement là-dessus est très-louable ; c'est le bon moyen pour réussir,

V I. ENTRETEN.

On ne doit point retrancher toute intention, c'est-à-dire, tout motif de crainte & d'espérance pour l'avenir. Il y a après la mort un paradis pour les bons & un enfer pour les méchants.

LE LETTRÉ CHINOIS.

JE conviens, M., suivant les instructions que j'ai reçues de vous, que l'homme doit honorer & révéler Dieu par-dessus toutes choses, & qu'après Dieu, l'homme est ce que nous voyons de plus noble dans l'univers. Mais ce que l'on dit du paradis & de l'enfer s'accorde-t-il bien avec la véritable doctrine ? Il me paroît que, faire le bien ou éviter le mal dans la vue des récompenses ou dans la crainte des châtimens, c'est redouter des punitions, c'est chercher la récompense ; ce n'est point haïr le mal, ce n'est point aimer le bien. Les anciens, dans les leçons qu'ils nous ont laissées, ne nous enseignent point ces sortes de retours sur nous-mêmes : ils nous disent simplement : foyez justes, foyez charitables. Le sage pratique la
vertu.

vertu sans aucune intention ; d'où lui viendroient ces idées de gain à faire, ou de dommage à éviter ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Je réponds d'abord, M., à ce que vous proposez en dernier lieu ; je répondrai ensuite à ce que vous avez d'abord avancé. Retrancher toute intention, c'est une fausse maxime entièrement opposée à la doctrine même des sages Chinois. Les sages ont toujours regardé la pure & droite intention comme la base & le principe de la direction du cœur, de la perfection de l'homme, du règlement des familles, du bon gouvernement des Etats, de la paix du monde entier. Comment peut-on dire qu'on ne doit avoir aucune intention ? Un édifice élevé ne peut pas se soutenir sans de solides fondemens : un amateur de la sagesse n'avancera jamais sans droite intention. Si l'on retranche toute intention dans la conduite, quel examen reste-t-il à faire, si nous l'avons bonne ou mauvaise ? Un instrument de musique est en vente, je ne prétends en faire aucun usage : pourquoi donc l'acheter ? pourquoi me mettre en peine s'il est ancien ou nouveau ? L'intention n'est point

elle-même une substance, ce n'est qu'une production de notre ame : notre ame l'ayant produite, elle est dès-lors juste ou non-juste. Mais, si l'on veut que le sage n'en ait aucune, quand l'aura-t-il juste ou non ? La grande doctrine, en enseignant à régler les familles, à gouverner les Empires, à pacifier l'univers, assigne la droiture d'intention comme la chose la plus importante, & attribue à son défaut le renversement général. L'intention est à l'ame ce que la vision est à l'œil : l'œil bien disposé ne peut pas ne pas voir ; l'ame, en agissant, a nécessairement une intention. Ce que l'on dit, que le sage agit sans intention, doit s'entendre d'une intention mauvaise & dépravée : l'expliquer aussi de sa bonne & droite intention, c'est prendre à faux la doctrine des livres Chinois, c'est ne point connoître la source du bien & du mal : le bien & le mal ont leur source dans la bonté & dans la malice de l'intention. Si l'on retranche toute intention, il n'y a donc plus ni mal, ni bien ; il n'y a plus de différence à faire entre l'honnête homme & l'homme déréglé qui soulagent une jeune & pauvre fille, l'un pour la maintenir dans la sagesse, l'autre pour l'entraîner dans le vice.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Il ne faut ni intention, ni bien, ni mal : c'est ainsi que s'expriment aujourd'hui certains Lettrés Chinois.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

De telles maximes font l'homme une piece de bois, ou un morceau de pierre. Quelle doctrine ! Hélas ! ainsi parloient autrefois un *Lao-tzi* & un *Tchouang-tzi* : point d'actions, point d'intentions, point de raisonnement. Cependant avec de semblables principes, ces Docteurs ont composé des livres, leurs Disciples les ont commentés, & tout cela pour l'instruction du Peuple. Quoi donc, composer un livre, n'est-ce pas une action ? Vouloir instruire le Public, n'est-ce pas une intention ? Attaquer par des écrits une doctrine universellement reçue, n'est-ce pas employer le raisonnement ? Ils ne veulent pas qu'on raisonne, pourquoi donc raisonnent-ils tant & si mal, pour prouver qu'il ne faut pas raisonner ? Des gens si peu d'accord avec eux-mêmes, ne sont point propres à donner des loix au monde.

Je regarde tous les hommes sur la terre comme autant d'archers, l'arc à la

main. Ceux qui donnent au but , voilà les bons ; ceux qui le manquent , voilà les méchants. Dieu va toujours essentiellement à sa fin : il est le comble de tout bien , sans mélange du moindre mal. Il est souverainement parfait : mais l'homme atteint quelquefois le but , quelquefois il ne l'atteint pas. Sa vertu est bornée , il l'éprouve bien en certaines rencontres , alors il manque & il tombe. Sa vie est mêlée de bien & de mal ; pour éviter le mal & faire le bien , la meilleure intention ne suffit pas toujours. Que fera-ce donc , quand on n'aura pas même cette intention ? Les êtres incapables d'intention , le bois , les pierres , les métaux , sont dès-lors incapables de vice & de vertu , de mal & de bien. Ainsi , prêcher à l'homme qu'il ne faut point d'intention , qu'il n'y a ni bien , ni mal , c'est prendre l'homme pour une pierre , du bois , du métal , & l'instruire en cette qualité.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Les Disciples de *Lao-tzi* & de *Tchoang-tzi* ne pensent qu'à passer leurs jours tranquillement : ils ne veulent ni intention , ni bien , ni mal , & c'est pour vivre sans inquiétude. Les deux Em-

pereurs *Yao*, *Chum*; les trois Princes *Yu-ouang*, *Tang-ouang*, *Ou-ouang*; les Sages *Cheou-kong*, *Kong-tzé* n'ont-ils pas agi & travaillé? Ils se sont rendus vertueux, & ils ont engagé les Peuples à la vertu. Se font-ils arrêtés qu'ils ne fussent parvenus au plus haut degré de la perfection? Quel est l'homme qui, n'ayant d'autre soin que de se délivrer de tous soins, & de couler son temps dans une entière tranquillité, puisse prolonger sa vie jusqu'à un siècle? Mais quand il en viendrait à bout, il n'ajouteroit à l'âge des hommes que 20 ou 30 ans, & il ne parviendrait jamais à vivre autant que certains animaux, ni même autant qu'un arbre: est-ce donc-là un si grand avantage? Les *Fotistes* & les *Tao-ni* ne méritent pas qu'on s'arrête à les réfuter là-dessus. Ce que vous dites, M., que l'intention est la source du bien & du mal, du vice & de la vertu, demande quelque explication. On m'a appris que suivre la raison, c'étoit faire le bien, c'étoit mériter le nom de vertueux: que s'opposer à la raison, c'étoit être vicieux. On ne doit donc regarder que les actions, l'intention n'entre en cela pour rien.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Ce point est facile à expliquer. Tout ce qui est capable d'intention, de dessein, est aussi capable de suivre ou de ne suivre pas ce dessein. De-là naît le bien & le mal, le vice & la vertu. L'intention est une production de l'ame. Les pierres, les métaux, les bois n'ont point d'ame : ils ne peuvent donc point avoir d'intention. Qu'un couteau ait blessé un homme, cet homme ne se venge pas sur le couteau. Qu'une tuile soit tombée sur la tête d'un autre, cet autre ne brise pas la tuile. Le couteau, pour bien couper, n'est pas digne de louange, & la tuile, pour mettre à couvert du vent & de la pluie, ne mérite pas de remerciements. Les choses sans ame & sans intention n'ont ni vice, ni vertu, ne font ni bien ni mal, & ne donnent aucun lieu au châtement ou à la récompense. Les animaux ont des ames matérielles & des connoissances de même espece, mais ils ne raisonnent point. Ils suivent leurs instincts naturels, & agissent sans choix. Ils ne se conduisent point par la raison : la raison même leur est absolument inconnue. De quel bien & de quel mal seroient-ils

capables ? Aussi, nulle part au monde n'a-t-on établi des loix pour récompenser les vertus des animaux, ou pour punir leurs vices. L'homme seul est d'une toute autre nature : il agit au-dehors, au-dedans il raisonne, il discerne le vrai du faux, il connoît le bien & le mal, il est libre. Quoiqu'il ait des passions & des inclinations animales, il est doué d'une raison supérieure, capable de les réprimer & de les dominer. Ainsi, quand avec une intention pure, il se conforme à la raison, voilà le sage, voilà l'homme vertueux chéri de Dieu. Lorsqu'au contraire il se livre de plein gré à la passion, voilà l'homme déréglé que Dieu abhorre. Un enfant à la mamelle, qui bat sa mere, n'est point coupable, il est encore incapable d'intention, il ne fait pas encore se retenir. Devenu grand & raisonnable, non-seulement une telle action, mais une simple désobéissance est un crime. Un chasseur dans un lieu écarté voit parmi les arbres un animal accroupi qu'il prend pour un tigre, il lance sa flèche, & perce un homme. Un assassin dans un bois, à nuit demi-cloise, voit marcher un animal qu'il prend pour un homme, il tire son coup,

& abbat un cerf. Le chasseur ne voulant tuer qu'un tigre , a donné la mort à un homme , il est innocent. L'assassin , croyant donner la mort à un homme , n'a tué qu'un cerf , il est criminel. D'où vient le crime de l'un & l'innocence de l'autre ? de la différence d'intention. L'intention est donc la source du bien & du mal.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Un fils qui , pour nourrir son pere , se détermine à voler , a bonne intention , cependant on le fait pendre.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

C'est un axiome en Europe que le bien doit se conclure de la chose entière , & qu'un seul défaut rend le tout vicieux. Pourquoi cela ? Un voleur , quelque bonne qualité qu'il ait d'ailleurs , est un voleur , & par-là même un scélérat. L'appellera-t-on homme de bien ? c'est ce que *Mong-tzi* entend , quand il dit qu'une femme , quelque belle qu'elle soit , si elle sent mauvais , personne n'en veut. Un vase dont les côtés sont épais & solides , mais qui , brisé par un endroit du fond , répand l'eau , est regardé comme inutile , on le jette. Tel est le

funeste poison qu'entraîne le vice. Qu'un homme se dépouille de tous ses biens , & les distribue en aumônes , mais par un principe d'orgueil , & pour se faire un nom , ce qu'il fait , est en soi très-bon , son intention est perverse , l'action toute entiere est jugée criminelle.

Une action , quoique bonne en elle-même , peut donc être corrompue par une mauvaise intention ; mais quelle bonne intention peut-on avoir en faisant une action mauvaise ? Le fils qui vole pour nourrir son pere , connoît qu'il fait mal , comment peut-il avoir intention de faire bien ? Quand je dis que l'intention droite est ce qui donne la bonté à nos actions , je ne parle que des actions bonnes , & non des mauvaises. Le larcin est mauvais de soi-même , la meilleure intention n'est pas capable de le rendre bon. Quand il s'agiroit de sauver le monde entier , il ne seroit pas permis de faire le plus petit mal : à combien plus forte raison , s'il ne s'agit que de faire vivre quelques personnes.

Puisque tout le bien qu'on fait , tire sa source de la droiture d'intention , il suit de-là que plus l'intention est relevée ,

plus le bien est grand , & que le bien n'est qu'ordinaire , lorsque l'intention n'est que commune. D'où l'on doit conclure que bien loin qu'il faille détruire toute intention , il faut au contraire la redoubler & la relever autant qu'il est possible.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Ceux qui suivent la loi du Sage , n'ont point pour principe de détruire toute intention ; mais leur intention ne s'étend pas aux avantages qu'il y a d'être vertueux. Elle s'arrête à la vertu elle-même. Ainsi , pour engager au bien , ils proposent la beauté de la vertu , ils ne parlent point de récompenses ; & pour détourner du mal , ils proposent la laideur du vice , ils ne parlent point de châtement.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

La loi du Sage est contenue dans les livres classiques. Ouvrons les livres , & nous y trouverons en cent endroits , que , pour engager au bien , il est parlé de récompenses , & pour détourner du mal , il est parlé de châtement. Dans le chapitre *Chun-tien* du livre *Chin* , il est dit : *le bon ordre exige que l'on pu-*

nisse les fautes. Il y est encore dit : tous les trois ans on examine : après trois examens , on reconnoît le vice & la vertu. La vertu est récompensée & le vice est puni. Dans le chapitre Kao-yao-mo on lit ces mots : le ciel récompense les bons de cinq marques de dignité : le ciel punit les méchants de cinq sortes de supplice. Dans le chapitre Y-tsi-mo on fait ainsi parler l'Empereur Chun à ses Grands : lorsque vous engagez votre Prince à marcher dans la vertu , votre mérite est en cela même , & je me fers de vous avec joie. Toi-kao-yao en tout si réservé , si attentif , souviens-toi de ne jamais châtier sans connoissance de cause.

Dans le même livre Chu , on fait dire à l'Empereur Poan-keng : il ne faut point avoir acception des personnes : où l'on trouve le vice , on doit le punir : où l'on voit la vertu , on doit la récompenser. Si le bon ordre regne dans l'Empire , c'est à vous , mes Officiers , à qui en est la gloire ; si le trouble survient , la faute est de moi seul , c'est que j'excede dans les châtimens.

On lui fait encore dire : si je retrouve jamais des gens vicieux , je les bannirai de mon service , je les punirai , je les ferai mourir. Je veux que tout soit re-

nouvelé dans cette habitation nouvelle que j'ai choisie. Dans le chapitre Tai-chi, Ou-ouang dit : vous, Généraux de mes armées, si vous marquez de la bravoure dans les combats, je récompenserai largement vos services ; si vous êtes lâches, attendez-vous à être punis sévèrement. Il dit encore : vous repondrez sur vos têtes des fautes que vous ferez.

Dans le chapitte Kang-kao on lit ces mots : suivant les loix portées par Ouen-ouang, il n'y a point de pardon pour de tels crimes. Le chapitre To-ché rapporte ces paroles d'un Empereur à ses Mandarins : si vous êtes gens de bien, le ciel vous favorisera ; si vous êtes mauvais, je ne me contenterai pas de ne vous donner aucune autorité, de vous dépouiller de vos biens, j'emprunterai les châtimens du ciel, pour les faire tomber sur vos propres personnes. Le chapitre To-fang ajoute : si, peu soigneux d'observer mes ordres, vous ne pensez qu'au plaisir, vous abandonnez la justice, ne tenterez-vous pas la juste colere du ciel, & puis-je ne pas employer ses punitions pour vous perdre ? Ce sont-là les paroles de Yao, de Chun & des autres Princes des trois anciennes Dynasties. N'est-ce pas-là parler de récompenses & de châtimens ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Dans le livre *Tchung-tsiou* composé par le Sage *Kong-tzé* lui-même, il est souvent parlé de bien & de mal, de vice & de vertu; on n'y voit jamais les mots de gain & de perte, d'utilité & de dommage.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Les récompenses & les punitions de cette vie sont de trois sortes. Les unes regardent le corps : maladies, santé, longue vie, mort prématurée. Les autres regardent la fortune : richesses, pauvreté, perte de biens, abondance de toutes choses. Il y en a qui regardent l'honneur : louanges, blâme, réputation, infamie. Le livre *Tchun-tsiou* ne parle que de cette troisième espèce. Il laisse les deux autres, parce que les hommes préfèrent ordinairement l'honneur à tout le reste. C'est ce qui a fait dire que le *Tchun-tsiou* étoit la terreur des mauvais Mandarins & des gens de révolte. Que craignent-ils donc ? un mauvais nom. N'est-ce pas-là une perte, un dommage ? Le Docteur *Mong-tsi* commence ses instructions au Prince par exalter les vertus de bonté & de justice.

Il continue en exhortant l'Empereur à être bon ; il finit en lui promettant l'empire de l'univers. N'est-ce pas-là un gain , une utilité ? Quel est l'homme qui ne souhaite pas le bien & l'avantage de ses amis , de ses parents ? Mais si nous ne devons avoir en vue rien de tout cela , comment pouvons-nous le souhaiter à nos parents , à nos amis ? Le Sage *Kong-tsé* en enseignant la pratique de la vertu de charité , dit : *ne faites pas à un autre ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit à vous-même*. Mais si je n'ai aucun avantage à prétendre pour moi-même , qu'ai-je besoin de procurer celui des autres ? La vue d'utilité n'est point opposée à la vertu. Ce qui y est contraire & qu'on doit rejeter , c'est le bien & l'utile injustement acquis. Il est dit dans le livre *Y* : *la récompense marche à la suite de la justice*. Il y est encore dit : *la récompense réjouit l'homme , & l'anime à augmenter en vertu*.

Quant à la grandeur de la récompense , qu'un homme soit parvenu à être maître du monde entier , cela est peu de chose. Qu'est-ce donc que gagner un seul royaume ? Quelque parfait que soit un Prince , peut-il commander à toute la terre ? Qu'il le puisse , toute

la terre lui fera soumise , & voilà tout. Encore pour en venir-là , combien ne faut-il pas dépouiller d'anciens possesseurs ? Tels sont les biens de cette vie. Ceux que je propose après la mort , sont les vrais & solides biens. Leur acquisition ne cause aucun trouble , & tous les hommes , sans en excepter un seul , peuvent les posséder sans rien enlever les uns aux autres. En vue de cette admirable récompense , qu'un Roi , pour la procurer à ses sujets , un Seigneur , à toute sa famille , les Gens de lettres & le Peuple , pour se la procurer à eux-mêmes ; que tous s'efforcent à l'envi , l'univers sera dans une profonde paix. Estimer & rechercher les biens à venir , c'est mépriser les biens présents ; & un homme au-dessus de toutes les choses présentes , pense-t-il au larcin , au meurtre , à la révolte ? Si toute une Nation étoit éprise du desir d'un bonheur futur , qu'il seroit aisé de la gouverner !

LE LETTRÉ CHINOIS.

J'ai toujours oui dire qu'il étoit inutile de se tourmenter l'esprit sur les choses futures , & que ce que nous avons devant les yeux suffit pour nous occu-

per. Cela paroît très-bien dit. A quoi bon s'embarrasser de l'avenir ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Ah ! si les animaux irraisonnables pouvoient parler , s'exprimeroient-ils autrement ? Il y eut autrefois , en Occident , un chef de Secte dont toute la doctrine se réduisoit à se livrer au plaisir , & à ne s'embarrasser de rien. Un si indigne maître ne laissa pas d'avoir des disciples ; il fit lui-même graver son épitaphe en ces mots : *buvez , mangez , divertissez-vous en cette vie ; après la mort , plus de joie.* Toutes les personnes raisonnables ont toujours regardé cette infâme école comme un troupeau de porceaux. Seroit-il possible qu'en Chine il se trouvât de ces sortes de gens ? *Kong-tsé* dit : *qui ne prévoit pas les choses de loin est proche de son malheur.* On lit dans le livre *Chi* : *un génie de peu d'étendue donne matière à la satire.* Ne voyons-nous pas que plus un homme est habile , plus aussi portera-t-il loin ses vues , & que plus un autre est ignorant , plus ses vues sont courtes.

Pourquoi les hommes , de tous les états , pensent-ils à l'avenir ? pourquoi

chacun prend-il ses mesures? Le laboureur cultive & sème au printemps dans le dessein de recueillir en automne. L'arbre de pin ne porte des fruits qu'au bout de cent ans ; cependant , il se trouve des gens qui plantent des pins. N'est-ce pas ce qui fait dire que les aïeux plantent , & que les neveux cueillent les fruits? Le marchand court les mers , dans l'espérance de s'enrichir , & de revenir passer une heureuse vieillesse dans sa patrie ; l'artisan travaille sans cesse pour gagner sa subsistance ; l'homme de Lettres étudie dès le bas âge , pour se rendre capable de servir l'Etat & son Prince. Est-ce donc là ne s'occuper que des choses présentes , & de ce qu'on a devant les yeux? Au contraire , si l'on a vu des enfans dissiper l'héritage de leurs peres , si *Yu-kong* désola son pays , si l'Empereur *Kie* , de la Dynastie des *Hia* , & *Tcheou* , de celles des *Yn* , perdirent l'Empire , n'est-ce pas pour avoir été trop attachés au présent , & pour avoir négligé l'avenir?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Vous raisonnez juste , M. ; mais , dans la conduite que nous tenons en ce monde , quelque loin que nous portions nos

vues, elles ne vont point au-delà de cette vie, & s'embarraffer à présent de ce qui arrivera après la mort, cela paroît inutile.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Kong-tsé a écrit le *Tchun-tsiou*; *Tché-tzé*, son petit-fils, a écrit le *Tchong-yong*. Ces deux grands hommes ont porté leurs vues sur tous les siècles à venir : ils ont percé jusqu'à la postérité la plus reculée : & cela ne paroît blâmable à personne ; & nous, que nous pensions à nous-mêmes, que nous portions nos vues seulement à ce qui arrivera après notre mort, cela, M., vous paroît déraisonnable. Les jeunes gens prennent leurs mesures pour le temps de la vieillesse, ils ne savent point s'ils y parviendront jamais : on ne trouve point cela hors de propos ; & nous, que nous prenions des mesures pour les suites de la mort, & peut-être demain serons-nous dans le cas, vous le trouvez mauvais. Vous êtes marié, M., par quel motif voulez-vous avoir des enfants ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Je veux que mes enfants prennent soin de mon tombeau, & qu'ils ren-

dent aux cendres de leur pere les honneurs qui leur sont dus.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Oui, M. ; mais cela même n'est-ce pas penser à ce qui arrivera après votre mort ? L'homme, en mourant, laisse deux parties de lui-même : son ame, qui est un esprit incorruptible ; & son corps, qui est une matiere sujette à la pourriture. Vous, M., vous pourvoyez à ce qui regarde le corps ; & moi, je crois devoir pourvoir à ce qui regarde l'ame : comment suis-je en cela reprehensible ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Dans la pratique de la vertu, l'homme sage ne fait attention ni à ce qu'il peut gagner, ni à ce qu'il peut perdre en cette vie. Qu'est-il besoin de parler de gain & de perte après la mort ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Ce que nous avons à espérer ou à craindre après la mort, est d'une extrême conséquence. Rien en cette vie ne peut lui être comparé. Les biens & les maux d'ici bas ne sont que des ombres de biens & de maux : ils méritent

à peine qu'on y fasse attention ou qu'on en parle. J'ai oui autrefois comparer les hommes sur la terre à une troupe de comédiens sur un théâtre : les différentes conditions des hommes sont les différents rôles que jouent les comédiens. On voit sur la scène un Roi , un Esclave , un Général d'armée , un Docteur , une Princesse , une Suivante : tout cela n'est qu'une fiction de quelques heures ; les habits dont ils sont revêtus ne sont qu'un jeu , les désavantages & les déplaisirs qui leur arrivent ne les touchent point ; la piece finie , chacun quitte le masque , & ce n'est plus rien de tout ce que c'étoit auparavant. Ainsi l'homme de théâtre ne regarde pas comme une fortune d'avoir un personnage relevé , ni comme un malheur d'en avoir un bas : il ne pense qu'à bien faire celui dont il est chargé. Ne parut-il que sous le nom du dernier valet , il s'applique à bien entrer dans l'idée du maître qui fait jouer la comédie : cela lui suffit.

Voyez les hommes sur la terre. Il ne dépend pas d'eux d'y choisir leurs conditions : les bien remplir , voilà ce qui les regarde. Quand notre vie s'étendrait à un siècle entier , qu'est-ce qu'un siècle , comparé à l'éternité fu-

ture ? Ce n'est pas un seul jour d'hyver. Les biens de ce monde ne sont proprement que des biens empruntés ; nous n'en sommes pas les véritables maîtres : pourquoi faire consister son bonheur à les accumuler ? pourquoi se chagriner quand on les perd ? Nous naissons tous, grands & petits, tous nus ; nous retournons tous nus au tombeau. Qu'un riche laisse ses coffres pleins d'or & d'argent, il n'emportera pas une obole. A quoi bon s'attacher à ce qu'on doit abandonner ? Les fausses lueurs de cette vie une fois passées, le pur & vrai jour de l'éternité commencera, & tous alors paroîtront dans l'état d'humiliation ou de gloire convenable à chacun. Prendre les biens & les maux présens pour de vrais maux & de vrais biens, c'est imiter un homme grossier qui, voyant représenter une comédie, regarde un Roi de théâtre comme un véritable Roi, & comme un véritable esclave celui qui en fait le personnage.

Tous les hommes ne sont pas capables d'une égale pureté d'intention : il y a en cela du plus ou du moins parfait. Ceux qui ont à instruire le public proposent d'abord les premiers pas qu'il faut faire pour aller à la vertu ; ils dé-

taillent ensuite les divers degrés de perfection : on commence par ébaucher, ensuite on polit. Les médecins ne sont que pour les malades : ceux qui se portent bien n'en ont pas besoin. Le sage de lui-même a des lumières ; certains enseignemens ne sont nécessaires qu'au peuple : on doit s'accommoder à sa faiblesse. *Kong-tzé* étant allé dans le Royaume *Ouei*, à la vue d'une nombreuse populace, fit entendre qu'il falloit d'abord la rendre contente, & qu'ensuite on pourroit l'instruire. Ce grand Philosophe ignoroit-il de quelle importance est l'instruction ? Mais le peuple est tel, qu'on ne peut l'engager au bien qu'en lui proposant des avantages.

Il y a trois divers motifs de pratiquer la vertu : le premier & le plus bas, est l'espérance du paradis, & la crainte de l'enfer ; le second, qui tient le milieu, est la reconnoissance envers Dieu pour tous ses bienfaits ; le troisième & le plus haut, est le desir de faire sa volonté & de lui plaire. Que prétend-on en prêchant ? c'est de persuader. Il faut donc employer les motifs les plus persuasifs. Une populace accoutumée à n'agir que par intérêt, comment vivra-t-elle, si on ne lui propose pas des ré-

compensés à espérer , & des châtimens à craindre ? Quand on est une fois parvenu à épurer ses intentions , les motifs plus bas n'ont plus lieu. Un tailleur , pour coudre un habit ; se sert de fil ; mais comment le fil pénétreroit-il dans l'étoffe , si l'on n'employoit pas l'aiguille ? L'aiguille perce , & passe ; le fil reste , & l'habit est cousu. Dans le dessein d'engager les hommes au bien , si je me contentois d'étaler la beauté de la vertu , le vulgaire , aveuglé par les diverses passions , n'y feroit nullement sensible : je parlerois en vain , on ne daigneroit pas même m'écouter. Mais que je tonne , que j'annonce les supplices de l'enfer ; que , d'un air plus doux , je décrive le bonheur du paradis , aussitôt on prête l'oreille , on se rend attentif , & peu-à-peu on se laisse persuader qu'il faut enfin quitter le vice , & embrasser la vertu : cette résolution prise , on se corrige de ses défauts , on ne pense qu'à se perfectionner , & à persévérer jusqu'à la mort. N'est-ce pas là ce qui fait dire que les méchants abandonnent le vice par la crainte des châtimens , & que les bons ne s'y engagent point par amour pour la vertu ?

On a vu autrefois , dans mon pays ,

un saint homme nommé François, qui fonda un Ordre d'une regle fort austere, & dont le caractere est la pauvreté. Cet Ordre est aujourd'hui très-étendu, & rempli de parfaits Religieux. Un des premiers disciples de François, appelé Junipere, brilloit parmi les autres : c'étoit un homme d'une sagesse profonde, qui chaque jour avançoit dans la vertu. Le démon, chagrin & jaloux des progrès de ce Religieux, résolut de les arrêter; on raconte qu'il se transforma en ange de lumiere, & que, durant une nuit, il parut tout éclatant de gloire dans la cellule de François, en lui disant : c'est un ange qui te parle; Junipere est véritablement vertueux, mais enfin il n'entrera jamais dans le ciel; il sera damné : tel est le terrible & immuable jugement de Dieu. Après ce peu de paroles, il disparut. François épouvanté, triste & morne, n'osoit s'ouvrir à personne sur cette vision; il étoit inconsolable sur le funeste sort de son disciple, & toutes les fois qu'il le voyoit, il ne pouvoit retenir ses larmes. Junipere le remarqua, & soupçonna quelque chose. Après s'être préparé par le jeûne & par l'oraison, il interrogea son maître : je tâche, dit-il, mon Pere, de garder exactement la regle,

gle, Je fers Dieu de mon mieux, c'est un effet du bonheur que j'ai d'être à votre école; cependant je m'apperçois depuis quelque temps que vous ne me regardez plus du même œil. Pourquoi pleurez-vous aussi-tôt que vous me voyez? François ne voulut pas d'abord parler. Junipere le pressa diverses fois. Enfin, il lui découvrit tout. Alors, le saint Religieux, d'un air tranquille, dit: Dieu est le grand maître, mais c'est aussi un bon pere; jamais il ne nous abandonne, mais nous pouvons l'abandonner; c'est à nous à implorer son secours, pour éviter cet enfer qui ne sera jamais pour ceux qui tâchent véritablement de l'aimer & de le servir. Cette réponse, & l'air dont elle fut faite, porterent tout-à-coup la lumiere dans l'esprit de François; il s'écria: ah! j'ai été trompé! Quoi! tant de vertus, tant de sagesse aboutiroient à l'enfer! Non, le ciel en fera la récompense.

Les personnes d'une haute spiritualité, en pensant au paradis ou à l'enfer, s'arrêtent peu aux peines de l'un, & aux joies de l'autre: ils n'ont, en cela même, communément en vue que la seule vertu. Comment cela? Qu'est-ce que le paradis? C'est un lieu brillant de

gloire, où sont rassemblés tous les bons. Qu'est-ce que l'enfer ? C'est une sombre prison où sont renfermés tous les méchans. Ceux qui montent au ciel sont confirmés dans le bien ; ils ne peuvent plus devenir mauvais. Ceux qui tombent en enfer s'endurcissent dans le mal, & ils ne deviendront jamais bons. Que nous souhaitions d'être ainsi confirmés dans le bien, pour ne plus devenir mauvais ; que nous desirions d'être réunis pour toujours avec les gens de bien, & pour jamais séparés des méchans, qui peut dire que cette maniere de gagner ou de perdre soit un motif peu conforme à la saine doctrine ? Les gens de Lettres qui rejettent le paradis & l'enfer, n'ont pas fait là-dessus un examen suffisant.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Dire tout cela, ou prêcher la Métempfycofe, comme font les *Fotistes*, quelle différence y a-t-il ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

La différence est entière. Les *Fotistes* ne débitent que de vaines imaginations : pour moi, je préche la vraie & solide raison. Tous leurs discours sur la Mé-

tempſycoſe n'aboutiſſent qu'à des paroles. Ce que je dis d'un paradis & d'un enfer, eſt un motif preſſant de ſe donner au bien. N'y a-t-il là aucune différence ? De plus, ceux qui ſont ſolidement vertueux, quand il n'y auroit ni paradis, ni enfer, quand ils n'y gagneroient que d'obéir & de plaire à Dieu, ne ſe relâcheroient point pour cela. L'un & l'autre étant très-réels, ſe relâcheront-ils ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

La vertu ſans doute a ſes récompenſes, & le vice ſes châtimens. Mais tout cela, dit-on, n'eſt que pour cette vie; ou bien, ſi, dans cette vie, une homme n'eſt pas puni lui-même, ſes deſcendans le ſont pour lui, pourquoi parler d'enfer & de paradis ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Les récompenſes de cette vie ſont trop peu de choſe : elles ne ſuffiſent pas pour remplir les deſirs du cœur humain, elles ne répondent point au mérite des vrais ſages, elles ne manifeſtent point aſſez la bonté du *Chang-tchi*. Les plus hautes dignités d'un Empire, l'Empire lui-même du monde entier eſt-il un prix

digne de la vertu ? Le vertueux fans agir uniquement en vue des récompenses , ne manquera pas d'être pleinement récompensé par la main du *Chang-tchi*. Lorsqu'un Prince a revêtu quelqu'un de ses sujets de certains titres d'honneur , il ne va pas plus loin ; son pouvoir a des bornes. Le *Chang-tchi* , dans ses bienfaits , s'arrête-t-il ainsi ?

Parmi les hommes bons & mauvais , il s'en trouve qui n'ont point de postérité. Qui donc recevra pour eux la récompense de leurs vertus , & le châtimement de leurs vices ? Un tel est un tel , & ses enfants sont ses enfants ; & sont-ce les enfans qu'il est juste de punir ou de récompenser pour le bien ou le mal qu'a fait leur pere ? Puisque Dieu a la puissance de récompenser la vertu , & de punir le vice , pourquoi cette puissance ne s'étendroit-elle que sur les enfans , & qu'elle ne s'étendroit point sur leurs peres ? Que si Dieu peut punir & récompenser les peres , pourquoi les laisseroit-il , pour attendre les enfans ? Les enfans eux-mêmes ont des vices ou des vertus : comment seront-ils récompensés ou punis ? Faudra-t-il encore attendre , pour cela , les enfans des enfans ? Vous, M. , vous aurez été un homme

de bien , vos descendans feront des débauchés ; & tout ce que vos vertus auront mérité de récompenses sera donné à cette indigne postérité : y a-t-il là de la justice ? Ou bien , vous aurez été un déréglé , votre postérité vivra dans la vertu ; & tout ce que vos vices auront mérité de punitions tombera sur ces vertueux descendans. Où est l'équité ? Non-seulement les bons Princes , mais même les plus mauvais , ne portent pas toujours leur vengeance sur les enfans des peres criminels ; & Dieu négligeroit les peres pour ne penser qu'aux enfans ! Récompenser ou punir les hommes les uns pour les autres , c'est renverser tout l'ordre de l'univers , c'est donner à croire que la justice du *Chang-tchi* n'est pas si bien réglée que celle des hommes. Chacun doit répondre pour soi-même.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Vous n'avez jamais vu , M. , ni le paradis , ni l'enfer , comment pouvoir assurer qu'ils existent ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Et vous , M. , vous n'avez jamais vu qu'il n'y ait ni paradis , ni enfer. Com-

ment pouvoir assurer qu'il n'y en a point ? Avez-vous donc oublié ce que j'ai dit ci-devant ? L'homme instruit ; & qui raisonne , ne se regle point sur ses sens , pour croire la vérité des choses. Ce que la raison lui présente , a bien plus de force sur son esprit , que ce qu'il voit de ses yeux. Nos sens sont toujours sujets à errer. La raison est un guide sûr.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Je souhaiterois ; M. , vous entendre expliquer cet article plus en détail.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

En premier lieu , tout ce qui est , a une fin où il tend. Lorsqu'une chose est parvenue à sa fin , elle s'y arrête , & ne se porte point au-delà. L'homme comme les autres créatures , a un terme qui doit le fixer. A voir l'étendue de ses desirs , on juge aisément que rien au monde n'est capable de les remplir. Sa fin n'est donc pas en cette vie. Mais si elle n'est pas dans cette vie , il faut qu'elle soit dans la vie future. L'homme ne desire rien moins qu'une félicité parfaite. La parfaite félicité , voilà le paradis. Jusqu'à ce que nous soyons

arrivés-là, nous souhaitons toujours. Le souverain bonheur renferme en soi l'éternité. Notre vie, quand même on voudroit donner croyance à tout ce qu'on dit des trois Empereurs, le ciel, la terre & l'homme; de ce fameux *Lao-pong*; du Royaume *Tchou*; de tous ces anciens mortels qu'on appelle du nom de cette espece d'arbre qui dure mille ans; notre vie, dis-je, n'est point éternelle. Tout ce que nous possédons, est donc défectueux. N'est-ce pas ce qui fait dire: en ce monde, point de bonheur parfait. Il y a donc quelque chose de plus désirable. Dans le ciel on ne desire rien; tous les vœux sont remplis; l'homme est entièrement satisfait.

En second lieu, les desirs de l'homme vont jusqu'à connoître une vérité sans bornes, & à aimer un bien infini. Le bien, le vrai ici bas, tout est fini; tout est borné. Ce n'est donc point ici bas, que nos desirs peuvent être accomplis. Les inclinations naturelles, c'est Dieu qui les donne; seroit-ce envain qu'il auroit donné celles-là à l'homme? non sans doute. Il veut les satisfaire, c'est dans le ciel qu'il les satisfera.

En troisieme lieu, la vertu n'a point

en ce monde de récompense digne d'elle. L'univers entier ne peut pas en être le prix. S'il n'y a point de paradis, le vertueux restera fans être dignement récompensé. Le péché est un outrage fait au *Chang-tchi* ; sa griéveté est extrême. Tous les supplices de ce monde, rassemblés, ne répondent point à sa malice. S'il n'y a point d'enfer, le pécheur restera donc fans être justement puni. Dieu tient entre ses mains tous les mortels, il est parfaitement instruit de toutes leurs actions ; & il ne sauroit pas punir le vice & récompenser la vertu comme il convient ; qui peut le penser ?

En quatrieme lieu, Dieu est impartial dans ses Jugemens : il récompense sûrement la vertu, le vice sera sûrement puni. Cependant on voit dans ce monde le vicieux dans l'abondance, au milieu des plaisirs. On voit le vertueux languir dans la misere & dans les souffrances. Le juste Juge attend donc après la mort. Alors il comblera de bonheur l'homme de bien dans le ciel ; il accablera de maux le méchant dans les enfers. Si cela n'étoit pas, comment feroit-il connoître son équité ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

On voit souvent dès cette vie la vertu récompensée & le vice puni.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Si Dieu réservoir absolument toutes les punitions & toutes les récompenses pour la vie future, l'homme grossier, peu instruit de cette vie future, pourroit peut-être douter si véritablement il y a un maître dans le ciel, & il n'en deviendrait que plus osé à se livrer au crime. Au lieu que le pécheur criminel éprouvant une famine, ou quelque autre calamité, se regarde comme puni pour le passé, & comme averti pour l'avenir. Tandis que l'homme de bien voyant dès ce monde sa vertu récompensée, se fait bon gré de ce qu'il a déjà fait, & s'anime à en faire encore davantage.

Dieu sans doute est infiniment juste. Il ne laissera aucun bien sans récompense, ni aucun mal sans châtement. L'homme qui pratique la vertu, & qui y persévère, sera élevé dans le ciel, pour y jouir d'un bonheur éternel. L'homme qui s'abandonne au vice, & qui meurt sans conversion, sera précipité dans les enfers, pour y subir

un éternel malheur. Que si l'on voit quelquefois le juste dans les souffrances, c'est que sa justice même n'est pas sans imperfection ; que Dieu le châtie en cette vie, afin qu'après la mort, se trouvant parfaitement épuré, il entre dans la joie qui lui est préparée. Si l'on voit le vicieux prospérer, c'est qu'au milieu même de ses vices, il laisse échapper quelques petits traits de vertus que Dieu récompense sur la terre, pour qu'en sortant de ce monde, n'ayant plus que ses crimes, il soit jeté dans l'abîme qu'il s'est creusé. Les biens, les maux tant de cette vie que de la vie future, nous viennent tous de Dieu ; c'est Dieu qui gouverne tout, & nous dépendons absolument de lui.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Nos Lettrés Chinois s'en tiennent à ce que le Sage a enseigné. Ce Sage s'explique dans nos livres classiques. Nos livres, quelque attention qu'on y apporte, ne parlent ni d'enfer, ni de paradis. Quoi donc ! le Sage a-t-il ignoré cette doctrine, ou bien a-t-il voulu nous la cacher ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Le Sage, dans ses documens, con-

sultant la portée des gens du siècle, n'a peut-être pas tout dit. Peut-être a-t-il dit bien des choses qui n'ont pas été écrites, & dont les monumens se sont perdus. Peut-être même les Ecrivains, peu fideles, les ont-ils supprimés. De plus, les mêmes choses, en différents temps, ont des expressions différentes. Il n'y a pas telle expression, on ne doit pas conclure telle chose n'y est pas quant au sens. Les Lettrés d'aujourd'hui s'en tiennent-ils bien à la doctrine des anciens livres? Combien n'y en a-t-il pas qui la combattent? La beauté des termes leur plaît, le sens qu'ils renferment, ne les touche point. Ils composent des discours fort élégants; mais quelle est leur conduite?

On lit ces paroles dans le livre *Chi* : *Ouen-ouang est dans le ciel, il y est glorieux & triomphant. Ouen-ouang monte & descend; il est placé à côté du Ti.* On y lit encore : *chaque Dynastie a un Sage. Les trois Sages sont dans le ciel.* Dans le chapitre *Tchao-kaou* il est dit : *le ciel a ôté l'empire à la famille des Yn. Combien d'illustres Empereurs de cette famille sont dans le ciel!* Mais être dans le ciel, être placé à côté du *Ti*, n'est-ce pas ce que j'entends par le mot paradis?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Sur ces paroles du livre *Chi*, nos anciens Sages ont en effet reconnu qu'il y avoit un lieu de délices pour être après la mort la demeure des gens de bien ; mais pour l'enfer on n'en trouve aucun vestige dans nos écritures.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Il y a un paradis, il y a donc un enfer. L'un se conclut de l'autre, & la même raison vaut pour tous les deux. S'il est vrai que *Ouen-ouang*, *Tcheou-kong* & les illustres Empereurs de la famille des *Yn* soient dans le ciel, il n'est pas moins vrai que *Kie*, *Tcheou* & *Tao-tché* sont dans les enfers. Leur conduite en cette vie ayant été si différente, ils doivent avoir été traités tout différemment en l'autre vie. Voilà ce que la raison dicte, & qui ne souffre aucun doute. N'est-ce pas pour cela qu'à la mort le vertueux est tranquille ? Il n'a pas le moindre sujet de trouble, tandis que le vicieux tremble ; quel repentir ! quelle amertume ! Ce moment est pour lui le comble de l'infortune. S'autoriser du silence des livres classiques sur ce point pour le nier, c'est

errer grossièrement. La maxime des Ecoles d'Europe, est celle-ci : ce qu'on trouve dans un Auteur de marque, est une preuve ; mais ce n'est rien prouver que de dire qu'on ne l'y trouve pas. Il est écrit dans nos livres sacrés, que Dieu au commencement du monde créa un homme appelé *Adam* & une femme nommée *Eve*, pour être les premiers ancêtres du genre humain. On n'y parle point de vos deux Empereurs *Fo-hi* & *Ching-nong*. Sur cela nous pouvons assurer qu'il y a eu un *Adam* & une *Eve* ; mais nous ne pouvons pas dire qu'il n'y ait jamais eu de *Ching-nong*, ni de *Fo-hi*. De même après avoir lu les livres Chinois, on fait que *Fo-hi* & *Ching-nong* ont régné en Chine ; mais comment assurer qu'*Adam* & *Eve* ne sont pas nos premiers ancêtres ? L'histoire de l'Empereur *Yn* ne dit pas un mot de l'Europe ; est-ce-là une raison de croire qu'il n'y ait point d'Europe ? Ainsi, quoique les livres de Chine n'expliquent pas clairement la doctrine du paradis & de l'enfer, on ne doit pas conclure qu'il faille rejeter cette doctrine.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Les bons auront donc le paradis pour

récompense, & les méchants, l'enfer pour punition; mais s'il se trouvoit un homme qui ne fût ni bon ni mauvais, que deviendrait-il après la mort?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Il n'y a point de milieu entre les bons & les mauvais. Un homme n'est pas bon, dès-lors il est mauvais; il n'est pas mauvais, dès-lors il est bon. Tout le milieu qu'on pourroit y trouver, ne consiste que dans les différents degrés de bonté & de malice. La malice & la bonté peuvent être comparées à la vie & à la mort. Un homme n'est pas vivant, il est donc mort: il n'est pas mort, il est donc vivant. On ne peut pas dire qu'il ne soit ni vivant, ni mort.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Qu'un homme ait d'abord été méchant & ensuite bon; qu'un autre ait d'abord été bon & ensuite méchant, qu'arrivera-t-il après la mort à ces deux hommes?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Dieu est le père de tous les mortels; il met des bornes à notre vie, pour

nous engager à la vertu : à la mort il arrête notre sort. Un homme a passé une partie de ses jours dans le bien, il change tout-à-coup, devient mauvais, & meurt, c'est un rebelle digne de l'enfer ; ses mérites passés sont comptés pour rien. Un autre a long-temps vécu dans le mal, il se repent, devient bon, & meurt, Dieu en a pitié, il lui pardonne ses fautes, & le récompense d'un bonheur éternel.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Les crimes précédents de cet homme restent donc sans punition ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Les saintes Ecritures nous apprennent qu'un pécheur revenu de ses égaremens, si son repentir est bien vif, ou qu'il fasse sur la terre une sincère pénitence, pour satisfaire la justice de Dieu, Dieu lui remet entièrement la peine due à ses péchés, & à la mort il est transporté dans le ciel ; mais si sa douleur, quoique vraie, n'est pas aussi vive qu'elle pourroit l'être, & que sa pénitence ne réponde pas au mal qu'il a fait, il y a dans l'autre vie un lieu séparé, où durant un certain temps, il faut qu'il achève

la mesure des châtimens qu'il n'a pas remplie durant sa vie : une ame enfin, épurée, est reçue dans le séjour de la gloire ; voilà la regle.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Cette regle me paroît fort juste ; mais nous trouvons dans les livres de nos Anciens ces paroles : à quoi bon croire un paradis, un enfer ? S'il y a un enfer, c'est pour le déréglé ; s'il y a un paradis, c'est pour le sage. Soyons sages, cela suffit. Ce raisonnement est assez bon.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Voilà un très-mauvais raisonnement. Pourquoi ? Il y a sans doute un paradis, & ce paradis est pour le sage. Mais ne croire ni paradis ni enfer, c'est n'être point sage.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Comment donc ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Ne point croire qu'il y ait un *Chang-ti*, est-ce être sage ou non ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Non sans doute. Ne lit-on pas dans

le livre *Chi* : *Ouen-ouang* avoit une grande attention à tous ses devoirs. Il étoit extrêmement pieux : il vouloit plaire au *Chang-ti*. Qui peut donner le nom de sage à un homme qui ne croit point qu'il y a un *Chang-ti* ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Ne point croire que le *Chang-ti* soit infiniment bon & souverainement juste, est-ce être sage, ou non ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Non assurément. Le *Chang-ti* est la la source de toute bonté ; il est le souverain Maître, le juste Juge. Comment appeller sage un homme qui ne croit point que le *Chang-ti* soit infiniment bon & souverainement juste ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

La véritable charité fait aimer les bons & tout ensemble haïr les méchants. Si Dieu n'a pas un paradis pour récompenser le bien, comment peut-on dire qu'il aime les bons ? S'il n'a pas un enfer pour punir le mal, comment peut-on dire qu'il haït les méchants ? Les punitions & les récompenses de cette vie ne répondent point au vice

& à la vertu. Si Dieu, après la mort, ne rendoit pas à chacun selon ses œuvres, en plaçant le vertueux dans le ciel, en précipitant le vicieux dans les enfers, seroit-il un Juge souverainement équitable? Refuser de croire cet article, c'est refuser à Dieu les attributs de bon & de juste. Cette doctrine sur le paradis & sur l'enfer, est reçue en Chine dans les Sectes de *Fo* & de *Lao*. Elle est suivie par les Lettrés habiles, & tous les Royaumes, depuis l'orient jusqu'à l'occident, la professent. Nos divines Ecritures l'enseignent; j'en ai prouvé fort clairement la vérité. Ne pas s'y rendre, c'est n'être point sage.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Je m'y rends, je la crois; mais je voudrois bien que vous m'en donnassiez une explication détaillée.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Ce que vous me demandez n'est pas aisé. Nos saints livres ne parlent là-dessus qu'en termes généraux: ils n'entrent dans aucun détail sur l'enfer. Peut-être pourroit-on en dire quelque chose par comparaison avec les maux de cette vie; mais qui peut décrire le paradis?

Les maux de cette vie ont des intervalles : ils ont une fin ; les tourments de l'enfer sont continuels, ils sont éternels. Les Docteurs distinguent deux sortes de peines dans les enfers ; les extérieures, un chaud, un froid excessif, une puanteur insupportable, une faim, une soif extrême ; les intérieures, une horreur abominable à la vue des démons, une jalousie cruelle du bonheur des élus, une honte, un regret désespérant & inutile en rappelant le temps passé.

Parmi les supplices des damnés, le plus grand est leur chagrin sur la perte qu'ils ont faite. Dans cette accablante pensée, ils s'écrient sans cesse, les larmes aux yeux : ah ! malheureux, pour un plaisir d'un moment, nous avons perdu un bonheur éternel, & nous nous sommes précipités dans l'abîme de tous les malheurs. Ils voudroient bien à présent pouvoir effacer leurs crimes, pour en faire cesser la punition ; mais il n'est plus temps : ils souhaitent la mort pour finir leurs supplices, mais ils vivront malgré eux, & souffriront éternellement. Le temps de la pénitence est passé, Dieu, par une juste vengeance, accable de douleurs ces criminels, &

les conserve toujours pour les faire toujours souffrir. Pour éviter, après la mort, des tourments si terribles, il faut les méditer durant la vie : leur méditation est un frein contre le vice, & qui fait se défendre du vice n'a pas à craindre ces tourments.

Si la vue des peines de l'enfer n'est pas capable d'émouvoir, il faut recourir au bonheur que nous avons à espérer dans le ciel. Les saintes écritures, parlant du paradis, s'expriment ainsi : *l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, l'homme ne peut pas comprendre ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment* ; d'où l'on doit conclure que le paradis est l'assemblage de tous les biens, & l'éloignement de tous les maux. Nous pouvons prendre quelque légère idée de ce beau séjour de la vie future, en faisant attention à ce que nous avons dès cette vie devant les yeux ; le ciel, la terre, la beauté de tant de créatures ; combien d'objets dignes de notre admiration ! Raisonnons ensuite. Toutes ces choses sont sorties de la main de Dieu pour l'usage de tous les hommes, & même pour celui des animaux sans raison : les méchants, aussi bien que les bons, jouissent de tous ces bienfaits. Si

Dieu a d'abord été si magnifique à l'égard de tous les mortels en ce monde, que fera-t-il en l'autre pour les gens de bien qu'il prétend combler de bonheur ? Dans le paradis, il regne un perpétuel printemps ; point de vicissitude d'été brûlant, d'hiver glacé ; la lumière brille constamment, point d'alternative de jour & de nuit ; la joie est continuelle, aucune occasion de tristesse ; la tranquillité est parfaite, aucun sujet de crainte ; la beauté ne passe point, la jeunesse dure toujours, la vie est éternelle ; on est éternellement en la présence de Dieu même. Les mortels ne peuvent point comprendre ce bonheur, encore moins peuvent-ils l'exprimer : les bienheureux sont à la source de tous les biens ; ils s'en rassasient sans cesse, sans cesse ils en sont altérés.

La mesure du bonheur des Saints n'est pas la même pour tous : chacun est heureux suivant le bien qu'il a fait, les mérites ont leurs degrés, les récompenses les ont aussi : il n'y a cependant aucun lieu à la jalousie. Comment cela ? c'est que chacun possède tout ce qu'il est capable de posséder. A un homme d'une grande taille, il faut un habit plus long ; à un autre d'une taille plus petite, un plus

court suffit : le petit & le grand ont ce qu'ils veulent. D'où viendrait donc la jalousie ? Les Saints sont tous collègues & parfaits amis : ils sont liés de la plus étroite union , ils s'entr'aiment en freres : quand ils abaissent les yeux sur les supplices de l'enfer , quel redoublement de joie pour eux ! Le blanc mis à côté du noir en paroît bien davantage ; la lumière comparée aux ténèbres en est bien plus brillante.

La Religion Chrétienne instruit parfaitement les hommes sur ces vérités ; mais les hommes ne comprennent bien que ce qu'ils ont devant les yeux : tout ce qu'ils ne voient pas leur paroît obscur. Qu'une femme enceinte soit mise en prison , & qu'elle accouche dans un cachot , son fils , devenu grand , ne connoît ni le soleil , ni la lune ; il ignore ce que c'est qu'une montagne , une rivière , le genre humain , l'univers ; une grosse chandelle est son soleil , la prison & le peu de gens qu'il y voit sont pour lui le genre humain , tout l'univers ; il n' imagine rien au-delà : ainsi , ne ressentant point la dureté d'une prison , il y demeure sans peine , il ne pense point à en sortir. Mais que sa mere vienne à lui parler de la splendeur des astres , de

la pompe des grands du monde , de l'étendue & des merveilles de la terre , de la beauté & de l'élévation du ciel , il comprendra bientôt qu'il n'a encore vu que quelques sombres rayons de lumières , que sa prison est étroite , sale & puante ; qu'il est dur d'être dans les fers : & dès-lors ne souhaitera-t-il pas d'aller loger dans la maison paternelle ? ne pensera-t-il pas jour & nuit à se rendre libre , & à obtenir de vivre dans la joie , au milieu de ses parens & de leurs amis ? Hélas ! les gens du siècle , au lieu de s'animer d'une foi vive sur le paradis & l'enfer , croupissent dans des doutes perpétuels , ou se moquent de tout ce que nous leur en disons ! Cela n'est-il pas déplorable ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

J'en conviens , & je vois que presque tous ceux qui ne s'attachent pas aux rêveries des Sectes de *Fo* & de *Lao*, vivent, flottans & errans , comme un troupeau sans berger : cette vie , toute misérable qu'elle est , voilà leur paradis. Vos instructions, M. , sont les vraies instructions d'une bonne mere. Je comprends que nous avons une céleste patrie ; je souhaite ardemment de prendre le chemin qui y conduit.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Le chemin droit est étroit ; les funestes routes sont larges & sans embarras : on ne manque pas de guides mal instruits qui conduisent tout de travers. Le vrai peut être regardé comme faux ; le faux a quelquefois l'apparence du vrai : il est de la dernière importance de ne pas s'y tromper. En cherchant mal le souverain bonheur , on aboutit au malheur éternel. On doit être en cette vie extrêmement sur ses gardes.

VII. ENTRETIEN.

La nature de l'homme est bonne en elle-même. Quelle est la vraie étude de l'homme chrétien ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

VOUS m'avez appris, M., que Dieu est le pere de tous les mortels, & je ne vois rien de plus juste que de l'aimer. Vous m'avez appris que l'ame de l'homme est immortelle, & je comprends que cette vie étant si courte, on ne doit pas en faire beaucoup de cas. Je fais à présent qu'il y a un paradis pour les bons, & que

que le vertueux confirmé dans le bien fera éternellement avec les Saints en la présence de Dieu. Je fais qu'il y a un enfer pour les méchans, & que là, le vicieux endurci dans le mal sera puni d'une éternité de supplices. Tout cela me détermine à prendre les vrais moyens de servir Dieu. Nos Lettrés de Chine ont pour maxime que, suivre la nature, c'est pratiquer la vertu. Si la nature n'a rien que de bon, on ne se trompe pas en la suivant; mais, si elle a quelque chose de mauvais, ce n'est pas là un guide sûr : qu'en pensez-vous ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

En lisant les livres des Lettrés Chinois, on trouve souvent les termes de nature, de passions; mais on n'y voit rien de clair sur ces sujets. Dans une même école, il y a là-dessus cent opinions différentes. Avoir beaucoup de connoissances, & ne pas se connoître soi-même, c'est être vraiment ignorant avec toute la science qu'on a. Pour savoir ce qu'il y a de bon dans la nature de l'homme, il faut auparavant définir ce que c'est que nature, ce que c'est que bon & mauvais. La nature d'une chose n'est autre chose que les proprié-

tés qui constituent l'espece de cette chose ; *propriétés* , donc tout ce qu'il y a d'étranger dans une chose n'est point sa nature ; *qui constituent* , donc tout ce qui ne constitue pas intrinséquement une chose , n'est point sa nature ; *l'espece* , donc où il y a même espece , il y a même nature , & où l'espece est différente , la nature l'est aussi : les choses sont ou substances , & leur nature est substantielle ; ou accidents , & leur nature est accidentelle. Ce qui est digne d'amour , voilà le bien ; ce qui est digne de haine , voilà le mal. Après ces prémices , on peut établir ce qu'il y a de bon & de mauvais dans la nature de l'homme.

Les Philosophes d'Europe définissent l'homme un être vivant , sensitif , capable de raisonner ; *vivant* , par-là il est distingué des pierres , des métaux ; *sensitif* , par-là il est distingué des plantes & des arbres ; *capable de raisonner* , par-là il est distingué des oiseaux , des quadrupedes , des poissons. En disant que l'homme est capable de raisonner , on ne dit pas qu'il soit clair-voyant , pénétrant , & par-là il est distingué de l'ange : l'ange connoît tout d'un coup , & aussi promptement que va un rayon

de lumiere, ou que nous jettons un coup-d'œil ; il n'a pas besoin d'employer le raisonnement. L'homme, d'un antécédent tire une conséquence ; de ce qui paroît, il conclut à ce qui ne paroît pas ; & de ce qu'il fait, il vient à être instruit de ce qu'il ne savoit pas : c'est pour cela qu'on dit qu'il est capable de raisonner. L'homme, réduit à son espece propre, est distingué de toute autre chose. Voilà ce qu'on appelle la nature de l'homme.

Les qualités de l'homme, bonté, justice, politesse, science, suivent de ce qu'il est raisonnable : la raison elle-même n'est que dans le genre de qualité. Ce ne peut point être là la nature de l'homme : on a disputé autrefois si la nature de l'homme étoit bonne ou mauvaise, qui a jamais douté qu'il y eût rien de mauvais dans la raison ? On lit dans le *Mong-tzé*, que la nature de l'homme est différente de celle du bœuf & du chien. Les Commentateurs expliquent ainsi ces paroles : la nature de l'homme, disent-ils, est droite ; celle des bêtes est oblique. Or, il n'y a pas deux sortes de raisons ; la raison n'a rien d'oblique. On doit donc juger que les anciens Philosophes n'ont point cru que

la raison & la nature fussent la même chose. Après cette explication, je puis, M., répondre à ce que vous souhaitez, savoir, si la nature de l'homme est bonne ou non.

Ce qui compose la nature de l'homme, aussi bien que les passions qui l'accompagnent, tout cela vient de Dieu, qui a commis la raison pour gouverner : ainsi toutes ces choses sont dignes d'amour, & en soi-même bonnes. Quant à l'usage qu'on en peut faire, cela dépend de nous ; nous pouvons aimer, nous pouvons haïr, voilà matière à des actes tout opposés : en agissant, nous ne sommes déterminés forcément ni au mal, ni au bien ; voilà où paroissent nos passions. La nature, dans ce qu'elle fait, si elle n'est pas mal affectée, suit la raison, ne passe pas les bornes, & ne fait rien que de bien ; mais les passions sont le mobile de la nature, les passions sont toujours dangereuses, il ne faut point les suivre aveuglément, ni sans examiner si elles sont d'accord avec la raison. Un homme qui se porte bien a le goût réglé ; ce qui est doux, il le trouve doux ; ce qui est amer, il le trouve amer. S'il tombe malade, le doux, il le trouve amer, & l'amer lui

paroît doux ; une nature dépravée dans les passions est frappée irrégulièrement par les objets , & en reçoit des impressions mauvaises : d'où il arrive que les actions sont pour la plupart déréglées. Cependant la nature de l'homme est bonne en soi , & rien ne doit empêcher de l'appeller bonne : il peut toujours connoître ce qu'il y a de mauvais en lui , & y remédier.

LE LETTRÉ CHINOIS.

On définit, en Europe, le bien, ce qui est digne d'amour ; & le mal, ce qui est digne de haine : c'est là donner la vraie idée du bien & du mal. En Chine, certains Docteurs disent : ce qui produit le bien est bon, ce qui produit le mal est mauvais. Cela paroît revenir au même ; mais, enfin, puisque la nature de l'homme est bonne en soi, d'où peut venir le mal qu'elle produit ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

La nature de l'homme est telle qu'il peut faire le bien & le mal. On ne doit pas conclure delà que sa nature soit mauvaise en soi : le mal n'est pas un être réel, & n'est que la privation du bien, comme la mort n'est que la privation

de la vie Un Juge peut condamner à mort un criminel, ce n'est pas à dire qu'il ait la mort entre ses mains. Un homme, sur la terre, qui ne pourroit pas ne pas faire le bien, ne seroit pas digne d'être appelé bon, & l'on ne regarde point comme bon quiconque n'a pas l'intention de faire le bien. N'être pas contraint au bien, & s'y déterminer soi-même, voilà le vrai sage, voilà le vertueux. Dieu nous a donné une nature libre, capable de se déterminer : c'est pour nous un grand bienfait de sa part. Cette liberté ne nous est pas seulement utile à augmenter nos mérites, elle fait encore que nos mérites sont véritablement à nous : c'est ce qui fait dire que Dieu, qui nous a créés sans nous, ne nous fait pas Saints sans nous. Le but n'est pas planté pour qu'on le manque; les mauvaises inclinations ne sont pas pour qu'on les suive. Les créatures inanimées ou sans raison sont de leur nature incapables de bien & de mal. La nature de l'homme est différente : il est très-capable de l'un & de l'autre : c'est pour cela qu'il peut mériter. Ses mérites ne sont point un nom vuide : ce sont des mérites réels, acquis par la pratique des vertus. Quoique la nature

& les inclinations de l'homme soient bonnes en elles-mêmes, il ne s'ensuit pas que tous les hommes soient bons. Celui-là seul est bon, qui a de la vertu : la vertu entée sur la nature, & la nature agissant par la vertu, voilà comme l'homme élève & perfectionne ce qu'il a de bon naturellement.

LE LETTRÉ CHINOIS.

La nature de l'homme a sans doute d'elle-même la vertu. Si cela n'étoit pas, comment pourroit-on dire qu'elle est bonne ? Le sage, n'est-ce pas celui qui rentre dans les voies de la nature ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Si toute la sagesse consistoit à reprendre les voies de la nature, tous les hommes naîtroient sages : où seroit donc la différence que *Kong-tzé* met entre ceux qui naissent vertueux, & ceux qui doivent apprendre à étudier la vertu ? Si la vertu n'étoit pas une chose que l'homme dût apprendre à acquérir, mais une simple correspondance à ce qu'il a de sa nature, son grand crime seroit de ne pas suivre ses inclinations naturelles ; & en les suivant, quel grand mérite pourroit-il avoir ? Il faut donc

reconnoître deux fortes de bontés ; la bonté de la nature que nous recevons , & la bonté de la vertu que nous acquérons. Le bien naturel , c'est Dieu qui nous le donne , nous n'avons en cela aucun mérite ; notre mérite est tout entier dans le bien qui résulte des vertus que nous pratiquons. Un enfant aime sa mere , une bête en fait autant. Tout homme , qu'il ait de la charité ou non , est d'abord alarmé , s'il voit un petit enfant prêt à tomber dans un puits : ce sont là des effets de la bonté naturelle. Un homme sans charité & une bête sont néanmoins également destitués de vertu. La vertu consiste à faire ce qu'on connoît être bien : connoître le bien , & s'excuser de le faire sur ce qu'il est difficile , ou qu'on n'en a pas le loisir , ce n'est pas être vertueux.

On compare le cœur d'un enfant nouvellement né à un papier très-blanc sur lequel on n'a encore rien écrit ; on le compare aussi à une belle personne : une belle personne est aimable pour sa beauté , elle l'a reçue de sa naissance , elle ne l'a point obtenue par son mérite : si l'on voit cette personne , sur un habit de drap d'or , en vêtir un autre fort modeste pour en couvrir le premier ,

On connoît alors , à ce trait de modestie , qu'elle est vertueuse. La nature de l'homme , quelque bonne qu'elle soit en elle-même , si elle n'est pas ornée de vertus , quel éloge peut-elle mériter ? On dit , dans les écoles d'Europe , que les vertus sont les ornemens de notre ame , lesquels se multiplient à mesure que notre ame s'exerce dans la vertu. Dire ornement , voilà le vertueux. Le vicieux prend la route opposée : les vices ou les vertus sont des choses immatérielles , & qui ne conviennent qu'à l'esprit. Ainsi , ce terme d'ornement doit s'entendre dans un sens spirituel.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Tous les anciens & les nouveaux , en parlant de nature , parlent de vertu ; mais je n'avois pas encore entendu approfondir & éclaircir ainsi cette matière. L'homme , en faisant le mal , avilit & fouille sa bonté naturelle ; au lieu qu'en faisant le bien , il la relève , & la pare de magnifiques ornemens. Ainsi , notre ame reçoit sa plus grande beauté des vertus que nous pratiquons , & la pratique de la vertu doit faire toute l'occupation du sage ; mais combien de gens ne s'occupent qu'à des affaires ex-

térieures , & ne pensent nullement à rentrer en eux-mêmes !

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Hélas ! les gens du siècle passent leurs jours à promener çà , & là leurs desirs : ils mettent toute leur attention à en-tasser de faux biens dont ils repaissent incessamment les yeux du corps , sans vouloir jamais ouvrir un moment ceux de l'esprit pour appercevoir les solides & immenses richesses de l'éternité : le chagrin & les inquiétudes les rongent durant la vie , & à la mort , ils sont accablés de tristesse & de crainte , semblables à des animaux qu'on traîne à la boucherie. Dieu , en nous créant , ne nous met sur la terre que pour vaquer à la vertu. Une fois arrivés au souverain bonheur , qu'aurons - nous à désirer ? Mais nous négligeons une si belle destinée ; nous nous faisons esclaves de toutes les créatures ; nous nous livrons à mille sortes d'excès : de qui en est la faute ?

L'homme ne désire pas précisément les richesses , les honneurs. Le véritable objet de ses desirs est sa propre satisfaction. Quel moyen d'être toujours satisfait ? L'unique est de ne souhaiter

jamais ce qui ne dépend pas de nous de posséder. Nous possédons quelque chose de bien réel qui est nous-mêmes, & nous nous perdons nous-mêmes. Perdre son ame, quelle perte ! Il y a deux parties dans l'homme ; l'ame & le corps. L'ame est sans doute la plus noble partie. Le Sage regarde son ame comme étant véritablement lui-même. Le corps n'est que comme un vase qui sert à contenir l'ame. Autrefois un tyran faisoit tourmenter un de ses fideles sujets, nommé Jean. Jean d'un visage tranquille lui dit : tu brises le vase dans lequel Jean est renfermé ; mais tu n'as pas la puissance d'atteindre à Jean lui-même. C'est-là véritablement connoître ce que c'est que l'homme.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Qui ne fait pas que le vice est la source du malheur, & que le solide bonheur consiste dans la vertu ? Le vertueux est le véritable heureux. Cependant combien peu de sages en chaque siecle ! Est-ce donc que le chemin de la vertu est difficile à apprendre, ou qu'il est difficile à pratiquer ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

L'un & l'autre est difficile ; mais les

plus grandes difficultés sont dans la pratique. Celui qui connoît le bien, & qui ne le fait pas, aggrave son crime, & obscurcit ses connoissances. Semblable à un homme qui mange, & qui ne digere pas, il se remplit, mais il ne se nourrit pas; au contraire il ruine sa santé. Celui qui fait le bien qu'il connoît, multiplie sans cesse ses mérites, & sa gloire devient toujours plus grande. Instruit de ses devoirs, il augmente de plus en plus les forces de son ame, pour achever ce qui lui reste encore à faire. Que l'on tente, que l'on essaie, & l'on éprouvera que la chose est ainsi.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Parmi nos Docteurs Chinois, ceux qui anciennement ont reçu les instructions du Sage, l'ont tous été eux-mêmes; mais ceux d'aujourd'hui qui n'ont plus le Sage devant les yeux, ne sont pas fort persuadés que la doctrine du temps présent soit véritablement la doctrine du Sage. Je serois bien aise que vous voulussiez m'apprendre en détail comment on peut s'en bien instruire.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

En lisant les livres de Chine, j'ai

remarqué qu'en matiere de doctrine, chacun fuit ses idées particulieres. Si vos Docteurs s'en tenoient à ce qui est univèrsellement reçu, je m'en tiendrois moi-même à eux sur certains articles, & il ne seroit nullement besoin que je vous rapportasse ce qu'on pense en Europe. C'est à vous, M., à prendre votre parti. La vraie doctrine n'est pas toute dans les préceptes & dans les exemples des Anciens. Nous pouvons de nous-mêmes apprendre beaucoup de choses. A la vue du ciel & de la terre, en considérant toutes les créatures, on peut tirer des conséquences sur ce qui regarde l'homme. C'est ce qui fait dire que, quand le Sage n'auroit ni livre, ni maître, il trouveroit dans l'univers de quoi s'instruire & s'édifier.

Le terme de doctrine a beaucoup d'étendue; il y a une vraie & une fausse doctrine; une doctrine estimable & une de nulle importance; une doctrine relevée & une grossiere. La fausse doctrine n'est pas, M., ce que vous voulez favoir. Pour celle qui n'a que de vains dehors; sans aucun fond réel, le Sage n'en fait point son étude. Ce que j'appelle vraie doctrine, regarde l'intérieur; regarde l'homme en soi: en un mot, elle con-

fiste à nous perfectionner nous-mêmes. Le mal des gens livrés au siècle présent, n'est pas de ne vouloir rien apprendre, c'est de s'appliquer uniquement à des choses qu'il vaudroit mieux ne savoir pas. Cela peut-il être compté pour des occupations raisonnables ?

Notre ame n'est pas seulement toute spirituelle ; elle gouverne encore notre corps. Ainsi, l'ame étant bien réglée, le corps est dans la regle ; l'ame se trouvant ornée de vertus, le corps y participe. C'est pour cela que le Sage met sa principale application à ce qui regarde l'ame. Notre corps a des yeux, des oreilles, une bouche, les cinq sens. Par l'usage de ces sens, il atteint les objets. Notre ame a ses trois puissances par lesquelles elle agit ; la mémoire, l'entendement & la volonté. Lorsque nous avons oui, vu, goûté & senti quelque chose, l'image de cette chose est portée, par la voie des sens, jusqu'à l'ame. L'ame alors, par le moyen de la mémoire, reçoit cette image ; la met comme en réserve, & en garde le souvenir : si nous voulons pénétrer le fond de cet objet, l'ame emploie l'entendement, & sur l'image que la mémoire lui présente, elle examine la na-

ture de l'objet; elle raisonne sur ses propriétés, & parvient à connoître s'il est bon ou mauvais: s'il est bon, l'ame se fert de la volonté, elle l'aime, elle le désire; s'il est mauvais, elle le hait, elle le rejette. Ainsi, l'emploi de l'entendement est de connoître, de pénétrer; celui de la volonté, est d'aimer ou de hair.

Les trois puissances de l'ame étant perfectionnées, tout l'homme est parfait. La perfection de la mémoire suit celle de l'entendement & de la volonté; ainsi, tous les préceptes de doctrine ne regardent que ces deux dernières facultés. L'objet de l'entendement est le vrai; celui de la volonté est le bien. Plus le vrai que nous connoissons, a d'étendue, plus notre entendement est satisfait. Plus le bien que nous aimons, est grand, plus notre volonté est contente. Que la volonté n'ait rien à aimer; que l'entendement n'ait rien à connoître, ces deux puissances manquant de leur aliment propre, se trouvent languissantes & comme affamées. Rien n'occupe plus noblement notre entendement que la justice; rien n'exerce plus dignement notre volonté que la charité. Charité, justice: voilà ce que le Sage a toujours en vue; ces deux vertus marchent en-

semble : l'une ne va pas sans l'autre. L'entendement connoît ce qu'il y a d'estimable dans la charité, & la volonté s'applique à la pratiquer. La volonté aime ce qu'il y a de bien dans la justice, & l'entendement s'étudie à le rechercher. La justice néanmoins le cede à la charité, & lorsque la charité est parfaite, l'entendement abonde en lumières. Aussi, le Sage fait-il son principal de la charité. La charité est la plus noble de toutes les vertus ; elle ne craint point d'être ravie de force ; elle n'est point sujette à vieillir, ou à dépérir par le temps. Plus elle se répand au-dehors, plus elle reçoit d'accroissement. C'est le plus précieux de tous les trésors : aussi, dit-on que la charité est de l'argent pour le peuple, de l'or pour ceux qui gouvernent, & pour le Sage, un bijou inestimable.

J'ai toujours oui dire que l'homme sage en tout ce qu'il fait, forme premièrement un dessein, & qu'ensuite il se sert des moyens propres pour arriver à sa fin. Un voyageur détermine d'abord où il veut aller ; après il s'informe du chemin qu'il doit prendre. La fin est renfermée dans le dessein même. Quand on veut s'instruire de la

véritable doctrine, il faut auparavant examiner quel motif on a. Personne n'étudie sans avoir un but. Si cela n'étoit pas, on marcheroit à l'aventure, sans savoir soi-même ce que l'on cherche. On peut étudier ou par amusement, uniquement pour savoir, & cela n'est qu'étudier; ou par intérêt, pour faire une espece de commerce de ce que l'on fait, & ce n'est-là qu'un petit gain; ou par vanité, pour faire parade de sa science, & cela est bien vuide; ou par zele, pour instruire les autres, & ce motif est louable; ou enfin, pour se perfectionner soi-même, & voilà la véritable science. C'est ce qui m'a fait dire ci-devant que la vraie doctrine regardoit l'intérieur & la propre perfection de l'homme. Par-là l'homme entre dans les vues de Dieu, & prend la voie sûre pour retourner à son origine.

LE LETTRÉ CHINOIS.

De cette maniere l'homme se perfectionneroit soi-même, pour Dieu, & non pour soi-même; une telle doctrine ne regarde-t-elle pas l'extérieur?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Comment l'homme peut-il se per-

fectionner soi-même, & que ce ne soit pas pour soi-même ? Agir pour Dieu, c'est le vrai moyen de parvenir à la perfection. *Kong-tsé* dit que la vertu de charité consiste à aimer son prochain. Personne en Chine ne trouve qu'une telle doctrine regarde l'extérieur. Pour moi, je prétends que la vraie charité s'élève premièrement à Dieu, & descend ensuite au prochain. Sans abandonner le ruisseau, je lui préfère la source. En quoi ma doctrine regarderoit-elle l'extérieur ? Parmi les hommes, ce qui nous touche de plus près, notre pere même, comparé à Dieu, nous est étranger. Dieu nous étant donc si proche, comment nous seroit-il étranger ? Plus le motif est relevé, plus l'action est noble. Si dans nos actions, notre motif s'arrête à nous-mêmes, qu'y a-t-il en cela de relevé ? Mais s'il remonte jusqu'à Dieu, c'est alors que nos actions ont atteint le plus haut degré de noblesse, qui oseroit les traiter de basses & d'abjectes ?

La sainte & véritable doctrine nous est communiquée avec la naissance ; Dieu la grave dans nos cœurs, & ses principes sont ineffaçables : c'est ce qu'on appelle, dans les livres classiques de

Chine, la brillante raison, la loi claire. Mais cette clarté diminue extrêmement par le trouble que causent les passions. A moins que les gens du siècle ne soient instruits par les sages, ils vivent dans l'ignorance, & il est à craindre qu'aveuglés par leurs inclinations déréglées, ils ne distinguent pas même cette loi claire, & ne reconnoissent plus les principes naturels. Le point essentiel de la vraie doctrine est d'agir, & aujourd'hui on se contente de discourir, comme si la connoissance du bien ne devoit produire qu'une vertu en discours, & non pas plutôt une vertu en actions. Cependant il ne faut pas négliger la parole; en parlant de doctrine, on rappelle ce qu'on savoit déjà, & l'on s'instruit encore mieux de ce que l'on ne savoit pas si bien; on fait des découvertes, & l'on dissipe tous les doutes; on s'anime soi-même, & l'on excite les autres: la science en devient plus profonde, & la foi plus inébranlable; la science du bien est infinie, l'homme doit s'y appliquer jusqu'à la mort: toute la vie doit être employée à cette étude. Pré-tendre qu'on a vu la fin, c'est n'avoir pas commencé. Dire, c'est assez, & ne

vouloir plus avancer dans la vertu, c'est reculer, & retourner en arriere.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Voilà, fans doute, la véritable doctrine; mais, M., par où faut-il commencer ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Je vous ai déjà dit, M., que, dans l'ouvrage de la perfection, il faut imiter à-peu-près ce que fait un jardinier. Le jardinier commence à préparer les terres, il en arrache les mauvaises herbes, il en tire les pierres & les briques, il dispose des petits canaux pour pouvoir arroser, ensuite il sème. Celui qui veut devenir vertueux doit d'abord bannir le vice, ensuite il pourra acquérir la vertu. C'est ce que *Mong-tzé* a voulu dire par ces paroles : *quand on n'est plus ce qu'il ne faut pas être, on peut devenir ce qu'il faut être.* Un homme qui, avant de recevoir aucune instruction, s'est laissé aller de longue main au gré de ses desirs, porte le vice profondément enraciné dans l'ame; il faut faire beaucoup d'efforts pour l'arracher : une telle victoire sur soi-même demande un grand

courage ; au lieu qu'un jeune enfant qui commence de bonne heure , & sans avoir encore contracté aucune mauvaise habitude , pour peu qu'il s'applique , avance beaucoup. Un Philosophe de l'ancien temps avoit pour maxime d'interroger tous les disciples qui venoient se mettre sous sa conduite , s'ils n'avoient encore écouté aucun autre maître : ceux qu'il trouvoit avoir déjà reçu des leçons , & marché dans de fausses routes , il leur assignoit deux sortes de devoirs ; le premier étoit de réformer leurs anciennes idées , & le second d'en prendre de toutes nouvelles. Un disciple , une fois instruit de l'étude qu'il doit faire , s'il se trouve épris de l'amour du plaisir , comment se roidir contre , & y résister ? S'il est rempli d'orgueil , plein d'estime pour soi-même , & de mépris pour les autres , comment entrer dans la voie étroite de l'humilité ? S'il est possédé d'avarice , & chargé de biens injustement acquis , comment se réduire à la médiocrité ? S'il est enivré d'ambition , & du desir de la gloire mondaine , comment se réprimer , & se remettre à la regle ? S'il est dominé par la colere , que , dans ses emportemens , il s'en prenne à Dieu & aux hommes ,

comment pratiquer la justice & la charité? Un vase, une fois imbu de sel & de vinaigre, est-il propre à contenir une liqueur aromatique? Connoître ses vices, c'est commencer à appercevoir la vertu, & l'on n'est plus si éloigné du bon chemin. Parmi les moyens de déraciner le mal, & d'avancer vers le bien, le meilleur, selon moi, est celui qu'on emploie dans la Compagnie dont je suis membre: il consiste à s'examiner deux fois le jour; une moitié du jour passée, on rappelle dans son esprit ce qu'on a pensé, ce qu'on a dit, ce qu'on a fait de bien ou de mal; ce qu'on trouve de bien, on s'anime à le continuer; ce qu'on trouve de mal, on détermine de s'en corriger. Quiconque usera de ce moyen long-temps, manqua-t-il de toute autre direction, n'a pas à craindre de faire de grandes fautes. Mais, pour s'élever à quelque chose de plus parfait, il faut se faire une sainte coutume de toujours regarder Dieu avec les yeux de l'esprit, & de se tenir sans cesse en sa présence. Si Dieu ne sort point de notre cœur, les mauvais desirs n'y naîtront point: cette seule pratique, sans autre précepte, suffit pour régler tout l'homme, & pour l'empêcher de

rien faire de repréhensible. Ainsi , pour se corriger de tous ses défauts , le point essentiel est de se repentir vivement des fautes que l'on fait : un vif repentir du passé , une résolution ferme pour l'avenir ; par-là le cœur étant purifié des vices, on peut aisément l'orner des vertus.

Les vertus sont de plusieurs especes , & en grand nombre. Il seroit difficile de vous entretenir de chacune en particulier. Je m'arrête à la principale , qui est la charité : posséder celle-là , c'est les avoir toutes. Il est dit dans le livre *Y*, que la charité est le principe de tout bien , l'homme de charité est l'homme parfait. Cette vertu s'explique en deux mots : elle consiste à aimer Dieu par-dessus toutes choses , & à aimer le prochain comme soi-même. Pratiquer ces deux points , c'est remplir toute la loi. Ces deux articles se réduisent même à un seul : quand on aime bien un ami , on aime en même-temps tout ce que cet ami aime. Dieu aime l'homme , si nous aimons véritablement Dieu , pouvons-nous ne pas aimer l'homme ? La noblesse de la vertu de charité vient de son objet , qui est Dieu. Si Dieu , en nous ordonnant de nous rendre parfaits , demandoit de nous quelque chose qui

fût hors de nous , après tous nos efforts , peut-être ne pourrions - nous pas l'obtenir ; il n'exige de nous que ce qui dépend de nous , qui est en nous , notre amour : qui ose dire qu'il ne peut pas aimer Dieu , la source de tous les biens ? C'est Dieu qui nous a créés , qui nous conserve , qui nous nourrit : il nous a fait hommes , & non pas animaux brutes ; il nous a donné une nature capable de la vertu. Aussi - tôt que nous marquons de l'amour pour Dieu , Dieu répond à notre amour par ses bienfaits : quoi de plus engageant ?

Le cœur de l'homme se satisfait dans le bien : ainsi , plus le bien est grand , plus le cœur de l'homme en est satisfait. Dieu est un bien sans bornes ; nous ne devons mettre aucunes bornes à notre amour. Il n'y a donc que Dieu seul qui puisse satisfaire entièrement notre cœur. Le bien qu'on ne connoît pas , on ne peut pas l'aimer , & on l'aime d'autant plus , qu'on le connoît mieux. Ce que l'on fait valoir cent , on le cherche comme cent ; ce qu'on fait valoir mille , on le recherche comme mille : ainsi , l'homme qui veut augmenter son amour envers Dieu , doit auparavant bien méditer ce que c'est que Dieu.

Voilà

Voilà le vrai moyen d'apprendre à observer la loi.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Dieu ne peut pas être vu des yeux du corps, il faut en croire sur ce qui le regarde à ce que les hommes en ont dit, ou écrit. Tout ce que nous ne savons ainsi que sur la foi d'autrui, est toujours obscur & incertain; comment pourroit-on bien diriger sa route?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

L'homme est corporel, & dans les choses qui le regardent lui-même, il est obligé d'en croire aux hommes, à plus forte raison dans ce qui est au-dessus des sens. Pour moi, je ne prétends pas vous dire des choses extraordinaires. Un fils aime, respecte son pere, & jusqu'où ne porte-t-il pas ce respect & cet amour? Mais, en pratiquant ces vertus filiales, que fait-il autre chose que d'en croire à la parole des hommes? Il fait qu'un tel est son pere; si personne ne le lui avoit dit, comment le sauroit-il? Un sujet est fort attaché à son Prince, il lui est très-fidele, il ne balanceroit pas à exposer sa vie pour son service; mais cet attachement, cette fidélité, n'est-ce pas

dans les livres classiques qu'il les a puisés? Quel est le sujet qui fâche par lui-même qu'un tel homme est son Roi? De là vous voyez que ce que l'on croit sur de solides raisons n'est point regardé comme peu clair, peu sûr, & qu'il suffit pour allumer une véritable charité. Que doit-ce donc être par rapport à Dieu? Ce n'est pas un seul homme qui en parle, c'est Dieu même qui se peint dans les merveilles de la nature, & dans nos divines écritures; ce sont tous les sages de tous les Royaumes du monde qui nous le prêchent: les plus illustres & les plus rares personnages ont marché par cette route. S'égare-t-on en les suivant? Qu'y a-t-il donc en cela d'obscur & d'incertain?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Cela étant ainsi, il faut croire sans aucun doute; mais les devoirs de la charité sont d'une étendue immense: cette vertu plus élevée que le ciel, plus profonde que les abîmes de la mer, où n'atteint-elle pas? Cependant vous dites, M., qu'un seul amour suffit: aimer, cela paroît bien peu de chose.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Un amour de chair & de sang est bien capable de mettre en mouvement toutes les passions de l'homme, jugez

de ce que peut un amour tout spirituel. Voyez un avare qui met son bonheur dans les richesses, & qui regarde la pauvreté comme son plus grand malheur : les biens de ce monde, voilà ce qu'il aime ; ce qu'il n'a pas, il le desire ; s'il est en état de l'obtenir, il l'espere ; s'il ne peut pas y atteindre, il l'abandonne à son grand regret ; s'il l'obtient, il se réjouit ; qu'il se trouve dans le danger de perdre ce qu'il a, l'horreur le saisit, il tremble, il fuit ceux qui peuvent le lui enlever ; s'il est attaqué, & qu'il se sente fort, il s'arme de courage ; s'il est foible, la peur l'accable ; qu'il vienne à perdre, par quelque accident, ce qu'il possédoit, il s'afflige, il se chagrine ; si l'on le lui ravit de force, il résiste autant qu'il peut ; il n'oublie rien pour se le faire rendre ; il s'enflamme de colere : voilà toutes les passions de l'homme, qui agissent par le seul amour des richesses.

A parler en général, aussi-tôt que l'homme aime quelque chose, son cœur est dans l'agitation ; il n'a point de repos ; il n'y a rien qu'il ne fasse. A quels voyages ne le porte pas l'amour du gain ? A quelles dépenses ne le porte pas l'amour de la volupté ?

A combien de dangers ne le livre pas l'amour de la gloire ? A combien d'études, d'exercices, de gênes ne l'assujettit pas l'amour des grandeurs ? Quoi ! pour toutes les choses d'ici-bas, l'amour du monde est le grand mobile, & l'amour de Dieu seroit sans force & sans action ? Celui qui aime véritablement Dieu, s'applique incessamment à le bien servir, à le glorifier, à faire connoître ses perfections & ses grandeurs, à étendre par-tout sa sainte loi, & à combattre tout ce qui y est opposé.

Mais le principal effet de l'amour de Dieu, est l'amour du prochain. *Kong-tsé* l'a dit par ces paroles : la charité consiste à aimer le prochain. Qui n'aime pas son prochain, par où marque-t-il qu'il aime & qu'il respecte véritablement son Dieu ? L'amour du prochain n'est point un amour vuide & oisif : il se manifeste par les œuvres. Il consiste à nourrir les pauvres, à vêtir ceux qui sont nus, à loger les pèlerins, à consoler les affligés, à instruire les ignorants, à corriger les délinquants, à pardonner aux ennemis, à ensevelir les morts, & à prier pour eux. Enfin, morts & vivants, la charité embrasse tout. Un saint homme, autrefois en

Afrique, étant interrogé sur ce qu'il falloit faire pour arriver à la perfection, répondit : *Aimez, & faites ce que vous voudrez.* La pensée du Saint étoit qu'en prenant la charité pour guide, il n'étoit pas à craindre de s'égarer.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Les gens de bien sont dignes d'amour ; mais tous les hommes ne sont pas gens de bien. Les méchants ne doivent point être aimés, encore moins, beaucoup aimés. Ceux qui ne nous touchent en rien, pourquoi s'en embarrasser ? Pour ceux qui nous touchent par quelque endroit, quand même ils ne seroient pas fort gens de bien, en Chine nous les aimons. L'Empereur *Chun* aimoit son pere *Kon-tiou*, tout brutal qu'il étoit ; & quelque orgueilleux que fût son frere *Siang*, il ne laissoit pas de l'aimer.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

On confond ordinairement la charité avec l'amour ; mais cela doit s'entendre de l'amour d'une chose capable de retour. Quand on aime un animal, ou même quelque chose d'inanimé, cela n'est point charité ; & ce qu'on aime ainsi, quoiqu'il n'ait point de retour, on ne

laisse pas de l'aimer. La charité consiste à se réjouir du bien qu'un autre possède , & non pas à être bien aise de posséder soi-même le bien qui est dans autrui. Lorsqu'un homme aime le vin , ce n'est pas pour le vin même , c'est pour l'usage qu'il en fait. Aussi , n'appelle-t-on pas cela charité. Mais un pere a un vrai amour de charité pour son fils , lorsqu'il se réjouit du bien qu'il voit en lui , & se complaît en le voyant riche , content , sçavant , vertueux. Si ce pere n'aime son fils qu'à cause des services qu'il en tire , ce n'est pas-là aimer son fils , c'est uniquement s'aimer soi-même. Il n'y a-là aucune charité. Les méchants sans doute ne sont pas dignes d'être aimés ; cependant , parmi tout ce qu'ils ont de mauvais , on peut encore trouver quelque chose de bon : ainsi , on ne doit pas absolument leur refuser tout amour. Celui qui est animé d'une véritable charité , aime Dieu , & parce que Dieu aime l'homme , il fait qu'il doit aimer l'homme pour Dieu ; il fait donc qu'il doit aimer tous les hommes. Comment restreindroit-il son amour aux seuls bons ? Le motif qui nous fait aimer ce qu'il y a de bon dans l'homme , c'est la volonté de Dieu. Ainsi , quoique

Phomme soit mauvais , nous pouvons toujours exercer envers lui notre amour. En cela nous n'aimons pas ce que le méchant a de mauvais ; mais nous aimons dans le méchant la puissance qui lui reste de se corriger , & de devenir bon. A combien plus forte raison devons-nous aimer nos parens , nos supérieurs. La reconnoissance & le devoir nous y engagent ; le commandement de Dieu nous y oblige. Ils sont parmi les hommes ceux qui nous touchent de plus près. Ainsi , tout méchants qu'ils puissent être , nous ne devons point cesser de les aimer ; mais il faut les aimer pour Dieu. L'amour purement naturel qu'un fils a pour son pere & pour sa mere , n'est point une vertu de charité. Les petits d'une tigresse , quelque sauvages qu'ils soient , aiment leur mere. Enfin , quiconque veut suivre les intentions de Dieu , & se conformer à ses ordres , doit aimer généralement tous les hommes. Il doit même renfermer dans son amour toutes les créatures. Il ne faut pourtant pas retomber de-là dans l'erreur de ceux qui de toutes les créatures ne font qu'une substance.

LE LETTRÉ CHINOIS.

En lisant nos anciens livres , on se contente ordinairement d'admirer la beauté des termes : on en pénètre peu le véritable sens. C'est ainsi que j'ai lu autrefois dans le livre *Chi* les paroles suivantes : *Ouen-ouang* avoit une grande attention à tous ses devoirs ; il étoit extrêmement pieux ; il vouloit plaire au *Chang-ti*. Il a été comblé de bonheur : sa vertu ne s'est jamais relâchée. Mais aujourd'hui que je vous entends dire que la plus pure charité doit toujours se rapporter à Dieu , je commence à comprendre la pensée de celui qui a écrit le livre *Chi* , c'est-à-dire , que , quand on est bien déterminé à plaire au *Chang-ti* , on est parvenu au point de perfection. Cependant puisque l'homme , en aimant Dieu , remplit tous les devoirs de la charité , Dieu sans doute dès-lors aime l'homme. Qu'est-il donc besoin d'aller brûler de l'encens sur les autels , de pratiquer des cérémonies , de réciter des prières , de faire de longues méditations ? Qu'un homme soit attentif à toutes ses démarches , de manière qu'il n'y ait rien en lui de déréglé , cela ne suffit-il pas ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Dieu nous a donné un corps & une ame, nous devons employer l'un & l'autre à le servir. De tant d'animaux que Dieu nourrit sur la terre, de tant de créatures inanimées qui font la beauté de l'univers, aucun n'est en état de reconnoître la bonté de son bienfaiteur : l'homme seul est capable d'élever à son Seigneur un temple, & par les cérémonies qu'il y pratique, par les prières qu'il y récite, par les sacrifices qu'il y offre, il lui marque son respect & sa reconnoissance. Mais qu'est-il besoin de tout cela, dites-vous ? Dieu aime l'homme, & il l'aime beaucoup ; c'est un pere & un tendre pere. Dans la crainte que l'homme distrait par les objets étrangers, ne s'oubliât de l'amour qu'il lui doit, il a ordonné aux Sages d'établir des cérémonies extérieures pour entretenir en nous les vertus du cœur, & nous rendre toujours attentifs ? Il gouverne la terre, les cieux, toutes les créatures avec plus de facilité que ce qu'un homme tient dans la main, qu'a-t-il besoin de subalterne ? Il n'y a pas deux sortes de vérités. Si la loi de Dieu est vraie,

les autres sont fausses, & si les autres sont bonnes, la loi de Dieu est mauvaise. L'Empereur envoie ses Officiers pour gouverner à sa place, mais tous les Officiers reconnoissent le même Empereur : il n'y a pas deux sortes de Gouvernements, deux sortes de Coutumes.

Les Sectes de *Fo* & de *Lao* ne s'accordent pas entr'elles, comment feroient-elles d'accord avec la loi de Dieu? Ces deux especes de Sectaires n'ont aucun respect pour Dieu : ils n'ont d'estime que pour eux-mêmes. Ils ignorent absolument le grand, le vrai principe de toutes choses. Leur doctrine est entièrement opposée à celle du véritable Dieu. Selon eux, l'homme est de lui-même ce qu'il est : en quoi donc dépend-il de l'Etre suprême? Il est dit dans nos saintes Ecritures : *Soyez sur vos gardes, ils viendront à vous sous la peau de brebis, & au-dedans ce sont des loups ravisseurs : vous les connoîtrez à leurs œuvres. Un bon arbre porte de bons fruits, un méchant en porte de mauvais.* Ces paroles dénotent les Fotistes.

Tout livre où il se trouve la moindre fausseté, n'est point un livre divin. Dieu ne trompe point les hommes en

leur enseignant le mensonge. Or, les livres de *Fo* ne sont pleins que de rêveries, ils ne sont donc pas divins. On y lit, par exemple, que le soleil durant la nuit demeure caché derrière la montagne *Su-mi*; que la terre est divisée en quatre morceaux qui sans cesse flottent au milieu des mers, & dont une moitié paroît au-dessus des eaux, & l'autre est submergée; que, quand le soleil & la lune sont éclipsés, c'est *Ho-kie* qui de sa main droite ou de sa main gauche couvre ces deux astres. Tout cela regarde l'astronomie & la géographie. *Fo*, non plus que ses compatriotes, n'entendoient rien à ces sciences. Nos Européens rient de ces ridicules imaginations, & ne daignent pas les réfuter.

Il est sur-tout important de vous faire voir combien ces pauvres ignorants errent sur ce qui regarde l'homme lui-même. Dans trois ou quatre articles seulement on voit un si grand nombre d'absurdités, qu'il n'est pas possible de les dire toutes. Que ne disent-ils pas des quatre fortes de générations, des six espèces de voies, de la *Métempycose*; ils avancent que, quiconque tue un animal, est à jamais exclu du paradis;

qu'une ame autrefois entrée dans le paradis , peut en être chassée & renvoyée vivre parmi les mortels ; que , quand les enfers sont remplis, les ames peuvent en sortir & venir recommencer une nouvelle vie ; qu'un corbeau ou un âne qui entend prêcher la loi de *Fo* , peut être transformé en *Fo* lui-même : ne sont-ce pas-là autant d'absurdes rêveries que j'ai clairement réfutées dans notre quatrieme & cinquieme Entretien ? Ne prétendent-ils pas que le mariage est illicite ? Il n'est donc plus vrai que Dieu créa au commencement un homme & une femme pour être nos premiers ancêtres. Mais si jamais il n'y avoit eu de mariages , comment *Fo* seroit-il né ? Défendre aux hommes de se marier , & de tuer les bêtes , qu'est-ce autre chose que détruire le genre humain , & abandonner l'univers aux animaux irraisonnables ?

Il y a dans la Secte de *Fo* un certain livre intitulé : le grand & le merveilleux art d'être métempfycosé en fleur de Nénuphar , c'est-à-dire en *Fo*. A la fin de ce livre , on lit ces mots : *Quiconque récitera toute cette priere, est assuré de monter au ciel pour y être toujours heureux.* Raisonnons là-dessus : est-ce

donc qu'un homme chargé de crimes, qui aura de l'argent pour acheter ce livre, & de la force pour réciter cette priere, est assuré de monter au ciel, tandis que l'homme de bien manquant d'argent pour l'acheter, ou de force pour la réciter, sera précipité dans les enfers? Dans l'idée de ces Infideles, dire un certain nombre de fois *Namo O-mi To-fo*, c'en est assez pour effacer tous les péchés, pour n'avoir pas la moindre chose à craindre après la mort, & pour mériter toute sorte de récompenses. Quelle facilité de fermer l'enfer, & d'ouvrir le paradis! Comment une telle doctrine peut-elle être utile à la vertu? N'est-elle pas au contraire capable d'engager les gens du siècle à tous les vices? Un scélérat qui en est imbu, ne se livrera-t-il pas à toutes ses passions? Ne se fouillera-t-il pas de mille crimes? Ne méprisera-t-il pas Dieu? N'abandonnera-t-il pas tous ses devoirs dans la pensée, qu'en invoquant à la mort vingt ou trente fois le nom de *Fo*, il sera transformé en immortel, en *Fo* lui-même?

Le vrai Dieu ne récompense & ne châtie point ainsi sans justice & sans équité. Qu'y a-t-il donc de si merveil-

leux dans ces paroles : *Na-mo O-mi To-fo*, que pour cela seul on puisse éviter toute sorte de châtimens , & mériter les plus grandes récompenses ! Comment peut-on pratiquer la vertu , & par où pourroit-on acquérir des mérites dans une Secte où l'on ne parle point de louer Dieu , de demander son secours , de garder ses Commandemens , de détester le péché ? On se garde bien dans le monde de se fier à un homme qu'on a surpris une ou deux fois en mensonge. Les livres de *Fo* & de *Lao* ne sont que des tissus de faussetés , & on leur donne toute croyance.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Quelle est l'origine des Idoles ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Dans les anciens temps , les hommes étoient fort ignorants. Ils n'avoient que bien peu d'idée du vrai Dieu. Ainsi , leur respect pour certains hommes d'autorité , leur amour pour leurs parens , les portoit à leur élever des statues après leur mort , & à leur bâtir des temples. Dans la suite ils leur ont offert de l'encens & des monnoies de papier ; ils leur ont demandé du bonheur & leur assistance. D'autre part , le monde

a vu paroître des scélérats qui, par leurs enchantemens, se faisoient admirer. Ces impies en pratiquant leur art magique, se donnoient le nom de *Fo*, d'immortels. Ils ont établi une doctrine à leur mode, ils ont promis une félicité imaginaire : ils ont ainsi séduit la populace grossière, & lui ont fait adorer des statues de bois & d'argille : voilà l'origine de l'Idolâtrie.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Puisque ce ne font-là que de fausses divinités, pourquoi le vrai Dieu les souffre-t-il ? Pourquoi ne les détruit-il pas ? Mais enfin, si ceux qui brûlent des parfums, qui font des prières devant ces statues, obtiennent ce qu'ils demandent.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Parmi ces sortes de suppliants, il y en a qui ont du bonheur ; il y en a qui n'en ont pas : d'où l'on peut aisément juger que l'Idole n'est point la source de ce bonheur. L'homme est naturellement éclairé, & lorsqu'il fait quelque chose contre la raison, il en a aussitôt le remords dans l'âme. Il se fait à soi-même intérieurement des re-

proches, sans qu'il soit nécessaire pour cela que sa faute éclate. Si malgré ses connoissances, il s'abandonne au vice, Dieu l'abandonne lui-même, & lui refuse son secours. Alors le démon sous la figure des Idoles, a toute liberté d'éblouir l'homme, & de l'envelopper dans d'épaisses ténèbres. L'homme se livrant à un culte diabolique, fera sans doute après la mort la proie de celui qu'il aura servi durant la vie, & voilà tout ce que veut le démon.

Cependant les hommes ne s'instruisent point, leur aveuglement ne fait que croître, ils prennent de ridicules Idoles d'argille & de bois, & ils les placent sur des autels d'or, ils se prosternent devant elles, ils leur font des sacrifices, quoi de plus lamentable ! Autrefois en Chine, on distinguoit trois sortes de Religions toutes séparées. On les a réunies, je ne fais pourquoi, & l'on n'en fait qu'un seul monstre à trois têtes, que l'on appelle la réunion des trois loix, monstre que le Peuple devrait détester avec horreur, que les Savans devroient combattre avec force, monstre néanmoins que l'on révere, & auquel on se dévoue. N'est-ce pas-là pervertir entièrement le cœur de l'homme ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

J'ai déjà oui faire ce reproche, mais nos Lettrés se défendent là-dessus : je voudrois voir clairement le mal qui revient delà.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Voici quatre ou cinq raisons qui sont démonstratives sur ce sujet.

En premier lieu, parmi ces trois loix, ou chacune en particulier est vraie, ou elle est fausse, ou bien il y en a deux de fausses, & une de vraie. Si chacune est vraie, il suffit d'en suivre une; qu'est-il besoin des deux autres? Si chacune est fausse, il faut les rejeter toutes; pourquoi s'enfoncer tout-à-la-fois dans trois borbiers? Un homme livré à une fausse Religion est dans une erreur pitoyable; que doit-on penser de celui qui en professe tout ensemble trois également fausses? Que s'il n'y en a qu'une de vraie, & que les deux autres soient fausses, pourquoi s'embarasser des fausses? C'est assez de suivre la vraie.

En second lieu, c'est un axiome que, pour avoir le nom de bon, il faut l'être tout-à-fait, & qu'un seul mauvais endroit donne le nom de mauvais. Une

femme, quelque belle qu'elle soit d'ailleurs, si elle est sans nez, personne n'en veut. J'ai prouvé plus haut que les Sectes de *Fo* & de *Lao* étoient défectueuses : si des deux, on s'avise de n'en faire qu'une, c'est réunir les défauts, & par-là les multiplier.

En troisieme lieu, dans la véritable Religion, on ne recommande rien tant aux Néophytes, que d'avoir une foi entiere, & de ne point partager leurs cœurs à deux cultes différens. Mais un homme qui professe tout-à-la-fois trois especes de Religions, comment peut-il n'avoir pas le cœur divisé ? Sa foi n'est entiere ni d'un côté, ni d'un autre.

En quatrieme lieu, les trois loix ont trois Législateurs. *Kong-tsé* ne s'en est pas tenu à *Lao* ; il a établi la loi des Lettrés. Les Fotistes ne se sont point contentés de ce qu'avoient fait & *Lao*, & *Kong-tsé* ; ils ont établi le Fotisme en Chine. Les auteurs de ces trois divers systêmes de Religion ont posé des principes tous différens ; & deux mille ans après, on examine, on pese, on raisonne, on veut à toute force les faire accorder : quel dessein imaginaire ?

En cinquieme lieu, la Religion de *Fo* est fondée sur le rien ; celle de *Lao*

sur le vuide ; & celle de *Kong-tsé* sur le réel. Qu'y a-t-il dans l'univers de plus opposé que ces fondemens entr'eux ? S'il est possible de réunir le réel avec le rien , le vuide avec le solide , il doit l'être aussi de mettre ensemble l'eau & le feu , le rond & le quarré , l'orient & l'occident , le ciel & la terre ; & qu'y aura-t-il qui ne puisse se faire ? Que ne fait-on attention encore que ces diverses loix font des préceptes tout contraires : l'une défend de tuer aucun animal , l'autre ordonne de sacrifier les animaux. Le malheureux homme qui est engagé dans ces deux loix , en voulant observer un de ses commandemens , viole nécessairement l'autre. Comment se tirer de cet embarras ? Ne vaudroit-il pas mieux pour lui qu'il n'eût aucune Religion que d'en avoir trois ? S'il n'en avoit aucune , il pourroit chercher la véritable ; en ayant trois , il croit en avoir de reste , & il n'a rien de bon : il n'étudie point la doctrine du Dieu du ciel , & il suit en aveugle les rêveries des hommes. La vérité est une ; toute doctrine , appuyée sur la vérité , peut s'entendre & se soutenir : mais , si la doctrine n'est pas une , les principes n'en sont pas solides , & les principes n'étant pas soli-

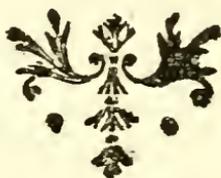
des, les conséquences ne sont pas sûres; les conséquences n'étant point sûres, la foi n'est point ferme & entière. Or, sans unité de doctrine, sans solidité de principes, sans intégrité de foi, y a-t-il de la Religion ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Hélas! qu'on entende crier au voleur, même au milieu de la nuit, on se leve! Il s'agit du salut, on demeure enseveli dans le sommeil! Vos paroles, M., sont pour moi un coup de tonnerre; j'en suis ému, & je fors de mon assoupissement. Mais cela ne suffit pas; achevez, je vous en conjure, l'ouvrage commencé.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Vous sortez, M., de votre assoupissement, vous avez les yeux ouverts. Voilà le vrai moment de vous adresser à Dieu, & de lui demander ses lumières.



VIII. ENTRETIEN.

Quelle est la conduite de l'Europe par rapport à la Religion ? pour quelle raison les Missionnaires gardent-ils le célibat ? par quel motif Dieu s'est-il incarné ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

PUISQUE la Religion Chrétienne est depuis long-temps établie en Europe, les peuples y sont sans doute bien réglés : les mœurs & les coutumes y sont parfaites. Je serois cependant bien aise d'apprendre ce qu'il y a de singulier en ce point.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Les Chrétiens ne menent pas tous une vie uniforme, quoique tous professent une même loi. Un devoir commun, & une occupation générale en Europe, c'est l'étude de la Religion. Chaque Prince, dans ses Etats, prend soin de la conserver dans tout son entier. Il y a un chef digne de toute sorte de respect, c'est le souverain Pontife, qui tient la place de Dieu dans l'ordre de la Reli-

gion, qui instruit toutes les Nations de leurs devoirs, & qui veille à ce qu'il ne s'introduise aucune erreur. Ce chef de toute l'Eglise possède un Etat en propre, il garde le célibat, il ne laisse point d'héritier. On choisit un Sage pour remplir cette haute dignité : les Grands du monde, les Rois mêmes se regardent comme ses enfans, & ils le respectent comme leur pere. Vivant sans famille particuliere, il doit s'appliquer entièrement au bien public : étant sans postérité, tous les peuples sont ses enfans ; son unique soin est de faire fleurir partout la Religion & les vertus.

Il est secondé, dans un si bel emploi, par un grand nombre de vertueux & savans hommes, qui, dans tous les Royaumes, sont les pasteurs des ames. Tous les peuples Chrétiens, chaque semaine, consacrent un jour à Dieu : ils cessent alors tout travail ; sans exception de sexe & d'état, tous se rendent au Temple du Seigneur pour lui faire leurs adorations & leurs prieres, assister au sacrifice, & entendre expliquer les livres saints. Il y a, de plus, divers Corps de Religieux, dont les membres se répandent dans toutes les parties du monde pour prêcher la foi, & pour exhorter

à bien vivre. Le Corps où je suis entré s'appelle la Compagnie de Jésus : il n'est établi que depuis peu de temps. Mais quelques-uns des premiers Jésuites ont mis leur Compagnie en réputation, & dans beaucoup d'endroits, on les demande pour prêcher & pour instruire la jeunesse.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Elire un Sage pour chef, placer partout des Docteurs pour instruire, cette méthode est fort belle; la vertu doit y gagner & fleurir.

J'ai oui dire que les Religieux de votre Compagnie ne possédoient rien en propre, mais qu'entr'eux tous les biens étoient communs, qu'ils se dépouilloient même de leur liberté, & qu'ils se soumettoient en tout à l'ordre d'un Supérieur; qu'ils passaient leur jeunesse à se perfectionner dans la vertu & les sciences; & que, dans un âge mûr, devenus savans & vertueux, ils s'appliquoient à l'instruction du public, soit pour les sciences, soit pour les bonnes mœurs. Nos Prédicateurs de Chine auroient peine à suivre ce modele. Mais il y a un troisieme article dont je ne vois pas bien la raison; vous ne vous

mariez point : quoi de plus naturel que d'avoir une postérité ? Il doit être difficile de garder le célibat. Le Dieu du ciel se plaît à créer , à produire ; tous nos ancêtres , de siècle en siècle , se sont mariés : pourquoi changer aujourd'hui cette coutume ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Il est sans doute difficile à l'homme de garder le célibat , aussi Dieu ne lui en fait point un commandement : il laisse cela à sa liberté. Dans les choses difficiles à la nature , la vertu est souvent mise à l'épreuve , & comment alors seroit-il aisé d'être toujours parfaitement exact ? Mais lorsqu'un homme s'engage dans le chemin de la perfection , il prend son parti , il ne recule point. Le sage s'arrête-t-il pour des difficultés ? Un grand courage surmonte tout avec la grace de Dieu. Que si l'on regarde comme mauvais tout ce qui est difficile , il ne doit être plus permis de pratiquer la vertu. La vie nous vient de Dieu , mais d'où nous vient la mort ? N'est-ce pas lui qui nous fait naître , & qui a déterminé le temps où nous devons cesser de vivre ? Avant tous les siècles , Dieu ne créant rien , en quoi paroïssoit

paroissoit sa complaisance à créer & à produire ? L'esprit humain est foible & limité : il ne lui appartient pas de pénétrer dans les desseins de Dieu, beaucoup moins de les désapprouver.

Que l'on compare tous les hommes du monde à un seul corps , ce corps tout entier n'a qu'une fin , mais chaque membre a sa fonction particulière. Un corps qui seroit tout tête ou tout ventre , comment marcheroit-il ? Qu'on raisonne sur cet exemple. Convient-il que tous les sujets d'un Empire fassent le même emploi ? Que si quelqu'un dit : mariez-vous , prenez aussi le soin de ce qui regarde la Religion , offrez à Dieu des sacrifices , faites - lui des prieres , tout est alors dans l'ordre ; je lui réponds que , malgré les difficultés , il n'y a qu'à vivre dans une parfaite continence : c'est une nécessité que les Ministres du Seigneur soient purs & sans taches ; s'ils se trouvoient en même temps chargés de tant de soins , le service divin en souffriroit sans doute. Ceux qui servent les Princes de la terre sont assujettis à mille gênes : convient-il donc moins de se gêner en servant Dieu ?

Dans les premiers temps , les hommes étoient en petit nombre , & d'une

vertu éclatante : un saint Patriarche pouvoit être Prêtre du Seigneur. Le mal d'aujourd'hui n'est pas que la terre soit dépeuplée, la multitude des hommes va presque à l'infini : mais la vertu est rare ; on veut avoir un grand nombre d'enfans, & on ne fait pas les élever. Est-ce là propager le genre humain ? N'est-ce pas multiplier les vices, les vicieux, & par conséquent les malheureux ? Un saint homme rempli de zèle, gémissant sur les malheurs du monde, établit pour fondement de sa Compagnie, que ses disciples ne se marieront point : il regarde comme peu de chose l'avantage d'avoir une postérité, & il pense uniquement à la nécessité de prêcher la Religion ; son dessein est de retirer les mortels du désordre, & de les sauver : n'est-ce pas là un glorieux & important dessein ?

La prétendue obligation de se marier est égale pour les deux sexes. Cependant qu'une vierge promise en mariage, voyant expirer son futur époux, prenne la résolution de n'en point épouser d'autre, la Chine lui applaudit, l'Empereur lui-même la préconise, & lui fait élever un trophée. Mais cette fille vit dans le célibat, elle ne veut point avoir de pos-

térité : le seul motif de garder une espèce de fidélité à un homme qui n'a jamais été son mari, l'engage à ne se point marier, & cela lui attire de magnifiques éloges. Nous, que nous renoncions au mariage dans la vue de servir Dieu ; que, pour avoir plus de liberté de parcourir la terre, & de convertir les peuples, nous nous débarrassions des soins d'une famille, on nous blâme : cela est-il raisonnable ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Est-ce donc qu'étant marié, on ne peut pas exhorter au bien, & prêcher la Religion ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

On le peut, mais le célibat est un état bien plus propre à se sanctifier soi-même, & où l'on a beaucoup plus de moyens de sanctifier les autres. Je vais, M., vous rapporter quelques-uns des avantages de cet état ; je vous prie d'y faire attention, & vous jugerez vous-même si la règle établie sur ce point, dans notre Religion, est sage ou non.

En premier lieu, on se marie pour avoir des enfans & pour établir une famille : un homme qui a des enfans doit

les nourrir, & pour les nourrir, il faut des moyens. Tout pere de famille est obligé de penser à l'économie, d'entretenir ses biens, & même de les accroître. Aujourd'hui les peres de famille sont en grand nombre, ceux qui veulent amasser sont en grand nombre aussi; mais où tant de gens cherchent à gagner, il est difficile que tous réussissent. Quand on s'engage dans les affaires & dans les embarras du monde, peut-on bien se défendre de s'en laisser dominer? en sort-on toujours sans taches? ne succombe-t-on jamais aux tentations d'injustice, de mauvaise foi? Or, un tel homme est-il bien propre à retirer les autres du vice, à les exciter à la vertu? Le Sage a pour maxime de ne faire aucun cas de tous les biens de la terre; mais, si nous les estimons, si nous les recherchons, comment pourrions-nous en prêcher aux gens du siècle le détachement & le mépris?

En second lieu, tout ce qui regarde la perfection Chrétienne est d'un rang élevé, d'un genre sublime, & l'homme est sujet à bien du trouble, à beaucoup de ténèbres: l'amour de la volupté émousse, en quelque maniere, son esprit; si son cœur s'abandonne à cet

amour, la raison n'est plus en lui que comme une foible lumiere dans un fanal épais & grossier : comment pouvoir découvrir toutes les beautés de la vertu ? La continence, au contraire, épure les connoissances de l'ame ; elle fait briller en elle un merveilleux éclat, & la rend capable d'atteindre à ce qu'il y a de plus haut & de plus pur dans la perfection.

En troisieme lieu, les grands désordres du monde viennent des deux passions de l'intérêt & du plaisir, & ceux qui travaillent au salut des ames ne doivent rien avoir de plus à cœur que de détruire ces deux passions. Les contraires se guérissent par les contraires ; une fièvre chaude veut des remedes froids, & une maladie venue du froid demande des remedes chauds. Embrasser la pauvreté par la crainte des richesses ; par l'horreur du plaisir, vivre dans le célibat ; c'est le plus sûr moyen d'écarter l'injustice, & de bannir la volupté : voilà ce que nous tâchons de faire dans notre état. Nous abandonnons nos propres biens pour apprendre aux gens du siècle à ne pas du moins ravir le bien d'autrui ; nous renonçons au mariage légitime, pour les empêcher, par cet exemple, de se livrer aux plaisirs défendus.

En quatrieme lieu , l'homme le plus habile , s'il s'applique à trop de choses , ne fait rien de parfait. Il est plus difficile de se vaincre soi-même que de vaincre l'univers. L'histoire de tous les siècles nous représente un grand nombre de conquérans qui se sont rendus maîtres du monde : combien nous en représente-t-elle qui se soient rendus maîtres d'eux-mêmes ? Un homme qui forme la résolution de porter la foi par toute la terre , n'a pas seulement sa propre personne à sanctifier , il entreprend encore de sanctifier toutes les Nations. Quel ouvrage , quel dessein ! Pourra-t-il bien en venir à bout ? Mais que seroit-ce donc , s'il se trouvoit encore embarrassé d'une femme & d'une troupe d'enfans ?

En cinquieme lieu , parmi les animaux , ceux que l'on trouve les plus propres à des usages importans , sont tirés de la troupe , & élevés à part. Pourquoi ne seroit-on pas , pour la Religion , quelque chose de semblable à l'égard de certains hommes vertueux , zélés , & capables de porter par-tout l'univers le flambeau de l'Évangile , de détruire l'idolâtrie , de renverser l'erreur , de conserver à jamais la Religion dans toute sa pureté ? En Europe , on

a bien plus à cœur d'étendre la foi que de perpétuer les familles. Un laboureur qui a recueilli cent mesures de grains, en choisit une partie pour payer le tribut au Prince ; il en laisse une autre pour semer son champ l'année suivante. Pourquoi faut-il que tout ce qu'il y a d'hommes, sans aucune exception, en quelque nombre qu'ils soient, se marient tous ? Pourquoi ne peut-on pas en faire un choix pour des fonctions nécessaires & importantes ?

En sixieme lieu, tout ce que l'homme a de commun avec la bête ne mérite pas notre estime : agir & travailler pour avoir de quoi vivre, manger pour soutenir ses forces, éviter tout ce qui est nuisible pour conserver sa vie, ce sont là des choses d'un rang inférieur, & qui ne mettent aucune différence entre nous & les animaux ; mais s'appliquer à la recherche du bien & du vrai, régler son cœur, travailler à sa perfection, marquer à Dieu sa reconnoissance & son amour, voilà l'importante affaire de l'homme sur la terre : c'est par-là qu'il peut correspondre aux vues & aux intentions du Créateur. Sur ce principe, jugez lequel est de plus grande conséquence, ou penser à se marier, ou s'ap

pliquer à faire fleurir la loi de Dieu. Il vaudroit mieux pour l'homme être sans pain que sans loi, & le monde seroit mieux sans habitans que sans Religion. L'importance de la Religion est donc, pour quelques hommes, une raison suffisante de négliger le mariage. Mais le mariage est-il assez important pour faire négliger la Religion? La mort même ne doit pas nous arrêter, quand il s'agit de suivre la volonté divine : comment le renoncement au mariage nous arrêteroit-il?

En septieme lieu, l'esprit de notre état est de prêcher la foi par toute la terre : si nous ne réussissons pas à l'Occident, nous allons à l'Orient ; & si à l'Orient on ne nous écoute pas, nous nous transportons au Midi, au Septentrion ; nous ne sommes point attachés à un même lieu. Un Médecin charitable ne reste pas toujours dans un même endroit, il va çà & là pour être utile à plus de personnes : c'est par-là que sa charité paroît. Le mariage lie un homme, & l'attache à une famille ; si le bien de l'Etat l'en sépare pour un temps, c'est tout ce qu'il peut faire. Aussi n'entend-on pas dire que les Prédicateurs de Chine aillent enseigner les Royaumes étran-

gers : les personnes mariées ne doivent plus se quitter. Mais que des Religieux de ma Compagnie entendent parler d'une Région nouvelle où l'on peut planter la foi, fût-elle éloignée de plusieurs milliers de lieues, ils sont prêts à partir ; ils n'ont point l'embaras de pourvoir à des familles ; ils sont délivrés du soin de confier à personne des femmes, des enfans : ils ont Dieu pour pere, tous les hommes pour freres, & le monde pour maison. Une vertu aussi élevée que le ciel, aussi vaste que les mers, n'est-elle donc pas au-dessus de la simple fidélité conjugale ?

En huitieme lieu, l'homme chaste est semblable à l'ange ; il est sur la terre comme s'il étoit dans le ciel, il a un corps, & il vit à la maniere des esprits. La chasteté n'est pas une vertu du commun : celui qui la fait fleurir en soi a un grand accès auprès de Dieu ; soit qu'il demande les influences du ciel pour fertiliser la terre, soit qu'il réclame le secours d'en-haut contre la tyrannie du démon, soit qu'il s'entremette pour faire cesser des malheurs publics, sa priere est exaucée. Mais si Dieu n'avoit pour agréable la vertu de chasteté, comment seroit-il favorable à l'homme chaste ?

Voilà, M., une partie des raisons que nous avons, nous autres Missionnaires, de ne pas nous marier. Ce n'est pas que nous condamnions le mariage, ceux qui se marient ne pechent point : ce n'est pas non plus que nous prétendions que tous ceux qui gardent le célibat soient des saints ; un homme qui garde le célibat, & qui n'écoute pas la droite raison, n'en est pas moins coupable. Il ne manque pas en Chine, non plus qu'ailleurs, de ces faux vertueux qui, renonçant au légitime mariage, s'abandonnent à des crimes abominables, qu'en Europe on n'ose nommer de peur de salir sa bouche. Les bêtes mêmes ne connoissent point ces infamies que la nature abhorre, & des hommes n'ont pas assez de pudeur pour s'en défendre ! Vous doutez, M., s'il est permis de vivre dans la continence : que devez-vous penser de ces sortes d'abominations ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

La raison porte la conviction dans l'esprit, elle a plus de force que le tranchant d'une épée ; mais c'est un principe en Chine, que des trois péchés contre le respect & l'amour dus aux parens, celui de ne se point marier est le plus grand.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

On peut répondre à cela , qu'il faut distinguer les temps , qu'autrefois les hommes étant en petit nombre , c'étoit une nécessité qu'ils se multipliaffent ; mais qu'aujourd'hui , se trouvant fort multipliés , cette nécessité n'est plus. Pour moi , je dis que ce principe de Chine n'est point fondé sur aucune parole du Sage , mais uniquement sur ce qu'a avancé *Mong-tse* , lequel a pris à faux la Tradition , ou bien a voulu par ce moyen excuser l'Empereur *Chun* de s'être marié sans avoir averti son pere , & voilà sur quoi s'appuyent tous ceux qui sont venus par la suite. Le livre *Li-ki* contient bien des choses qui ne sont nullement des paroles des Anciens ; les Modernes qui ont découvert & publié ce livre , y ont mêlé beaucoup du leur.

Kong-tsé est regardé en Chine comme le grand Philosophe. Ses Disciples & ses descendants dans les trois livres *Ta-hio* , *Tchong-yong* & *Lun-yu* , font parler ce sage Maître fort en détail sur le respect & l'amour des parens. Comment est-ce qu'ils ne lui font pas dire un seul mot du plus grand péché que l'on puisse commet-

tre contre la vertu filiale. Etoit-il donc réservé au temps de *Mong-tsé* de connoître en quoi cet énorme péché consiste. *Kong-tsé* donne le nom de Sage à *Pe-y* & à *Cho-tsé*. Il met *Pi-kou* au nombre des illustres de la Dynastie des *Yn*. Puisqu'il vante ainsi ces trois hommes, il les regardoit comme vertueux, comme parfaits. Cependant, aucun des trois n'a eu des enfans. Ainsi, selon *Mong-tsé*, ils ont manqué au point essentiel du respect & de l'amour dus aux parens, & selon *Kong-tsé*, c'étoient des Sages : comment cela s'accorde-t-il ? Voilà ce qui me fait conclure que, prendre le défaut de postérité pour un manque de respect & d'amour envers les parens, ce n'est point-là un principe des anciens Chinois.

Si ce principe avoit lieu, devoit-on rien oublier pour avoir une postérité ? Quelles mesures ne seroit-on pas obligé de prendre pour cela ? Mais toutes ces conséquences ne vont-elles pas à exciter dans l'homme une passion déjà si dangereuse ? Ne condamnent-elles pas l'Empereur *Chun* qui ne s'est marié qu'à trente ans ? Vingt ans à un homme, sont un âge mûr pour avoir des enfans. Celui qui attend jusqu'à trente à se marier, ne manque-t-il pas, durant

dix années , d'amour & de respect envers ses parens ? Qu'un homme sans talens , sans vertus , sur ce beau principe , rassemble une troupe de concubines , & vieillisse dans l'oïveté & la molesse , il a grand nombre d'enfans , voilà tout son mérite , n'importe. Il doit être vanté comme ayant toutes les vertus filiales. Qu'un autre , doué de mille belles qualités , ait passé sa vie dans le travail & la fatigue , servant l'Etat & son Roi , instruisant les Peuples , & les maintenant dans leurs devoirs , mais sans se mettre en peine de laisser après soi une postérité ; le Public lui a les plus grandes obligations , tout l'Empire lui donne le nom de Sage , on se trompe : suivant cette nouvelle doctrine , c'est un fils indigne , qui n'a eu ni respect , ni amour pour ses ancêtres.

Pratiquer ou ne pratiquer pas les vertus filiales , ce n'est pas une chose qui regarde uniquement l'extérieur , mais sur - tout l'intérieur : cela dépend de nous-mêmes & non d'autrui. Avoir des enfans , ou n'en avoir pas , c'est Dieu qui le détermine. Combien de personnes souhaiteroient avoir des enfans , qui n'en ont cependant point. Où est celui qui , voulant être respectueux à l'égard

de ses parens , ne puisse pas l'être. Ne lit-on pas dans *Mong-tsé* lui-même ces paroles ? Ce qui regarde notre intérieur , lorsque nous le cherchons , nous l'avons ; & nous ne l'avons pas , si nous ne le cherchons pas. Ainsi , sa possession dépend de nos soins ; mais pour les choses extérieures , il ne dépend pas de nous de les posséder ; leur recherche est laborieuse , & il y a une providence qui en dispose. Or , avoir des enfans , est dans le genre de ces choses qu'il ne dépend pas uniquement de l'homme d'obtenir. Comment seroit-ce-là la marque d'une grande vertu ? Les Sages d'Europe en parlant des principales fautes contre les vertus filiales , mettent pour la plus énorme d'induire ses parens au mal : les faire mourir , est d'un rang presque inférieur , & c'en est une moindre , de les dépouiller de leurs biens. Toutes les Nations sont de ce sentiment. Ce n'est qu'en arrivant en Chine que j'ai oui dire que le plus grand péché contre l'amour & le respect dus aux ancêtres , étoit de n'avoir pas d'enfans.

Je vais , M. , vous expliquer en quoi consistent les devoirs d'un fils ; mais auparavant qu'est-ce que fils , qu'est-ce pere ? Nous avons trois sortes de peres :

le premier est Dieu ; le second est le Roi , & le troisieme est notre chef de famille. Résister à la volonté de son pere , c'est violer le devoir d'un fils. Lorsque tout est dans l'ordre , les volontés de tous ceux qui nous tiennent lieu de peres , sont parfaitement d'accord. Le pere du rang inférieur ordonne à son fils d'obéir au pere du rang supérieur , & le fils en n'obéissant qu'à un , remplit alors les devoirs de fils à l'égard de tous. Si le désordre survient , & que les volontés de ces différens peres soient contraires , c'est que le pere du rang inférieur ne se conforme pas à celui du rang supérieur. Il ne pense qu'à se faire servir lui seul par son fils , & il oublie que ce fils a un autre pere au-dessus de lui. Alors un fils qui obéit au premier pere , quoiqu'il désobéisse au second , remplit tous les devoirs d'un fils , au lieu qu'il les violeroit absolument si , suivant la volonté du second pere , il méprisoit celle du premier. Celui qui gouverne l'Etat , est mon Roi , & je suis son sujet : le chef de ma famille est mon pere , & je suis son fils ; mais sont-ils l'un & l'autre comparables à Dieu ? Dieu est le pere universel : tous les hommes , Rois ,

Sujets, peres & fils font freres par rapport à Dieu. Cette doctrine ne doit pas être ignorée.

Tous les Peuples voisins de l'Europe, l'appellent la terre des Saints. En effet, il y a eu dans tous les temps des Saints en Europe. En rappelant l'histoire de ceux qui de siecle en siecle ont illustré mon pays, je trouve qu'ils ont presque tous vécu sans penser à laisser une postérité. Les Saints sont les modeles du monde. Dieu qui les propose pour exemple, les laisseroit-il vivre dans un état contraire au bon ordre & à la vertu? Pour ceux qui ne se marient point par principe d'avarice ou de paresse, pour s'affurer une fortune, ou pour vivre sans embarras, ces fortes de gens n'entrent point en parallele avec des personnes qui, par amour pour la vertu, par desir de plaire à Dieu, par zele du salut du prochain gardent le célibat. Une chose de pure fantaisie, & dont il ne résulte aucun bien, qu'a-t-elle de louable? Mais une pratique de la plus haute perfection, très-conforme à la doctrine des divines Ecritures, suivie par tant de Saints qui nous ont précédé, exaltée & admirée par tous les Sages de l'univers, qu'y a-t-il à douter qu'on ne fasse bien de la suivre?

Tous les grands zélateurs de la prétendue nécessité qu'ils croient y avoir que chacun laisse après soi des enfans, ignorent ce que c'est que le Dieu du ciel. Ils ne savent point le servir, ni se conformer à ses ordres; ils ne connoissent point de vie future; ils s'imaginent qu'à la mort tout meurt dans l'homme, & qu'il n'en reste rien. Pour nous en cette vie, nous servons, nous aimons le Dieu du ciel: nous espérons qu'après la mort, nous aurons le bonheur de l'aimer & de le servir dans tous les siècles. Pourquoi nous metterions-nous en peine de laisser sur la terre une postérité? L'homme meurt, l'ame ne meurt point; elle acquiert au contraire une vie & une beauté toute nouvelle. Le corps reste sans force & sans mouvement. Que le corps soit inhumé par les enfans du mort, il pourira; qu'il le soit par ses amis, il pourira de même: lequel est le plus souhaitable?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Vivre dans la continence par principe de vertu, cela est digne d'éloge. Le grand *Yu* après la terrible inondation qui causa un désordre général, prit soin de faire écouler les eaux; il

parcourut toutes les Provinces ; il fut l'espace de huit années entières hors de chez lui : il passa trois fois à la porte de sa maison sans y entrer. Mais aujourd'hui que la paix & le bon ordre regnent par-tout , quel inconvénient y a-t-il que chacun , même le Docteur & le Sage , ait sa famille particuliere ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Ah ! M. , croire que la paix & le bon ordre regnent par-tout , c'est se tromper. Un homme bien instruit voit dans le siecle présent un désordre bien plus déplorable & plus général que n'étoit celui du temps de l'Empereur *Yao* & de son Ministre *Yu*. Les hommes d'aujourd'hui sont aveugles ; ils ne connoissent pas leurs miseres qui par-là même augmentent beaucoup. Les malheurs d'autrefois dont vous parlez , n'étoient qu'extérieurs. Pertes de bien , désolation des campagnes , maladies du corps , on pouvoit aisément les voir & y apporter aussi-tôt du remede. Les maux d'à présent dont je parle , ont leur source fatale dans l'intérieur même. Plus impétueux que l'orage , plus terribles que les monstres , plus meurtriers que la foudre , ils n'attaquent point

ce qui n'est qu'étranger à l'homme ; ils blessent son ame ; ils corrompent son cœur. Les plus éclairés & les plus attentifs ressentent le funeste effet de leur poison , & ont peine à s'en défendre. Que penser du reste des mortels ? Le ravage sans doute est extrême.

Le créateur de toutes choses , Dieu : voilà le pere commun qui conserve , maintient & gouverne en maître souverain tout ce qu'il a créé : que peut-il y avoir au-dessus de lui ? Les hommes aveugles , qui ne connoissent point , qui ne servent point Dieu , vivent comme s'ils étoient sans pere & sans maître : ils n'ont ni la fidélité dûe au maître , ni l'amour & le respect dus au pere. Ces grandes vertus manquant , quelle vertu peut subsister ? Ils prennent de l'or , du bois , de l'argille dont ils fabriquent des statues , sans savoir ce qu'elles représentent , & ils excitent la populace grossiere à les adorer , à les prier , en leur disant : voilà le Dieu *Fo* , & ils infatuent leur esprit par des discours fabuleux & infames ; ils plongent leur cœur si avant dans le désordre , qu'il ne leur reste plus aucune voie , pour retourner au bien.

Prendre le vuide ou le rien pour

principe de toutes choses, n'est-ce pas se faire un Dieu sans fond & sans réalité; dire que Dieu & les hommes ne sont qu'une seule & même substance, n'est-ce pas confondre la majesté de Dieu avec le plus vil esclave? Prêcher à sa fantaisie toute cette suite d'extravagantes imaginations, n'est-ce pas avilir la sagesse incréée, jusqu'à la réduire au rang des pierres, du bois, de la boue? N'est-ce pas attaquer la providence bienfaisante de Dieu, & sur tout ce qui arrive de désagréable, chaud, froid, infortune, prodiges; en faire un sujet de murmures & de blasphêmes? En un mot, n'est-ce pas mépriser le pere universel, & insulter au souverain maître? On en vient jusque-là, on abolit, on oublie tout culte du Dieu du ciel; & si un homme de rien a l'adresse de gagner une populace; on lui dresse des temples, on lui érige des statues, l'idolâtrie regne presque par-tout, elle inonde les Villes & les Provinces; on ne voit que temples élevés à *Fo*, aux esprits, aux prétendus immortels, & même à des hommes vivans. Les rues en sont bordées, les places publiques en sont entourées, les montagnes en sont couvertes, & le vrai Dieu, l'unique maître,

n'a pas seulement un autel, pour recevoir des hommages qui ne sont dus qu'à lui seul.

Quoi! des mortels trompeurs & superbes, avides non-seulement de l'estime des Peuples, mais encore de leurs biens, après s'être donnés parmi les hommes pour Docteurs, pour Législateurs & pour peres, portent l'insolence & l'impunité jusqu'à prétendre déplacer le Dieu suprême, effacer entièrement son nom & sa mémoire, & s'ériger eux-mêmes en divinité; quel énorme, quel affreux attentat! Si le grand *Yu* vivoit dans un si malheureux siècle, se contenteroit-il de demeurer huit ans hors de sa maison? Il renonceroit sans doute à tout établissement particulier, & passeroit ses jours à parcourir, à réformer le monde, sans plus penser à aucun retour; & vous voudriez, M., que les Religieux de notre Compagnie, ardens comme il convient à des enfans bien nés, pour la gloire de Dieu leur père, zelés pour le salut des hommes qui sont tous leurs freres, fussent tranquilles à la vue de tout ce désordre!

LE LETTRÉ CHINOIS.

À considérer cette espece de désor-

dre, je conviens qu'il est extrême. Les Philosophes du temps présent ne parlent que de régler l'extérieur ; ils négligent entièrement l'intérieur, & par-là, intérieur & extérieur, tout est dérégulé. A-t-on jamais vu qu'un méchant homme au-dedans ne fît pas bientôt paroître sa méchanceté au-dehors ? J'ai oui dire que certains Lettrés de Chine, se livrant à leurs idées particulières, s'associoient aux *Fotistes*, & raisonnoient à la maniere de ces Sectaires sur la vie future, semblables à des gueux qui vont mandier les restes d'autrui. Ils ont ainsi entièrement corrompu la saine doctrine. Les Docteurs d'Europe tiennent une conduite plus sage ; ils vont droit au grand principe : cette vérité une fois connue, un homme est éclairé. Après tout, on n'a qu'à faire attention à ce bel Univers & à tout ce qu'il renferme, on juge bientôt que toutes les créatures ont un Créateur, & que ce Créateur est infiniment au-dessus de toutes les créatures. *Kong-tsé*, *Fo*, & les autres qu'on révere, étoient tous des hommes, fils d'autres hommes : aucun d'eux n'est donc le Créateur de toutes choses, aucun d'eux n'est donc le véritable Seigneur de l'Univers. Comment ont-ils

eu l'autorité d'établir des Religions , & de donner des loix au monde ? Dès qu'un homme est parvenu à la connoissance du grand principe , les regles de sa conduite lui sont tracées : s'il ne s'applique pas à servir Dieu , à quoi s'applique-t-il de digne de lui ? Dans un même corps , chaque membre veut se conserver ; mais , si la tête est attaquée , la main , le pied la défendent : dussent-ils eux-mêmes être blessés , ils ne l'abandonnent point. Vous êtes , M. , parfaitement instruit , & véritablement persuadé que Dieu est le grand Maître : ainsi , tout ce que vous voyez , tout ce que vous entendez de mauvais , de contraire à la raison , d'opposé à la Religion , vous le regardez comme une injure faite à Dieu , & vous vous empressez aussi-tôt de l'arrêter & d'y remédier. Votre zele vous porte à renoncer au mariage & à toutes les fortunes de ce monde , vous prodiguez votre fanté & votre vie : c'est bien là n'avoir en vue que le souverain Seigneur , & le préférer à tout. Pour nous , hélas ! cœurs durs , esprits inflexibles , nous n'avons qu'une ombre d'espérance & de charité , notre foi est foible & languissante ; comment serions-nous capables de ces grandes

vertus ? Nous avons peine à faire un pas vers Dieu , & dans la pratique du bien , une bagatelle nous arrête.

Mais enfin vous m'avez appris que Dieu connoissoit tout , que Dieu pouvoit tout. Puisqu'il est le pere commun de tous les mortels , comment nous a-t-il laissé si long-temps croupir dans les ténèbres , & marcher à l'aveugle , pour ainsi dire , sans savoir ni notre origine , ni notre fin ? Si lui-même , descendant sur la terre , avoit bien voulu instruire les hommes , tous , à la vue de leur véritable Maître , & de leur bon pere , l'auroient écouté en enfans dociles , & lui auroient obéi en serviteurs fideles. On ne verroit point cette monstrueuse diversité de Culte & de Religion , & le monde seroit en paix.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Je souhaiterois , M. , que vous m'eussiez fait plutôt cette demande. Si les amateurs de la vertu , en Chine , vouloient être instruits sur cette doctrine , on les satisferoit. Je vais , M. , vous expliquer quelle est la vraie source des misères de l'homme ; je vous prie de vouloir bien m'écouter.

Lorsque Dieu créa le monde , pensez-
vous

vous que la nature humaine fût dans le désordre où nous la voyons ? Non , sans doute. Dieu est infiniment sage , & souverainement bon : tirant du néant le ciel & la terre pour le service de l'homme , il n'a point fait l'homme d'une nature si imparfaite & si désordonnée. Au commencement des temps , l'homme n'étoit sujet ni aux maladies , ni à la mort ; il étoit toujours plein de santé & de forces , toujours paisible & content : tous les animaux lui étoient soumis , aucun n'osoit lui nuire ; son unique devoir étoit de servir le Dieu du ciel & de lui obéir : il a manqué à ce devoir , voilà la source de ses malheurs. L'homme s'est révolté contre Dieu , toutes les créatures se sont révoltées contre l'homme : ainsi , ses maux & ses miseres ne viennent que de lui seul.

Le premier homme ayant blessé la nature humaine jusques dans sa racine , tous ses enfans héritent de l'infortune de leur pere , & aucun ne reçoit cette nature dans son premier état d'intégrité. En naissant , nous portons tous une tache , & plus nous vivons les uns avec les autres , plus nous nous habituons au mal : c'est là ce qui fait douter si la nature de l'homme étoit bonne en elle-

même ; mais ce défaut ne-vient point du Créateur , & il ne fuffit pas pour faire condamner la nature ; on a de la peine à distinguer fi l'homme est tel ou par nature ou par habitude , parce que l'habitude peut être prise pour une seconde nature. Cependant la nature est en soi-même bonne , & le bien qui est en elle ne peut être détruit totalement par aucun mal. Ainsi , tout homme qui veut sincèrement se corriger , le peut avec le secours de Dieu.

Il est vrai que , dans le commun des hommes , la bonté de la nature diminuant sans cesse , & la malice de l'habitude augmentant toujours , le penchant au vice est grand , & la difficulté de s'élever à la vertu est extrême. Ainsi Dieu , comme un pere plein de tendresse , dans tous les temps , a fait paroître dans le monde des saints & des sages pour servir de maîtres & de modèles. Enfin peu-à-peu le désordre ayant prévalu , les sages ayant disparu de la terre , la multitude des méchans croissant de jour en jour , & le nombre des bons se réduisant à presque rien , Dieu , déployant toute sa bonté & toute sa miséricorde , descendit en personne , & vint lui-même instruire & sauver le monde.

Ce fut durant la dynastie de *Han*, sous l'Empire de *Ngai-ti*, la seconde année de *Yuen-cheou*, dans le cycle appelé *Ken-hin*, trois jours après le solstice d'hyver, qu'il naquit d'une Vierge : il prit pour nom, *Jésus*, c'est-à-dire, sauveur. Il a établi lui-même la divine loi ; il y fit entrer l'occident, & après avoir vécu trente-trois ans sur la terre, il remonta dans le ciel. Voilà, en abrégé, la véritable histoire du Dieu incarné.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Mais, M., comment prouve-t-on ce fait ? Les hommes de ce temps-là, par où se persuaderent-ils que *Jésus* étoit Dieu, & non pas simplement un homme ? S'ils n'eurent d'autre témoignage que sa parole, ce témoignage étoit-il suffisant ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Dans l'Occident, pour donner à un homme le nom de saint, on exige bien d'autres preuves que celles qui suffiroient en Chine : que doit-ce donc être quand il s'agit de le regarder comme Dieu ? Qu'un petit Prince de dix lieues de pays ait le talent de devenir le maître du monde, & qu'il en vienne là, s'il est

possible, fans commettre la moindre injustice, fans faire souffrir un seul innocent, il n'aura pas pour cela, en Europe, le nom de saint. Que le plus puissant Monarque de l'univers renonce à la pompe & aux grandeurs, qu'il abandonne ses richesses & ses Etats pour se retirer dans une solitude, & vaquer uniquement à la piété, on dira que c'est un homme détaché du monde; mais, pour être appelé saint, il faut être consommé en vertu, se nourrir d'humiliations & de souffrances, parler & agir au-dessus de l'homme, être élevé à un état auquel toutes les forces humaines ne sauroient parvenir.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Qu'appellez-vous au-dessus de l'homme?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Savoir parler de ce qui regarde l'homme, être instruit des choses passées & des choses présentes, on le peut sans être saint; le desir de la réputation suffit pour faire étudier ces sortes de sciences. Mais expliquer les mysteres divins, prédire les événemens futurs, convertir les peuples, & étendre par-tout la Religion, cela est au-dessus de l'homme, il n'y a

que Dieu qui le puisse. Guérir les maladies en se servant de remèdes, les Médecins le font ; gouverner les Empires, & tenir le monde en paix, soit en punissant, soit en récompensant à propos, les grands génies en viennent à bout : l'homme est capable de tout cela, aussi tout cela ne suffit-il point pour mériter le nom de saint. Mais faire des miracles qui ne demandent pas une moindre puissance que celle de créer l'univers ; guérir, sans employer aucun remède, des maux incurables ; ressusciter les morts, ces sortes de merveilles sont au-dessus de l'homme, & Dieu seul peut en être l'auteur. Tel est le pouvoir que Dieu a communiqué à tous ceux que nous regardons, en Europe, comme saints. S'il arrivoit qu'un scélérat, par lui-même ou par ses émissaires, affectât la réputation de sainteté ; que, sans crainte & sans respect pour Dieu, il eût recours aux arts magiques & aux faux prestiges pour tromper les peuples, & que, s'abandonnant à sa superbe, il s'en prît à tout ce qu'il y a de sacré, bien loin de le traiter en saint, on le poursuivroit comme une peste publique.

Le Dieu incarné, tandis qu'il a été

sur la terre, a opéré des prodiges sans nombre : sa vie est bien au-dessus de celle des grands Saints. Les Saints ne peuvent rien que par une puissance empruntée de Dieu ; Dieu n'emprunte sa puissance d'aucun autre. Dans les anciens temps, l'Occident a vu des hommes d'une haute sainteté ; avant plusieurs milliers d'années, ils avoient annoncé la venue du Rédempteur ; ils avoient écrit, en détail, l'histoire prophétique de sa vie future ; ils en avoient marqué précisément le temps : ce temps étant venu, les hommes, qui attendoient avec empressement leur libérateur, le virent paroître ; ils reconnurent que ses actions répondoient parfaitement à ce que les saints Prophetes en avoient écrit. Ce divin Maître parcourut les villes & les provinces, instruisant les peuples, & multipliant par-tout les miracles : il rendoit l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, la parole aux muets ; il faisoit marcher les boiteux, il ressuscitoit les morts. Les esprits célestes le révéroient, les puissances infernales le craignoient & l'adoroient ; tout lui obéissoit. Enfin, après avoir accompli toutes prophéties, perfectionné la loi ancienne, & publié la nouvelle, il annonça lui-même le jour

auquel il monteroit au ciel à la vue d'un grand nombre de ses disciples.

Quatre Evangelistes écrivirent alors ce qu'a fait & ce qu'a dit le Sauveur : il l'ont publié par tout l'univers. L'univers a reçu cette divine loi : depuis ce temps-là, tous les Royaumes de l'Europe ont changé de face, & la Religion y fleurit par-tout. On trouve dans l'Histoire de Chine, que l'Empereur *Ming-ti*, de la dynastie des *Han*, ayant oui parler de ce grand changement, envoya dans les Régions occidentales pour y chercher le saint Evangile. Les envoyés firent à peine la moitié du chemin ; s'étant arrêtés mal-à-propos au Royaume de *Ching-tou*, ils en rapportèrent les livres de *Fo*, & les répandirent en Chine. La Chine est restée jusqu'à présent infectée de ce poison ; elle n'a point encore entendu parler de la véritable doctrine, & l'erreur y domine dans toutes les écoles. Cela est lamentable.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Les temps, en effet, se rapportent à ce que vous dites ; vous êtes parfaitement instruit, & la doctrine que vous prêchez est sans doute la véritable. Je

vois clairement que , hors la Religion ; en ce monde & en l'autre , point de vraie béatitude. J'ai dessein de retourner à ma maison pour me laver & me purifier , & de revenir sans délais y recevoir , de votre main , les divines Ecritures , vous reconnoître pour mon Maître , & entrer enfin dans la sainte loi. Voudrez-vous bien , M. , m'admettre au nombre de vos disciples ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

C'est dans la seule vue d'étendre la Religion que , mes compagnons & moi , nous avons quitté notre patrie , fait un long voyage avec de grandes fatigues , & que nous vivons sans regret dans une terre étrangère. Ainsi , notre consolation & notre joie est de voir que l'on veuille sincèrement entrer dans notre sainte loi. Vous voulez , M. , vous laver , par-là vous ne purifierez que votre corps : les souillures de l'ame , voilà ce que Dieu a en horreur. La porte de la Religion Chrétienne est le Baptême ; celui qui veut y entrer doit auparavant concevoir un vif repentir de ses péchés passés , & former une ferme résolution de marcher dans le chemin de la vertu , & ensuite se faire baptiser ; alors il reçoit la grace

& l'amitié de Dieu : tout le reste est oublié, & il devient aussi & plus pur qu'un enfant qui ne fait que de naître.

Au reste, M., nous ne prétendons point nous ériger en maîtres ; touchés de voir les hommes s'égarer dans de fausses routes, nous tâchons de les remettre dans la bonne voie pour vivre tous ensemble en véritables frères, puisque nous sommes tous les enfans du pere commun. Comment oserions-nous usurper ces titres d'honneur, & avilir le nom de maître en nous le donnant ? Quant aux divines Ecritures, le style en est fort différent du style Chinois ; je ne les ai point encore traduites d'un bout à l'autre, j'ai seulement choisi ce qu'il y a de plus important à savoir, & j'en ai rendu le vrai sens. Mais je voudrois, M., que de tout ce que je vous ai dit jusqu'ici, vous vous en rappellassiez les points essentiels, vous les méditassiez à loisir, & lorsque vous n'aurez plus aucun doute sur tout cela, vous pourrez sans difficulté lire le saint Evangile, l'étudier, recevoir le Baptême, & entrer dans la loi.

LE LETTRÉ CHINOIS.

C'est Dieu qui m'a créé, & j'ai été

si long-temps sans connoître Dieu ! Quel bonheur pour moi , M. , que vous ayez bien voulu venir de si loin avec tant de fatigues & de dangers , pour m'enseigner la véritable Religion ! Vous n'ignorez rien ; vous avez eu la bonté de commencer à m'instruire , & je vois à découvert mes anciens égaremens. Vous m'avez fait connoître les volontés divines , & je m'y rends. A la vue de tant de faits , je ne puis exprimer ni ma douleur sur le passé , ni ma joie sur le présent ; je vais retourner chez moi , je retracerai dans ma mémoire toutes vos instructions , je les mettrai par écrit pour ne les oublier jamais ; ensuite je pourrai mieux m'instruire à fond de la sainte doctrine. Je prie le Seigneur du ciel , M. , qu'il soutienne votre zele , qu'il bénisse vos travaux , qu'il vous fasse voir la Chine entiere Chrétienne , tous les peuples arrachés aux ténèbres , & marchant à la brillante lumiere de l'Evangile.



E X T R A I T

De la Lettre de M. Reydelet, Evêque de Gabale, & Vicaire Apostolique du Tonquin, en date du 11 Juillet 1774.

LE 5 Août 1773, un Pere Dominicain Espagnol, fut appelé pour un malade; il y alla en plein jour, à pied & à découvert, parce qu'il n'y avoit que quelques pas à faire. Il fut apperçu par quelqu'un qui en porta la nouvelle au Mandarin qui n'étoit pas éloigné de là. Le Mandarin prit le Missionnaire & ses effets, & le retint prisonnier. Ce Mandarin eunuque est Sous-Gouverneur de la Province du Midi. Il crut avoir trouvé une bonne occasion pour extorquer des deniers. Il exigea pour la rançon du Missionnaire *mille piaftres*. Cette somme étant exorbitante, les Chrétiens ne se présenterent point pour le racheter à un si haut prix. Le Mandarin peu-à-peu baissa le prix, mais en vain; personne ne se présenta pour le racheter. Il entra en colere; il fit construire une grande cage; il mit le Missionnaire dans cette prison porta-

tive , & l'exposa aux grandes ardeurs du soleil , pour le griller , & par-là exciter la compassion des Missionnaires & des Chrétiens ; les obliger à se cottiser & à lui porter la somme qu'il exigeoit ; mais toute réflexion faite , on ne jugea pas ce parti à propos, parce que ce seroit favoriser la cupidité du persécuteur ; l'exciter à faire de nouvelles perquisitions dans toute la Province, & le mettre dans le cas de prendre d'autres Missionnaires.

Le Mandarin envoya de nouveau des soldats à la découverte , déguisés en simples particuliers. Le premier Dimanche d'Octobre , jour du St. Rosaire , ils prirent le Pere *Vincent Liene* , Dominicain Tonquinois ; le conduisirent au Mandarin qui le mit aussi dans une cage , & le retint ainsi prisonnier.

Le Mandarin frustré de ses espérances , & ne pouvant obtenir les deniers qu'il se promettoit des Chrétiens , fut porter ses plaintes immédiatement au Roi ; lui représenta les Missionnaires comme autant de chefs de rebelles , & les Chrétiens , comme autant de rebelles dans le Royaume ; qu'ils avoient des armes ; qu'ils formoient & méditoient une rébellion générale dans tout le Royaume , &c.

Le Roi fort soupçonneux , encore jeune , qui s'est formé un Conseil de jeunes gens comme lui , entra en colere , donna ordre de lui amener les deux chefs des rebelles ; augmenta le nombre des soldats, pour les escorter en chemin , de crainte qu'on ne les enlevât de force. Les deux Missionnaires, doux comme des agneaux, furent conduits chacun dans leur cage , à la Ville royale, sous le nom de *chefs des rebelles*. Le Roi, la mere du Roi & quelques Mandarins eunuques favoris du Roi, étoient aveuglés par la passion, & furieux par la colere. Ne pouvant plus se contenir , ni suivre aucune des formalités ordinaires , le Roi porta lui-même la Sentence de mort ; l'écrivit de sa propre main ; l'envoya à son Conseil à signer , avec ordre de la faire exécuter au plus vite. Trois des grands Mandarins dont deux sont chrétiens de nom , & le troisieme infidele , refuserent de signer , disant que ce n'étoit pas-là des rebelles ; que c'étoit une pure calomnie ; demanderent qu'on en apportât des preuves ; qu'on produisît leurs armes , &c. La chose discutée pendant trois jours , il resta prouvé qu'ils n'étoient ni chefs de rebelles , ni rebelles en aucune maniere, mais bien Missionnaires & Prêtres

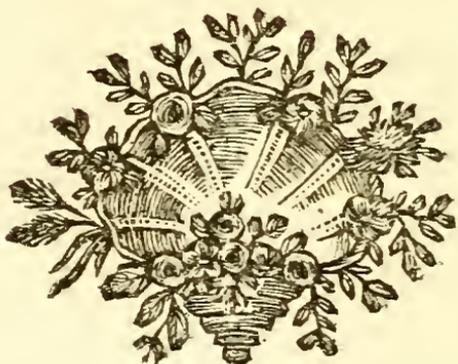
de la Religion. Les deux Missionnaires confessoient eux-mêmes qu'ils étoient Prêtres & Ministres de la Religion.

On conduisit les deux Missionnaires dans une prison destinée pour les criminels condamnés à mort : des soldats faisoient sentinelle nuit & jour ; on tenoit les deux Missionnaires éloignés l'un de l'autre ; on ne permettoit pas qu'ils pussent ni se voir, ni se parler. On alla chercher le Pere Jean Hicû , un de nos Prêtres Tonquinois , pour leur administrer le Sacrement de Pénitence. Il donna quelques deniers pour obtenir la permission d'entrer. Il n'eut le temps d'entendre que la confession de l'Européen , ensuite on le pressa de fortir. Il risqua d'être découvert & pris. Il fallut donner de nouveau des deniers aux sentinelles pour qu'ils permissent de rapprocher les deux cages l'une de l'autre , & l'Européen confessa le Prêtre Tonquinois , son confrere. C'est ainsi que nos deux Prêtres, Confesseurs de la Foi, se préparoient au martyre. Ils prêchoient la religion à tous ceux qui alloient les voir. Ils disoient des prieres continuelles ; ils étoient gais , fort résignés , & attendoient dans une grande tranquillité d'ame le moment de consommer leur sacrifice.

Le 7 Novembre, le Mandarin, ses Officiers & les soldats, les armes nues en main, & une foule innombrable de monde, tant Chrétiens qu'Infideles, se rendent à la prison. On prend les deux cages, on se met en marche, on se rend à une grande place, hors de la Ville. Rendu à l'endroit, le Mandarin sur son siege élevé, (il étoit monté sur un éléphant) environné de ses Gardes, les soldats armés se rangent en cercle, contiennent la foule. On fait fortir les deux Missionnaires de leurs cages; on les fait asseoir à terre; on leur lie les genoux à des piquets plantés en terre; on leur fait se tenir la tête & les épaules droites; on les deshabille jusqu'à la ceinture; on leur coupe les cheveux; on lit la Sentence de mort. Les bourreaux debout, le sabre levé, les yeux attentifs sur le Mandarin, attendent le signal. Le signal donné, ils portent le coup; les deux têtes tombent à terre devant leurs genoux; le sang bondit en l'air, & les deux martyres finissent glorieusement leur carrière.

Aussi-tôt les Chrétiens perdent toute crainte; on devient hardi: la joie devient grande, on ne peut plus se contenir; la

foule rompt les barrières , on se dispute à qui ramassera les deux têtes. On met du papier & du linge au bout de perches fendues par le bout. On les trempe dans le sang , les Chrétiens par dévotion & par respect , les Infideles , pour faire des fortileges. Les Chrétiens ramassent les corps , les arrosent de leurs larmes , & les transportent ailleurs. Parmi ces Chrétiens , il y en avoit de riches ; il y en avoit de constitués en dignités dans le Royaume : il y avoit des soldats du Roi , & trois de ses porte-parasols.



L E T T R E

De M. Condé, natif d'Auvay en Bretagne, & Missionnaire à Siam, à M. de Coëtcanton, Grand-Vicaire du Diocèse de Vannes.

M O N S I E U R ,

VOUS m'enjoignez de vous mander le détail de ce que nous avons eu à souffrir pour la Religion; pour votre satisfaction, mon humiliation & la gloire de Monseigneur de Métellopolis (1) & de mon confrere (2), je vais vous contenter, en vous rapportant le tout en détail.

C'est une coutume très-ancienne dans le Royaume de Siam & que l'on regarde comme une loi fondamentale du Royaume, de faire serment de fidélité au Roi; cela n'est pas contraire à notre sainte Religion, mais voilà la manière de le faire parmi les Gentils. Le jour marqué, tous les Mandarins, Officiers en charge dans le Royaume, reçoivent ordre du

(1) M. le Bon.

(2) M. Gurnault.

Roi de se rendre à une Pagode pleine d'idoles. Là se rendent les Talapoins, Prêtres des faux dieux. Ceux-ci prennent de l'eau naturelle qu'ils préparent par des prières & des cérémonies sacrilèges; ensuite on y trempe le sabre & les armes du Roi. Cela fait, les Mandarins prennent à témoin l'idole & leurs autres dieux, boivent un peu de cette eau qui, devenue efficace par la prière des Talapoins, a la vertu, à ce qu'ils disent, de faire mourir ceux qui seroient traîtres au Roi.

Parmi les Chrétiens, nous avons plusieurs Mandarins qui, comme tous les autres, reçoivent l'ordre du Roi, pour se rendre à cette Pagode, & y faire le serment de fidélité à la manière des Gentils. La crainte du Roi qui est terrible quand on s'oppose à ses volontés; les avoit engagés à se joindre aux autres: cependant, sans boire de cette eau superstitieuse, ils passoient pour l'avoir fait: on écrivoit leur nom & tout étoit fini; mais notre Religion n'admet point les dissimulations, & nous ne cessons de leur répéter que, passer pour y avoir été, suffisoit pour qu'ils fussent coupables devant Dieu. En Septembre 1775, nos Mandarins chrétiens

réfolurent de nous écouter, & de fac-
crifier leur vie plutôt que de manquer
à leur devoir de chrétiens. Le temps
marqué arriva, qui étoit cette année
le 21 Septembre. Ils ne furent point à
l'eau de ferment ; le 22 ils furent ac-
cusés au Tribunal comme n'ayant pas
voulu prêter le ferment de fidélité : ils
persistèrent à dire qu'ils ne pouvoient
le faire à la manière des Gentils ; que
cela étoit contraire à notre Religion,
& qu'ils l'avoient prêté à la manière
des Chrétiens, & cela étoit vrai. L'af-
faire fut portée au Roi d'une manière
bien envenimée. Le Roi célébroit alors
une fête de sa Religion qui devoit durer
trois jours. Il donna ordre d'examiner
l'affaire, & que, si les Mandarins chré-
tiens étoient traîtres, de les mettre à
mort. Aussi-tôt on les mit tous trois en
prison, des chaînes aux pieds, au cou,
une cangue au cou (instrument de sup-
plice usité dans l'Inde) & des ceps de
bois aux pieds & aux mains. Nous ne
manquâmes pas comme leurs Pasteurs,
de les visiter, de les consoler, de les
fortifier dans leur prison. On nous lais-
soit entrer, & nous avions la conso-
lation de les voir fermes, contents &
disposés à recevoir la mort.

Le 25 de Septembre, jour auquel on devoit rapporter l'affaire au Roi, le chef du Tribunal nous envoya chercher, Monseigneur, mon confrere & moi : nous nous attendions bien à avoir part aux souffrances de nos chrétiens. Nous nous rendîmes à la salle, & aussitôt on nous mena devant le Roi qui nous attendoit. On nous conduisit devant lui, comme des criminels, & non comme nous avons coutume d'aller à l'audience dans d'autres occasions. Le Roi étoit fort en colere : nos trois Mandarins parurent aussitôt les chaînes aux pieds & au cou, bonheur que nous n'avions pas encore. Le Roi nous fit plusieurs questions auxquelles nous répondîmes ; mais la disposition où il étoit, l'empêchoit de comprendre. Nous lui répétions avec assurance que nous n'empêchions point nos chrétiens de lui prêter serment de fidélité ; qu'ils l'avoient fait en notre présence ; mais que notre sainte Religion défendoit à ses enfants de participer aux superstitions des Payens ; que nos Chrétiens ne rendoient aucun culte à l'idole ; qu'ils n'avoient en lui aucune confiance ; qu'ils ne craignoient point les faux dieux, & ne pouvoient conséquemment jurer

par eux. Nous voulions parler plus au long ; mais le Roi ne put attendre. Il donna ordre de nous saisir , de nous dépouiller à nu , de nous amarrer pour nous donner du rotin. L'ordre donné, les fouetteurs du Roi nous traînerent en nous arrachant la soutane & la chemise. Je ne puis vous dire ce qui se passoit dans mon cœur en ce moment. Nous reçûmes la bénédiction de Monseigneur, mon confrere & moi. A peine ce respectable Prélat eut-il le temps de nous la donner , on se jetta sur lui , & on le renversa sur le dos pour le traîner hors de la présence du Roi , c'est tout ce que je vis. On nous conduisit chacun à notre colone , cela se fit sur le bord de la riviere , en présence de tout le Public & de toute la Cour du Roi. Graces au Seigneur , je n'éprouvai aucune crainte intérieure : j'avois mon crucifix à la main , & je n'apperçus rien autre chose pendant tout le temps que je fus amarré. Voici la maniere dont nous étions liés. Nous étions assis à terre , une cangue longue de dix à douze pieds au cou , dont les bouts étoient attachés à une colonne de bois : nous avions les deux pieds liés par une corde qu'on amarre ensuite à la colonne que nous

avons aux pieds : une autre corde nous prenoit par le ventre , & étoit attachée avec force à une colonne qui étoit derrière nous ; nos mains étoient liées à la cangue que nous avions au cou , de manière que nous ne pouvions bouger. Nos trois chrétiens étoient dans la même situation. Le Roi donna ordre de leur donner à chacun 50 coups de rotin ; ce qui fut exécuté dans le moment. Nous les entendions crier à côté de nous , sans savoir ce qui nous arriveroit ; car on ne nous frapport pas : on ne fait à quoi attribuer cela. Tout le monde fut surpris : on dit dans le public que l'endroit où étoit le Roi , trembla , & lui fit craindre , mais cela n'est pas bien vérifié. On nous démarra tous les six , avec la différence que nous n'avions pas été jugés dignes de souffrir avec nos chers chrétiens dont le sang couloit sous nos yeux. Nous envions leur bonheur ; nous ne savions quels étoient les ordres du Roi. Nous consolâmes nos chers confesseurs , lorsqu'on leur pansoit leurs playes ; car on nous conduisit avec eux dans une salle : un moment après , nous vîmes apporter des fers & des chaînes, & cela pour nous. Je vous avoue avec candeur que je les vis avec bien

de la joie : je les baifai tendrement, & me glorifiai du bonheur de porter des chaînes dans un Royaume où je ne croyois trouver que douceur & tranquillité. J'ai béni mille fois le Seigneur de m'avoir conduit à Siam contre mon inclination & ma volonté, pour me faire une si grande faveur, six mois après mon arrivée. Après nous avoir mis les fers à tous les trois, on nous conduisit à la salle du Barcalon, plantée sur le bord de la riviere, (le Barcalon est le Mandarin chargé des affaires étrangères; tout ce qui regarde les Etrangers, se traite à son Tribunal); là on nous mit la cangue au cou & les ceps aux pieds & aux mains. Dans cet état nous passâmes la nuit du 25 au 26 accompagnés de gardiens. On nous interrogea toute la nuit, & on ne vouloit pas nous écouter. Le lendemain matin, le Roi sortit pour donner audience; on lui parla de cette même affaire, & sur-tout de notre fermeté à soutenir qu'il n'étoit pas permis aux Chrétiens de faire un tel ferment, & de participer aux cérémonies des Payens. De notre côté, nous nous préparions à accomplir la volonté du Seigneur : nous ne savions ce qu'en feroit de nous.

Sur les sept heures du matin , on nous traîna au Palais , & un moment après , le Roi donna ordre de nous faire paroître devant lui. Il nous fit les mêmes questions que la veille , & nous lui répondîmes avec la même assurance. Il se fâcha , & dit qu'il nous feroit mettre à mort : il ordonna de nous saisir : on nous dépouilla comme la veille : on nous amarra de la même manière , cela nous parut moins extraordinaire : on nous avoit exercés la veille , & on nous appliqua à chacun sur le dos à nu 100 coups de rotin. On comptoit tout haut , & le Roi étoit présent. Je sentis du premier coup le sang couler : j'attendois le moment où je rendrois le dernier soupir. Mon crucifix que j'avois le bonheur d'avoir sous les yeux , étoit mon soutien. Nous gardions tous trois le silence : on ne nous entendoit ni crier , ni nous plaindre ; le Seigneur nous donnoit des forces pour convaincre tout le monde de notre innocence. Les gens les plus forts du pays tombent ordinairement en défaillance , je me sentis bien des forces. Le Roi étoit surpris , les bourreaux frappoient de toutes leurs forces , craignant que le Roi ne les accusât de nous ménager. Enfin , la scène finit ,
nous

nous nous retirâmes le corps tout déchiré & trempé de sang. Plaise au Seigneur que ce soit pour sa gloire, que le Palais du Roi ait été arrosé de notre sang! On nous conduisit en prison où nous trouvâmes grand nombre de nos Chrétiens qui nous donnerent tous leurs soins. Quatre ou cinq jours après, on nous conduisit en dedans du Palais où l'on garde de plus près les prisonniers coupables de grandes fautes contre le Roi. Plusieurs fois on nous répétoit que le Roi nous feroit mourir. Nous étions résignés à la volonté de Dieu; mais nous reconnoissions notre indignité. Le martyr, quelle faveur! Une pareille couronne n'est destinée que pour des Apôtres, & non pour un pécheur comme moi. Nous sommes demeurés dans les chaînes jusqu'au 2 du mois de Septembre 1776, près d'un an. Tous les jours on nous disoit que le Roi nous pardonneroit dans peu, & ce jour n'arrivoit pas. C'étoit pour la cause du Seigneur que nous étions prisonniers: le Seigneur vouloit nous faire sortir d'une maniere propre à prouver notre innocence & sa providence. Plusieurs Mandarins s'intéressoient pour nous. Le Roi plusieurs fois avoit promis de nous

relâcher , & le moment ne venoit point. Quelque temps après notre prison , les Bramans vinrent avec une forte armée , & faccagerent deux ou trois Provinces de Siam , & assiégerent une des plus fortes Villes du Royaume. Le Roi envoya des troupes qui ne purent résister. Il partit lui-même avec des soldats Chrétiens. Sa présence , autrefois si propre à animer ses troupes , ne fit rien. Lorsqu'on apprit le traitement qu'il nous avoit fait , les plus grands Mandarins disoient que c'en étoit fait du Royaume. Les Siamois , Payens , murmuroient hautement de nous voir en prison pour rien , & attribuoient à cette injustice le mauvais succès de la guerre. La Ville fut prise & faccagée : le Roi lui-même sembloit perdre courage. Jusqu'à cette guerre , il avoit toujours été victorieux ; on l'entendoit se plaindre de son malheur ; il disoit hautement qu'il n'avoit fait de mal à personne , & qu'il faisoit du bien aux différentes Nations qui étoit à Siam , sans parler des Chrétiens. Enfin , il dit un jour aux soldats Chrétiens de n'être point chagrins au sujet de leur Evêque & de leurs Peres ; qu'à son retour il nous mettroit en liberté. Pendant tout

ce temps, on nous traitoit avec ménagement en prison, sans cependant nous ôter les fers, ni la chaîne par laquelle nous étions liés à une colonne. Nous étions toujours assis, ou debout, sans pouvoir marcher. D'ailleurs nous étions tous trois ensemble; personne ne nous tracassoit: on nous témoignoit de l'estime, voyant la joie avec laquelle nous souffrions. J'ai souvent regretté cet heureux temps. Deux choses faisoient notre peine: nous n'avions pas la consolation de dire la sainte Messe, & nos brebis étoient abandonnées & sans secours.

Le Roi, à son retour de l'armée, parut fort confus & triste: on craignoit que les ennemis ne vinssent jusqu'à la Capitale; c'en étoit fait de tout Siam; mais la Providence ne l'a pas permis. Nos protecteurs & les Mandarins qui nous favorisoient, cherchoient une occasion favorable pour parler au Roi de nous: elle ne se présentoit pas. Lorsqu'ils demeuroient tranquilles, le Roi lui-même parloit; mais on ne savoit comment s'y prendre. Il falloit demander pardon au Roi, reconnoître sa faute, on n'attendoit que cela de notre part; mais nous persistions à dire que nous n'étions coupables en rien, & que nous ne pouvions

manquer à notre sainte Religion. On n'osoit point nous présenter au Roi, & le Roi lui-même ne vouloit point se mettre en compromis avec nous. Il auroit eu le dessous; car avec la grace de Seigneur, nous eussions été fermes. Enfin, le 14 Août, veille de l'Assomption, le Roi, qui fit paroître devant lui tous les autres prisonniers, pour leur pardonner ou les punir, donna commission aux plus grands Mandarins de nous examiner, & de nous renvoyer à nos Chrétiens. On nous vint délivrer: tout le monde nous témoignoit sa joie. On nous conduisit cependant en chemise, les fers aux pieds & une chaîne au cou, dans la salle hors du Palais, devant les Mandarins. Ils nous dirent que le Roi nous pardonnoit; mais qu'il falloit faire un écrit par lequel nous reconnoissions notre faute, & une promesse de ne plus y retomber. Nous avions toujours craint cette clause; nous refusâmes & dîmes clairement que, si le Roi nous renvoyoit, nous enseignerions notre Religion, comme nous l'avions fait auparavant notre prison; que nous n'étions que les Ministres du vrai Dieu, & que nous ne pouvions changer notre Religion comme les Payens. Si vous

n'êtes pas coupables, dit le Mandarin, pourquoi avez-vous été un an en prison, & avez-vous reçu 100 coups de rotin? Nous lui répondîmes; pour rien. Que ne le disiez-vous, reprit-il? Personne ne vouloit nous entendre, & le Roi étoit en colere. Que voulez-vous que je fasse, dit-il? Nous répondîmes: on peut nous remettre en prison, nous chasser du Royaume, ou nous mettre à mort; mais nous ne changerons pas. Il étoit déjà bien nuit, & rien ne se déterminoit. Le Mandarin donna ordre à nos gardes de nous reconduire en prison, mais cependant hors du Palais du Roi. Nous entrâmes dans cette nouvelle salle, sans savoir comment les choses tourneroient. Nous étions cependant plus à l'aise, & nous nous préparâmes à célébrer la fête de la sainte Vierge. Le lendemain matin on vint nous tirer les fers des pieds & les chaînes; mais, comme on n'avoit pas encore parlé au Roi, on nous garda dans cette salle, & nous n'eûmes pas la consolation de dire la sainte Messe; mais nous regardâmes comme une faveur signalée de la sainte Vierge, notre délivrance en ce jour. Tout le monde nous assuroit que le

à notre Eglise. Nous attendions ce moment ; mais ce fut le contraire : nous vîmes le 16 au matin rapporter nos fers & nos chaînes, avec ordre de nous les remettre, & de nous reconduire en prison dans le Palais. On nous dit cependant que nous ne tarderions pas à être délivrés ; que le Roi s'étoit fâché de ce que les grands Mandarins du Royaume n'étoient pas encore de retour de l'armée : quatre ou cinq Mandarins avoient pris sur eux de nous élargir. Il falloit de la patience : le Seigneur vouloit nous éprouver, & faire éclater notre innocence dans tous les différens Tribunaux.

Le 30 Août, tous les Mandarins grands & petits, se trouverent réunis. Ils avoient plusieurs affaires à examiner ; mais dès le jour même le plus grand de tous, qui aime les Chrétiens & estime notre Religion, commença par décider qu'il falloit nous élargir au plus tôt : tout le monde en passa par là ; on n'osa pas cependant en parler encore, craignant que le Roi n'accusât le Jugement de partialité. Le Roi lui-même, le premier Septembre, s'informa de cette affaire : on lui répondit qu'on l'examinoit, & le lendemain on dit au

Roi que tous étoient d'avis de nous élargir. Le Roi donna ordre de le faire, & se retira aussi-tôt, sans vouloir parler d'aucune autre affaire. On vint nous donner la nouvelle; nous remerciâmes le Seigneur, & nous nous rendîmes à notre Eglise, pour le bénir d'une manière plus solemnelle. Il ne fut plus question de promesse à faire; on n'exigea rien de nous, seulement on obligea tous les Chrétiens à répondre que nous ne sortirions point du Royaume; de manière qu'après avoir été plusieurs fois sur le point d'être renvoyés ou chassés, nous nous y trouvions plus attachés que jamais.

Trois semaines après notre élargissement, le Roi nous fit prier d'aller à l'audience : Monseigneur étoit malade, il ne put y aller. Nous y fûmes mon confrere & moi. Le Roi nous fit toutes sortes d'amitiés, & nous témoigna bien de l'affection. Il se plaça au-dessous de nous, & nous fit présenter du thé (ce qu'il ne fait pas même à ses plus grands Mandarins), & nous invita par des prières réitérées, à en boire. Il parut en ce jour vouloir réparer la manière avec laquelle il nous avoit traité pendant un an.

Depuis ce temps, nous avons paru plusieurs fois à son audience ; il nous a témoigné de la bonté ; mais comme notre sainte Religion ne s'accorde pas avec la sienne, nous sommes toujours obligés de le contrarier. Il continue à dire qu'il peut voler dans les airs : nous lui avons répété si souvent que cela lui étoit impossible, qu'il s'en est ennuyé, & depuis plus d'un an, il ne nous a pas fait appeller. N'allant plus à la Cour, nous nous répandons parmi le peuple, autant que nous le pouvons. Toutes les Nations se rendent à Siam, Cochinchinois, Laotiens (Peuples de Laos, Royaume d'Asie limitrophe de celui de Siam), Chinois, &c. Nous ne manquons point de moisson, il ne nous manque que des ouvriers, mais des ouvriers apostoliques, pleins de zèle, & qui ne craignent point les tourmens & la mort. Nous sommes continuellement à la veille de subir l'un & l'autre : nous faisons ce qu'il faut pour la mériter ; mais le Seigneur a pitié de notre foiblesse. Cette année, nous avons eu la consolation de voir plusieurs adultes recevoir le baptême. Si nous avions été plus d'ouvriers, nous eussions pu procurer la même grace à bien d'autres

adultes Laotiens qui sont morts cette année dans le pays. Près de 80 ont reçu le baptême avant de mourir, & j'en ai vu plusieurs qui recevoient avec bien de la joie la parole du Seigneur au milieu de leur peine & de leur misere. j'avois parmi les Laotiens un grand nombre qui écoutoient avec docilité notre sainte Religion, & me prioient de les enseigner; mais le démon, jaloux, a troublé ces commencemens heureux. Tous ces chers Catéchumenes sont actuellement dispersés. J'ai de la peine à les rencontrer: mes autres occupations ne me permettent point d'aller & venir à ma volonté. La volonté du Seigneur soit bénie, le tout tournera à sa plus grande gloire, & ces pauvres gens dispersés feront connoître, je l'espere, le nom du vrai Dieu en qui ils croient. Mon confrere travaille auprès des Cochinchinois, qui sont en grand nombre. Les Siamois nous témoignent de l'estime, & peu-à-peu rendent justice à la sainteté de notre Religion. Leurs Talapoins perdent un peu de leur crédit; à quoi cela aboutira-t-il? Le Seigneur le fait. Nous avons bien besoin que l'on prie pour nous. Le nombre des enfans mourans baptisés cette année, monte à plus

de 900 ; c'est autant de gagné pour le ciel.

Voilà, Monsieur, le détail que vous me demandez : je suis vos ordres à la lettre ; mais je vous conjure de demander au Seigneur ma sanctification, le détachement de moi-même, l'esprit de mortification. Je rougis souvent d'enseigner aux autres ce que je ne pratique pas moi-même assez bien, & de me trouver si froid en excitant les autres à la ferveur. Je compte, M., sur le secours de vos prières, & je vous demande de temps en temps une Messe à mon intention.

Siam, ce 19 Juin 1779.

F I N.

TABLE DES MATIERES.

L ETTRE de M. l'Abbé de Fleury, à M. l'Evêque de Métellopolis, Vicaire Apostolique de Siam. Pag. 1	
Mémoire pour les études des Missions orientales ; par M. l'Abbé de Fleury, Auteur de l'Histoire Ecclesiastique. 6	6
Grammaire.	7
Humanités.	9
Philosophie.	12
Physique.	22
Théologie.	33
Théologie morale.	39
Histoire.	43
Toutes Religions sont bonnes ; objection refutée.	50
Il ne faut pas raisonner sur la Religion.	60
Méthode d'instruction.	77
Les biens & les maux suivent le mérite.	88
Des ames des bêtes.	95
Destinée, Liberté.	107
Entretiens d'un Lettré Chinois & d'un Docteur Européen sur la vraie idée de Dieu.	
I. Entretien. Dieu a créé l'univers, & il gouverne tout par sa providence.	III
II. Entretien. Les hommes ont de fausses idées sur la Divinité.	139

- III. Entretien. *L'homme a une ame immortelle ; en quoi il differe essentiellement des autres animaux.* Pag. 168
- IV. Entretien. *On raisonne mal sur les esprits & sur l'ame de l'homme ; l'univers n'est pas une seule substance.* 202
- V. Entretien. *La MétempPsycoſe est une rêverie & la crainte de tuer les animaux, une puérilité ; quels sont les vrais motifs de jeûner.* 252
- VI. Entretien. *On ne doit point retrancher toute intention , c'est-à-dire, tout motif de crainte & d'espérance.* 288
- VII. Entretien. *La nature de l'homme est bonne en elle-même ; quelle est la vraie étude de l'homme chrétien.* 336
- VIII. Entretien. *Quelle est la conduite de l'Europe par rapport à la Religion ? pour quelle raison les Missionnaires gardent-ils le célibat ? par quel motif Dieu s'est-il incarné ?* 381
- Extrait de la Lettre de M. Reydelet, Evêque de Gabale, & Vicaire Apostolique du Tonquin, en date du 11 Juillet 1774.* 419
- Lettre de M. Condé, natif d'Auvay en Bretagne, & Missionnaire à Siam, à M. de Coëtcanton, Grand-Vicaire du Diocèse de Vannes.* 425



